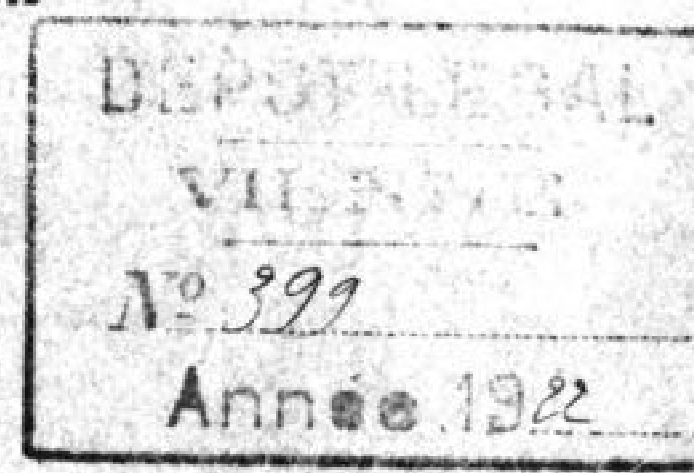
N° 582 33e Année. Tome CLVIII 15 Septembre 1922

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Etranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

On ne saurait dire que la décision de la Commission des réparations ait résolu le oblème qui était posé devant elle, elle permet néanmoins de gagner du temps en prongeant la situation provisoire actuelle, et la Bourse décidément optimiste n'en a pas mandé davantage pour continuer le relèvement de la plupart des valeurs. L'incertide des événements avait tout d'abord incité de nombreux spéculateurs à alléger leurs sitions ; pourtant, devant la fermeté quasi générale, ils ont vite procédé à de nouveaux hats, déterminant par leurs demandes une hausse appréciable.

Les différents types d'obligations du Crédit National sont fermes ainsi que nos Rentes ançaises. Parmi ces dernières, il convient de signaler l'avance importante du 3 0/0 erpétuel qui passe de 59,75 à 62,10. Aux fonds étrangers, les russes donnent lieu à des hanges suivis sans déterminer pour cela d'écarts bien importants. Les emprunts turcs npressionnés par la récente victoire des Armées Ottomanes poursuivent vivement leur mélioration, l'Unifiée progresse aux environs de 80 fr. et le 5 0/0 1914 à 58 fr.

Le marché de nos grandes banques a revêtu beaucoup d'ampleur, aussi trouvons-nous ans tout ce groupe de fortes plus-values, ainsi qu'en témoignent les cours ci-après : rédit Lyonnais 1476 ; Comptoir d'Escompte 956 ; Société Générale 708; Banque de aris et des Pays-Bas 1300 ; Banque Nationale de Crédit 640. Notons aussi le réveil de aleurs immobilières et parmi celles-ci celui de la Rente foncière en reprise importante 1120 fr. Dans le compartiment étranger la Banque Ottomane gagne encore quelques oints à 724, tandis que la Banque du Mexique s'enlève à 614, le gouvernement mexiain poursuivant, dit-on, ses efforts pour obtenir la reconnaissance des Etats-Unis.

Une amélioration de certaines valeurs métallurgiques, légère sans doute, mais réelle, commencé à se manifester sur quelques titres, notamment sur Fives-Lille à 1605, ommentry Fourchambaut à 1900, Usines de la Basse-Loire à 160, Firminy à 230. Aux aleurs de cuivre le Rio progresse à 1640 et le Boléo à 502.

En général, les sociétés phosphatières et fabriques de produits chimiques ont fait nontre de résistance ; les établissements Kuhlmann s'inscrivent à 620, les phosphates unisiens accentuent leur reprise à 564 ; les phosphates de Gafsa s'échangent à 705.

Au groupe des valeurs diverses, on remarque l'importante avance de la Brasserie Quilnès qui franchit le cours de 1600, de l'Air liquide à 390, des Magasins modernes à 275, les Tabacs du Maroc à 2600. Bonne contenance des Sucreries d'Egypte à 638 et imortants progrès de la Raffinerie Say à 2090.

La tenue du marché en Banque n'a pas été moins bonne que celle du Parquet ; là galement nous relevons d'intéressantes progressions. Les valeurs de pétrole progressent vivement : Royal Dutch 22.200; Shell 264 ; Mexican Eagle, 180 ; Financière les pétroles 454. Les diamantifères amplifient leur mouvement de hausse : de Beers 805; agersfontein 214. Fermeté de la plupart des mines d'or : Rand Mines 181 ; Chartered 1,75 ; Goldfields 63, 50.

Nouvelle tension des changes, la livre à 57,55 ; le dollar à 12, 90.

Le Masque d'Or.

mod ch rouge 8

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418.B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.

LA

« CRISE DE LA DÉMOCRATIE »

—

I

D'une étude suffisamment objective de l'histoire ressort cette conclusion que, dans tous les domaines, politique, économie, institutions, mœurs, la démocratie, malgré des fluctuations et des retours du pendule, est en progrès constant dans les sociétés contemporaines, et que ce mouvement s'est en somme accru depuis la guerre. La démocratie de fait s'affirme chaque jour davantage. Il apparaît aussi que ce mouvement est, dans son principe, malgré les violations qu'on a pu constater, conforme aux exigences modernes de la raison.

Et cependant, malgré ces progrès effectifs, malgré cette justification de droit, il faut reconnaître que l'idée démocratique n'est pas à l'abri d'attaques passionnées, et que ses applications actuelles sont loin de donner toute satisfaction à la raison. « Crise de la démocratie », c'est un mot que l'on entendait déjà beaucoup avant la guerre, que l'on commence à répéter beaucoup (1). Il faut donc, non qu'il y ait quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark, mais qu'il y ait des causes profondes qui altèrent ou contrarient l'évolution démocra-

(1) La ligue des Droits de l'homme avait mis cette question à l'ordre du jour de son congrès de 1921.

tique, et que la philosophie démocratique elle-même ne soit pas encore parvenue à une expression satisfaisante.

De ces causes, les unes sont accidentelles et résultent de la guerre ou ont été fortifiées par elle. D'autres sont plus anciennes et tiennent à la nature de la démocratie ; elles nous obligeront à rectifier certaines idées préconçues sur ce qu'il faut attendre et ce qu'il n'est pas sage d'espérer du gouvernement démocratique.

Les causes transitoires sont matérielles et morales. Elles se résument dans le déséquilibre prodigieux engendré par la guerre mondiale. Tout a été et reste encore bouleversé. Déséquilibre de la production, des échanges, de la consommation ; excès de la liberté succédant aux excès ou aux maladresses de l'étatisme ; enrichissements scandaleux et prolétarisation d'une partie des classes moyennes, chômage, tous ces événements qui durent encore ne sont pas propres à faciliter le jeu normal du régime démocratique. La démocratie n'est pas adaptée aux périodes de crise ; celles-ci, d'autre part, ne peuvent pas prendre fin brusquement. Entre la crise et l'état normal il n'y a souvent que des transitions insensibles, aussi indiscernables, dirait Renan, que les nuances du cou de la colombe. De même qu'on ne transforme pas les mœurs d'un peuple par un décret, un coup d'Etat ou une révolution, on ne met pas fin aux conséquences de la guerre par la signature d'un armistice ou d'un traité de paix. Les personnes qui, le 11 novembre 1918 ou le 28 juin 1919, se sont imaginé que la guerre était réellement finie et que nous rentrions dans la période « normale », oubliaient que les perturbations des choses continueraient après le massacre des hommes ; nous en souffrons encore. Il semble que certains de nos alliés n'aient malheureusement pas été exempts de cette illusion.

Les causes morales sont plus vivement senties encore,

parce qu'elles mordent plus directement sur la sensibilité. On avait accepté la guerre et la suspension des mécanismes démocratiques, d'abord parce que la défense du sol envahi s'imposait, puis parce qu'on espérait de cette lutte sacrée contre l'impérialisme et l'autocratie des progrès décisifs de la démocratie dans le monde. Ces espoirs, on ne le sait que trop, ne se sont pas intégralement réalisés ; à mesure que les jours s'écoulent on mesure mieux la distance qui sépare les belles espérances des pauvres réalisations, quand ce n'est pas des contradictions. L'impérialisme n'a fait que changer de camp ; il met maintenant aux prises les alliés d'hier dans le proche Orient, tandis qu'à l'autre extrémité de l'Asie un nouveau conflit menace, gigantesque, entre l'Amérique et le Japon (1). La Société des Nations, incomplète, privée par l'abstention des Etats-Unis d'un élément essentiel de force, s'est vu refuser les moyens militaires qui eussent assuré l'exécution de ses décisions ; et l'Association des Nations, préconisée par le président Harding, ne semble pas vouloir s'intéresser aux affaires de l'Europe. La reconstitution de l'Europe sur le principe des nationalités ou du droit des peuples a continué de troubler l'Europe centrale et orientale, les peuples affranchis ne s'étant pas guéris de leurs haines nationales et brûlant de faire peser sur leurs voisins l'oppression dont ils ont souffert eux-mêmes.

La politique intérieure ne donne pas à ceux qui la considèrent de plus grands sujets de satisfaction que la situation internationale. Dans tous les pays on a constaté l'écart entre les généreuses promesses spontanément consenties aux jours du danger et le retour progressif à l'égoïsme, à la fraude fiscale, à l'indifférence ou à l'impuissance des pouvoirs publics devant les abus de la spéculation et les scandales des « mercantis ». Le sentiment

(1) La conférence de Washington (décembre 1921) semble avoir écarté ce conflit.

de la justice est douloureusement blessé par l'impossibilité de réparer dans une proportion suffisante les dommages subis au cours d'une guerre injuste ; cette tristesse est encore accrue par le spectacle de la mauvaise foi qu'apporte l'ennemi responsable à réparer, et parfois de l'âpreté avec laquelle des alliés moins éprouvés marchandent à la principale victime ses possibilités de relèvement et par surcroît la calomnient. Les classes moyennes appauvries par la diminution de la valeur de l'argent, les classes ouvrières qui connaissent de nouveau l'insécurité du chômage, et menacées de perdre les avantages obtenus pendant la guerre, sentent avec amertume ces contrastes et ces conséquences imprévues. Et les ruraux eux-mêmes, considérés par les citadins, du seul point de vue pécuniaire, comme les privilégiés de la guerre, ne sont plus certains de voir persister ces gains qui leur ont suscité tant de jaloux. Au lieu de la politique largement démocratique que l'idéologie du conflit avait fait espérer on a constaté au contraire, dans presque tous les pays, un recul de la politique « de gauche », qui n'est vraisemblablement que temporaire, mais qui atteste la résistance des intérêts, devenus plus puissants par la guerre même, à la réalisation des programmes démocratiques (1). Par une étrange ironie les gouvernements parlementaires, après avoir usé et abusé des formules libératrices, sont obligés de pratiquer une politique autoritaire, pour comprimer dans la mesure du possible les trop grands espoirs que ces formules avaient fait naître.

Il résulte de ce déséquilibre et de ces déceptions un état d'esprit très éloigné de la sérénité du sage : de l'aigreur, du désespoir ou de la révolte qui se traduisent par les progrès des partis extrêmes, tandis que les partis ou

(1) En Angleterre les élections khaki, en France les succès du « Bloc national », aux Etats-Unis l'échec de la politique wilsonienne. On s'attend à des changements aux prochaines élections. Le « Bloc national » en France, la « Coalition » en Angleterre ne présentent plus autant d'homogénéité. On revient aux âpres luttes de partis.

les hommes qui conseillent une évolution méthodique sont peu écoutés. La réaction autoritaire ici, là le bolchevisme soviétique sont présentés comme les seuls remèdes assez énergiques pour tirer les sociétés du désarroi où elles s'abîment, les seuls phares capables d'éclairer la route où doivent s'engager les bonnes volontés qui se perdent aujourd'hui dans la nuit. Remèdes illusoires, puisque les monarchies se sont écroulées et que celles qui subsistent doivent faire des concessions de plus en plus grandes aux principes démocratiques ; puisque, d'autre part, le communisme a dû se plier non moins nécessairement aux lois de la vie et aux exigences des démocraties « bourgeoises ». Mais ces mirages n'en agissent pas moins sur les esprits ardents ; ceux mêmes qui gardent leur équilibre doivent faire effort pour ne pas se laisser accaparer exclusivement par ces tristes images du présent et mieux juger de la grandeur des résultats obtenus. D'un mot les solutions démocratiques, qui sont des solutions de raison, de progrès et de mesure, de justice filtrée par l'expérience, n'enflamment pas les imaginations comme le font les mythes des partis violents, et n'obtiennent pas beaucoup plus d'audience dans le déséquilibre d'une paix menacée que dans le franc déséquilibre de la guerre.

Il n'est donc pas surprenant que la plus grande guerre des temps modernes aït entraîné une crise qui surpasse en volume toutes celles qu'on avait pu précédemment constater. La démocratie, quoique sortie victorieuse de la guerre, ne se trouve pas à même de rétablir spontanément et sans secousses une situation aussi troublée. Elle le peut d'autant moins que ses principes sont combattus par ses adversaires d'extrême droite et d'extrême gauche avec un redoublement de violence, et que la persistance même de la crise favorise ces violences. Il faut ajouter que ces principes ne sont pas encore exactement compris par ceux des anciens peuples monarchiques qui

les ont adoptés; ils ont institué des mécanismes sans animer ces institutions de l'esprit qui leur conviendrait. La république allemande, la république d'Autriche, la république de Pologne manquent encore de l'expérience politique qui leur permettrait d'établir un ordre consenti. Or, sans cette discipline volontaire toute démocratie ne peut être que formelle.

Dans un essai qui apparaît un peu comme la conclusion de son grand ouvrage sur la *Grandeur et décadence de Rome*, M. Guglielmo Ferrero constate dans l'Europe d'après la guerre, comme dans l'Empire romain du commencement du IIIe siècle, la carence de tout principe d'autorité. La chute des Habsbourg, des Hohenzollern, des Romanoff a achevé de ruiner en Europe le principe d'autorité monarchique, tandis que le principe démocratique, seul possible désormais, n'apparaît pas encore assez solide, sauf en France, pour qu'on puisse en faire la base d'une reconstruction politique. Il en résulte que « la plus grande partie de l'Europe pourrait bien tomber dans une longue anarchie », car « le principe d'autorité est la clef de voûte de toutes les civilisations ; quand le système politique se désagrège dans l'anarchie, la civilisation rapidement se décompose à son tour » (1). M. Ferrero conclut en conjurant les trois grands Etats démocratiques, les Etats-Unis, l'Angleterre et la France, de s'entendre et de « se servir de leurs richesses, de leur force, de l'ordre relatif qui règne chez eux, pour aider les autres pays à reconstituer sur les seules bases possibles l'Etat et la richesse ». Le temps est passé des isolements splendides. « L'Europe se sauvera ou périra tout entière (2). »

N'examinons pas ici le parallèle esquissé par l'historien italien. Ne nous demandons pas non plus si cette cause politique est la seule ou la principale des causes qui déterminent le déclin des empires. Accordons-le ;

(1) *La ruine de la civilisation antique*, p. 249.
(2) *Ibid.*, p. 250, 251.

aussi bien, à prendre les mots dans leur sens large, les causes physiques, économiques, sociologiques aboutissent toutes à modifier les sentiments et les idées, et les causes politiques ne sont que les sentiments et les idées des citoyens sur la chose publique. Il est certain qu'un régime ne vit que par la confiance qu'on lui accorde. Mais où va la confiance ? Elle ne va plus au principe monarchique, M. Ferrero déclare qu'il en faut prendre définitivement son parti. Elle ne va pas non plus au principe révolutionnaire, si l'on entend par là le rétrécissement de l'idéal démocratique à la dictature d'une seule classe. Elle ne peut aller qu'au principe démocratique, qui place dans le peuple même la source de la souveraineté et dégage la volonté générale de la libre confrontation des forces sociales et des opinions particulières. Il y a donc bien dans le monde moderne un principe d'autorité : c'est la loi, expression théorique de la volonté générale. Mais d'où vient que la loi n'est pas mieux respectée ? C'est qu'au lieu d'être, comme le voulait Aristote, la raison écrite, ou, comme le concevait Proudhon, l'expression scientifique du droit, elle n'est en fait, la plupart du temps, qu'un compromis provisoire entre des passions de partis.

Là est la grande cause de la crise de l'autorité dans les sociétés modernes. Le monarque de droit divin ne possédait peut-être pas une très grande force, mais son prestige participait de la majesté sacrée qui en faisait l'oint du Seigneur. Ce prestige s'est affaibli avec les croyances religieuses elles-mêmes, ou en tout cas avec la séparation de la religion et de la politique. L'autorité laïcisée ne pouvait plus reposer, si elle ne voulait pas être la force pure, que sur la science ou la raison. Mais le grand effort du XIX[e] siècle n'a pas réussi à constituer une politique entièrement scientifique, et le rationalisme absolu n'a pas plus de chance de devenir une nouvelle religion que le « scientisme ». Nous vivons dans le relatif, dans la critique et dans le doute. Il est vain de nier ou de vouloir

éliminer entièrement cette atmosphère, qui trempe les esprits assez forts pour s'élever au-dessus d'elle. L'autorité ne retrouvera son prestige, dans les sociétés pénétrées d'esprit démocratique, que si elle repose sur la compétence et la dignité, la loi, que si elle se rapproche de la raison.

L'autorité de la loi démocratique n'aura donc chance d'être mieux acceptée que si, au lieu d'être simplement la loi des majorités, expression brutale, quoique adoucie, du droit de la force, elle donne l'impression d'avoir vraiment dégagé cette majorité de la confrontation sereine des raisons individuelles, formant librement la raison collective. Une telle méthode, qui ferait succéder la démocratie de droit à la démocratie de fait, n'est vraisemblablement pas près d'être réalisée dans nos assemblées, surtout si les grands groupements politiques jugent nécessaire le maintien d'assemblées nombreuses et par conséquent tumultueuses. Mais il n'y a pas d'autre voie possible que cette épuration de la volonté générale.

II

A côté de ces causes accidentelles, mais déjà générales, il en est d'autres plus profondes, qui tiennent à la structure économique du monde moderne et plus profondément encore à la nature humaine. Ces causes de « crise » préexistaient à la guerre, elles lui survivent ; elles s'opposent à toute « organisation » rigoureuse de la démocratie entendue dans un certain sens.

Historiquement, on a coutume d'associer le mot démocratie au gouvernement de petits peuples, habitant un territoire peu étendu et vivant d'agriculture ou d'artisanerie plus que d'une industrie très intense. Ce fut le cas des républiques antiques ; c'est encore celui des cantons suisses, dont certains pratiquent toujours le gouvernement direct. On sait que Montesquieu et Rousseau

ne concevaient la démocratie que comme le régime d'Etats petits ou moyens, et c'est au fond la principale raison pour laquelle Proudhon voulait, dans son système fédéraliste, briser les blocs des grandes unités nationales et les résoudre en « groupes médiocres ». Une faible étendue, une faible richesse, une condition moyenne en tout sont nécessaires suivant ces maîtres, pour que la démocratie puisse fonctionner paisiblement. Car dans un Etat trop étendu la participation directe du citoyen à la chose publique n'est plus possible ; l'électeur doit abdiquer entre les mains de représentants qu'il ne possède que le droit illusoire de contrôler à périodes fixes. Dans un État très industrialisé et trop riche l'existence de très grandes fortunes pèse sur l'indépendance civique, car elle offre la possibilité de tentations ou de corruptions également néfastes. Enfin de grands Etats aux intérêts puissants sont nécessairement entraînés à vider leurs conflits d'intérêts par la guerre. « Il n'est sainte alliance, congrès démocratique, amphyctionique, comité central européen qui y puisse quelque chose. De grands corps ainsi constitués sont nécessairement opposés d'intérêts. Comme ils répugnent à se fondre, ils ne peuvent pas davantage reconnaître la justice. Par la guerre ou la diplomatie, non moins immorale, il faut qu'ils luttent, qu'ils se battent (1) ».

Or l'évolution économique et politique moderne ne semble guère maintenir ou réaliser ces conditions indispensables à la possibilité de la démocratie. Le temps n'est plus des sociétés patriarcales ou paysannes, et peut-être « petites bourgeoises ». A moins que de nouvelles inventions techniques, l'ère de l'électricité succédant à celle de la vapeur, ne bouleversent l'économie actuelle et le régime capitaliste, il faut s'attendre à la persistance de la grande industrie, et aux conséquences

(1) *Idée générale de la Révolution*, p. 299 (édition Lacroix).

qu'elle entraîne. La concentration industrielle prédite et souhaitée par les marxistes, et accentuée par la guerre (1), rend très difficile la libération du producteur aussi bien que celle du citoyen; l'inéluctable division du travail risque de mutiler la pensée, de rétrécir la curiosité, de faire perdre aux esprits la considération du général, pour les enfermer dans des spécialisations scientifiques ou économiques. Le développement des grands Etats répond à la formation des puissantes associations de capitaux ou des trusts gigantesques. Les rois de la finance, les richissimes manieurs d'argent, lès hardis capitaines d'industrie sont les vrais maîtres des grands empires ; les possesseurs officiels du pouvoir, monarques constitutionnels ou ministres démocrates, sont également incapables de secouer le joug de ces maîtres occultes, dont la guerre a encore fortifié la puissance. La lutte pour le pétrole et la rivalité de deux grands trusts commandent aujourd'hui toute la politique internationale ; et l'on sait quelles compétitions financières expliquent les divergences de la politique des Alliés à l'égard de l'Allemagne, de la Russie, de l'Orient.

Cet impérialisme économique n'est pas contradictoire à l'impérialisme politique ; il le nourrit, il lui donne les moyens de s'exaspérer toujours davantage. La fortune d'un Hugo Stinnes alimente les projets de la revanche allemande et les rêves du pangermanisme ; la finance britannique se met au service de l'expansion démesurée de l'empire britannique ; les capitaux français inspirent et soutiennent la politique d'expansion française (2). Pour les mêmes raisons les possibilités immédiates de conflit se déplacent. Tandis que l'Europe occidentale

(1) L'*Humanité* le constate comme la *Gazette de Francfort* et cite l'économiste Michelson, qui conclut à « l'enrichissement de la grande industrie et du commerce, suivi par une concentration plus accentuée dans l'industrie et le commerce ». *Humanité*, 22 janvier 1922.

(2) Dans une mesure moindre cependant, parce qu'ils sont moins nombreux et moins puissants. C'est pourquoi on ne peut mettre sur le même pied l'impérialisme » français et les impérialismes pangermaniste ou britannique.

connaît, au moins pour quelque temps, une sécurité relative depuis le désarmement de l'Allemagne, l'attention se fixe sur les conflits possibles du Pacifique, portés au premier plan par les oppositions d'intérêts des trois empires les plus formidablement accrus ou enrichis par la guerre : l'empire britannique, l'empire japonais, la république des Etats-Unis. Et si la prédiction de Proudhon est exacte, c'est la guerre qui doit fatalement sortir de cette opposition d'intérêts de blocs immenses, comme elle est sortie fatalement de la constitution progressive de l'unité germanique en un bloc compact au milieu de l'Europe, se heurtant au bloc slave.

Certes, si tous les traits de ce tableau sont exacts, ils apparaissent comme singulièrement inquiétants, et ce n'est pas d'une « crise » de la démocratie qu'il faudrait parler, mais d'une impossibilité radicale pour la démocratie de se constituer dans le monde d'aujourd'hui. Et pourtant, ses progrès sont constants, ses idées-forces travaillent les intelligences et les sensibilités, elles ne cesseront plus d'apparaître comme conformes à l'idée que les esprits modernes se font de la raison. Il faudra donc que d'une façon ou d'une autre ses idées-forces composent avec ces difficultés. Il en pourra résulter des réalisations démocratiques assez différentes des anciennes, mais s'inspirant des mêmes principes; leurs réalisations ne mériteront d'ailleurs le nom de démocratiques que si l'esprit démocratique les anime. Faute de cette vie, elles ne seront qu'une façade masquant des réalités très différentes.

Il est vain de se rebeller contre la nature des choses et les conséquences des inventions techniques, il n'y a qu'à les utiliser pour les fins qu'on se propose d'atteindre. La division du travail risque en effet, si on ne lui trouve pas de contrepoids efficace, de mécaniser l'ouvrier; et bien plus encore le système Taylor. Tout spécialiste sans vues générales n'est qu'un manœuvre. Il faut

donc, pour éviter l'automatisme de la grande industrie, pour faire du producteur un homme au vrai sens du mot, le sortir de sa tâche morcelée, ou plutôt s'appuyer sur elle pour l'inciter à se hausser progressivement aux principes généraux de la science et du droit. C'est ce que voulaient déjà faire les premiers socialistes, et particulièrement Proudhon par sa « polytechnie de l'apprentissage « (1).

Il est clair qu'une pareille éducation suppose d'abord un suffisant loisir ; c'est pourquoi la classe ouvrière s'est proposé, en même temps que l amélioration des salaires, la conquête de la journée de huit heures. Il est clair aussi que ce loisir à lui seul ne suffit pas et qu'il entraînera une dégradation nouvelle si, au lieu d'être employé à un travail plus intellectuel pour la conquête d'une plus haute dignité, il ne sert qu'à procurer de nouvelles stations au cabaret. Il faut ajouter enfin que cette éducation du producteur, pour être complète, doit se prolonger par l'éducation du citoyen, car réfléchir sur l'organisation du travail conduit à la politique, et par l'éducation de l'homme tout court, car tous les problèmes humains ne tiennent pas dans le travail ni dans la cité. Un tel effort ne peut assurément être obtenu, dans son intégralité synthétique, que d'une élite ; mais il appartient à chacun de gravir quelques degrés, selon ses forces, dans cette ascension vers le général. Il n'est donc pas impossible de vaincre les obstacles qui naissent de la division du travail; mais il y faut des forces, de l'intelligence, une volonté tenace et disciplinée. C'est en ce sens surtout qu'il est profondément vrai de dire que « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » : ils auront en main les outils, à eux de savoir s'en servir.

(1) Voir les extraits de Proudhon réunis sous le titre : *Proudhon et l'enseignement du peuple*, avec introduction et notes par Aimé Berthod et G. Guy-Grand (Paris, Chiron).

Le problème de la division du travail est étroitement lié à celui de la concentration industrielle. Le producteur est écrasé par le poids de ces immenses engrenages, dont il a le sentiment de n'être qu'un rouage infime ; si la concentration est absolue, elle risque de faire peser sur ses épaules un fardeau qu'il sera toujours impuissant à soulever et même à comprendre. Mais remarquons d'abord que la concentration industrielle est loin d'être complète ; elle n'a pas atteint la petite ou la moyenne propriété agricole, et certaines industries mêmes répugnent à une trop grande concentration. D'une façon générale tout ce qui exige un effort personnel, inventif, presque d'amoureux ou d'artiste, comme celui du paysan pour sa terre ou de l'artisan pour son métier, ne souffre pas une extension démesurée ; la culture en commun des terres, si nécessaire quand elle est possible pour rénover l'agriculture, devra vraisemblablement respecter le principe de la propriété individuelle et prendre la forme de l'association plutôt que celle du communisme. L'expérience russe vient, de l'aveu de Lénine, d'aboutir aux mêmes résultats que ceux où conduisait déjà l'expérience française. La démocratie paysanne doit respecter la petite ou la moyenne propriété ; la démocratie industrielle vise à procurer au travailleur de la grande industrie, par les actions de travail, le syndicat, la coopérative et les autres institutions ouvrières, une sécurité, une liberté et une dignité analogues à celles qu'assure à l'agriculteur la possession de sa terre ; les mêmes fins inspirent la démocratie administrative.

Ne cherchons pas cependant à dissimuler les obstacles. ils sont lourds. Si la concentration industrielle est inéluctable, si les prédictions saint-simonienne et marxiste l'emportent sur le rêve proudhonien d'un système de moyennes « fédérations agricoles-industrielles », il sera singulièrement difficile de maintenir pour le producteur cette dignité modeste et fière que voulait pour lui l'au-

teur de la *Justice* (1). Entre l'immense fortune des magnats et la pauvreté des prolétaires, l' « honnête médiocrité » se trouvera broyée. Le résultat n'est pas fatal ; les associations de producteurs pourront, si elles savent s'entendre et se fédérer, contenir dans de justes limites la « féodalité industrielle », mais l'effort qu'elles doivent accomplir est considérable. A voir l'acharnement qu'elles mettent à se détruire au lieu de s'unir, il ne semble pas qu'elles en aient présentement le sentiment.

III

A supposer que la concentration industrielle fût inéluctable, la concentration politique doit-elle en résulter nécessairement ? La formation de grands blocs politiques est-elle aussi fatale que celle de trusts ou de syndicats géants ? Il serait téméraire d'instituer à cet égard un parallélisme absolu, les unités politiques obéissant à d'autres lois, plus complexes et plus « sentimentales », que les groupes purement économiques. Un des buts de la guerre, du côté des alliés, a été de sauver le droit des petits peuples, comme la Belgique et la Serbie, attaqués par la volonté d'expansion pangermaniste. Le traité de Versailles et ceux qui suivirent, en brisant l'empire des Habsbourg et en rognant celui des Hohenzollern, reconstituèrent l'Europe centrale et orientale sur la base du droit à la vie des petits peuples, analogue à celui des individus de condition moyenne dans la nation. Cependant, dans un cas comme dans l'autre, il saute aux yeux qu'une personne morale ne peut vivre sans un minimum de conditions matérielles satisfaisantes. Le trop pauvre, le salarié isolé sentent vivement leur dépendance à l'égard des forces trop puissantes qui les écrasent, et la liberté n'est pour eux qu'un mot; de même un Etat trop

(1) Voir dans *Proudhon et notre temps* le chapitre « Proudhon fédéraliste », par C. Bouglé.

petit et trop dépourvu de moyens de se faire respecter ne possédera jamais qu'une ombre d'indépendance. Les nouveaux Etats de l'Europe centrale et orientale ne sont-ils pas viables, comme le prétendent ceux des adversaires des traités qui leur reprochent d'avoir « balkanisé » l'héritage des Habsbourg ? Le nouvel ordre institué par les traités est-il, au contraire, dans ses grandes lignes tout au moins, assuré de dure ? C'est ce que dira l'avenir. Remarquons seulement que ces nouveaux Etats (Etat yougo-slave, Etat tchéco-slovaque) sont plus grands que les petits Etats (Serbie, Monténégro) constitués avant 1914; et, se trouvant encore trop isolés, ils ont senti le besoin de s'unir politiquement dans une « Petite Entente », qui leur assure une liberté d'action plus grande en face des puissantes unités européennes. On constate donc, malgré le respect proclamé des droits des petits peuples, une tendance à la formation de grands empires qui risqueraient de les annihiler, s'ils n'éprouvaient pour se défendre le besoin de former de petites ou de grandes ententes, et parfois même des alliances, contrepoids des grands blocs politiques.

Mais cette tendance n'est pas la seule. Par un phénomène inverse les trop grands blocs politiques se tempèrent d'un fédéralisme qui en atténue la menace impérialiste. Cela semble bien une loi historique qu'un organisme devenu trop vaste succombe sous l'excès de son étendue ou de ses ambitions. Ce fut le cas de l'empire romain, de l'empire de Charlemagne, de l'empire de Napoléon, de l'empire de Guillaume II. Aujourd'hui l'empire britannique est immense, mais il doit compter avec l'autonomie de ses dominions au point de modifier sous leur action sa politique traditionnelle (1). L'empire russe est devenu la république des Soviets, qui a repris

(1) Par exemple quand il s'est agi du renouvellement de l'alliance anglo-japonaise. Il fut d'abord retardé, parce que l'Australie et le Canada s'y montraient hostiles. Puis la double alliance se transforma en une alliance à quatre à la conférence de Washington.

sur certains points la politique extérieure de Pierre le Grand ; mais cette république est une république fédérative (république socialiste fédérative russe des Soviets R. S. F. R. S.). « Le souffle de particularisme qui trouble l'Europe entière depuis la fin des guerres nationales de 1914 à 1918, qui a détruit le pangermanisme en Europe centrale,a aussi cassé la Russie en morceaux (1). » Même dans l'hypothèse d'une restauration, un nouveau tsarisme à tendances militaires devrait en tenir compte; il en subsisterait tout au moins une certaine décentralisation. Certains ont prédit « après l'universelle concentration du XIXe siècle l'universelle dissolution », mais on a justement précisé qu'en fait « nous allons de la phase des unités subies aux unions voulues » (2). Cette tendance est essentiellement démocratique.

Seulement ces « unions voulues » doivent, dans l'ordre international comme dans l'ordre national, respecter les conditions de la réelle liberté des contractants. Il n'y a pas de liberté véritable quand il y a une trop grande inégalité de fait entre les contractants ; cela est vrai des Etats comme des individus. Proudhon était logique en concevant son fédéralisme politique sur les mêmes bases que son fédéralisme économique : les petits Etats sont aussi éloignés de l'impérialisme politique que les petites associations de l'impérialisme économique. Dans l'un et l'autre cas l'auteur du *Principe fédératif* n'est plus aujourd'hui « à l'échelle » ; il est aussi utopique de prétendre briser ou étouffer la tendance à l'unité des grands Etats modernes que de vouloir revenir aux corporations artisanes ou paysannes ; mais s'il faut agrandir les proportions aux besoins de la politique et de l'industrie modernes, les principes proudhoniens n'en doivent pas moins servir de règle pour la limitation des impérialismes contemporains. Ou la volonté de puissance des impéria-

(1) L. Weiss. Cinq semaines à Moscou, *Europe nouvelle*, 17 décembre 1921.
(2) C. Bouglé, *ouvr. cité*, p. 246.

lismes sera sans frein, et il ne faut pas espérer dans ce cas une organisation démocratique du monde; ou elle rencontrera dans les droits légitimes des autres Etats ou des autres associations une mesure et un équilibre.

Ces considérations ne doivent pas être perdues de vue si l'on veut juger sainement un des problèmes les plus troublants de la politique contemporaine, celui de l'unité allemande. Certes, l'unité, allemande est légitime, comme l'ont été l'unité française et l'unité italienne. Ainsi que le reconnaissait Renan en 1870, « la France n'était pas obligée d'y contribuer, mais elle était obligée de ne pas s'y opposer (1). » Et il ne peut être question de démembrer l'Allemagne par la force. Mais l'unité française et l'unité italienne, dans leurs limites traditionnelles, ne menacent personne ; elles ne sont pas assez volumineuses pour inquiéter les autres Etats ; elles répondent en fait, actuellement, aux conditions des Etats moyens que désirait Proudhon. Il n'en serait pas de même de l'unité germanique, si elle devait comprendre en une seule agglomération compacte, comme le réclament ses partisans, tous les peuples de langue allemande (2). Il y aurait alors une grande disproportion entre le bloc germanique et les Etats petits ou moyens qui l'entoureraient, et les droits de ceux-ci ne seraient pas pleinement assurés. C'est pourquoi certains vieux démocrates, comme M. Aulard (3), sentent le danger de cette possibilité et, sans faire violence au droit des peuples, souhaitent le maintien des traditions fédéralistes en Allemagne. Le germanisme, en effet, ne doit pas plus bénéficier d'un préjugé mystique que le slavisme, l'anglo-

(1) *La guerre entre la France et l'Allemagne* dans *la Réforme*, p. 143.

(2) Ce qui supposerait d'abord l'annexion de l'Autriche allemande, en attendant les autres.

(3) M. Aulard s'est étonné, dans un article de l'*Ere nouvelle*, du parti pris *a priori* que semble apporter à cette question l'opinion démocratique française. Je m'associe à cet étonnement.

saxonisme ou le « latinisme », car il y a beau temps que les nations latines vivent d'une existence séparée.

On voit donc comment le problème se pose. Si l'expansion du germanisme s'accompagne, comme celle du slavisme et de l'anglo-saxonisme, d'une tendance au fédéralisme qui fera contrepoids à sa masse, elle pourra n'être pas inquiétante pour la paix de l'Europe. Mais si, en face d'une Russie disloquée, d'une Europe centrale morcelée, d'une Europe occidentale où depuis longtemps les nations latines se sont séparées du tronc commun, en face enfin d'un Empire britannique qui n'est plus qu'une fédération de dominions, si en face de ces fédérations subsiste seul, imbrisé, un bloc germanique au centre de l'Europe, on voit le danger qu'une telle masse, par son simple poids, fera peser sur l'indépendance des Etats plus petits. Même au sein de la Société des Nations, quand l'Allemagne en fera partie, le Reich germanique bénéficiera de la puissance que lui donneront son étendue et sa cohésion. Pour que l'unité allemande cesse d'être une menace il faut donc, non seulement que l'Allemagne se démocratise, — c'est le nécessaire contrepoids intérieur, — mais que le germanisme ait en outre pour contrepoids ces tendances au fédéralisme que l'on constate dans le slavisme et dans l'empire britannique. Si elles existent encore il faut les cultiver ; si elles n'existaient plus, il faudrait les faire renaître, ou au moins tempérer l'unité par une très forte décentralisation, car une telle garantie est nécessaire à la paix de l'Europe. M. Aulard a sur ce point un sentiment plus juste des conditions de la paix européenne que les partisans de l'unité allemande à tout prix et sans conditions (1).

Il semble donc que les conditions de la paix européenne ne reposent ni sur des Etats trop petits, qui seraient rapi-

(1) Renan lui-même a bien vu que le principe des nationalités n'est pas à lui seul un gage suffisant de paix. « On verra la fin de la guerre quand, au principe des nationalités, on joindra le principe qui en est le correctif, celui de la fédération européenne, supérieure à toutes les nationalités. » *Ouv. cité*, p. 164.

dement vassalisés, ni sur des Etats géants qui, s'ils ne se disloquent pas, seraient fatalement tentés d'abuser de leur puissance. Une fédération d'Etats moyens serait le plus sûr gage de durée de la Société des Nations. Si ce n'était là qu'un pieux désir, et si l'avenir était aux grands blocs, la paix et l'évolution démocratiques seraient assurément plus précaires. Il faudrait en ce cas qu'avec ou sans la Société des Nations de puissantes agglomérations de races ou d'intérêts se fissent équilibre : blocs germanique, slave, britannique, américain, japonais, obligeant les nations latines à se grouper à leur tour ou à devenir les satellites d'un de ces groupes. Demain, peut-être, blocs européen, asiatique, américain. Les rivalités de ces colosses, les conflits de leurs impérialismes deviendraient singulièrement difficiles à résoudre, l'orgueil national, le refus d'accepter une règle, la tentation de se mettre *über alles* croissant avec la puissance. Le sentiment de la raison et du droit, base de la discipline démocratique, serait submergé dans cette fièvre d'expansion. Cependant ne désespérons pas. De trop grands blocs ne peuvent pas longtemps demeurer sans fissures, cela est vrai des systèmes d'alliances comme des églises ou des partis politiques. Et, même entre ces grands blocs, des tentatives sont faites pour résoudre pacifiquement les conflits d'intérêts, comme on a pu le voir par la conférence de Washington. Son succès, si elle réussit à limiter durablement les armements navals et à résoudre les problèmes du Pacifique, sera du plus heureux augure pour la discipline de tous les impérialismes et l'évolution pacifique des démocraties.

Car il ne faudrait pas croire, comme on a une tendance un peu trop forte, dans les partis de « gauche », à se l'imaginer, que les démocraties soient par essence pacifiques. C'est une illusion assez semblable à celle qui a fait croire, à la suite de Spencer, à la vertu pacificatrice, par elle seule, de l'évolution industrielle ou du libre échange.

« Si l'on supprime les douanes, écrivait Proudhon, l'alliance des peuples est par cela déclarée. » Hélas !... Dès le début de l'ère du machinisme, Auguste Comte mettait en garde les lecteurs du *Producteur* contre « les fausses conceptions politiques représentant les relations de peuple à peuple comme suffisamment régularisées par cela seul que les diverses nations seraient parvenues à la vie purement industrielle ». Il n'est pas prudent non plus de penser que le règne du travail serait nécessairement celui de la paix. « Pourquoi ? demande en effet M. Charles Gide. L'homme de métier est un militant et pas seulement sur le terrain de la lutte sociale : dans l'histoire, le Travail et la Guerre ont été généralement associés (1). » Rien de plus exact, et il faut même ajouter que le règne des consommateurs, que préconise M. Charles Gide, ne serait pas plus à lui seul un gage assuré de paix que celui des producteurs, car on se bat pour la consommation comme on se bat pour les débouchés.

Ces inévitables erreurs ne sont au fond que des variantes de l'illusion fondamentale, qui s'exprimait par la « prévision naïve » de Pecqueur : « Le jour où tout citoyen serait soldat, tout citoyen serait pacifiste. » Il en serait ainsi si tous les hommes étaient, *dès maintenant*, raisonnables, ou s'ils étaient naturellement bons. Mais nous ne partageons plus l'optimisme absolu de Jean-Jacques, et tout en travaillant aux progrès de la raison, il faut reconnaître qu'elle ne conduit pas encore les peuples. Si les princes et les chefs d'Etat sont ambitieux, les peuples sont agités de passions, de remous, d'instincts d'autant plus forts que leur éducation politique est moins avancée ; il est trop facile de les manœuvrer, et il faut aussi souvent les retenir que les exciter. Ce qui est vrai, c'est qu'un gouvernement démocratique donne aux partis pacifiques la possibilité de faire entendre efficacement

(1) Préface au livre de J.-L. Puech sur la *Tradition socialiste française et la Société des Nations*.

leur voix, ce qui ne se peut pas théoriquement sous l'autorité absolue d'un monarque antiparlementaire. C'est un grand point, mais qui ne suffit pas à rendre les démocraties nécessairement pacifiques, car les partis guerriers peuvent aussi profiter de ce libre jeu, et l'on sait les moyens puissants dont ils disposent pour intoxiquer l'opinion. Les mœurs d'un peuple dépendent de son histoire, de sa physiologie, de sa place sur la carte ; elles dépendent aussi de son étendue. Les institutions peuvent les transformer, mais lentement et au prix d'une application soutenue. Croyons, certes, au pouvoir de la raison, mais créons les circonstances favorables à l'exercice de ce pouvoir. C'est tout le problème de l'éducation de la démocratie. Les considérations précédentes ont eu pour objet d'établir que cette éducation, déjà bien difficile, le sera davantage encore si elle doit lutter contre des résistances trop considérables.

IV

Toutes ces difficultés, fussent-elles levées, il en resterait une encore, la plus grave, parce qu'elle est intérieure, et qu'elle tient à la nature humaine elle-même. La qualité de « roseau pensant » par laquelle Pascal a défini l'homme n'a pas fini d'épuiser sa vertu ; elle renferme, peut-on dire, une possibilité permanente de crise, et cela d'autant plus que l'homme réfléchira davantage. Car le propre de la pensée, et surtout de la pensée réfléchie, est de remettre en question les principes qui paraissent le mieux établis, les institutions les plus vénérables. Ce souci de la valeur propre de l'être pensant est la racine de ce qu'il y a de légitime et d'irréductible dans l'individualisme moral. Il n'empêche pas la discipline sociale, mais il en change le caractère. De spontanée, de passive qu'elle était elle devient réfléchie, volontaire ; elle se transforme en acceptation consciente. L'individu juge la cité,

sa politique, ses institutions, ses dieux même; ne nous dissimulons pas que cette transformation, si elle constitue un accroissement de dignité, ne va pas sans risques. Dès qu'on commence à réfléchir sur le donné, surtout quand il s'agit des institutions sociales, on est davantage frappé par ses imperfections, ses lacunes, ses injustices que par ce qu'il contient de légitime. Il faut un effort de réflexion plus approfondi pour corriger ce premier mouvement, et pour mettre au point les critiques qu'avait fait concevoir une sensibilité trop saignante ou une imagination trop emportée.

De là vient, vraisemblablement, l'accusation portée contre la démocratie par certains théoriciens, tant socialistes que conservateurs. Ils lui reprochent d'être un régime exclusivement *critique* et destructeur, un atomisme social, impropre à l'organisation : tel est le fond de la pensée des socialistes disciples de Saint-Simon (1), comme des traditionalistes disciples de Le Play. Les premiers rêvent d'un socialisme organique et constructeur, les autres se contentent des institutions éprouvées par les siècles, auxquelles il faut, disent-ils avec Bonald, ne toucher qu'avec tremblement. On se rappelle d'ailleurs les conseils singulièrement pressants de Pascal de ne jamais réfléchir sur l'ordre établi et la coutume : « Qui la ramène à son principe l'anéantit. » La source du pouvoir est l'usurpation ; autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable par le temps ; « il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, et en cacher le commencement si l'on ne veut pas qu'elle prenne bientôt fin (2). » C'est parce qu'ils ont élargi de la nature et de l'homme à la société le domaine de la réflexion, et jeté sur les institutions un regard sacrilège, que les philosophes du XVIIIe siècle ont

(1) Tel était aussi l'avis de M. Andler ; la démocratie, disait-il, est « la décomposition de l'ancienne forme de l'Etat autoritaire », « la démocratie est dissolution, le socialisme est reconstruction ». La civilisation socialiste : *Revue socialiste*, 15 octobre 1910.

(2) *Pensées*, section V, 294, édition Brunschwicg.

fait craquer l'ordre social et provoqué la Révolution. Conséquents avec ces principes, les traditionalistes d'aujourd'hui, s'ils ne prétendent pas supprimer complètement la pensée, entendent au moins la canaliser, la fixer sur des objets exclusivement concrets, comme les intérêts professionnels, et réserver aux élites qui entourent le monarque le monopole des questions politiques, trop abstraites en elles-mêmes pour être comprises des masses. A l'autre pôle, les socialistes organicistes et syndicalistes convient également les producteurs à se désintéresser de la politique pure et à concentrer leur réflexion sur l'économie, ce qui a pu faire croire à une communauté d'idées que suffit à dissiper un regard plus attentif (1).

La critique de ces doctrines a été faite assez de fois pour qu'on puisse n'en ramasser ici que l'essentiel. L'espérance des traditionalistes, même si elle était fondée en raison, est en fait fallacieuse, car on ne peut approfondir les questions professionnelles et économiques sans rencontrer les questions politiques, qui mènent elles-mêmes aux problèmes plus largement humains encore. D'autre part, prétendre mettre des œillères à la pensée humaine est chimérique, car les institutions des sociétés modernes, qui imposent aux citoyens des obligations aussi rigoureuses que le service militaire et l'impôt, les obligent à réfléchir sur les causes qui les rendent nécessaires et à revendiquer les droits correspondant à ces devoirs. La limitation ou même la suppression de l'obligation militaire que demandent les conservateurs, ne supprimerait pas le problème, car les citoyens sont maintenant accoutumés à considérer la patrie comme étant leur chose à tous, et ils ne se laisseront plus dessaisir du droit de vote. Quant à la question de compétence, elle vaut d'être traitée à part. Disons seulement que l'essentiel des questions politiques n'est pas inaccessible aux intelligences les

(1) Voir le *Procès de la démocratie* : l'antagonisme des assaillants.

plus ordinaires (1). Il faut enfin accorder aux socialistes qu'on ne peut en effet s'en tenir à un point de vue exclusivement critique, et que, si la démocratie devait présenter ce caractère atomique et négatif qu'ils lui attribuent, elle ne serait guère propre à provoquer les dévouements. En réalité la démocratie n'est pas incompatible avec l'organisation, et cette organisation est celle même qu'entrevoit le socialisme appelé pour cette raison démocratique. L'individu ne peut vivre seul ni matériellement, ni moralement ; la plus simple analyse le rattache à la société et la réflexion, à mesure qu'elle s'approfondit, ne peut que fortifier ces liens, en les approuvant. Il est strictement vrai de dire, en paraphrasant une parole célèbre, que si un peu de pensée éloigne de l'organisation et de la discipline, beaucoup de pensée y ramène et y attache.

Cependant, s'il est exact que la démocratie n'est pas rebelle à l'organisation, il importe d'ajouter qu'il ne faut pas prendre celle-ci dans un sens trop strict, trop matériel. Qu'on le veuille ou non, quand on prononce ce mot d'*organisation*, on a souvent das l'esprit l'idée, d'un agencement mécanique ou d'un fonctionnement organique, au sens physiologique du terme. On conçoit la société comme une machine aux rouages bien engrenés, ou un être vivant dont les organes n'existent que pour le tout. On est plus ou moins hanté, en un mot, par la conception « organiciste » de la société. Or, cette représentation s'appliquera d'autant moins aux sociétés humaines qu'elles deviendront plus démocratiques. La vis, la courroie ou la roue d'une machine, le muscle, le nerf, la cellule, ou les centres de cellules d'un organisme n'ont aucune vie propre, aucune individualité spécifique ;

(1) C'est ce qu'ont pensé les antidémocrates eux-mêmes, quand ils ont présenté des candidats aux élections de 1919. « Les citoyens, disait M. Maurras, doivent être appelés à se prononcer sur des idées très simples, très générales », car « ce qui nous met aux prises, c'est l'antagonisme sur les principes fondamentaux » (*Action française*, 7 août 1919). On ne saurait mieux définir l'objet de la politique pure, où sont compétents les citoyens.

l'individu au contraire, par le seul fait qu'il est un être pensant, a une dignité particulière dont la société doit tenir compte, et qui réagit sur l'idée qu'on se fait d'elle. Cette qualité particulière de la « cellule sociale », qui croît avec la réflexion, empêche de concevoir les problèmes de politique ou de morale comme des problèmes purement mécaniques, où ne lutteraient et ne s'équilibreraient que des forces physiques. Il ne faut pas nier l'influence de ces facteurs matériels, physiques, physiologiques ou sociologiques. Il faut même ajouter que, les hommes agissant rarement par réflexion, ces facteurs déterminent à peu près seuls, dans la plupart des cas, les événements des vies humaines ou des sociétés. Mais enfin, dans la mesure où l'homme devient un être raisonnable et libre et où les sociétés deviennent démocratiques, une part croissante d'indétermination apparaît, qui tient à l'action des volontés réfléchies dans la trame des phénomènes. Et cela suffit pour frapper de suspicion le déterminisme purement mécanique.

C'est pourquoi il s'agit de bien entendre ces mots si souvent répétés d' « organisation de la démocratie », qui pourraient faire naître des espoirs téméraires. Quand les doctrinaires antidémocrates vont répétant qu'on n' « organise » pas la démocratie, que c'est chercher la quadrature du cercle, etc., il y a sous leurs sarcasmes un fond de vérité. Ils veulent dire que si l'on accepte l'individualisme, seule philosophie, à les entendre, de la démocratie, on ne peut constituer aucune discipline sociale. Et il est bien certain qu'on n' « organise » pas une société comme on agence une machine ; l'individu raisonnable refuse de se laisser traiter exclusivement comme un moyen, il a conscience d'être une fin. Il accepte une discipline, mais une discipline volontaire, la seule qui ne porte pas atteinte à sa dignité. Et cela complique singulièrement les problèmes politiques et peut faire courir à une société de grands risques. Mais c'est chimère de penser que les

sociétés contemporaines échapperont à cette loi de l'accession progressive des êtres humains à la conscience. La marche à la démocratie est un fait, et un fait moralement bon, sous réserve d'une éducation préalable des masses appelées à la vie politique. Toute « organisation » tendant à les soumettre à une discipline passive et tyrannique est appelée à avoir de moins en moins de prise. Il n'est pas sage de penser que la contrainte doive un jour disparaître, mais l'autorité devra de plus en plus se fonder sur le consentement des citoyens à une règle sociale nécessaire et bienfaisante à tous. Ce n'est pas *organisation* qu'il convient de dire, quand on parle des sociétés humaines, c'est *discipline*.

Pour les mêmes raisons, on ne peut pas s'attendre non plus à voir entièrement disparaître ce qu'on appelle la « crise » de la démocratie. Sans doute, à considérer les états extrêmes, on distingue assez bien ce qui est *crise* et ce qui est *normal*, mais les limites en restent indéterminées, et elles sont constamment mouvantes. On parlait bien avant la guerre de « crise de la démocratie » ; personne ne soutiendra qu'aujourd'hui, malgré le retour de l'état de paix, la situation soit entièrement « normale ». Sous la tranquillité apparente d'une vie policée, que de misères, que d'injustices, qu'on ne perçoit pas plus d'un coup d'œil superficiel que la chasse du brochet dans les profondeurs ne trouble l'eau limpide du lac, ou l'affût de l'aigle ou du loup le frais murmure de la forêt ! Ces injustices quotidiennes et méconnues nourrissent le désespoir ou la révolte ; s'il faut les considérer au point de vue de l'ensemble, il importe de ne pas méconnaître les éléments partiels de déséquilibre et de crise qu'elles introduisent dans l'économie générale, et il faut y porter remède avant qu'il soit trop tard. Ce qui est normal pour le satisfait est crise pour celui qui souffre, et qui donc peut se flatter d'être entièrement satisfait ? Dès qu'un progrès est réalisé un

autre apparaît plus urgent; toute la vie sociale, comme la vie individuelle, est une succession de crises à guérir, car on ne possède jamais la santé absolue. Il faut réaliser toujours davantage la démocratie, mais ne pas se flatter d'en atteindre jamais le terme ultime.

GEORGES GUY-GRAND.

LE MYSTÈRE
BACON-SHAKESPEARE

UN DOCUMENT NOUVEAU

(*Suite* [1])

—

CHAPTER VI

The chief cause now of the uneasiness is, however, the question that hath risen regarding these plots of Mary, and those of the old faith — a question of Elizabeth's claim to the throne, and therefore, likewise, my own. This doth more depend upon some work of Henry's than this secret royal espousal I mention oft.

As may be well known unto you, the question of Elizabeth's legitimacy, made her a Protestant, or the Pope had not recognized the union, though it were royal, which her sire made with fair Anne Boleyn. Still we may see that despite some restraining fear, it suited her to dally with the question, to make a faint show of setting the matter as her own conscience dictated, if we take the decisions of facts ; but the will of the remorse-tossed king left no doubts in men's minds concerning the former marriage, in fact, as the crown was given first to Mary, his daughter of that marriage, before coming to Elizabeth.

With everyone whose aim putteth him very seldom to blush, in heart I desire only that this supreme right shall be also supreme power. If the queen could claim the throne — it goes without saying — I am the rightful heir, since the blood of King Henry is running in these veins.

Few women of any country, royal or not, married or single, would play so madly daring, so wildly venturing a game as Queen Elizabeth, my willfully blind mother. To divert curious questioning from the royal union, many shifts and turnings were a necessity ; whilst to bear out their stage play until their

(1) Voir *Mercure de France* n° 581.

parts should be done, her majesty, most like some loud player, proclaimed Baron Dudley, Earl of Leicester, suitor to Mary Queen of Scots, and to all admonitory protests which the harried husband uttered, this wayward queen went on more recklessly.

After her troubles concerning Mary of Scots began, nothing else had such exceeding interest in her eyes as the least trifle of airy nothingness which came to us regarding her cousin. Shortly after the return of her rival to her native land, a wish to go hither took possession of her, and she was almost persuaded, I am well assured, to go to Scotland with a gentleman of the court in the disguise of a youth, as page to the gay courtier, whilst her chamber should, in her absence, be closed as though suffering so much pain as that it compelled her to deny audience to evyer person save Lady Strafford and the physician.

But this foolish plan died ere it was brought into fullness ot time, thereby making it apparent that at second thought her wisdom doth exceed idle curiosity.

For years the wish lay quiescent. Soon in truth, the queen came hither requesting a safe conduct into France. This being harshly refused — the ministers thinking it more prudent at that time to allow her such sure shelter in our own country that she should be safe from her enemies — whilst in England, this poor queen was moved from one castle to another, but was not as yet brought before Elizabeth.

Again a desire to look on the face of her foe stirred in her, so that new curiosity made her inquire of all who knew the lady concerning her beauty, height, color of hair, quality of her voice, *et caetera*, very like to the famous Egyptian queen regarding Octavia, and to gratify her consuming desire it was soon arranged by my ill-advised father to give her majesty a sight of this queen whilst supping in quiet by invitation at his own house.

Elizabeth, angered at hearing what passed between Queen Mary and my father, stepped forth quickly, discovering herself and administered a reproof my father understood better than Queen Mary could. It is a subject of wonder that it did not sign both death warrants, for the trouble that was spoken of in this matter was constlantly increasing evidence that a cipher used in Mary's foreign correspondence had been the medium by which a complaint had been made of her treatment, and pleas widely disseminated for assistance.

The queen set me at deciphering this, nor can I deny, indeed that it grew so clear that it would glimmer through the dullest

of eyes that the imprisoned queen did not intend anything short of her own proper enthronization. She did affect greatly both France and Spain, partly because of her religion, and partly, in respect of France, because of her brief, but happy union formerly with Francis the Second, a brother of Henry, the sovereign then on the throne. And whilst many of the epistles were difficult, and to me impossible, — not having the key, — to decipher, my labor had better fruits than I on my own part wished, for I had a secret sympathy for this poor wanderer although by no means interesting or engaging myself on any dangerous chance.

Her majesty had suspected me of open assistance when in the sunny land of France. In truth that disagreable insinuation had much to do with her decision respecting my own marriage, not a want of fitness in the parties. However, as no act or written word could be produced in proof, or cited to show that I have ever had such sympathy, — that it was shown either openly or privately to herself — the jealous suspicions died away and my assistance as adviser, and I may say valuable counselor, was earnestly desired.

It is a grievous fault — ay, a dreadful crime — to conspire as Mary of Scots did against a great queen. The very power and grandeur awakeneth a reverence or a veneration in the heart, and give a sovereign much in common with our Supreme Ruler, — it must not be so inquired of.

Elizabeth, thereunto prompted by her prudent adviser, at length adopted a policy so mild in its nature that her foe could not make just complaint, and the matter then rested quiet a short time.

Her majesty softened so much toward my unthinking father that instead of driving him away implacably, she gave him command at once of her army in foreign wars, and dispatched him as Master of the Horse of her majesty's army in the Netherlands.

A short respite followed, and had Queen Mary been warned by the experiences of her very great danger, calamity might doubtless have been finally avoided ; for the divided mind of her majesty, swaying now here, now there, at no time clung long to revengeful intents.

In such uncertainty was she, that a report of words that might be construed as spoken with threat or malice, another, following it, should be set down because of its kindness and forbearance.

Such, however, was by no means Lord Burleigh's manner. In truth, so determined was he not only that sentence ot death

should surely be pronounced against her when she was brought to trial, — if trial that may be entitled, when the helpless prisoner must needs choose from the counsel of her foe to obtaiu any defender in the proceedings, — but likewise, that the harsh sentence should not linger in execution.

Soon there was a secret interview between Lord Burleighand Earl of Leicester, to which was summoned the queen's secretary who was so threatened by his lordship — on pain of death *et caetera*, the poor fool — that he signed for the queen and affixed the great seal to the dreadful death warrant.

The life of the secretary was forfeit to the deed when her majesty became aware that so daring a crime had been committed, but who shall say that the blow fell on the guilty head ; for, truth to say,Davison was only a poor,feeble instrument in their hands, and life seemed to hang in the balance, therefore blame doth fall on those men, so great and noble though they may be, who led him to his death.

This showeth any who thought Elizabeth too severe to her cousin that, though she had prudence sufficient to keep her arch enemy in seclusion, by no means was the heart in that fair bosom so flinty as to send the unfortunate woman to her death before her time.

The Duke of Norfolk, it is quite true, lost his life through too much zeal to Mary's cause, united,it is said, or springing from, a rash desire to wed the lady, notwithstanding the charges preferred against her. However, the removal of one duke was but a small matter compared with that of a queen. A man's head stood somewhat tickle on the shoulders then, nor did he think his life hard and cruel were such exit provided him.

But to return to the narration, — which is a painful theme to me now as it was at that sad time. This warrant of death reached Fotheringay much sooner than it was expected by any there attendant upon the wrongly accused, queen, for whatever her fault, it was known that all plots in her favor against the life of the queen, my mother, had their origin outside of England, but being the center thereof whether cognizant of them or not she would, by the law, be attainted of treason.

Furthermore, being Catholic, she held the divorce of Henry the Eighth from Queen Katherine unlawful, in very truth, and unjust ; his marriage with Anne Boleyn, therefore, could but be an unsanctified union and their children bastards. Granting the premise, Mary of Scots should have succeeded Mary of England.

Again I have somewhat disgressed, but the theme is so heavy

I cannot follow it without taking short respite at intervals. At the appointed time on that sad day, Mary entered the great hall of her prison-castle, which for this occasion was draped in black, wearing a long mourning cloak that covered her from head to foot ; with her were her attendants. The executioner, likewise in mourning, stood in silence by the block, and disposed in pairs about the room, were the English lords, Kent, Shrewsbury, Montague and Derby idly conversing.

The queen looked pale from want of rest but was calm and composed. She asked for the services of her own priest. It was refused with needless sterness. She spoke little more, prayed in clear tones for some minutes, commended to God her suffering soul, to Philip of Spain the quarrel with England and her claim to the throne. Then she stepped forward letting the cloak slide to the floor and stood before them in a robe of brave blood red, and in that sweet, winsome way most natural to a woman and to her in highest degree, bad her waiting women farewell, thanked Lord Montague who had spoken for her when the lords sat in council and bade him adieu. Afterward there came a moment of hesitation, — only a minute, possibly for silent invocation, — then she spoke graciously to each one in her presence and was led to the blotk.

So ended Mary of Scots. But in my heart her beauty still liveth as fresh as if she yet among the living.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE VI

Francis BACON raconte dans ce chapitre les démêlés d'*ELISABETH* avec *Marie STUART*, le procès et la mort de cette dernière.

Le pape n'ayant pas voulu reconnaître l'union de *HENRY VIII* avec la belle *Anne BOLEYN*, *ELISABETH* qui était issue de cette union se trouvait illégitime au point de vue de la religion catholique. C'est ce qui la fit embrasser la religion protestante plus accommodante.

Mais le testament d'*HENRY VIII*, bourrelé de remords, ne laissa aucun doute au sujet de la validité de son premier mariage avec *CATHERINE d'ARAGON*, veuve de son frère et, par suite, de la nullité de celui qu'il avait contracté avec *Anne BOLEYN*, pendant que *CATHERINE* vivait encore.

En fait, à sa mort, la couronne fut d'abord donnée à *MARY*, fille de *CATHERINE*, avant de revenir à *ELISABETH*.

Francis BACON fait évidemment des vœux en faveur de l'accès légitime d'*ELISABETH* au trône puisque lui-même, fils aîné de cette dernière, se trouve ainsi prince héritier.

Pour détourner les soupçons au sujet de son mariage secret avec le Comte de *LEICESTER*, *ELISABETH* eut l'idée de proclamer ce der-

nier soupirant de la reine *MARIE d'ECOSSE*, et elle refusa de revenir sur cette décision malgré les protestations de son mari (?)

Dès que commencèrent ses difficultés au sujet de *Marie STUART*, *ELISABETH* montra le plus vif intérêt pour tout ce qui touchait sa cousine. Quand elle sut qu'elle était rentrée en *ECOSSE* (1), elle forma même le projet d'aller la voir, déguisée en jeune homme, avec un gentilhomme de sa cour : pendant son absence, sa chambre aurait été condamnée à tout le monde, excepté à Lady *STRAFFORD* et au docteur qui l'auraient déclarée malade.

Mais, après reflexion, elle renonça à son projet, montrant ainsi que « sa sagesse était plus puissante que sa curiosité ».

Pendant quelques années, elle parut avoir oublié ce projet.

Lorsque *Marie STUART* vint lui demander un sauf-conduit pour se rendre en France(2), elle se heurta à un refus brutal, les ministres d'*ELISABETH* trouvant plus prudent de la garder en *ANGLETERRE*, où elle fut conduite de château en château, sans cependant être amenée en présence d'*ELISABETH*.

ELISABETH fut de nouveau prise du désir de voir la figure de son ennemie ; elle demandait à ceux qui la connaissaient des renseignements sur sa beauté, sa taille, la couleur de ses cheveux, la qualité de sa voix, etc...

Pour satisfaire son désir, on eut l'idée fâcheuse de donner à *ELISABETH* le spectacle de sa rivale dînant tranquillement avec le Comte de *LEICESTER*, dans la maison de ce dernier.

La reine, furieuse, se montra brusquement aux deux convives et adressa au Comte une réprimande que sa partenaire ne pouvait comprendre. Il est étonnant que deux arrêts de mort n'aient pas suivi cette scène.

Il est alors fait allusion à un chiffre employé par *Marie STUART* pour correspondre avec l'étranger et au moyen duquel elle s'était plainte du traitement dont elle était l'objet et avait demandé du secours.

ELISABETH confia à *Francis BACON* le soin de décrypter cette correspondance.

« Il devint évident, pour les moins clairvoyants, que la reine emprisonnée ne visait à rien moins qu'à sa propre intronisation. Ses appels émurent grandement la *FRANCE* et *L'ESPAGNE*, soit en considération de sa religion, soit, en ce qui concerne la *FRANCE*, à cause de sa première union, courte, mais heureuse, avec *FRANÇOIS II*, frère du souverain actuel *HENRY*.

« Bien que beaucoup de lettres fussent difficiles à déchiffrer, et même impossibles, puisque je n'avais pas la clef, le résultat de mon travail fut que j'éprouvai une secrète sympathie pour cette pauvre errante, mais je ne m'engageai néanmoins en aucune façon dans une fâcheuse aventure. »

ELISABETH avait soupçonné *Francis BACON*, quand il était en *FRANCE*, d'être sympathique à la cause de *Marie STUART* ; ce soupçon l'avait fortement indisposée contre lui et avait influé sur sa décision

(1) 1560.
(2) 1568.

au sujet du mariage qu'il rêvait. Mais comme aucune preuve n'avait pu être produite pour justifier ce soupçon, la reine modifia son attitude et « désira ardemment avoir *Francis* comme conseiller (1) ».

Il en profita pour faire adopter par *ELISABETH*, à l'égard de *Marie STUART*, une attitude si bienveillante que celle-ci ne pouvait justement s'en plaindre.

En même temps, au lieu de chasser le Comte de *LEICESTER*, elle lui donnait le commandement de son armée à l'étranger et l'envoyait comme commandant de la Cavalerie anglaise dans les *PAYS-BAS*.

Il y eut donc une période de calme pour *Marie STUART*, et si cette dernière avait été bien conseillée, une calamité aurait pu être évitée, car l'esprit hésitant d'*ELISABETH* ne s'orientait pas vers l'idée d'une vengeance implacable.

Mais il n'en était pas de même de Lord *BURGHLEY*, qui était décidé à obtenir une condamnation à mort quand elle serait jugée, — si on peut appeler jugement la décision d'un tribunal où l'accusée sans appui devait prendre le défenseur que lui désignerait son ennemie, — et de plus à faire exécuter rapidement la sentence.

Au cours d'une entrevue secrète entre Lord *BURGHLEY*, et le Comte de *LEICESTER*, à laquelle assistait *DAVISON*, le secrétaire de la reine, ce dernier fut tellement menacé par le Lord qu'il signa pour la reine et apposa le grand sceau sur le terrible arrêt de mort. *DAVISON* paya de sa vie cette mauvaise action dont la responsabilité incombe néanmoins au Lord précité : cette décision d'*ELISABETH* montre bien que si elle était assez prudente pour garder sa cousine en prison, en aucune façon « le cœur qui battait dans sa belle poitrine n'était assez dur pour envoyer cette infortunée à la mort avant l'heure fixée par la Providence... »

Le duc de *NORFOLK* paya de sa tête la sympathie que lui avait inspirée *Marie STUART* : il songeait, dit-on, à l'épouser malgré les accusations formulées contre elle.

L'arrêt de mort arriva à *FOTHERINGAY* beaucoup plus tôt qu'il n'avait été prévu par les assistants de la reine injustement accusée. Quels que fussent ses torts personnels, il était certain que tous les complots en sa faveur avaient leur origine hors d'*ANGLETERRE*. Mais comme elle était naturellement le centre de ces conspirations, légalement, qu'elle les connût ou non, elle devait être accusée de trahison. De plus, étant catholique, elle considérait le divorce d'*HENRY VIII* avec *CATHERINE* comme illégal, et son mariage avec *Anne BOLEYN* comme illégitime. Il en résultait que les enfants d'une telle union étaient des bâtards et que par suite, *Marie* d'*ECOSSE* aurait dû succéder à *Marie* d'*ANGLETERRE*.

Mais venons à l'exécution.

« A l'heure fixée de ce triste jour, *Marie* entra dans le grand hall de son château-prison, qui avait été tendu de drap noir à cette occasion. Elle portait un long manteau de deuil qui la couvrait de la tête aux pieds. Ses assistants étaient avec elle. L'exécuteur, aussi en deuil, se tenait silen-

(1) 1589.

cieux près du bloc. Les Lords anglais *KENT, SHREWSBURY, MONTAGUE* et *DERBY* étaient par deux autour de la pièce, causant négligemment.

« La reine paraissait pâle, par suite de manque de sommeil, mais elle était calme. Elle demanda l'assistance de son propre prêtre : on le lui refusa avec une sévérité inutile.

« Elle n'ajouta que peu de mots, pria d'une voix claire pendant quelques minutes, recommanda à Dieu son âme souffrante et à *PHILIPPE d'ESPAGNE* sa querelle avec *ELISABETH* et sa revendication au trône.

« Alors elle s'avança, laissa son manteau glisser jusqu'à terre et se tint devant eux vêtue d'une robe rouge sang, dans cette attitude aimable et attrayante, très naturelle à toute femme, ce qu'elle possédait au plus haut degré.

« Elle dit adieu à ses suivantes, remercia Lord *MONTAGUE* qui avait plaidé pour elle devant le conseil et lui dit adieu. Elle eut ensuite un moment d'hésitation, une minute seulement, peut-être pour une invocation silencieuse. Elle parla gracieusement à chacune des personnes prescrites. Puis fut conduite au bloc.

« Ainsi finit *Marie d'ECOSSE.*

« Mais dans mon cœur sa beauté vit encore aussi fraîche que si elle était parmi les vivants. »

—

Chapter VII

Her majesty soon had matters of great import to consider, Events crowded close upon the preceding, and whilst a lion watched in strong holds, foxes spoiled the grapes, as in former aeons, according to tradition.

No enemy doth so doughtily throw down his bold defiant challenge as Philip, true son of Spain. None takes up that glove with greater ease or with more skill than Elizabeth.

Mary did enjoin upon Philip such a course, and, as in many cases, the subjects did have a greater love and more devotion to the head of the church than truth and loyalty to either country or queen, there was somewhat of confidence wanting as rumors of the Armada from Spain reached the far away seamen.

When they put out, however, many hundred Englishmen, of whatever communion, rose in defense. The love of home is a stronger affection, in some doughty servants of the Pope, and of England, than the love of things which pertain chiefly to that religion of which much is rumored but much less known.

Even more zealous and blinded servants of the church of the old religion, roused with fury, did run to fight insolent Spain,

to protect life and home, than came to aid, summoned to assist by the Pope's command. Indeed few made any sign to manifest their allegiance to aught but England.

The Armada dispersed partly through the ready action of England's seamen, partly through the tempest of the flood, Catholic Spain needed still a wariness, subtle, sleepless. Many of the old faith, as it was then styled, remained in different portions of the country ; these yet smarting under the blow to the hope of restoring the Church of Rome to surpremacy, that the execution of Mary of Scots gave them, were not at heart good subjects, but the spirit and daring that Elizabeth showed, had effect.

With her overweening passion of vanity, was mingled a strong hatred of war, and wish to outcraft the enemies of a royal government whose head was a woman, or in common speech, not of the ablest sex. Events duly sanctioned a claim to the heart of Henry, her grandsire ; for Henry, the Tudor who most upheld the glory of that lineof kings of which he was first, was amirror to my mother in divers things.

Queens are not like common folk. They often control opinions as well as their estates, and Elizabeth's strong will was not one that could be resisted. Her policy made Parliament and her Privy council each suppose, not only that their wisdom did so govern England, but that she herself was (in a degree truly wondrous for a descendant of the line of kings, like the royal sire and grandsire of famous memory) controlled by advisement of the men that compose these bodies.

No doubt they did not lack occasion at one time and another to modify this notion, yet her wit was seldom unequal to occasion, while a perplexity rather sharpened than dulled, and actual danger made as a two-edged sword.

Elizabeth throughout lost much by bluntly daunting my artful sire. Her wedded lord, not being acknowledged such publicly, nor sharing in her honors, was but à cipher, albeit standing where he should multiply the value of that one. For the space of nineteen or twenty years, my father, gay court idol as he was, guarded his secret and basked in the sunshine of royal favor.

Therefore we must marvel to see him later claim advantage of her majesty's bold mood to take another partner to his bosom, rightly divining that she would not show cause why such a union could not be fitly considered or consummated, but venturing not upon full confession thereof.

However, her majesty dwelt not for long in ignoble inaction —

the force that she gave to her angry denunciation affrighting the wits of this poor earl, until he was again turning over expedients to rid her of this rival. Suspicion again fell on the misguided man, of seeking to murder the partner of his joys, but Heaven brought his own doom suddenly upon him. So doth this act end.

My mother was nearly distracted with grief, remorse and despair for a space. Upon my brother's return, to take the favorite's place, she bent on Essex the fonder love of her heart and gave much gracious attention to his honor and the furtherance of her designs regarding him.

Indeed, much harm was wrought to others than themselves, for great the court scandal regarding love messages betwixt them, as though they had been mindful only of pleasure, so that the lords of her council winked visibly at it, lest it enter at their eyes; for'twas dangerous for any onlookers, if the eyesight were keen and saw behind those masks.

The men today are too nigh for good sight, but my faith was formally pledged to write it as I believed it, I may say, knew it, not blenching nor omitting the sin of either.

To our mother is the fearlessness that Essex showed to be traced directly, and that promptness of judgment in a sudden calamity; but with sufficient time given to deliberate, Essex, even more than she, would show a variety of opinions in so swift succession, you must use much wit to gain one he would give his name unto. When their wills should be matched 'twere no light task to decide as to the result.

Like his mother in temper he could break, but never even slightly bend, and in the most of such trials, no end that most exasperating method of contest resulted in, could be worth much, as it was more frequently accidental than planned, — therefore the peace could never long endure.

Such a flitting sunshine is sometimes the brighter, more golden, more dazzling. Those who were of a discreet disposition, basked in the rays, and smiled while fair skies did bend over us, but none knew when the tempest's wrath might change our bright day to black night, and a darkness more dire, said some, than Egypt's plague, cover heaven's dome.

My lord of Essex presumed too much upon secret liking and in a short time found himself less honored than crossed or chided. Should we, therefore, marvel to see him haughty and overbearing when chafed, genial and generous when smoothed? nor so much doubt this swift change up and down of his fortune had such effect upon his spirit? and imagining that his footing were

secure, fell from safety into great danger, as the astronomer who was gazing on the heavens to study the stars, fell into the water ?.

Crowns must be as of old, night and daytime well attended, or some wild rout, waiting in ambush rapine's black, opportune time, without a warning steal the glory of the land, leaving behind them merely desolation. This was narrowly averted in England, securely as her crown is watched, nor did these empty headed tools do aught but obey a superior mind, — that of my brother Essex.

It is undeniable, — I must say to make these things as plain to all as it could be if he himself repeated these sentences, — his original plan much more intended my plain right than his own, but I refused to listen to the charmer in the ill-deserving, ill-succeeding design. So that some such fiery rebellion on the earl's part, was perhaps only a manifestation by way of bragging shows, or many flaunts of various intents, that not I, but my gayer brother was the darling, or the minion, of our people, especially of the city.

Had it not met the overturn deserved, the younger of the sons would inherit ere the elder. By law this could occur only when the rightful, or, as we name him in our country heir-apparent hath waived his rights. As I was known, not as his brother only, but as the queen's first-born, such plots should at best naturally await my full knowledge and consent.

But puffed up thus with show of military glory, an entrance to power (whose signs the robe, the crown, scepter, and state so worked on his inflamed fantasy, as to have far more value than royal sword), opening with very small tap on his outer door, it may be only natural and easily accounted for, though not so easy to meet.

This was much aggravated in my mind by some private assurances that had so deceived me, that I saw not a sign of danger, but trusted his word, nor imputed those assurances to aught but good will, expecting right and honest trustworthiness of Robert as a gentleman, both by that royal blood that is our heirship, and by the old time gentle nurture he received as ward of Devereux.

It did behoove me to be wary, yet for my Prince Robert I took desperate hurts. As the danger many hundred times verified fear of our old compeers, with an angry heart, I oft saw Essex summon in minions to sit in halls of judgment, in whose hands his very life was in peril. He would turn from the wisest

words of hundreds, ruled by the hardy sons England so loved.

Most persons in my lord's liking, but least honored, who served honorably, however, in the foreign fighting, will perhaps come under men's censure when the truth is made known ; whilst some of our Irish troops found they had not well understood the intentions their leader had cloaked in his own high spirit or bold will. He found simple and quite easy ways of binding men to the great treasonable undertaking, by a representation which contained but a modified figure of truth. Men adventured fortunes so unthinkingly, that ruin of their hope was ruin against which nothing availed.

It cannot now alter the fate of any, high or low if the matter be given a full rendering as it is now found herein ; but our great struggles in the interest of Earl Robert, have many most indisputed returns even as the Holy Scriptures saith : « With such measure as ye yourself do mete, it shall be meted to you. »

RÉSUMÉ DU CHAPITRE VII

L'exécution de *Marie STUART* entraina une guerre avec l'*ESPAGNE*. « Aucun ennemi ne lança si courageusement son fier défi que *PHILIPPE*, vrai fils d'*ESPAGNE*. Personne ne releva ce gant avec plus d'aise ou d'adresse qu'*ELISABETH*. »

L'annonce que l'Armada espagnole avait pris la mer et se dirigeait vers les côtes anglaises, provoqua une explosion du sentiment national, même chez les catholiques plus dévoués à leur pays natal qu'au Pape et à une religion qu'ils connaissaient mal.

Comme on le sait, l'Armada fut dispersé par la tempête ainsi, ajoute *BACON*, que par l'action prompte des marins anglais.

ELISABETH fut donc momentanément débarrassée de la menace espagnole et put s'occuper des affaires intérieures de l'*ANGLETERRE*.

« Son habileté politique laissa le Parlement et son Conseil Privé croire que c'était leur sagesse qui gouvernait l'Angleterre et dirigeait la Reine. Sans doute, les occasions ne leur manquèrent pas pour modifier cette manière de voir, mais son adresse à elle fut rarement inférieure aux événements, stimulée plutôt qu'affaiblie par les difficultés rencontrées, le danger faisant d'elle une épée à deux tranchants. »

Le Comte de *LEICESTER*, qui souffrait de n'être aux yeux du public qu'un vulgaire courtisan particulièrement favorisé par la souveraine, eut l'idée de se marier, espérant que la Reine ne s'opposerait pas à ce mariage, puisqu'elle ne voulait pas avouer leur union secrète.

Mais *ELISABETH* se montra tellement irritée qu'il en vint à chercher les moyens de se débarrasser de sa seconde femme, comme il avait fait de la première.

Il mourut sur ces entrefaites et *ELISABETH* fut « presque affolée de douleur, remords et désespoir ».

C'est alors que le Comte d'*ESSEX* devint grand favori et que la reine reporta sur lui « l'ardent amour de son cœur ».

Au sujet de la nature de leurs relations, *BACON* s'exprime ainsi : « En réalité, beaucoup de tort fut causé à d'autres qu'eux-mêmes, car, malgré le grand scandale de cour concernant les messages d'amour qu'ils échangeaient, bien qu'ils n'aient recherché que la distraction, les Lords de son Conseil fermaient les yeux à moins que le scandale ne fût trop public : il était dangereux pour tout spectateur d'avoir un regard trop perçant et de voir derrière ces masques.

« Les hommes d'aujourd'hui sont trop près de ces événements pour bien les voir. Mais ma conscience m'ordonnait impérieusement d'écrire ces choses comme je les croyais ou plutôt comme je les savais, sans diminuer ou omettre les fautes de chacun. »

C'est à *ELISABETH* qu'*ESSEX* devait son courage, sa promptitude de jugement en cas de danger. Il était évident que, lorsque leurs volontés seraient opposées, il serait difficile de prévoir les conséquences.

Comme elle, il pouvait rompre, mais jamais plier.

Les événements les plus tragiques ne tardèrent pas à survenir.

ESSEX présuma trop de l'amitié de la reine et il tomba bientôt en disgrâce. Il resta néanmoins hautain et impérieux dans ses colères, devenant généreux et génial quand il était calmé.

Il semble qu'*ESSEX* ait voulu entraîner *Francis BACON* dans une conspiration contre la reine.

« Il est indéniable et je dois rendre cela aussi clair à tous, que son plan original visait beaucoup plus mon plein droit que le sien ; mais je refusai d'écouter le charmeur... »

ESSEX continua néanmoins ses préparatifs, n'écoutant pas les conseils de prudence et ne s'entourant que de compagnons hardis et imprudents comme lui.

Le chapitre se termine par cette citation de l'Écriture Sainte : « On emploiera à votre égard les mesures que vous aurez employées vous-même. »

Chapter VIII

For a short space, this rebellion of the Earl of Essex hardly showed as such, having been by the counsel of his friends, kept wisely back when he purposed landing a large body of soldiers at Milford Haven, expecting many to join his forces as they moved on toward London and contenting the proud soul, swelling to bursting in his breast, by taking forth two hundred of his choicest spirits to give a show of greatness and aid him in the secret projects that he was hatching.

His plan was nothing less than a mad design to take possession of the court ; his assistants, Davers, Davis and Blount, being well known, might enter unchallenged with a sufficient number of aids that scattered about should likewise cause no remark. At

the given sign they were so seize, without confusion, the halberds of the guard, take stand, each in his previously assigned place — one to old the guard chamber; one to possess himself of the hall, and a third to keep watch at the gate — whilst Essex should enter the presence chamber and virtually get possession of the queen, under pretense of complaining that certain of her advisers and informers were his mortal enemies and making bold to desire her majesty should bring these men to trial, should promptly name some who were neither wanting good favor nor deficient in courage to occupy the places so made vacant. Then was Parliament to be called to make concessions and the city itself to be under his control.

This plan, known perfectly to Southampton, the chief of his friends, manifestly suited that adventurous assistant well, but it failed in execution as we know.

The unwonted stir in all quarters, while Earl Robert had the measure of liberty he enjoyed, made her majesty watchful ; also the assembling from every county of England of noteworthy men, nobility and military being chiefly observed, — not however, throngs, but slow gatherings as though one drew afterwards another — escaped not her eye, whereupon the guard at court were made aware of danger and the number doubled. Report thereof, coming to the Earl of Essex greatly excited his fears l st his plot had been discovered, and hastened the end.

From the first, my lord of Essex, whose whole thought clung to his original plan for seizing the Tower, — relying upon the inspector of the ordnance who had vowed to surrender the keys, — and afterward, from such point of vantage surprising and possessing the city, attempted to win the favor of the Protestants overtly, and of his Jesuit acquaintances covertly, promising the latter, I am truly informed, that he would restore the Catholic faith, and, as his innermost being was mightily swayed by imagination, I think he persuaded himself that hold on the people was sufficient to carry out these simpler plots, whilst he doubted her majesty's graces would undermine a hope built on the faith and affection of the gentlemen that were among his company. Therefore he determined that a surprise would be attended by too many dangers and trusting greatly to the love of the citizens, fell back on their aid. Twas Candlemas term ere his plan was so far digested.

His liberty being little restrained he had ample and constant means of carrying out his plans. As he was not confined to his chambers at court, it was necessary to send for him when he

should appear before the council, but when this was done, my lord boldly refused to go and straightway disseminated a rumor that in going thither in the evening he was set upon and nearly drowned by Cobham, the tool of Sir Walter Raleigh and Sir Walter himself.

But unfortunately this tale was frequently varied by the earl, and at one time he did give out that four Jesuits had made an attack four days before, for the same or similar purpose. This weakened his case so much that but few came at his call when he went forth bidding them arm and fight for their king. In truth he saw not many people out, for her majesty took the wise precaution to give order: « Arm and wait in readiness within for the call. »

Losses unthought of, hosts of hamperers where he had put boldest confidence that most loyal helpers would sustain him, with his hasty measures, much weaker troops, as well as a most utter want of any true indubitate remnant of every king's whole right — that is, simple honor — I know, were the controllers which made his fate certain.

But with him were not less than fifteen score of the principal gentlemen, a company well chosen, containing on the part of the nobility, Earls of Rutland and of Southampton, Lord Sands, Mountegle, with others ; behind him he had left Earl of Worcester, Lord Keeper, Lord Chief Justice, Her majesty's Controller, and Bearer of the Seal, — who had come to meet Lord Robert — themselves enduring imprisonment in his house, but they remained not long in duress.

The tour of the city being well nigh made, my Lord's party met her majesty's troops led forth by the admiral. Blount was wounded, Tracy killed ; then my lord returned to his own house, and barricading the two great gates, defended the house on all sides, but availed not long. First he begged for the safe conduct of the countess, then surrendered.

Many important papers having been destroyed by the earl, many features of their plot were never brought out, Earl Essex himself saying, « They shall be put where they cannot tell tales ». But evidence was sufficient to prove the guilt both of my brother and Earl of Southampton. Essex's plea, that he was not present at the consultation that five treason-plotting noblemen held at Dury House, aided him not a whit, for his associates incriminated him, and such of their writings as had not been destroyed were in the handwriting of the Earl of Essex, and they were acting as he directed. The evil his acts scattered widely even in the realms across the sea.

Kings must have some happy guard as firm of heart, and even so strongly furnished forth to war, joust, tourney or other kind of battle as ancient Alexander, his picked guards. Failing of his helpers, that would-be king was held for trial for treason, condemned, made to tell his ambitious designs, tortured, — for in the prison, vile men, his keepers, by arts more pitchy-hued thna hell, having obtained a permittance to cause pain sufficient to burst the seal upon the lips of the maddened Essex, with burning irons put out both lovely eyes, — then coldly excuted.

No tale of ages be ore our blessed Savior suffered such death, has one half the woe of this. Even the barbarians of any age, would burn men to cinders less murderously.

O God ! forgiveness cometh from Thee. Shut not this truest book, my God ; shut out my past — love's little sunny hour, if it so please Thee, and some of man's worthy work, yet Essex's tragedy here show forth : then posterity shall know him truly.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE VIII

Pendant quelque temps, cette rébellion du Comte d'*ESSEX* fut contenue par ses amis : il se proposait de débarquer avec un corps imposant de soldats, à *Milford HAVEN*, et de marcher sur *LONDRES* espérant que de nombreux partisans se joindraient à lui.

Son plan ne visait à rien moins qu'à s'emparer de la Cour. Ses amis *DAVERS*, *DAVIS* et *BLOUNT* auraient pénétré dans *LONDRES* avec un nombre suffisant de partisans qui se seraient dispersés pour éviter d'attirer l'attention. A un signal donné, ils devaient saisir les hallebardes de la garde et prendre position dans des endroits désignés à l'avance : l'un occuperait la chambre de garde, le second s'emparerait du hall, le troisième surveillerait la porte. Pendant ce temps *ESSEX* pénétrerait dans la Chambre de la Reine et s'emparerait virtuellement de sa personne sous le prétexte quecertains de ses conseillers et informateurs à elle étaient ses ennemis mortels à lui. Demandant alors à Sa Majesté de mettre ces hommes en jugement,il nommerait quelques-uns de ses partisans pour occuper les vacances ainsi faites.

Le Parlement serait ensuite appelé à régulariser les choses et la Cité serait placée sous son contrôle.

Ce plan, parfaitement connu de *SOUTHAMPTON*, son bras droit, échoua parce que la Reine mise en éveil par le tumulte provoqué par le Comte Robert, par l'arrivée à *LONDRES* de personnages venant de tous les Comtés de l'*ANGLETERRE*, par la nouvelle de réunions secrètes où les assistants se rendaient isolément, avait fait doubler le nombre des gardes de la cour d'entrée.

En apprenant cela, le Comte d'*ESSEX* comprit que le complot avait été découvert et il brusqua les événements.

Tout d'abord, pour s'emparer de la Tour, il avait gagné l'Inspecteur

de l'Armée qui avait promis de livrer les clefs. Pour s'emparer de la ville, il essaya de gagner les Protestants et les Jésuites, promettant secrètement à ces derniers de restaurer la religion catholique.

Comme il était libre, il était nécessaire de l'envoyer chercher quand il devait comparaître devant le Conseil.

Quand on l'envoya chercher, il refusa hardiment de s'y rendre et il fit répandre le bruit qu'en y allant, le soir, il avait été renversé et presque noyé par *COBHAM*, le serviteur de Sir *Walter RALEIGH* et par Sir *Walter* lui-même.

Malheureusement, il varia fréquemment dans son récit et il raconta même que quatre Jésuites l'avaient attaqué quatre jours avant, dans le même but.

Cette attitude affaiblit son prestige et peu de partisans répondirent à son appel quand il leur demanda de prendre les armes pour combattre pour leur Roi.

La Reine *ELISABETH* avait d'ailleurs pris la sage précaution de donner l'ordre de courir aux armes et de se tenir prêts à répondre à son appel.

Avec lui, il n'y avait pas moins de trois cents des principaux gentilshommes du royaume, dont les Comtes de *RUTLAND* et de *SOUTHAMPTON*, Lords *SANDS* et *MOUNTEAGLE*.

Chez lui, il avait laissé le Comte de *WORCESTER*, Lord Chancelier, Lord Chief of Justice, Contrôleur de Sa Majesté et porteur du Sceau, qui étaient venus le trouver.

Près de la Tour, les partisans du Comte d'*ESSEX* rencontrèrent les troupes de Sa Majesté conduites par un Amiral.

BLOUNT fut blessé, *TRACY* tué.

Alors *ESSEX* retourna chez lui et s'y barricada. Mais il ne résista pas longtemps, demanda un sauf-conduit pour la Comtesse et se rendit.

Comme il avait détruit la plupart des papiers concernant le complot, il ne put en être fait état, mais l'évidence était suffisante pour prouver la culpabilité d'*ESSEX* et du Comte de *SOUTHAMPTON*. Il prétendit bien qu'il n'était pas présent à une réunion que cinq conspirateurs tinrent à Drury-House : mais ses partisans l'accusèrent et ils produisirent des documents écrits de sa main.

On raconte que, dans sa prison, *ESSEX* fut soumis à la torture, « les fers rouges étant appliqués sur ses beaux yeux, pour obtenir ses aveux ».

Puis il fut froidement exécuté !

Cette fin tragique et les atrocités qui l'accompagnèrent impressionnèrent vivement *Francis BACON*.

Chapter IX

How like some night's horrible vision this trial and awful torture before his execution must ever be to me, none but the Judge that sitteth aloft can justly know. To sharper clamors, stiffled cries or piteous means are added, and my ears hear Robert's voice, so entreatingly opening sealed doors, haunting all

dreams, greeting every day that doth dawn on our home.

All the scenes come before me like an acted play, but how to put it away, or drive it back to Avernus, its home, O, who can divulgue that greatest of secrets ? None.

It hath so tempered the hot rush of blood in my veins that I feel myself becoming old ere it be time. It is the one thought in my hours of day, my only dream by night, for there was my own aid, not to him but to my mother, the queen, which hurteth the memory more than tongue can tell.

Yet such terrors held me that I could not realize aught beyond that day, nor did I believe any such curse one half so likely of lighting suddenly upon the youthful head of my hasty lord of Essex, most dear to the queen, as it was to rest for aye upon my pate. The event of the earl's death never for an hour, or even for a moment, seemed possible to me after Robert stooped his pride to send our proud mother her pledge, given as if in doubt some great harm might ever threaten ; although neither, surely, thought it from the queen his evil would threat. He relied vainly, alas ! on this promised aid.

After I am dead, must my name live among men cleared from all sorts of blot or imputation of wrong advice to Queen Elizebeth in the trial of Essex for treason. A queen has many to aid if the case require, but a sudden justice pursues a subject that taketh any liberty in matters of state. When the offence is from her true son building mighty hopes upon the overthrow of the power of our queen — not making the sinfulness less, rather greater, his punishment most naturally is greater. It is justice, yet how it doth blow my heart.

This story my love stayeth so long upon — the saddest in any or all the known languages — must be known. The Earl of Essex son to her majesty, and a brother bred — bone, blood, sinews as my own — was sentenced to death by that mother and my counsel. A queen's edict, if not her iron hand, killed such a man that for valor and manly spirit was unequalled.

Sole accountant must I be hereafter for the share I had in my brother's sorry fate, but none here will fully acquit me, and so my worthiest opponents have many notable advantages. In so far as this is unjust, I do hereby demand true and rightful examination by any man that doth regard my brother's case and his sentence as greatly altered by my counsel and reporteth the same everywhere.

At man's many harsh insinuations or open obloquy, my indignation swelled till my heart was too great. Native pride would

cause one to seek a means of showing the true state of matters for justification. True he is only actuated by his worse growth of motives, but the fact is irrefutable — a most simple and natural desire for just and worthy men to give him full dues.

Most (or at times, truth to say, all) seek for true respect ; the most of us insure this, no doubt, by our lives ; but occasion, that ariseth when least looked for, may mar fairest prospects most suddenly. An unexpected event may blast his future with sorrow.

Let my plea be heard and just judgment be rendered. I will ask but this, « aye, strike but list to me », and mark how love is always manifested in our intercourse at all the times of meeting in prison, many of my written protests and entreaties to Essex to turn him aside intending merely his own good, the safety of his own person.

If he had but heard my advice ; but he heeded his own unreasoning wishes only. Whilst succeeding barely in this attempt to win so much as a hearing, yet did the true love I bore so move me that from my care of Essex I took a charge that greatly imperilled my personal pretensions, as I did occupy my utmost wit, and even adventure my own fortunes with the queen, to attempt the reintegration of his.

So angry, scathful, irrational, dangerous to all near her Elizabeth became, blame would lie on any man who did rouse wrath so suddenly awaked, so long continuing, so destructive. All efforts to reintegrate the fortune of him I loved but gave the raging fury food. It kept that desperate, untamed Tudor spirit doubly enraged, and her bitterness of heart showed the despair she carried. Yet that — or linked chains of like events, upheavals of urgent sort, or unrest daily — would never push such a person as far as the point of withdrawal.

Queen Elizabeth yielded naught upon the question, though it is known commonly that persuasions swayed her often, even when object seemed as armed against it. Yet this disposition was not paramount when I made my plea in behalf of him whom loving trust happily kept in check when a word of dubitancy would prick as with a spur.

Reasoning that no power should prevail with her majesty, I felt how ill-advised a sacrifice of life and its enchantments must be, that surely would be of no effect. I have spirit of sufficient fire, I think, for such hap as is probable to my station, not enough to support me in torture, nor to lead forth any *enfans perdus*.

Seeing the hopeless state treason-loving Essex was in, I knew I had but to continue my plea, urging that forgiveness might be accorded to Essex, to close the last egress from a cell, or lead to the gallows. Thus was my way hedged about, thick clouds hid the path from sight.

Besides my secret story no correct one shall be left, as her majesty taking a liking, early, of my writings upon a part of late negotiations, required a species of justification of the course (which none surely showed) and carried it, indeed, so as in man's sight, Robert is held abhorred. I, the clerk, did the writing at Queen Elizabeth's behest, though I did it but at her express commands and always as secretary to her majesty. Verily scarce a word remained unaltered. The language, even, was not wholly such as I wished to use, as all was subjected to her painfully searching scrutiny, and many a sentence did her weak fear, her dread of execration, make her weigh and alter, whilst her jealousy culled out my every name of the noblemen who were charged with a lack of loyalty and the style that I employed when I said aught concerning Robert.

For my honorable and just style of « Earl Essex and of Eve », as « my lord of Essex « and « my lord Robert », — on many a page similar names and terms, — her majesty would suggest that it be merely plain Essex or in place of that « the late Earl of Essex ». It approved itself to her in such a degree, that my first books were suddenly and peremptorily suppressed and printed according to command, *de novo*, thereby only the sure proof giving of a judgment sharp on his lordship's ills, but subtle concerning her own ; and assuredly the world may see that though she might be excellent in great matters she was exquisite in the lesser.

That history I have desired above every other work to write, that a coming people in the future having read the false declaration made in writings given then, blinding eyes to deep, justly censured wrongs, might understand motives of action as well as the true history of events. Surely a son doth sit close at hand and should see clearly to limn truly. This I know I have accomplished, nor glozed nor blenched in my account.

It must be acknowledged that the crime for which he suffered could not anywise be palliated by his past services or bravery, but, had the signet-ring that he did desire to present reached Elizabeth, Robert, the son madly loved, might have received a royal remitment, inasmuch as it was her well-known seal and token. This did fail, however, to act as peacemaker as it came

not, for good reason, to her majesty's eyes. Dreadful was her passion of anger and her bootless sorrow of heart on finding that our proud hero had so stooped, and was not met. As he had been led to believe he had but to send the ring to her and the same would at a moment's warning bring rescue or relief.

It was long enough, in truth some time thereafter, ere this fact became well known, her majesty coming unto the knowledge but a short period ere she died. After our misguided queen's last murder, however, was by a chance only prevented, it was freely bruited everywhere. It was then that I also found that this most precious — yet, by his fortune, truly valueless — token came short of its desired or rather intended end.

All joys died with Essex in both our bosoms ; for her all peace, as well, and she declined toward her own end from day to day, visibly, even while she strove most to hide her weakness.

Sin oft strongly wars in the mind ,and if no murderous act be done, bears wrong much yoked with humility ; but if crime be on a person's hands, many a rout of jeering devils come ito his soul of which the worst is pride. So fared her majesty, Queen Elizabeth.

Her whole spirit was but one infernal region, a realm of Pluto, untold days in her times of mirth, or times of staid and very grave deportment ; for the blood of her youngest born was upon her royal hand, if not that of many others, heirs to a future of pain.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE IX

« Le juge qui siège là-haut peut seul savoir réellement quelle horrible vision restera toujours pour moi de ce jugement et de cette cruelle torture qui lui fut infligée avant l'exécution. Mes oreilles entendent, à travers les clameurs les plus aiguës, les cris étouffés et la voix suppliante d'*ESSEX*. Toutes ces scènes défilent devant mes yeux, comme dans un drame, et je ne puis les chasser. Cela a tellement ralenti le chaud afflux de sang dans mes veines que je me sens vieillir prématurément. J'y pense constamment jour et nuit.

« Je ne croyais pas à la possibilité de la mort de *Robert*, car il avait envoyé à notre fière mère son serment (de soumission), comme s'il avait prévu qu'un grand danger le menaçait.

« Quand je serai mort, puisse mon nom figurer parmi ceux des hommes qui sont dégagés de toute basse compromission et qui ne sont coupables d'aucun avis injuste donné à la reine *ELISABETH*, à l'occasion du procès d'*ESSEX*.

« Une reine doit montrer beaucoup d'indulgence, mais une justice rapide est nécessaire envers tout sujet qui conspire contre son pays. Quand l'offense vient du fils de la reine, qui veut la renverser, la faute est plus

grave et la punition naturellement plus sévère. C'est la justice,mais combien cela heurte mes sentiments !

« Cette histoire, sur laquelle mon amitié me fait m'arrêter si longtemps, la plus triste qui ait été racontée dans n'importe quelle langue, doit être connue. Le Comte d'*ESSEX*, fils de sa Majesté, frère engendré par la Reine comme moi (os, sang, muscles) fut condamné à mort par cette mère et sur mon Conseil. Un arrêt de la Reine, sinon sa main de fer, tua cet homme qui ne fut jamais égalé par la valeur et le courage.

« Je dois être seul responsable de mon rôle dans le triste sort de mon frère. Mais personne ici ne m'acquittera complètement et mes très honorables adversaires ont aussi des avantages notables. Et comme cela est injuste, je demande qu'un examen loyal et vrai soit fait par tout homme qui considère le cas de mon frère et sa condamnation, comme ayant été beaucoup atténués, par mes conseils et que cela soit répandu partout.

« A plusieurs sévères insinuations ou blâmes, mon cœur indigné enfla à éclater. L'orgueil naturel inciterait à chercher, à montrer comme justification les choses sous leur aspect vrai...

« Que mon plaidoyer soit entendu et un juste jugement rendu. Je ne dirai que ceci : Frappe, mais écoute.

« Remarquez comme l'amitié s'est toujours manifestée dans nos relations, dans toutes nos entrevues en prison ; beaucoup de mes protestations écrites et de mes supplications à *ESSEX* ne visaient que son bien et la sécurité de sa personne.

« S'il avait seulement suivi mes conseils ! mais il n'obéissait qu'à ses désirs irréfléchis. En tentant de lui obtenir une audience, le vrai amour que je lui porte est tel que je n'hésitai pas à compromettre grandement mes prétentions personnelles, car je consacrai toute mon habileté et risquai même ma propre situation auprès de la reine, pour essayer d'obtenir sa grâce.

« Tous mes efforts n'eurent d'autre résultat que d'exciter la colère d'*ELISABETH*.

« Elle fut intraitable. Il est connu que la persuasion pouvait souvent l'influencer. Mais elle n'était pas dans une telle disposition d'esprit quand je fis mon plaidoyer en faveur d'*ESSEX*.

« Comprenant que rien ne pouvait ébranler la Reine, je sentis que le sacrifice de la vie et de ses enchantements serait inopportun.

« Je vis donc qu'il n'y avait qu'à continuer ma plaidoirie en suppliant que la grâce soit accordée à *ESSEX* de rester en cellule ou d'être conduit aux galères. C'est ainsi que ma voie était limitée, d'épais nuages cachant à mes yeux le sentier à suivre.

« En dehors de cette histoire secrète, il n'en restera pas d'autre qui soit vraie... »

BACON raconte alors qu'*ELISABETH* lui prescrivit d'écrire un récit de la conjuration d'*ESSEX* pour justifier sa conduite à elle. Elle en imposa la rédaction, ne permettant à *BACON* aucun changement. Elle lui défendit d'employer les expressions « Comte d'*ESSEX* et d'*EVE* » ou de « Mylord d'*ESSEX* » ou de « Mylord *Robert* » n'admettant que celle de « défunt Comte d'*ESSEX* ».

Le compte rendu imprimé comportait une appréciation sévère de la conduite de *Robert* en même temps qu'un plaidoyer en faveur d'elle.

« C'est pourquoi j'ai voulu écrire cette histoire pour que la postérité, à côté des fausses relations faites dans les écrits inexacts publiés à ce moment, puisse comprendre les motifs déterminants et connaisse la véritable physionomie des événements. »

« Evidemment le crime du Comte d'*ESSEX* ne pouvait être pardonné en considération de sa courageuse conduite antérieure. »

Il est alors question d'une bague-cachet que *Robert* aurait envoyée, de sa prison, à *ELISABETH*, comme signe de soumission et qui, probablement, aurait décidé cette dernière à se montrer plus clémente.

Malheureusement cette bague n'arriva pas à la reine, qui n'eut connaissance de cette démarche du Comte d'*ESSEX* que peu de temps avant de mourir.

La mort du Comte d'*ESSEX* affecta douloureusement *ELISABETH* et *BACON*.

« Toutes les joies moururent, avec lui, dans nos deux poitrines. Pour *ELISABETH*, toute paix disparut et elle déclina de jour en jour, visiblement, malgré ses efforts pour cacher sa faiblesse.
... Le sang de son plus jeune fils était sur sa main royale et le reste de sa vie ne fut qu'un enfer. »

Chapter X

Whilst I write, all I see most clearly not my own folly but my sinful-weakness like as it must in the sight of one Divine and Supreme Judge of all creatures appear. In the blindness and confusion, the moment's question loomed up before me and blotted out love, honor, all the joys of the past or dreams of far off fame. That brief duration far outvalued eternity itself.

Saving my own life in this way, is paying much for that I would indeed fain lose ; my life no longer seemeth fair, save as I spend the time for others'good. Life to a scholar is but a pawn for mankind.

O Source infinite of light, ere Time in existence was, save in Thy creative plan, all this tragedy unfolded before Thee. A night of Stygian darkness encloseth us. My hope, banished to realms above, taketh its flight through the clear air of the sciences, unto bright day with Thyself. As Thou didst conceal Thy laws in thick clouds, enfold them in shades of mysterious gloom, Thou didst infuse from Thy spirit a desire to put the day's glad work, the evening's thought, and midnight's meditation, to find out their secret workings.

Only thus can I banish from my thoughts my beloved brother's untimely cutting off and wrongful part in his trial. Oh, had I then one thought of the great change his death would cause, —

how life's worth would shrink and this world's little golden sunshine be but as collied night's swift lightning, — this had never come as a hound of the hunt to my idle thoughts.

As it is now, the true meaning of events is lost to me. The heaven's declare God's glory, but the Scripture doth speak nowhere of His will being thus declared. In order to undertake this, our minds must be inclined to his instruction.

No mishap of fate or evil fortune which hath befallen me of late, can make such sad impression on the heart as this unceasing sorrow ; and of all joys possible to my future, none is to mine eager spirit so enticing as my earnest hope of meeting Robert in that world of bliss when all earth's sorrows have ended, and of hearing my greatest evil-doing by his word forgiven.

O grant our request, Thou infinitely gracious Father. As our Lord was crucified that we might live, that sin washed in his blood, might be remitted, blot out all our transgressions. Though our sins be as scarlet let them be white as wool. As far as the East is from the West, as height is from depth, so far remove wrong from our minds and all iniquity from our hearts, for with the Lord is mercy, and plenteous redemption.

The wrong turbulent Robert did me to work out a strange, ay, bold design, now is to be forgotten and wiped from the minds recollection.

To know my own part I study, for example, early conditions, or waste oil in turning over the manuscripts of our English crown, her rights, wrought out with strong emphasis so long, even of bloody war cut short by play of Salic law. At a time when fair Marguerite kept my keener mind in thrall, a wish to be much honored turning my thought one only way, tyrannically, the Salic, so called, law being the iron axle on which succession of our male sex — disinherison of the females — revolved, I did in fine learn said Salic law had like ground as the Common, or more correctly was only transmitted orally.

So, wish or will by a tradition (only so given) worked cunning wrong, nor can the sons whom disinherited women bear, though having fully as good blood, hold the princely rank which heirs to king's sons by the law do hold, so it is truly a query. England hath set up a standard which was secure. Kings have fear when they are engaged on the one, a graver question may rise on the other side.

Our mother although much loving this kingdom and people, loving adulation not in youth only but in age at the flood of dower, whenas there arose question of a successor procured an

act of Parliament (to prevent mere mention of, not to say argument, remark and interchange ofmen's opinions in regard of, the succession) to be passed, making it unlawful to speak upon this matter.

Whoever supposed therein was a true story of secrets of great moment, kept silence, inasmuch as a cloud threatening danger of the law was ever upon them. The few that knew these inner, cruel stings, these questions concerning justice, expediency, as well as permanency of measures so unfathomable in respect of the motives, never allowed hope of our crown to die, but themselves were taken from things ot time before Elizabeth's reign drew to tragical close. A like accidental death took the earl, so that none, in whom nature could, so to speak, prompt his stammering tongue, was left to plead my cause. Also papers long guarded with care (which were at that distant day evidence of most or chieftest weight, such testimony as one could procure sworn in the presence of the reputable witness aforesaid, a physician to the queen) being stolen by the emissary and base hireling of one who hated both sons, were destroyed in the presence royal.

I lost my last available proof or testimony therein, and no further means of establishing my just title in the English crown remained save to change in a great measure the determination my most unnatural mother showed to bar me, for all my days, from succession in the crown. As baffled mariners put to port under a heavy storm of wind, so beaten to and fro by these tumults and perils·my ship was driven to idle harbor.

The renewed maidenlike pretense made me known the intent held by this vain-minded, self-loving woman. Daily a son with proud humor mirrored her best graces, but she never moved to retract a single wrathful oath or yield a word of approval, be my deserving whatsoever and whensoever it might.This continued estrangement wore on or increased. At last she fell into a melancholia so profound none could rouse her. This was more unfortunate for me than a most marked resolve such as I speake of,for a whim may oft be removed and banished,but mania is difficult to control.

Yet I am persuaded I had won out, if her anger against the earl, my father — who ventured on matrimony with Dowager Countess of Essex, assured no doubt it would not be declared illegal by my very wary mother — had not outlived softer feelings For in the presence of several that well knew to whom she referred, when she was ill in mind as in body, and the

council asked her to name the king, she replied, « It shall be no rascal's son ». And when they pressed to know whom, said, « Send to Scotland ».

Her unbending, stern temper, strong in death, set the seal upon my future as on my past life, since her will was the law overning both. My own spirit alone doth attest how potent for good or for ill the dicta of such a woman may be.

She is now gone to that undiscovered country from whose bourne no traveler returns ; nor fear nor hope is left me of aught from her hand.

No one in whose spirit is no love of power, will know the nature of the flame in my wild spirit. No fame could hold up brighter temptation than this that hath most often been refused, power, and in transferring my scepter to the king of Scotland, her majesty's intention and wish was to put it where it could not be raught by any outstretched arm.

Some, doubtess, supposed that some spirit of justice was aroused respecting her own right, and believed that it manifested itself very plainly in the choice of Mary's son to succeed her. But I know that her strong oath conncerning me, the real heir to the kingdom, had greater weight than all things else.

She was my mother, yet I more than any other have cause to curse her. I answer here a few of the world's accusations. Ay, after insult above your just conceit, I open my hard lips for my first lengthy complaint, uttering here much of the gall and narural wrath my burdened heart has carried many a year.

It burneth as an injury no lapse of time can cure, a ceaseless corrosive which doth eat the heart. The sole relief doth come by making out a complete history of my wrong that doth so embitter my days. Men can eat, sleep, drink, work when the heart is bowed down in pain, yet the joys are gone from their whole lives, and do not return.

Chief of sorrows is a sense of willful wrong on the part of such men or women as have greatest obligation by relationship, and more especially those of nearest and most tender relationship — that of parents to a child. This will never grown inferior, nor even merely equal to the natural ills in life. It doth rather greatly magnify and increase. Why and wherefore I shall not ask, nor marvel at aught of similar nature. The Creator planted this within the bosom of our kind. Who hath so great wisdom or so just judgment of our life, of right or wrong, as our Maker? Who can pronounce His laws at fault ? A fool or blind, perchance, not he that sees, nor the man of thought.

The inward motive is noble, only as it cometh from a pure love of the people, without a wrong or selfish thought of my right to rule this kingdom as her supreme governor. But this deathless, inalienable, royal right doth exist. The Supreme Sovereign doth show my right, whilst suffering others to keep the royal power.

Some have won this right by force of battle — of such take in example the first Tudor. If my title were given away too weakly, 'twas through wisdom gained in part from the lesson that he thus early acquired, that is, that kingdoms got by conquest may be lost by the same.

Without doubt I should repent employment of such means when it became a necessity to maintain as large an army to hold the power as to win the same. Not being a soldier, though not wholly opposed in my natural temper to arms, I am slightly impatient of fighting to secure a place which by Divine Right pertaineth unto the first born of a sovereign.

I am inclined to knowledge, which is to my mind far more satisfactory than any honors. It hath been ere this very well said : « A soldier's name doth live but an age, a scholar's unto eternity. »

RÉSUMÉ DU CHAPITRE X

« Pendant que j'écris tout ceci, je vois très clairement, non ma propre folie, mais ma coupable faiblesse comme elle doit paraître aux yeux du Divin et Suprême Juge de toutes les créatures.

« Sauver ma vie de cette façon, c'est payer beaucoup pour ce que je désirerais vraiment perdre : la vie ne me semble plus belle, sauf quand je travaille pour le bonheur des autres. La vie pour un étudiant n'est qu'un gage pour l'humanité.

« O Source infinie de lumière, avant que le temps existât, sauf dans ton plan créateur, toute cette tragédie se déroula devant toi. Une nuit de noir Styx nous enveloppe. Mon espoir, banni dans les royaumes d'en haut, prend sa fuite à travers l'air clair de la science, vers le jour qui brille avec Toi. Lorsque Tu cachas Tes lois dans d'épais nuages et les enveloppas dans les ombres des ténèbres mystérieuses, Tu infusas de Ton esprit le désir de consacrer le gai travail du jour, la pensée du soir et la méditation de minuit, à découvrir leurs secrètes significations.

« Ce n'est qu'ainsi que je puis bannir de mes pensées le suprême sacrifice de mon frère bien-aimé et mon rôle coupable dans sa condamnation. Oh, frère, si j'avais alors prévu le grand changement que sa mort causerait, — comme la valeur de la vie diminuerait et comme le faible rayon doré de ce monde ne serait qu'un éclair rapide dans la nuit noire, — cela ne serait jamais venu, comme un chien de chasse, à mes tristes pensées.

« Actuellement, j'ai perdu le vrai sens des événements. Le ciel proclame la gloire de Dieu, mais les Écritures ne parlent nulle part de Sa volonté

d'être ainsi célébré. Pour l'entreprendre, nos esprits doivent être soumis à son instruction.

« Aucun malheur du sort, aucune infortune dont j'ai été victime ne peut produire sur le cœur une impression aussi triste que cette douleur incessante : de toutes les joies futures possibles, aucune n'est aussi chère à mon esprit ardent que mon vif espoir de rencontrer *Robert* dans ce monde de félicités où toutes les douleurs terrestres finissent, d'entendre de sa bouche que mon plus grand méfait est pardonné ! « Accorde notre requête, ô Père infiniment miséricordieux. De même que notre Seigneur a été crucifié pour que nous puissions vivre et que le péché lavé dans son sang puisse être remis, efface toutes nos fautes. »

Puis viennent des considérations sur la valeur de la loi Salique.

Il rappelle que la reine *ELISABETH*, « qui aimait l'adulation non seulement dans sa jeunesse,mais dans l'âge mûr », fit voter par le Parlement une loi interdisant de parler de la question de la succession.

La mort accidentelle du Comte de *LEICESTER* avait fait disparaître tous les témoignages écrits ou verbaux qui pouvaient être invoqués par *Francis BACON* pour revendiquer ses droits à la couronne.

« Des papiers qui avaient été longtemps conservés avec soin (et qui constituaient des preuves de la plus grande importance, comme le témoignage sous serment qu'on avait pu obtenir du témoin précité digne de foi : le médecin de la reine) ayant été volés par l'émissaire et le vil serviteur de quelqu'un qui haïssait les deux fils, avaient été détruits en présence de la reine. »

Il ne restait à *Francis* d'espoir que dans la reine. Mais sa prétention renouvelée d'être restée vierge indiquait qu'il n'y avait rien à attendre de cette femme égoïste et vaniteuse.

A la fin, elle tomba dans une mélancolie profonde que personne ne put dissiper.

BACON se déclare persuadé que c'est le mariage du Comte de *LEICESTER* avec la Comtesse d'*ESSEX* qui avait exaspéré *ELISABETH*.

Quand elle se sentit malade,d'esprit et de corps, et que le Conseil lui demanda de désigner un successeur, elle répondit : « Ce ne sera pas un fils de ce coquin. » Et quand ils la pressèrent, elle ajouta : « Envoyez en *ECOSSE* (1). »

Cette désignation du fils de *Marie* aurait été dictée, d'après *BACON*, par le désir de la reine de l'écarter définitivement du trône, lui *Francis*.

« Elle était ma mère et cependant j'ai, plus que tout autre, des raisons pour la maudire. »

BACON s'élève contre l'injustice qui le frappe.

Puis il se résigne et il cherche des consolations dans le travail : « Un nom de soldat ne vit qu'une génération,celui d'un savant est immortel. »

TO THE DECIPHERER

Take, read! it is sore necessity that doth force me to this very

(1) 1603.

dry and also quite difficult cipher as a way or method of transmission.

All that learn that I, who account the truth better wicked vanity, published many late plays under other cognomens will think the motive some distaste of the stage. In no respect is it true, yet I shall make known to him who can read cipher-writing, a motive stronger than this, were it such, since man hath a greater desire to live than he hath to win fame, and my life had four eager spies on it, not a lone by day but by night also. My stage plays have all been disguised.

Time would not serve fully to make my reasons understood, only since this hidden work mustin time I doubt see day, this story must surely set right all men's former judgments. For as I have made mention in my well known works regarding the truth : It cometh from error, nor doth it suffer loss ; however from obscurity and confusion not so : that is, Truth doth emerge in due time out of error (a wrong name), but astray amidst confusion (no name) may be utter, eternal loss. Thus have I, in placing my writings, guarded chiefly by such as are known names, built assurance strongly, — as it might be said built upon a rock, a trust and confident belief that Time's hand may lead Truth to Light.

Greene, Spenser, Peele, Shakespeare, Burton and Marley, as you may somewhere see it, or as it is usually given, Marlowe, have thus far been my masks, which have caused no marked surprise because they have familiar names on the title page — not fancied, but of living men, at least of men who have lived.

When I have assumed men's names, the next step is to create foreeach a style natural to the man, that yet should let my own be seen, as a thread of warp in my entire fabric, so that it may be all mine.

It must surely prove that they are the work of my hand when you, observing this variety of forms, find out the cipher so devised to aid a decipherer in the study of the interior history. By the use of this biliteral cipher, or the highest degree of a cipher writing, I may give not merely simple, plain rules for such matters, but also some hint that be of use, or an example.

If these should be passed over and none should discern the secret epistles, I must make alphabets showing the manner of employing the cipher. However, I shall use letters that differ from the type I here employ, not wishing, at present, to give a device — that hath caused so many sleepless nights and such troubled days — freely, even as one would tell the meaning of

a riddle to a child, or solve some school-boy's problem.

I have shown some wit herein. Let him that would be a decipherer do the same and win the prize by strife, if indeed at all.

It is fame that all seek, and surely so great renown can come in no other study. If therefore you commence the study, the laurel must at some future day be bestowed upon you, for your interest must daily grow and none could win you away.

On me it doth impose a great labor, but the part you shall do shall be much lighter. It is many days — ay, the best part of a year now — the work that is before you hath been in hand: no wonder, then, that'tis a wearisome task and somewhat dry. It would weary the veriest clod: when, however it shall be completed, my joy will exceed the past weariness.

All men who write stage-plays are held in contempt. For this reason none, « How strange », when a play cometh, accompanied with gold, asking a name by which one putting it forward shall not be recognized, or thought to be cognizant of its existence. For this cause, if rare stories must have a hiding, no other could be so safe, for the man who had won gold in any way did not readily acquaint any man, least of these a stranger, with his source of wealth as you may well understand.

For space of many long years therefore I have centered my thought and given as much of my time as the calls of our business do permit. My motive some might question, yet it seemeth to me a worthy and right one to be given way, my wishes or plans being miracles to some slight degree, the great thought coming to me in the silent night vigils. For a youth could see his whole at a word turned aside.

As a stream so often, out of wild mountain gorge rising, carried through a mead in bounds that have been set, or trammeled by devices doth lose its spirit, so he felt his heart change in his breast. There was a moment when as by a thunder-bolt the truth was hurled forth in so hard, stern, unbending way it shocked young minds; and sensitive souls must deliver a cry of sorrow when a wound is wantonly inflicted.

In my plays, therefore, I have tossed my feelings as they do roll and swell, or hurtle along their way.

The theme of the exterior works — play, poem, or work of science — often no way concerneth that contained within.

Some school verses went into one,since I did deem them good — worthy of preservation in my truly precious casket studded thick with hours far above price. Even my translations of Homer's two immortal poems as well as many more of less value

have a place in my cipher ; and the two our most worthy Latin singer left in his language I have translated and used in this way — Virgil's Æneid and Æclogues. Only a few of those I have turned from most vigourous Latin, were put out. Most of the translations as I have just said, appear in the work and must not be held little worth, for assuredly they are my best and most skilled work.

It is a great art to English stately Greek verse rightly, and if you turn it again into proper measure, either you must sacrifice the sound or wrest the thought ; and the exact words are often wanting to voice its wondrous language. It is famed the wide earth around, for its loftiness of diction and its sounding numbers.

The Iliad and part of the adventures of Ulysses furnish our chief examples, as no Greek poet in any aeon hath approached his style or his imagination. Regarding Virgil's Æneid, must honor it among all Latin poems, but it doth lack Homer's incomparable, marvelously witching art, strong diction, true spirit, fire of an immortal youth.

In a play is imitated action of heroes, in the Iliad is the real, the living scene. You see a battle and hear the cries of the Trojans, and see the Greeks sweep on in noiseless grandeur like devouring flames : you feel how Achilles 'angry spirit swelleth in his savage breast as he sitteth by the sea eating his heart, and Agamemnon's triumph over the bravest, worthiest Greek that sailed to Ilium.

Works of Homer, printed, cannot go to oblivion, and if my careful plan preserve thos rich gems, it shall build my own monument of that which shall outlive all else, and make my name at least reflect the glory, that must as long as our changing, subtly altering mother — tongue endure — be seen afar.

My plays are not yet finished, but I intend to put forth several soon. However, the biliteral work requiring so much time, it will readily be seen that there is much to do after a book doth seem to be ready for the press, and I could not well say when other plays will come out. The next volume will be under W. Shakespeare's name. As some which have now been produced have borne upon the title page his name though all are my own work, I have allowed it to stand on many others which I myself regard as equal in merit. Having put forth a number of plays in his theater, I shall continue so doing since I do make him the thrall to my will. My name never accompanieth any play, but it frequently appeareth plainly in cipher for witty minds to

translate from Latin and Greek. As this is never seen, the secret has still remained inside its treasure-house unsought of every one. This is yet hidden as in dim shadowy mists, but soon shalls you have the whole of the most worthy parts of this great cipher writing, wrought much more finely than gold.

So few can be put forth as first written without a slight revision, and many new being also made ready, my pen hath little or no rest. The writing of the secrets is chiefest in my conceit, for 'twere a more noteworthy thing, I hold, to make true and correct records of the history of England and of Queen Elizabeth's life, than to relate the most thrilling tale man's can produce.

The exterior plays will be the sure proof, if such proof be necessary, that my word is the truth ; for no one hath ability to write with greater ease than mysef, yet without much time spent on work so difficult, this should be a number very much smaller.

My plays are of divers kinds,history, comedy and tragedy. Many are upon the stage, but these already put forth in Wm. Shakespeare's name, we do nothing doubt, have won a lasting fame, — comedy, the historic drama and tragedy, are alike in favor. For this reason we have resolved to write in these forms, though tragedy doth come to the sensiblest minds more easily because to such, high and tragical things are more suited then those that are only somewhat real,yet much too nice and dainty, or too crude, vile and unfit.

As fort historical drama,some principal and important facts require gracing with such elegancies as we see many do admire and praise. 'Tis the the changing and shifting movement that doth catch the eye, and please the imagination, and plays of all kinds seem many times to give delight in the action, which have less attracted us in our study. Candidly speaking, it is better to consult men's liking then their judgments ; but writing truthfully, there shall be no sacrifice here to hurt the sense or lose sight of the aim. Wrongs are exposed, be they mine or others, and oft of unpleasantly plain character. I stood close at hand and saw things with clear eye to write them in this record, having desired with exceeding desire of the heart to be given a righteous judgment in matters of most import and interest to myself, yet of worth, finally, to others, inasmuch as there would be without it no true history left to other times.

That we set these works apart in parcels, tendeth unto the end that some portion thereof may be ot of danger.

This shall be the great work of this age. Its fame shall spread

abroad to farthest land beyond the sea and as the name of Francis Bacon shall be spoken, that of his decipherer, joined with his own, must receive equal honor, when this invention doth receive reward. He it is, my fellow, who hath kept at work despite many a temptation to give way as some do.

Several comedies, which be now strangers, as might be said, bearing at the most such titles amongst the players as they would remember, but the author's name in disguise, if it be seen at all, will, as soon as may be found toward and propitius, be published by Shakespeare, that is, in his name, having masked thus many of the best plays that we have been able to produce. To these we are steadily making additions, writing from two to six stage plays every year.

By following our good friend's advice we have not lost that mask though our Shakespeare no longer liveth, since two others, fellows of our play actor,— who would, we doubt not, publish those plays, — would disguise our work as well. This will not, however, be done until au most auspicious time.

Much work must be accomplished in a short time if many new plays should be added which doth now seem desirable, inasmuch as it suiteth us far better than prose or a lighter verse, whilst it giveth more satisfaction to our readers. Represented on our stage they give more pleasure still, and yield their author much more, be it in gold, or in honor, since the theater is becoming more popular.

In due time a strength, far reaching thought greatly hath increased,cometh to your eye in this later work, that also must be known to many by reading any such work as my drama entitled First Part of King Henry the Fourth. The second Part of the same and one entitled Othello, reveal knowledge of life wanting in the common plays that had this pen name on title page. These are, as I have many times said, the crowning glory of my pen, even though there be degrees, as surely you must know, of excellence therein ; but the cause you may as well have learned since it was clearly shown to depend upon times, and likewise upon the nature as well of the hidden as of the open story. Therefore some will be omitted from my folio, but some retained for causes now given.

To fix my rules well in your mind is the most essential thing at the moment, and many were put within those which one must acknowledge possess little value.As half the number I shall assemble have already appeared in Will Shakespeare's name, I think that it will be well to bring out the folio, also by some

means in the same name, because our king would be prompt to avenge the insult if his right to reign were challenged, and the sword of a king is long, and where'twill not extend thither he dardeth it. And as concerneth the plays, the truth cometh forth more quickly from an error than from confusion, and therefore it is most certain that it would by far be more the part of wise and discerning minds to let this name of a man known to the theatre, and his former gay compagny of fellow-players, stand thus on plays to him little known, despite a long term of service, as to a babe. I, thinking expedient so to do, now obey the Scripture and cast my very bread to the winds or saw it on the waters. How shall it be at the harvest ? this wheat must fill up somé goodly g ner. Will the golden store — not soon, since time doth slowly move, yet at God's right or proper day of regard — be mine ? I think this shall be true, for many a fair hope hath bloomed out snow-like in my lone heart that promiseth full fruition to my wish. Fame it may chance — for the works shall come, though not to the author who hid with so great pains his name that at this writing'tis quite unguessed. And the time I am given to spend upon the work is as gold, princely gems or purple robes.

Of a truth, if it be permitted me to set my older plays to the public sight in folio (of like style with my later plays) naught is required except to collect all my less recognized works inpoery so as to complete, not my dramatical work only, but all put forth of the sort of writings which men now suppose brought forth by Greene, Edmund Spenser, Peele, or Wm. Shakespeare, although all are from my brain, togethèr with the worthy prose that thou mayst find — the youthful product (many times referred to in later books) of my pen. My works now being published in my own name (or one by which men know me, as the decipherer doth as well know) will much augment this in the care, as also some given my long honored assistant in the works I, with this other, keep under most faithful supervision. I speak as to the work thou canst not thoroughly understand, that is, my natural experiments at present incomplete. Thus, my just though invisible friend, set them free from error, but cloud them under no borrowed though honored title. They must bear my own name, as also my own proper title which should be now as well (no doubt somewhat better) recognized by my decipherer.

Deeming such of worth to posterity it doth behoove me in my own time, in like manner as seen in a time long forgotten, to take heed to my MSS. If it be observed a printed work is a hos-

tage of fortune, it must scarce cause wonder to many, who may discover worthiest but not yet completed device, that we should devote talents and some time, when all is most worth, to the preservation of these MSS. There is wisdom in the proof of my work, for assuredly purpose and proof do appear immanent in the same, be the fortune thereof what it may, since aught which shall bear my seal, aught which shall have my right name—such as is recognized as my own just name being indeed with due rites of baptism given me — shall thereafter receive the approval of the world. In my plays, and in the much loved work at present in your hand, oft there is seen one theme. Use of the same idea or conceit in works that appear wholly different uniteth all, as oft made obvious, in bonds revealing relationship. If found surely time doth show a design therein. Indeed a tongue, when mine shall be but a memory, then shall relate my history and reveal my life-long labor.

My desire is that my works be collected and, as it were, put again upon such inquisition or trial as before, only those in masks can cast these mean weeds to the vast deep of Time, since discovery otherwise should be long delayed. Longer to me the delay doth now seem, doubtless, than to my decipherer, by so much as I have set greater store by the same, or have longer waited. Nevertheless I have but to entrust, with well founded and most stable confidence, my heavily fraught bark of printed works, which shall also be for your own future advancement, honor, and profit, unto Time's wide waters, believing that some, at least, shall withstand the waves, the tempests of long years, perchance of ages. Have not the works of the noble poet, Homer, tossed on the seas of Time above two thousand years without loss of a syllable or letter ? Assuredly there can be no reason to fear loss (unless discovery be too soon — question before answer be ready) of the different MSS.

Meseemed it would be thought strange, and that queries of some kind might at some time or on some occasion arise. But surprise sleepeth — Query is dead. This that should excite wonder (for dead authors rest surely not from work of the hand alone but that of the brain) seemeth still unseen, or better, not marvelled at, though miracles be somewhat as the visits of heavenly spirits, rare.

Never yet have I seen a query put to another, or doubt. No one doth open wider his eyes or make inquest into a men's play or poem like a Phoenix upspringing from cold cinders. It is therefore of this manifest error the future decipherer should free

such plays, lest I should not, later, — of all that I so willingly produced, of stage work or much favored poem, — receive due reward in a measure of repute.

Where many authors receive the reward of their application at once, mine awaits man's future : but 'tis the future of time, and posterity must make just amends for my present want. The future peoples of a distant shore will prove true the word which saith : « A man is not without honor save in his own country. » Since they be true, today, here, for us who dwell where the Divine footsteps have never trod, as they were sixteen hundred years ago in Palestine, I await that day.

FRANCIS BACON.

AU DÉCHIFFREUR

Traduction (1)

Prends et lis ! C'est une nécessité cruelle qui m'impose ce chiffre aride et plein de difficulté, comme moyen ou procédé de transmission.

Tous ceux qui apprendront que moi, qui tiens la vérité en plus grande estime que la vanité mauvaise, j'ai publié récemment de nombreuses pièces sous le nom d'autres hommes,croiront que j'agis ainsi par aversion du théâtre. Cela n'est vrai en aucune façon ; par contre, je découvrirai à qui sait lire l'écriture chiffrée une raison plus forte que celle-là, si tant est que celle-là en soit une plus forte, puisque l'homme tient plus à la vie qu'à la renommée, et que quatre espions zélés furent attachés à ma vie, non seulement le jour, mais aussi la nuit. Toutes mes pièces de théâtre ont été déguisées.

Le temps ne suffirait pas à faire comprendre mes raisons ; cependant comme il est un temps que j'ignore où cette œuvre secrète verra le jour, cette relation ne peut manquer de corriger les jugements formés d'abord par le monde. Car, comme je l'ai rappelé dans mes œuvres célèbres qui traitent de la vérité : de l'erreur, la vérité sort, et elle n'y peut disparaître : mais dans l'obscurité et la confusion il n'en est pas ainsi ; c'est-à-dire qu'elle émerge en son temps de l'erreur qu'est un faux-nom, mais qu'abandonnée et perdue au sein de la confusion qui serait l'absence de tout nom, elle risque une disparition complète et éternelle. Ainsi, en mettant mes écrits sous la garde de noms connus, ai-je fondé solidement la certitude, — fondé comme sur un roc la conviction ferme et assurée que la main du Temps peut amener la Vérité au grand jour.

GREENE, SPENSER, PEELE, SHAKESPEARE, BURTON et *MARLEY*, comme on l'écrit parfois, ou, suivant l'écriture habituelle, *MARLOWE*, m'ont jusqu'ici servi de masques, et ils n'ont pas causé de

(1) Ce chapitre a été traduit par M. Edouard Dambrin, professeur d'anglais au collège de Dunkerque.

surprise marquée, puisque les titres portent leurs noms qui sont familiers aux lecteurs,— noms qui ne sont pas imaginés, mais appartiennent à des hommes vivants ou tout au moins à des hommes qui ont vécu.

Quand j'ai adopté le nom d'un homme, je lui attribue un style qui lui soit naturel, et tel cependant qu'il laisse paraître le mien ; comme la trame de toute mon œuvre, qui puisse ainsi rester toute mienne.

Et cette disposition ne pourra manquer de prouver que ces œuvres sortent de mes mains, quand, en remarquant cette diversité de manières, vous découvrirez le chiffre, combiné de façon à aider un déchiffreur dans l'étude de l'histoire intérieure. Par l'usage de ce chiffre bilitère, et qui forme l'écriture chiffrée la plus difficile, je donne peut-être non seulement des règles simples et claires en cette matière, mais peut-être aussi quelque suggestion utile ou un exemple.

Pour le cas où nul ne s'aviserait du chiffre et ne découvrirait les épîtres secrètes, il me faut dresser des alphabets qui indiqueront la manière de se servir du chiffre. Cependant je me servirais de lettres différentes de celle que j'emploie ici, car pour le moment je ne veux pas livrer un système qui m'a causé tant de nuits d'insomnie et de jours pénibles, de la même manière qu'on irait donner le sens d'une énigme à un enfant, ou résoudre le problème d'un écolier.

J'ai montré quelque esprit en ceci. Que celui qui veut déchiffrer fasse de même et qu'il gagne la récompense de haute lutte, s'il la doit jamais gagner.

C'est la renommée que recherche tout homme, et une célébrité plus grande, nulle autre étude ne la peut procurer. Si donc vous vous mettez à l'œuvre, un jour viendra où vous remporterez le laurier, car votre recherche sera chaque jour plus passionnante et rien ne vous en pourrait détourner.

Pour moi, c'est un grand labeur, mais votre rôle sera beaucoup plus facile. Mais voici maintes journées, en fait une année presque entière, que j'ai mis la main à l'œuvre : quoi de surprenant que ce soit une tâche lassante et quelque peu aride ? La cervelle la plus terne s'en lasserait : et pourtant quand cette tâche sera achevée, ma joie dépassera la lassitude passée.

Quiconque écrit pour le théâtre est méprisé. Ainsi nul ne s'étonne, quand paraît une pièce, qui rapporte de l'or, d'y voir un nom quelconque, et c'est grâce à ce nom que l'auteur qui s'en couvre va éviter d'être reconnu ou d'être soupçonné comme responsable de la pièce. Si donc il faut une couverture à quelques rares histoires, nulle ne peut être aussi sûre, car l'homme qui, d'une manière ou d'une autre, a gagné de l'or ne va pas volontiers découvrir à un étranger la source de sa fortune.

Depuis de nombreuses années, je concentre ma pensée et je consacre à mon œuvre tout ce que les exigences de notre fonction me donnent de loisirs. Mes raisons, on pourra les discuter, pourtant je crois qu'elles méritent champ libre, à voir que mes désirs et mes projets touchent presque au miracle, les grandes pensées me venant durant les veilles silencieuses des nuits. Il suffit en effet d'un mot pour qu'un jeune homme voie changer la voie de toute sa vie.

De même que souvent un ruisseau qui jaillit de la gorge sauvage du mont, mené à travers la prairie dans le lit resserré qu'on lui impose, ou contenu par des entraves, perd son élan, de même il sentit dans sa poitrine son cœur se changer. Un moment vint, où telle la foudre la vérité s'abattit de manière si rude, si âpre et inflexible, que de jeunes esprits chancelèrent sous le coup; et il faut aux âmes sensibles faire entendre un cri de douleur quand brutalement il leur est infligé une blessure.

Dans mes pièces, j'ai donc jeté mes sentiments, comme ils roulent, s'enflent et se précipitent.

Le thème apparent des œuvres, —pièce, poème, ouvrage de science, — n'a souvent aucun rapport avec leur sens intime.

L'une d'elles contient des vers classiques, car je les ai jugés bons— et dignes d'être conservés dans mon si précieux coffret, qui est tout serti d'heures nombreuses et inestimables. Il n'est jusqu'à mes traductions des deux immortels poèmes d'*HOMÈRE*, et jusqu'à d'autres traductions de moindre valeur, qui n'aient une place dans mon chiffre ; s'y trouvent aussi les deux chants que notre très grand poète latin a laissés dans sa langue, et que j'ai traduits, — l'*Enéide* et les *Eglogues* de *VIRGILE*. De ce que j'ai traduit de la langue latine, si pleine de force, peu de choses ont été exclues. La plupart des traductions, comme je viens de le dire, ont leur place dans le chiffre, et ne doivent pas être tenues en médiocre estime, car elles sont certainement la partie la meilleure et la plus habile de mon œuvre.

C'est un grand art que de bien traduire de la poésie grecque en anglais. Car si vous la reproduisez avec fidélité, vous devez, ou bien sacrifier la cadence ou bien déformer la pensée ; d'ailleurs, on manque souvent de mots exacts pour rendre cette langue merveilleuse. Sa gloire est grande comme le monde, par l'élévation de son verbe et l'harmonie de ses vers.

C'est l'*Iliade* et une partie des aventures d'Ulysse qui nous donnent nos principaux exemples, car nul poète grec en aucun temps n'a approché du style ni de l'imagination d'*HOMÈRE*. Quant à l'*Enéide*, nous devons l'honorer plus que tout autre poème latin, mais il ne possède pas l'art incomparable et merveilleusement enchanteur d'*HOMÈRE*, la force de son verbe, sa vérité et sa flamme d'immortelle jeunesse.

On trouve dans une pièce l'imitation de la vie ; dans l'*Iliade* c'est la réalité, la vie elle-même. On voit la bataille et l'on entend les cris des Troyens, et l'on voit le flot des Grecs s'avancer plein d'une muette grandeur, comme des flammes dévorantes : on sent comme l'âme irritée d'Achille s'enfle en sa poitrine sauvage, quand il se ronge le cœur assis devant la mer ; et l'on voit le triomphe d'Agamemnon sur les Grecs les plus braves, les plus grands qui s'embarquèrent pour Ilion.

Les œuvres d'*HOMÈRE*, imprimées, ne peuvent tomber en oubli ; et si, grâce à mes soins, ces précieux joyaux sont préservés, le monument de ma renommée en sera édifié de ce qui doit survivre à toutes choses ; et il sera à tout le moins donné à mon nom de refléter la gloire qui doit atteindre les contrées lointaines aussi longtemps que notre langue, qui insensiblement se transforme, durera.

Mes pièces ne sont pas encore achevées, mais je me propose d'en publier

plusieurs prochainement. Cependant le travail du chiffre est si long que l'on comprendra aussitôt qu'il reste beaucoup à faire, quand un livre semble prêt à être imprimé, et je ne pourrais dire quand d'autres pièces seront publiées. Le prochain volume portera le nom de *W. SHAKESPEARE*. Quelques œuvres déjà publiées, et dont je suis l'auteur, portent son nom, aussi l'ai-je préféré à beaucoup d'autres que je considère pourtant d'un égal mérite. Comme j'ai fait paraître un certain nombre de pièces dans son théâtre, je continuerai à le lui donner, car il agit tel l'esclave de ma volonté. Mon nom n'accompagne jamais aucune pièce, mais souvent il apparaît clairement en chiffre que d'habiles esprits traduiront du grec et du latin. Comme nul ne s'en avise jamais, le secret demeure dans son coffret et ignoré de tous. Il est encore caché comme sous d'épaisses brumes, mais vous tiendrez bientôt l'ensemble des parties les meilleures de cette grande écriture chiffrée, qui est bien plus finement travaillée que l'or.

Il est rare de pouvoir publier une œuvre telle que, d'abord, elle est écrite, sans une revision rapide; comme d'ailleurs j'en achève beaucoup d'autres, ma plume a peu ou pas de repos. La relation des secrets tient la première place dans ma pensée, car relater avec véracité et exactitude l'histoire de l'*ANGLETERRE* et la vie de la reine *ELISABETH* mérite plus d'attention que de raconter la fiction la plus émouvante que puisse produire l'esprit de l'homme.

La forme apparente des pièces sera la preuve certaine, au cas où une telle preuve serait nécessaire, que je dis la vérité, car nul n'est capable d'écrire avec plus d'aisance que moi ; cependant s'il n'était consacré beaucoup de temps à un travail aussi difficile, le nombre de mes pièces serait bien moins grand.

J'ai fait des pièces de plusieurs genres, histoire, comédie et tragédie. Il en est un grand nombre au théâtre, et elles ont, publiées sous le nom de *SHAKESPEARE*, gagné, sans nul doute, une renommée durable : la comédie, le drame historique et la tragédie sont en égale faveur. Aussi avons-nous résolu d'écrire dans ces genres, bien que la tragédie vienne plus facilement aux esprits les plus sensibles, à qui en effet les choses élevées et tragiques conviennent mieux que les choses qui ne sont réelles que jusqu'à un certain point, mais qui, par contre, sont trop délicates et trop précieuses, ou trop frustes, trop basses et impropres.

Quant au drame historique, certains faits principaux et considérables demandent à y être rehaussés d'ornements qui se font admirer et louer de nombreuses personnes : c'est la variété des situations et des lieux qui attire l'œil et charme l'imagination, et des pièces de tous genres semblent souvent plaire à la scène, alors qu'elles m'avaient le moins plu à l'étude. A parler franchement, mieux vaut consulter le goût des hommes que leur jugement ; mais j'écris avec véracité, aussi ne ferai-je ici aucun sacrifice qui blesserait le bon sens ou me ferait m'écarter du but. Je découvre les torts, les miens comme ceux des autres, et souvent des torts d'un caractère désagréablement commun. J'ai assisté aux événements, et je les peux décrire, car je les ai vus d'un œil clair, ayant désiré d'un désir extrême de pouvoir juger sainement des affaires qui me sont du plus

grand intérêt, tout en étant d'importance pour les autres ; d'autant plus qu'en l'absence de cette relation, il ne resterait pas d'histoire vraie à la postérité.

Nous partageons ces œuvres en différents lots, de manière qu'une certaine partie en puisse être sauvée.

Cette œuvre sera la plus grande de notre temps. La renommée va s'en étendre par delà les mers jusqu'aux pays les plus lointains, et quand sera prononcé le nom de *Francis BACON*, celui du déchiffreur, joint au sien, devra recevoir un hommage égal, dans le temps où ce déchiffrement sera récompensé. C'est lui, mon compagnon, qui s'est attaché au travail, bien que souvent il ait été tenté, comme certains, de l'abandonner.

Plusieurs comédies qui, en ce moment, sont telles des étrangères inconnues, puisqu'elles n'ont de titre que ce qu'il faut aux comédiens pour se les rappeler, et que le nom de l'auteur y est déguisé, si tant est qu'aucun l'y découvre, seront, dès le jour commode et propice, publiées par *SHAKESPEARE*, c'est-à-dire sous son nom, qui a déjà couvert un grand nombre des meilleures pièces que nous avons pu écrire. Nous ne cessons d'en ajouter d'autres, écrivant de deux à six pièces de théâtre par an.

Nous avons suivi le conseil de notre cher ami, et nous n'avons pas abandonné ce masque, bien que notre *SHAKESPEARE* soit mort (1), car deux autres personnes, des compagnons de notre acteur, — qui, sans nul doute, publieraient ces pièces volontiers, — ne déguiseraient pas notre œuvre aussi parfaitement. La publication n'aura lieu cependant qu'au moment le plus favorable. Beaucoup de besogne doit être faite en peu de temps, s'il nous faut écrire encore de nombreuses pièces, ce qui semble désirable, d'autant plus que ce genre nous convient beaucoup mieux que la prose ou une poésie plus légère, et que par ailleurs nos lecteurs la préfèrent. A la scène, les pièces donnent plus de plaisir encore, et procurent à leur auteur de plus grands profits, en or comme en honneur, car la popularité du théâtre ne cesse de croître.

Mon œuvre récente fait apparaître, en son temps une force plus grande : la pénétration plus aiguë de la pensée en effet, s'est vivement accrue. Cette force ne peut manquer de se découvrir également à la lecture de n'importe quelle œuvre, dans la manière de mon drame intitulé : *Première partie du roi Henry IV*. La seconde partie du même drame, de même qu'*Othello*, révèle une connaissance de la vie qui manque d'ordinaire dans les pièces qui ont paru sous ce même nom de plume. Ces dernières pièces sont, comme je l'ai dit souvent, la gloire suprême de ma plume, bien qu'elles présentent, vous le savez, des degrés d'excellence ; mais la cause, vous l'avez apprise, puisqu'il a été clairement démontré qu'elle était liée aux événements, de même qu'à la nature de l'histoire secrète et de l'histoire apparente. Certaines pièces seront donc exclues de mon « folio » et certaines autres comprises pour des raisons que l'on connaît maintenant.

La chose essentielle en ce moment est de vous bien fixer mes règles dans l'esprit. Des œuvres qui, il faut l'avouer, possèdent peu de valeur, en contiennent beaucoup. Comme la moitié des pièces que je vais réunir ont

(1) 23 avril 1616.

déjà paru sous le nom de *Will.SHAKESPEARE*,je crois qu'il sera bon de publier le « folio » sous le même nom,car notre roi serait prompt à venger l'insulte, si l'on défiait ses droits de souverain, et l'épée d'un roi est longue, et où elle n'atteint pas, il la lance. Et pour ce qui regarde les pièces, la vérité jaillit plus rapidement de l'erreur que de la confusion, il est donc absolument certain que ce serait bien le fait d'esprits sages et judicieux de garder ainsi le nom d'un homme connu au théâtre et son ancienne troupe de joyeux acteurs dans des pièces qui lui furent, malgré une longue expérience, aussi peu connues qu'à un enfant. Je crois qu'il est expédient d'agir ainsi, je suis donc l'Écriture en jetant mon grain au vent et en le semant sur les eaux. Qu'en adviendra-t-il à la moisson ? Ce froment doit emplir quelque ample grenier. Et la moisson, — non dans un temps prochain, puisque le temps marche avec lenteur, et pourtant au jour que Dieu jugera bon ou convenable, — la moisson me reviendra-t-elle ? Je crois que je ne serai point déçu,car en mon cœur solitaire s'est épanoui maint bel espoir, pur comme la neige, et qui me promet une pleine jouissance selon mes souhaits. Peut-être la gloire viendra-t-elle pour les œuvres, et ne viendra-t-elle pas à l'auteur qui prit tant de peine à cacher son nom que nul jusqu'ici ne l'a deviné.Et le temps qu'il m'est donné de consacrer à cette œuvre est précieux comme l'or, comme des gemmes princières ou des robes de pourpre.

En fait, s'il m'est permis de présenter au public mes pièces anciennes en volume (sous la même forme que mes pièces récentes), il me suffit de réunir toutes mes œuvres de poésie moins connues, de manière à rassembler, non seulement mon œuvre dramatique, mais toutes les œuvres publiées du genre de celles que l'on attribue à *GREENE*,*Edmund SPENSER*, *PEELE*, ou *Wm SHAKESPEARE*, bien que j'en sois l'auteur, de même que les estimables œuvres de prose (dont on fait souvent mention dans les livres plus récents) — et qui sont les œuvres juvéniles de ma plume. Mes œuvres publiées en ce moment sous mon propre nom (ou celui sous lequel je suis connu, comme le déchiffreur le sait bien maintenant) feront croître ta sollicitude pour ceci, de même que celles qui furent confiées à mon aide longuement honoré, qui est chargé des travaux qu'avec lui je surveille avec la plus grande fidélité. Je fais allusion à l'œuvre que tu ne peux comprendre parfaitement, c'est-à-dire mes expériences naturelles qui à présent ne sont pas terminées. Ainsi, équitable quoique invisible ami, délivre-les de l'erreur, mais couvre-les d'un titre qui n'est pas emprunté, bien qu'il soit plein d'honneur. Elles doivent porter mon propre nom, et aussi le titre qui m'appartient en propre, et qui maintenant doit être également (sans doute d'une façon plus complète) reconnu par mon déchiffreur.

Comme j'estime que mes œuvres ont du prix pour la postérité, il m'incombe d'agir à mon époque, de même qu'on le faisait à des époques depuis longtemps oubliées, de prendre soin de mes MSS. Si l'on observe qu'une œuvre imprimée est un otage livré à la fortune, peu de gens doivent s'étonner qui peut-être découvriront des systèmes des plus estimables, mais encore incomplets, de nous voir consacrer des talents et du temps, quand tout est de très grande valeur à la préservation de ces MSS.

Il y a de la sagesse dans la preuve de mon œuvre (dans la manière dont la preuve est faite), car il est certain que le dessein et la preuve apparaissent être contenus dans l'essence même de l'œuvre, quelle qu'en soit la fortune, puisque tout ce qui portera mon sceau, tout ce qui portera mon vrai nom,— le nom qui m'est reconnu en propre pour m'avoir été donné en bonne et due forme au baptême,— recevra désormais l'approbation du monde. Dans mes pièces, et dans l'œuvre bien aimée, qui est à présent entre vos mains, on distingue souvent un thème unique, c'est-à-dire que l'emploi d'une même idée ou d'une même conception, en des œuvres qui paraissent absolument différentes, les unit toutes, comme on l'a fréquemment rendu manifeste, par des liens qui révèlent la parenté. Si le secret est découvert, le temps ne peut manquer d'y montrer un dessein. Oui, une langue naîtra quand de la mienne rien ne restera qu'un souvenir, qui dira mon histoire et révèlera le labeur qui a rempli toute ma vie.

Mon désir est que mes œuvres soient rassemblées et, pour ainsi dire, livrées de nouveau à la même enquête ou à la même épreuve qu'auparavant ; seuls, ceux qui portent les masques peuvent jeter ces hardes au vaste océan du Temps, puisque, autrement, la découverte subirait de longs retards. Nul doute que l'attente ne me semble plus longue qu'à mon déchiffreur, et d'autant plus longue que je lui ai plus confié ou que j'ai attendu plus longtemps. Néanmoins, il ne me reste qu'à livrer avec une confiance entière et bien assise ma barque lourdement chargée d'œuvres imprimées, qui dans l'avenir serviront aussi à votre propre avancement, à votre honneur et à votre profit, je n'ai qu'à livrer ma barque au vastes eaux du Temps, avec la foi que quelques œuvres au moins résisteront aux vagues, aux tempêtes des longues années, et peut-être des siècles. Des œuvres du noble poète *HOMÈRE* ne sont-elles pas ballottées sur les mers du Temps depuis plus de deux mille ans, sans avoir perdu une syllabe ou une seule lettre ? Il n'y a assurément aucune raison de craindre (à moins que la découverte n'arrive trop tôt,—la question avant que la réponse soit prête) que les différents manuscrits ne se perdent.

J'ai cru que la chose semblerait étrange, et qu'un temps ou une occasion viendrait, où des doutes surgiraient. Mais la surprise dort,— le doute est mort. Ce qui devrait exciter l'étonnement (car évidemment les morts ne se reposent pas seulement du travail des mains, mais encore de celui de l'esprit), nul ne paraît s'en aviser, ni même en être surpris, bien que les miracles soient rares, de même que la visite des esprits célestes.

Jusqu'ici je n'ai vu s'élever ni question, ni doute. Personne n'ouvre les yeux plus grands, ni ne va examiner pièce ou poème, qui, tel un *Phœnix*, surgissent de cendres refroidies. C'est donc cette erreur manifeste, dont le déchiffreur futur doit délivrer mes pièces, de peur que plus tard,— de tout ce que j'ai si libéralement produit, en pièces de théâtre et en poèmes très appréciés,—je ne reçoive pas le juste prix avec ma part de renommée.

Tandis que de nombreux auteurs reçoivent de suite le prix de leurs travaux, j'attends le mien des hommes de l'avenir : la postérité me doit de réparer avec équité l'oubli actuel. Les peuples futurs d'un lointain rivage témoigneront de la vérité de la parole qui dit : « L'homme est

honoré partout sauf dans sa patrie. » Puisque cette parole est aussi vraie, aujourd'hui et ici même, pour nous qui vivons dans les lieux que n'ont pas foulés les Pas Divins, qu'elle l'était il y a seize cents ans en *PALESTINE*, j'attends le jour de l'équité.

FRANCIS BACON.

—

CONCLUSIONS

Les diverses hypothèses, émises pour établir la paternité des œuvres attribuées à William Shakespeare reposent généralement sur les bases suivantes, qu'on trouve formulées notamment dans l'ouvrage de M. Abel Lefranc publié en 1919 sous le titre : *Sous le masque de William Shakespeare, William Stanley sixième comte de Derby* :

1° Les ouvrages dramatiques et autres qui ont été joués et publiés, depuis les dernières années du XVIe siècle, sous le nom de l'acteur William Shakespeare, de Stratford-sur-Avon, ne peuvent, en aucune façon, avoir été composés par ce personnage ;

2° L'auteur véritable de ces œuvres était, selon toute évidence, un membre de l'aristocratie anglaise, qui a voulu rester caché.

Ces bases semblent indiscutables, surtout la première, s'il est reconnu que William Shakespeare était à peu près, sinon complètement illettré.

Aucun des ouvrages que nous avons consultés ne donne de preuve absolue en faveur de l'auteur présumé qui y est indiqué.

La discussion reste donc ouverte et il semble logique de faire état du document précédent pour essayer de contribuer à l'éclaircissement du mystère.

Ce document élargit d'ailleurs la discussion puisqu'il attribue à un même auteur (Francis Bacon), non seulement la paternité d'œuvres parues sous le nom de Wil-

liam Shakespeare, mais aussi celle d'œuvres parues sous les noms de divers auteurs qui vivaient à la même époque : Robert Burton, Robert Greene, Ben Jonson, George Peele, Edmund Spenser, Marlowe.

Il n'est pas dit que toutes les œuvres des auteurs précités seraient de Francis Bacon : le document indique seulement que Francis Bacon aurait emprunté les noms de ces auteurs pour signer des ouvrages qu'il considérait ne pouvoir signer lui-même, pour diverses raisons exposées dans le document.

La question de l'authenticité du document est évidemment la première à résoudre et il conviendrait que les contradicteurs, s'il y en a, fassent connaître les objections qu'ils auraient à formuler à ce sujet.

Tout d'abord, il convient de remarquer que le document lui-même a bien été extrait, par un travail cryptographique entouré de toutes les garanties, des ouvrages dont l'énumération a été donnée plus haut : il a donc été rédigé par un personnage qui vivait au moment de leur production.

Ce document est chiffré par un procédé imaginé par Francis Bacon pendant qu'il était en France, c'est-à-dire en 1576-1579, et décrit pour la première fois dans un ouvrage publié sous son nom à Londres en 1605 : *Advancement of Learning.*

Sa rédaction semble bien indiquer que c'est Francis Bacon qui en est l'auteur.

Il y a donc de sérieuses présomptions pour que Francis Bacon soit le rédacteur et le chiffreur de cette autobiographie dont la répartition, dans un certain nombre d'ouvrages, doit également être prise en considération.

Quoi qu'il en soit, un premier problème est posé par l'existence certaine du document :

a) qui l'a rédigé ?

b) qui l'a chiffré ?

c) comment a-t-il pu être typographié et inséré dans

les divers ouvrages dont nous avons donné la liste ?

En ce qui concerne le fait que le nom de William Shakespeare ait été emprunté à l'insu ou avec le consentement de cet acteur, il est aussi vraisemblable dans le cas où le véritable auteur serait Francis Bacon que dans celui où cet auteur serait le Comte de Derby ou tout autre personnage.

Il y aurait à examiner comment cette substitution aurait été également possible avec les autres noms empruntés par le chiffreur et indiqués dans le document.

D'autre part, les éditeurs n'ont pu ignorer la particularité du travail qui leur était demandé, puisqu'ils durent faire confectionner les deux formes de caractères qui constituent la caractéristique du système cryptographique utilisé et qui devaient correspondre à des marques existant sur les manuscrits et indiquant au typographe compositeur les types à employer pour les lettres successives qui composaient les mots du texte clair.

Peut-être trouverait-on quelque chose d'intéressant à ce sujet dans les archives des imprimeries qui ont édité les ouvrages contenant des parties cryptographiées.

Il est à remarquer que si les faits mentionnés dans le document sont bien exacts, il est évident que Francis Bacon avait le plus grand intérêt à les dissimuler et c'est un argument dont il y a lieu de tenir compte : il est en effet certain que Francis Bacon risquait sa vie si ses révélations avaient pu être lues de son vivant.

Un second problème résulte des révélations mêmes de Francis Bacon :

a) est-il admissible qu'il soit le fils d'Elisabeth et du Comte de Leicester ?

b) sa naissance a-t-elle pu être complètement dissimulée étant donné le nombre des personnes qui étaient dans le secret : Sir Nicolas Bacon et Lady Bacon, le docteur et la sage-femme qui ont assisté à l'accouchement, la femme de chambre de Lady Bacon qui a vu arriver

ce nouveau-né alors que Lady Bacon n'était pas encore accouchée ?

c) la scène dramatique au cours de laquelle Elisabeth aurait reconnu être la mère de Francis Bacon, devant plusieurs gentilshommes et dames de la cour, est-elle vraisemblable ?

Sans doute, étant donné les mœurs d'Elisabeth, il est parfaitement possible qu'elle ait eu un ou plusieurs enfants. D'autre part, les indiscrétions ont pu être évitées tant qu'elle a vécu, en raison du danger certain qu'elles auraient fait courir à leurs auteurs. Il est même rationnel d'admettre que la même considération ait imposé une discrétion absolue pendant le règne de son successeur. Mais après ?

Il serait intéressant de faire à ce sujet des recherches dans les archives des familles des personnages, hommes ou femmes, qui ont vécu dans l'entourage immédiat d'Elisabeth.

Les deux problèmes essentiels que nous venons d'indiquer ne sont pas les seuls que soulève l'autobiographie de Francis Bacon.

Chaque chapitre en pose d'autres dont certains pourraient être vérifiés, car ils concernent des faits qui n'ont aucun caractère secret et qui ont pu être rapportés par des témoins oculaires ou par des historiens qui les auraient connus par des documents de l'époque :

a) Est-il possible qu'Elisabeth, pendant qu'elle était prisonnière à la Tour de Londres, ait pu contracter un mariage secret avec Robert Dudley ?

b) Le détail donné au sujet de la mort étrange de Lady Dudley, survenue peu après le mariage, est-il vrai ?

c) Qui pourrait être ce Lord P... chez qui aurait eu lieu une sorte de mariage semi-authentique, devant quelques témoins ?

Le séjour de Francis Bacon à Paris de 1576 à 1579 est certain et expliquerait comment il put connaître la cour de

France, les mœurs françaises et les nombreuses particularités relatives à l'histoire de France et à l'armée française, qui sont relatées dans diverses pièces de Shakespeare.

Son aventure amoureuse avec *Marguerite*, sœur du Roi de France et Reine de Navarre, est-elle vraie ?

Cette aventure, si elle était reconnue exacte, expliquerait comment a été écrite une des premières pièces signées Shakespeare : *Love's Labour Lost*, et aussi certains de ses sonnets.

Est-il vraisemblable qu'Elisabeth ait eu un second fils, Robert Devereux, qui devint plus tard Comte d'Essex et favori de la Reine, les uns disent même son amant !

L'histoire de la rivalité d'Elisabeth et de Marie Stuart semble conforme à la réalité, ainsi que le récit de la fin tragique de cette dernière.

Il en est de même de l'histoire de la conspiration du Comte d'Essex et de sa mort.

Nous n'avons pas les moyens de faire les recherches qui seraient nécessaires pour confirmer ou infirmer ces faits. Mais il est certain que des documents existent qui permettraient de conclure à leur sujet.

Il serait évidemment intéressant d'établir dans quelle mesure le récit de Francis Bacon est exact ou erroné.

Nous allons voir, en nous appuyant sur l'ouvrage précité de M. Abel Lefranc, comment cette autobiographie, jointe à ce qu'on sait de positif sur Francis Bacon, expliquerait la plupart des points que laissent obscurs les hypothèses concernant l'origine des ouvrages attribués à William Shakespeare.

« Cet auteur (il est question de William Shakespeare), qui a parlé si magnifiquemnt de l'amitié, paraît n'avoir eu aucun ami véritable. » L'amour de Francis Bacon pour Marguerite et son amitié pour ses parents adoptifs, puis pour son frère (?) Robert, sont une preuve de l'intensité de sentiments affectueux qui est suffisamment significative à cet égard.

« Ses prétendues relations d'amitié avec Ben Jonson restent d'un bout à l'autre une énigme. » Comme elles sont compréhensibles s'il est vrai que Francis Bacon était l'auteur d'ouvrages signés Ben Jonson.

« Les critiques sont unanimes à discerner, dans la production dramatique du poète, pendant les dernières années du XVIe siècle et les sept ou huit premières du XVIIe, les indices d'une crise d'âme profonde, d'allure pessimiste et découragée. » C'était l'époque suivant ses déboires d'amour et ses déceptions d'héritier présomptif.

« Quand les historiens et les biographes, pour expliquer des contrastes aussi étranges et justifier le caractère décevant de la personnalité de Shakespeare, nous affirment que le poète, créateur de tant de merveilleux chefs-d'œuvre, n'a qu'un but en écrivant ses comédies et ses drames ; gagner de l'argent, nous nous refusons à accepter un pareil jugement, lui trouvant quelque chose d'impie, de sacrilège. » Francis Bacon donne clairement la raison de son labeur : laisser une œuvre vraie et contribuer à l'avancement de la science et au bonheur de l'humanité.

Il est à remarquer que Francis Bacon avait plus de 30 ans quand parurent les premiers ouvrages signés Shakespeare, qu'il avait fait son séjour en France, étudié le droit à *Gray's Inn* et venait d'être nommé à la Chambre des Communes : il avait donc la maturité nécessaire, après les épreuves et le labeur mentionnés dans son autobiographie.

M. H. B. Simpson, dans une étude intitulée : *Shakespeare, Bacon and a Tertium Quid*, parue en 1917, signale notamment la science juridique que devait posséder l'auteur des œuvres de Shakespeare : Francis Bacon devait la posséder après ses études à Gray's Inn.

La physionomie morale et intellectuelle, telle qu'il la conçoit, de l'auteur du théâtre shakespearien, est à noter : « Nous imaginerions le fils cadet de quelque noble famille, né pour l'opulence et une haute position sociale,

... un ami plus ardent encore des livres, mais, par-dessus tout, un homme possédé d'un intérêt passionné pour ses semblables. » Cela ne s'appliquerait-il pas entièrement à Francis Bacon tel qu'il ressort de son autobiographie ?

M. Harman, dans un article intitulé : *The Shakespeare Problem*, paru en 1918, dit au sujet de *Love's Labour Lost :* « Je ne vois pas comment quelqu'un qui n'aurait pas fréquenté le monde de la cour pourrait avoir écrit cela. » *Francis Bacon* avait fréquenté la cour d'*Angleterre* et la cour de *France* et il avait été malheureux en amour.

Citons encore :

De Charles Lamb dans son article sur les *Tragédies de Shakespeare* : « Ceci peut avoir l'air d'un paradoxe, mais je ne puis m'empêcher de penser que les pièces de Shakespeare sont moins faites pour être jouées sur la scène que celles de n'importe quel auteur dramatique .»

D'Emile de Montégut dans ses *Essais de Littérature anglaise* : « Les drames de Shakespeare sont-ils faits pour être joués ? »

Comme ces pensées sont d'accord avec l'autobiographie d'où il résulte que Francis Bacon écrivait surtout pour l'humanité et la science.

« Il doit y avoir une concordance absolue entre la vie et l'œuvre. » Cette concordance n'est-elle pas parfaite chez Francis Bacon ? La vie morale et sentimentale de l'auteur, ses épreuves, les événements particuliers de sa vie, son expérience des hommes, ses animosités, ses voyages, ses rêves, ses observations, son milieu propre : tout cela se reflète sans son théâtre et ses œuvres signés ou non de lui.

« L'auteur du théâtre shakespearien a été l'un des hommes les plus instruits qui aient jamais existé. » Cela ne s'applique-t-il pas à l'auteur du *Novum Organum* et du *Augmentis Scientiarum* ?

« Mais le penseur se tournait décidément du côté des

horizons sombres... il se complaisait maintenant, de préférence, dans les drames lugubres et les descriptions amères de l'humanité. » Ces lignes sont de M. Jusserand dans *Histoire littéraire du peuple anglais*, quand il parle de la période de maturité de l'auteur des œuvres de Shakespeare. Or Francis Bacon avait vu mourir son père, avait suivi de près le drame de Marie Stuart, assisté au procès de son frère Robert d'Essex et à sa fin tragique, avait vu mourir de chagrin sa mère Elisabeth peu après l'exécution de son frère.

Il est intéressant de citer tout entière cette tirade de Robert Greene, qui date de 1591 et qui est adressée à ses compagnons favoris, Marlowe, Peele et Lodge ; la signification en devient particulièrement claire si l'on admet que Greene, Marlowe, Peele et Shakespeare sont des pseudonymes du même auteur :

Vils d'âmes êtes-vous, si vous n'êtes pas avertis par mon malheur, car ces chardons n'ont jamais cherché à s'accrocher sur aucun de vous autant que sur moi ; je veux parler de ces pantins qui répètent les phrases sorties de nos bouches, de ces marionnettes qui portent nos couleurs... Oui, défiez-vous d'eux; car il y a là un parvenu, corbeau paré de nos plumes, qui, avec son cœur de tigre recouvert d'une peau d'acteur, se croit aussi habile à gonfler un vers blanc que le meilleur d'entre nous ; il est devenu une sorte de JOANNES FACTOTUM et, dans son opinion, il est l'unique SHAKE-SCENE du pays...

Il s'agit évidemment de Shakespeare (SHAKE-SPEARE, agite lance) que Greene accuse formellement de n'être qu'un parvenu cynique, un acteur au cœur de tigre, plagiaire éhonté, factotum sans scrupule, à la solde de qui veut l'employer... Ce qui est curieux, c'est que cette sortie virulente date de l'apparition des œuvres signées Shakespeare, et qu'aucune riposte n'y a été faite quand Shakespeare est devenu célèbre et tout d'abord indiscuté.

Nous croyons intéressant de citer ici un passage extrait de l'ouvrage *De Dignitate et Augmentis Scientiarum*, paru en 1623 et qui semble susceptible d'expliquer pour-

quoi Francis Bacon, dans *la Tempête*, présente le rôle des sciences occultes, non seulement comme ne comportant aucun crime ni aucune faute répréhensible, mais comme absolument bienfaisant.

Nous livrons cette étonnante page, écrite il y a 300 ans, à la méditation des astronomes et des météorologistes :

Par l'emploi de la saine astrologie, on pourrait hasarder des prédictions sur les comètes futures (qui autant que nous pouvons le conjecturer, peuvent-être prédites), sur tous les genres de météores, sur les déluges, les sécheresses, les grandes chaleurs, les gelées, les tremblements de terre, les éruptions de feux, les inondations, les vents et les grandes pluies, les différentes températures de l'année, les contagions, les épidémies, l'abondance et la cherté des denrées, les guerres, les séditions, les sectes, les transmigrations de peuples : enfin sur toutes les perturbations et les grandes innovations qui peuvent avoir lieu dans la nature ou dans les Etats.

Ces prédictions pourraient, quoique avec moins de certitude, être poussées jusqu'aux événements les plus particuliers et les plus individuels, si, après qu'on aurait bien reconnu les inclinations générales des temps de cette espèce, elles étaient, à l'aide d'une grande pénétration de jugement, soit en physique, soit en politique, appliquées aux espèces et aux individus qui sont les plus soumis à ces sortes d'influences. Ce serait ainsi que, prévoyant la température d'une année, on trouverait par exemple qu'elle serait plus favorable ou plus contraire aux oliviers qu'aux vignes, aux phtisiques qu'à ceux qui ont le foie attaqué, aux habitants des montagnes qu'à ceux des vallées, aux religieux qu'aux gens de cour à cause de la différence de leur manière de vivre ; ou que, partant de la connaissance qu'on aurait de l'influence des corps célestes sur les esprits humains, on trouverait que cette année-là est plus avantageuse aux peuples qu'aux rois, aux savants et aux autres hommes curieux qu'aux hommes courageux et guerriers, aux voluptueux qu'aux gens d'affaires et aux politiques.

Francis Bacon avait eu l'intuition de l'influence exercée sur notre planète par les passages, dans son voisinage, de ces astres errants (comètes et bolides) qui n'avaient cependant été l'objet avant lui que d'observations peu nombreuses, mais où il avait néanmoins su reconnaître

l'origine de phénomènes qui n'ont pu être sérieusement étudiés que longtemps après lui, grâce à la multiplication des observatoires et au perfectionnement des appareils. Les lecteurs que cette question intéresserait pourraient se reporter à un ouvrage publié à Paris en 1883, par F. Chapel, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, et intitulé : *Aperçu sur le rôle des astéroïdes inférieurs dans la physique du monde.*

Nous pourrions multiplier les citations pour montrer que Francis Bacon paraît remplir toutes les conditions reconnues indispensables pour briguer la paternité des œuvres attribuées jusqu'ici à Shakespeare.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, *nous ne voulons pas prendre position dans le débat et nous laissons aux érudits qualifiés le soin d'apprécier le document nouveau que nous venons de livrer à la publicité et d'en tirer telles conclusions qui leur paraîtront s'imposer.*

Nous répétons ici, pour éviter tout malentendu, que *nous considérons comme indiscutable l'exactitude du déchiffrement* effectué entièrement sous la direction du Colonel Fabyan et dont nous n'avons pu personnellement examiner que quelques parties.

Les incrédules, s'il y en a encore, pourront faire toutes vérifications utiles sur les photographies que nous avons publiées ou sur les originaux d'où elles on été extraites.

Ils ne doivent pas perdre de vue ce que nous avons dit précédemment au sujet des erreurs et des indécisions que comporte une méthode de chiffrement aussi peu pratique que celle de Francis Bacon, surtout quand il s'agit d'un texte aussi long que l'autobiographie reproduite plus haut. Ils ne doivent pas se laisser influencer par les incohérences qui peuvent résulter d'erreurs locales : le sens général leur permettra le plus souvent de reconstituer aisément les parties mutilées.

Nous ajouterons que de telles erreurs pourront quelquefois les conduire à former d'autres mots et même d'au-

tres phrases que ceux adoptés par les déchiffreurs qui ont fait l'ensemble du travail. Des indécisions de cette nature sont en effet possibles, avec des textes courts, même dans le cas où le chiffrement est fait d'après un système beaucoup plus simple que celui de Bacon : il serait facile de donner des exemples à l'appui de cette assertion. Mais l'indécision est aisément levée quand les parties correctement rétablies, avant ou après les indécisions précisent le sens de ce qui doit être lu.

Quoi qu'il en soit, et pour répondre à une critique un peu vive qui nous a été adressée au sujet des travaux effectués sous la direction du Colonel Fabyan, nous terminerons en citant l'appréciation d'un professeur de littérature anglaise qui éprouvait tout d'abord quelque doute au sujet de l'exactitude des décryptements et qui a pu étudier attentivement sur place les minutes des études d'identification.

... Colonel *Fabyan* possesses a wonderful rich private library of *Baconian* and *Elisabethan* litterature and he kindly put its resources at my disposal. I came to the conclusion that the cipher was the logical complement to *Bacon's* scheme for the progress of scientific research, and that *Bacon* probably used it for the purpose he planned, viz. as a means of scientific record to hand down to posterity scientific truth that would necessarily be unintelligible to his contemporaries and dangerous to himself if published in the ordinary way. In carrying on this work, I had ample opportunity to form an unbiassed judgment on the personnel of Riverbank and the character of the research they carry on under the direction of Colonel *Fabyan* and the stimulus of his unselfish scientific enthousiasm. And I have no hesitancy in saking that the laboratory staff is competent, careful and painstaking, and *the work* they do *is quite up to the standard of that of the best of our scientific institutes of research* (1).

Nos propres travaux nous permettent de confirmer absolument cette appréciation élogieuse.

GÉNÉRAL CARTIER.

(1) ... le travail qu'ils exécutent est tout à fait comparable à celui de nos meilleurs instituts de recherches.

UNE HISTOIRE DE POPE

—

En ces temps-là notre bataillon courait depuis plusieurs semaines après d'invisibles et d'hypothétiques bolcheviks.

Nous reçûmes l'ordre d'aller cantonner quelques jours près de la frontière d'Ukraine, à Nowy Staw.

Vous savez ce qu'est une arrivée dans un nouveau pays. Fatigué de l'étape longue, on regarde d'un œil lassé le nouveau village, sachant d'avance qu'il sera composé d'un ramassis de maisons de plâtre couvertes en chaume. A Nowy Staw les demeures escaladaient un piton au sommet duquel se dressait l'église, lieu de refuge et de défense.

On cherche son fourrier pour connaître les cantonnements et installer les sections. Les habitants ont trop de soldats à loger et grognent d'un air hostile. Les soldats se trouvent trop à l'étroit et sont de mauvaise humeur. Puis tout se tasse, tout s'arrange, chacun commence à se reposer, tandis qu'on court encore avec le caporal d'ordinaire faire les réquisitions nécessaires.

Les disputes reprennent avec des cris et des menaces et seulement lorsque tout est réglé le commandant de compagnie pense alors à lui, cherche son tampon qui n'est jamais là.

— Ah ! te voilà ! Où m'as-tu logé cette fois ?

— Au presbytère, près de l'église, mon lieutenant.

— Ah ! ah ! chez le pope alors ! comment est-il ce pope?

— Ah ! Je ne sais pas exactement, je ne l'ai pas bien observé.

— Mais enfin de quelle sorte ?

— De quelle sorte ?

— Comment, malheureux ! tu ne sais pas qu'il y a deux variétés de popes : les popes élégants et les popes sales. Les premiers odoriférants et presque efféminés ont des gestes lents et des allures d'éphèbes, les autres, crasseux, sentant le lait caillé, ont, avec leurs vêtements tachés, l'allure de vendeurs à la foire.

Et cependant que mon ordonnance rit bêtement, sans comprendre, nous approchons de la demeure.

— Tenez, le voilà, votre pope, assis devant la porte.

Sans aucun doute, mon propriétaire appartenait à la seconde variété.

Il se leva d'ailleurs et vint à moi qui l'observai.

Petit, il penchait une tête chafouine d'huissier de campagne sur une lévite sale. Les cheveux luisants plaqués en arrière étaient retenus sur le crâne par un cordonnet jadis blanc, et sa barbiche de poils clairsemés dissimulait imparfaitement la crasse de son cou. Il me fit un profond salut, glissa des phrases aimables d'une voix assourdie.

Je le remerciai distraitement, attiré par la beauté du lieu.

L'église était bizarre, en bois, peinte en vert criard avec le style étrange des brasseries d'exposition universelle. Du clos qui l'entourait la vallée apparaissait étroite avec, au fond, lumineuse et piquetée de soleil, bordée du ruban sec de la route, la rivière. Tandis qu'en aval elle se ramassait dans un lit, étroite, violente et caillouteuse, elle se coudait plus bas pour se perdre en amont dans des lagunes plus sombres marbrées de touffes de roseaux.

En face les collines descendaient lentement jusqu'à elle leurs étoffes de pins noirs trouées par endroits des notes vertes des clairières.

Pendant que je regardais le paysage, le Pope était resté silencieux attendant mon bon vouloir. Il me fit ensuite pénétrer dans la maison, appela son épouse, jeune

femme insignifiante, et ouvrit la porte de la chambre qui m'était destinée : « Voici, monsieur l'Officier. »

Une odeur de moisissure s'exhalait de la petite pièce sombre, basse de plafond, aux murs blanchis à la chaux sur lesquels éclataient les couleurs voyantes des icones métalliques accrochées tout autour, au-dessus d'une frise de serviettes brodées, poussiéreuses et tachées par les mouches. Dans un coin se dressait, en guise de lit, un coffret de bois recouvert d'étoffes bariolées et au milieu du sol de terre battue se trouvaient une table de travail et un tabouret.

Après avoir essayé en vain, pour donner de l'air, d'ouvrir la petite lucarne scellée dans le mur, je remerciai mes hôtes et m'installai.

Une après-midi, las d'errer au milieu des chaumières du village, je me retirai dans ma chambre et, prenant un livre, je m'étendis sur mon lit.

Il y avait peut-être une heure que je lisais lorsque j'entendis ouvrir ma porte ; je levai les yeux : la femme du pope était arrêtée sur le seuil et me regardait.

Jeune et fraîche, elle semblait offrir un corps bien formé sous un ample costume ukrainien de toile blanche à manches courtes, à jupe large et brodée. Sa figure était ronde et rouge avec des traits communs et des lèvres épaisses ; elle ouvrait des yeux larges sans expression ; un foulard rouge tordu en arrière cachait en partie ses cheveux d'un beau noir, ses jambes nues reposaient lourdement sur des chevilles épaisses au-dessus des sabots de bois.

Sans mot dire elle avança jusqu'à moi, et se pencha sur mon livre. Elle rit de ne pouvoir comprendre et, se tournant vers moi, elle me glissa à l'oreille, doucement, malicieusement presque : « *Do wietchorem.* » — Aussitôt elle partit sans attendre de réponse, me laissant stupéfait et rêveur.

J'essayai en vain de comprendre et machinalement

je traduisis à haute voix : « *Do wietchorem* ».— A ce soir !

A ce soir? Qu'a-t-elle voulu dire? Cette femme de Pope ne m'a tout de même pas fixé rendez-vous ? Et pourtant, à ce soir, quelle autre signification lui donner ?...

Il est vrai qu'avec ces mots étrangers j'avais pu m'être trompé ? Le mieux était d'attendre.

Je m'efforçai de n'y plus songer, je me remis à lire.

Vinrent le dîner à la popote, le bridge quotidien et la remontée lente avec un camarade jusqu'à mon domicile.

Sans songer à rien je pénétrai dans ma chambre. La femme était là, assise au pied de mon lit, les bras ballants; elle rit de ma figure ahurie, puis, tranquillement, posément, sans plus s'inquiéter de moi, elle commença à se deshabiller.

Je me grattai la tête en l'observant faire : elle était fraîche, elle était jeune, elle paraissait propre, mes amours étaient lointaines ; je me décidai et l'imitai au plus vite.

Il y avait déjà près d'une heure que nous sacrifiions à Dame Nature sous l'œil métallique d'une vierge d'icone en fer blanc doré, lorsqu'un bruit, dans la pièce voisine, la cuisine, me fit brusquement dresser sur mon séant. La femme me regarda faire sans bouger.

J'écoutai, le bruit continuait, il me sembla entendre remuer des casseroles. J'eus soudainement chaud. Je m'efforçai de réfléchir : à cette heure mon ordonnance était parti depuis longtemps. Cela ne pouvait être que le Pope.

Et brusquement les conséquences logiques de mon acte imbécile m'apparurent : le mari allait entrer, ce serait la surprise, la dispute, les grands gestes, les coups peut-être et, à coup sûr, le scandale, le gros scandale. Et avec cela le Commandant qui détestait les histoires !

Je ne balançai point et ne me résolvant pas à être digne en chemise, je sautai à bas du lit et j'enfilai ma culotte et ma veste. D'un geste prudent j'y glissai mon browning et la main à la poche j'entrai délibérément dans la cuisine.

Le pope était près du fourneau, tenant d'une main la casserole où de l'eau chauffait et de l'autre attisant le feu avec une barre de fer. Il leva à peine les yeux à ma venue et, continuant paisiblement sa besogne, il me dit :

— Bonjour, vous allez bien ?

— Pas mal, et vous ?

— Ça va ; beau temps aujourd'hui.

— Beau temps, en effet, mais ça fraîchit ce soir.

— Oui, il pourrait bien pleuvoir demain.

La conversation tombait. Je ne savais que penser ni que faire. Après un temps de silence, j'entendis un sifflotement : c'était son eau qui commençait à bouillir. Il couvrit le feu, prit la casserole des deux mains et :

— Bonsoir, Monsieur l'Officier, Bonne nuit.

— Bonsoir.

Il s'en alla, comme un saint homme, à petits pas, cependant que je le regardais marcher.

Il était déjà parti depuis quelques minutes que je fixais encore la porte qu'il avait passée. J'arpentai deux ou trois fois furieusement la cuisine et, n'y comprenant rien, totalement abruti, je rentrai chez moi brusquement.

La femme avait été prendre un album sur la table et regardait les images. Je défis avec rage ma veste et ma culotte, je les lançai au loin, le browning tomba sur le sol avec un bruit mat qui me fit rire nerveusement.

La femme ayant fermé l'album, je me vengeai sur l'heure de mon incompréhension.

Au réveil du matin, j'étais seul dans mon lit.

Les travaux de cantonnement me tinrent toute la journée hors du logis. Lorsque je revins au soir, l'esprit un peu confus, je ne savais guère ce qui m'attendait en la demeure.

Ce qui m'attendait, vous vous en doutez, c'était la femme du pope. Je la trouvai déjà couchée et sommeillant à moitié.

Le temps de finir une pipe et je la rejoignis.

Ainsi quatre nuits durant nous nous distrayâmes. En vérité, d'y songer maintenant, j'en garde un bon souvenir. Non qu'elle fût de grande beauté ou d'amour particulièrement savoureux, mais elle était potelée à souhait, franche de nature et douce aux désirs. C'était, ma foi, nourriture saine et me souvenant des jeûnes antérieurs je mangeais à belles dents. L'idée du mari vengeur ne me tourmentait plus et j'acceptai l'aventure comme naturelle.

A quelques jours de là le courrier du régiment apporta des ordres de départ pour le lendemain matin. Ayant donné les instructions aux gradés, me sentant envahi par cette lassitude qui précède toujours les changements, je regagnai ma demeure.

Je pris un livre et m'étendis dans le pré auprès de l'église. Le soleil écrasait la vallée et, sur les étangs, les roseaux épars avaient des reflets de sabre poli. L'eau semblait plus lourde de l'air qu'elle portait et de la route montait une poussière fine. Sur les collines en face les bois de pins ne bruissaient pas et l'on percevait l'air seulement aux senteurs âcres de terre sèche qui venaient par bouffées.

Mais à l'ombre l'herbe était encore fraîche. J'avais plaisir à refroidir mes mains chaudes parmi les touffes et, songeant aux fatigues des étapes à venir, je me reposais délicieusement.

Je rêvais un peu, quand glissant à petits pas le Pope s'avança jusqu'à moi. Sous le soleil les taches de sa lévite grise apparaissaient mieux encore. Il s'assit à mes côtés :

— Beau temps, n'est-ce pas, monsieur, pour un départ.

— Oui, beau temps, un peu lourd peut-être ?

— Ah ! trop lourd, vous dites bien. Nous avons une sécheresse détestable et la récolte sera brûlée. Et pourtant ?

— Et pourtant ?

— Pourtant cela nous ferait du bien d'avoir une belle

récolte. L'argent devient rare. Les armées passent et réquisitionnent. C'est la misère.

— La misère ?

— Oui, monsieur, la vraie misère. Tout augmente et nous n'avons rien. Ainsi moi, qui vis simplement et dont le seul luxe est de bien recevoir les étrangers, j'aurai besoin pour m'acheter quelques affaires de 200 roubles. Eh bien ! je ne les ai pas. Je n'ai rien. Si encore je trouvais à emprunter, mais à qui, je vous le demande, tout le pays est ruiné. Il y a bien des officiers qui sont riches. Mais je n'ose m'adresser à eux. Et cependant j'en ai fort besoin... Croyez-vous, monsieur, qu'un officier me prêterait 200 roubles ?

Je le regardais. Il avait baissé la tête et semblait fort occupé à faire sauter une fourmi de sa lévite. Et plus je l'examinais, plus je sentais l'abrutissement me gagner.

Enfin je me décidai : je sortis mon portefeuille de ma poche et j'en extrayai deux billets de 100 roubles que je lui tendis ; car un simple calcul mental m'avait appris que 200 roubles au cours du jour représentaient 20 francs et que 20 francs pour quatre nuits d'amour, ce n'était vraiment pas cher !

PIERRE WOLF.

CAPRICES CALINS

—

I

J'élargirai mes yeux d'une trace bleuie,
comme elles font
Ils seront grands, grands et profonds
comme de l'ombre au fond d'un puits,
— et puis, si sombres.
On y verra la pensée,
— chant immense et vain —
et l'exquise cruauté
de l'éternel féminin.
On y verra tant de choses,
tant sera grand le cerne noir sur la joue rose.
On y verra, peut-être,
tout ce qu'il m'aura plu d'y mettre,
—hormis mes vrais yeux, qu'on ne verra plus.

II

L'Orient, l'Orient, l'Orient !
Ils sont tous là chantant
cette terre magique.
Ce ne sont que ciel rose et roses d'Ispahan
qu'ils vont chantant sur un mode rythmique.
Mais, si vous écoutez les mots qu'ils n'ont pas dit,
il y a là le poète ravi
de parler de pays qu'il ignore,
avec des mots sonores qu'il ne comprend pas ;
il y a l'indolent
qui veut du style en sa paresse ;
il y a celle qui n'en pense rien,

mais, brune au long regard d'ivresse,
dit: « Le turban me va si bien! »

III

Avec la lenteur infinie
de ceux qui pèsent du poison,
cueillir des mots, comme des roses,
au chapelet des oraisons,
— des silences, des poses...
Observer gravement la dose
qui met en eux de la raison.
Avoir peur, avoir peur et quêter un sourire
des yeux souvent moqueurs,
et, dans leur triste ennui, lire le blâme
d'avoir eu trop raison...

IV

Gentes dames d'alors,
les chérubins sont morts ..
et morts, aussi, les pages
aux cheveux blonds, si doux,
et qui vivaient à vos genoux,
bien sages.
Il n'y a plus que des hommes ardents
qui, pour affirmer leur désir farouche,
marquent sur votre bouche
la trace de leurs dents!

V

Un œillet de huit jours
Qui traîne sur la table un parfum sec et doux de vieille femme,
le grouillement des mouches au carreau du plafond,
et mes cheveux qui me font mal, trop tirés sous le peigne.
Le crissement de ma plume trop vieille,
sur le papier où traînent des mots inconnus,
— de ces mots difficiles
qui dorment à l'abri des rouges dictionnaires.

L'ennui qui rampe en la maison,
tandis que la joie cogne à la fenêtre ouverte,
— papillon ironique
qui se fie à ses ailes,
pour ne pas dessécher sa vivante lumière
parmi les mots académiques
qui dorment à l'abri des rouges dictionnaires.
Et puis, soudain,
ma plume qui se tait,
mes cheveux doux qui se délivrent de leur peigne
avec un froissement frêle et découragé,
et leur caresse sur mon cou,
et l'enivrante lassitude
qui monte en moi comme une mer...

VI

Le train dans le vent et la neige s'en va,
et d'ici je l'entends
dans la neige et le vent;
et pourtant, son appel est pareil
à celui qu'on entend,
les jours où il s'en va dans le soleil.

Et le soir est pareil, dans la maison vivante,
Que le vent fasse rage, ou, délicatement,
Qu'il câline les fleurs écloses à son passage.

Et la vie est la même, en sa candeur cruelle,
que la terre soit belle en robe de parfums,
ou qu'en elle fermentent les beaux jours défunts.

Moi seule, parmi toutes ces sages,
change d'humeur et de visage
selon le temps.
Coquettement,
dans le rayon des états d'âme,
je choisis celui qui convient le mieux
à l'atmosphère du moment.

Ainsi, coquette,
à ma toilette, chaque matin,
je choisis le satin, ou le voile, ou la bure,
— avec le souci qui barre mon front
de bien assortir au ton de ma robe
celui des bijoux ou de la ceinture.

VII

Dans la chambre où s'épanouit
le miroir ami,
rester des heures à se faire jolie,
puis à se voir ;
faire valoir dans la lumière
tamisée doucement,
le chant d'une couleur, l'harmonie d'une ligne,
et dans l'or des cheveux disposer son visage,
comme une fleur bien sage,
un peu trop pâle, un peu trop grave.
Puis se hâter, enveloppée,
vers les salles illuminées
où tourbillonne le plaisir.
Sentir comme une ivresse en la foule légère,
aspirer la caresse
que font tous ces parfums dans l'air,
et n'être plus soi-même, en somme,
qu'une feuille de plus au gré du vent berceur.
— Et puis, soudain,
avec un regard qui ne comprend pas,
se demander quel est cet homme
qui, câlinement, dirige vos pas,
en vous disant des mots, tout bas...

VIII

Le grand fauteuil a l'air d'une personne
ce soir, — auprès de la fenêtre et triste d'être seul.
J'irai coucher au grand fauteuil mon corps lassé:

il ne sera plus triste d'être seul,
puisque ma tête abandonnée
en mes deux mains,
et mon regard qui va plus loin que n'atteignent mes mains,
redresseront soudain son allure penchée.

Mais dans cette harmonie de nos deux corps,
le sien, qui penche vers les repos,
le mien, que tirent impitoyablement mes yeux rapides,
j'aurai quand même l'air, moi, d'être seule.

IX

Pour toutes les fleurs jetées au vent
quand d'autres se montraient, plus belles,
pour toutes celles
qui glissèrent au long des eaux,
et, prises au lacs des roseaux,
sont mortes dans le froid de l'onde,
sans échapper, pourtant, à l'ardeur du soleil,
pour toutes les fleurs confiantes
alanguies en la vague tiédeur de ma robe,
et que j'en arrachai, en quelque vain émoi,
pardonnez-moi, ô fleurs nouvelles,
pour toutes celles qui sont mortes,
— ô vous, plus belles que les autres,
et plus chéries,
vous, d'être là, tout près de moi,
avec l'effroi d'être cueillies...

X

Soigner une petite malade
dont le visage est joli de pâleur ;
en la fade tiédeur de la chambre,
prendre plaisir au parfum des oranges
dont l'écorce en morceaux brille sur une assiette ;
préparer des tisanes
avec des gestes mystérieux,

avec, aussi. un chant d'Espagne au bord des lèvres,
ardent et doux ;
puis, monter lentement vers la chambre attiédie
avec un bol fumant dans les doigts arrondis,
et remuer, tout doucement, le chant et le liquide,
d'un geste monotone qui brille dans le soir.

XI

Pourquoi naît ce désir de me reprendre toute ? Au long des routes parcourues, je m'en retourne lentement ; ce ne sont pas des tombes que je trouve...

Ce sont des êtres qui sourient ou se lamentent, et font des gestes dont je me souviens.

Je leur dis : « Viens. »

Ils me regardent, et se demandent ce que je veux.

Leurs mains sont déjà pleines des anciennes gerbes ; comment pourraient-ils me servir ?

Et cependant, tous viennent.

Pourquoi naît ce désir de me reprendre toute ? Au long des routes parcourues, je m'en reviens, les mains vides et nues, vers la beauté divine de l'heure qui s'éveille ;

mais derrière moi, avec leurs gerbes anciennes, tous, ils s'avancent pour l'offrande, avec des gestes dont je me souviens.

XII

La voûte d'un pont s'arrondit sur ma route, et je ris, tout à coup, de passer sous ce pont.

Entre la route grise où le soleil se glisse, et la voûte où s'endort toute l'ombre chassée, on a tendu, clair et tenu, un grand disque d'azur.

Et je ris, tout à coup, de passer sous ce pont, songeant au cirque où les clowns bondissants crèvent, en sautant, les cerceaux blancs qu'on tend à leur passage.

Mais dans l'arène immense où le rire bouillonne comme l'eau dans un vase, quand leur effort a déchiré les cerceaux blancs

en des lambeaux d'étoiles, ils trouvent devant eux, et comme avant, des gens.

Et si je déchirais, de ma pensée hardie, le grand disque d'azur dérisoire, que trouverais-je, moi, sinon — toujours — la même histoire...

XIII

Un soir qui tombe...

Dans le jardin, les enfants jouent, avec des cris perçants qui scandent leur émoi.

Dans l'ombre du salon, seule avec mes pensées, j'en joue, silencieuse, comme de bagues que j'aurais aux doigts.

Dans le jardin, avec le soir, tombe l'apaisement sur les enfants qui se rapprochent ; les cris, plus espacés, vibrent plus fort dans leur parure de silence.

Dans l'ombre du salon, mes pensées alanguies éteignent leur éclat ; l'une d'elles, pourtant, trace parfois, dans le silence et dans la nuit, un long éclair splendide, comme d'une bague qu'on aurait au doigt...

XIV

Cette allée montante, et les noirs sapins qui la bordent, si naïve dans les matins, comme une bergerie d'enfant, et si poignante, au crépuscule, avec le grand soleil saignant entre ses branches, cette allée, toujours vue de loin, comme un éden..

J'y suis passée. Les sapins étaient secs comme des solitaires, et dépouillés de la beauté de ceux qui se donnent la main.

La terre était noire, dans les sentiers, de la fumée des trains qui roulent, dans les mornes lointains que font les rails luisants, coulant comme une eau grise et sans caprice.

Cynique, d'ailleurs, dès que je m'éloigne, le rideau de sapins reprend son air de rêve, comme si je ne savais pas...

CLAIRE CAILLEAUX.

LORD NORTHCLIFFE

L'HOMME ET L'ŒUVRE

This was the noblest of them all...
His life was gentle, and the elements
So mixed in him that nature might stand up
And say to all the world : this was a man.
SHAKESPEARE.

Le 14 août dernier mourait à Londres, à l'âge de cinquante-sept ans, l'homme en qui l'Europe et l'Amérique saluent à l'envi le plus grand journaliste des temps modernes, un de ces « hommes représentatifs » suivant le mot d'Emerson, en qui s'incarna merveilleusement le génie d'une race, à l'une des époques fatidiques de son histoire.

Lord Northcliffe était une de ces personnalités fulgurantes qui exercent sur l'esprit de leurs contemporains une sorte d'impérieuse fascination, et dont on pressent néanmoins que la meilleure action, le plus vigoureux prestige ne rayonneront qu'après la mort. Il faut à de telles figures l'éloignement de l'histoire pour qu'elles accusent tout leur relief et précisent, dans l'admiration des hommes, leurs traits à la fois hautains et familiers. La vue qu'on embrasse en devient plus objective non sans demeurer aussi passionnée.

Les occasions n'ont pas manqué de rapprocher Lord Northcliffe de M. Lloyd George, et, dans la copieuse littérature votive que la Presse des Deux Mondes a déjà consacrée au premier, on s'ingénie encore à trouver des ressemblances entre les deux grands Anglais. Mais les analystes perspicaces savent bien qu'il y a là en présence deux tempéraments, deux œuvres sans profonde relation. Sans doute, Lord Northcliffe fut le principal artisan

de l'ascension politique de M. Lloyd George au cours de la Grande Guerre. C'est grâce à un de ces irrépressibles mouvements d'opinion que ses campagnes de presse savaient faire naître et propager, que M. Lloyd George a gravi successivement les échelons qui l'ont conduit pour finir à son actuelle omnipotence. Ministre du Commerce avant la guerre, Chancelier de l'Échiquier, puis Ministre des Munitions, Ministre de la Guerre et enfin Premier Ministre, depuis le renversement du Deuxième Ministère de coalition Asquith.

On peut donc dire que Lord Northcliffe a été le parrain de cette éclatante carrière. Mais, depuis les premières eaux lustrales, jusqu'à la dictature d'aujourd'hui, quelles divergences profondes se sont révélées, entre le « Sponsor » comme on l'appelait alors, et son remuant pupille. La scission est allée s'accusant de plus en plus entre deux esprits au fond antinomiques et qu'avaient seulement projetés l'un vers l'autre une souveraine conjoncture : la guerre. Lord Northcliffe avait pressenti le riche potentiel d'action, le prodigieux ressort du politicien gallois. Et qui songerait d'ailleurs à nier que, soit aux Munitions, soit au Ministère de la Guerre, M. Lloyd George dépensa sans marchander, jusqu'à la victoire de ses armes, ses qualités si curieusement mêlées de bravoure celtique et de cautèle normande ?

Au moment de sa mort, Lord Northcliffe était un adversaire résolu du Ministre qu'il avait jadis élevé au pouvoir, et, très vraisemblablement, s'il eût vécu, l'inclination de l'un et de l'autre eût rendu de moins en moins franchissable la distance qui les séparait.

Un publiciste anonyme du *Daily Mail* a, au début de la guerre, esquissé de M. Lloyd George quelques traits dont la ressemblance s'est, avec les années, singulièrement accentuée :

Cet homme, disait-il, a confronté les vents alternés de l'impopularité et de l'adulation, de la crédulité, et de la méfiance.

Il sait aujourd'hui la relativité de l'une et de l'autre humeur.

Et plus loin, ce La Bruyère insulaire burinait ce trait dont le calembour cruel est intraduisible :

His *mercurial* temperament... est pour lui une force à la fois, et une faiblesse.

Sur l'un et l'autre, encore, le témoignage de M. Frank Munsay, propriétaire du *New-York Herald* :

Avec Lord Northcliffe, l'Empire britannique a perdu la plus grande de ses forces humaines individuelles. D'aucuns rapporteront ce tribut à Mr Lloyd George plutôt qu'à lui. Mais une analyse attentive de ce qui fait la grandeur et la force d'un homme, et surtout de ce qui perpétue la grandeur et la force d une nation, doit ramener la préférence à celui qui vient de mourir.

L'un a bâti sur le roc, l'autre sur le sable. Le génie de l'un est élusif, tortueux, d'une plasticité qui déçoit. Celui de l'autre, à travers les mouvantes fluctuations de la vie, frappe par sa continuité, par une sorte de sauvage attachement à un idéal demeuré impollu des années d'adolescence à la maturité, et jusqu'à la mort. L'un est un sentier plein de méandres, d'ombre obscure et de fantasque lumière. L'autre est une route rigide qui gravit jusqu'aux cimes nues les plus rudes pentes, droitement, bravement, sans oblique ni détour. Là le sol est de glaise, ici de granit.

§

La personnalité de Lord Northcliffe est si riche et d'une si rayonnante et pathétique humanité qu'il faudrait un volume — et de quelle sensible psychologie — pour en tracer seulement les contours essentiels. Le canevas biographique que les journaux de partout ont présenté au public, le lendemain de sa mort, suffit, dans sa sécheresse, pour frapper jusqu'au saisissement le lecteur de la plus prosaïque imagination. Il y a là, transposée dans la réalité vivante, une aventure aussi passionnée, aussi témé-

raire, aussi triomphale que la pouvait rêver un poète de l'Épopée moderne, un Wells, un Whitman, un Pierre Hamp.

Voici un homme jeté dans la vie sans autre fortune que ses merveilleuses qualités psychiques : volonté indomptable, imagination créatrice, équilibre moral, vigoureux bon sens, et cette farouche aptitude au travail qui est l'apanage des grands constructeurs, artistes et conquérants.

Issu d'ailleurs d'une souche vivace où se mêlaient le sang d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Un père, orateur à la fois vibrant et caustique, une mère — protestante ulstérienne — parée de dons exceptionnels que rehaussait une éducation continentale du plus grand libéralisme.

Ce parentage harmonieux donna naissance à sept fils qui tous se sont illustrés dans la vie politique ou économique de leur pays et — sauf le plus jeune — ont été anoblis par leur roi, en récompense de leurs services patriotiques.

Charles Harmsworth — Lord Northcliffe — était l'aîné. Le second, Lord Rothermere, fut son collaborateur financier dans la fondation du *Daily Mail* et devint, pendant la guerre, Ministre de l'Air. Deux autres, membres de la Chambre des Communes, ont occupé aussi de hautes fonctions politiques. L'avant-dernier est propriétaire du *Globe* et le plus jeune a fondé et développé la grande firme *Perrier Ltd.*

On se plaît à rappeler que chez Lord Northcliffe, la vocation fut précoce. Soit prédestination, soit hasard, le fait est qu'à cinq ans, il jouait avec les caractères d'une imprimerie, comme le petit Wolfgang jouait avec les touches d'un clavecin. Une amie de sa mère, Mrs G. S. Jealous, la femme du journaliste qui avait offert au petit garçon le fatidique jouet, écrit de lui :

C'était un enfant calme, studieux et méditatif. Accroupi, les

jambes nues, en chaussettes blanches dans un fauteuil profond, il lisait sans cesse des livres qui semblaient beaucoup trop sérieux pour ses jeunes années.

On aime encore à rapporter à cette irrésistible inclination le fait que le petit Harmsworth, à l'âge de treize ans, fondait un magazine à Henley House School. Cet incident est assez frappant, mais non caractéristique. Il y a là, en effet, une coutume scolaire fort répandue en Angleterre. Chaque école, même en ses classes primaires, a son journal, son magazine, sa revue, dus à la seule initiative des écoliers, et édités suivant des moyens de fortune, où, le plus souvent, l'ingéniosité des rédacteurs supplée à l'humilité, voire à la carence complète des moyens de réalisation. Il règne dans ces pages une grande indépendance de ton. L'humour incisif des jeunes Anglais s'y donne libre cours; et, si ces feuillets témoignent assez généralement du typique dédain pour les idées générales qui subsistera chez le Britannique adulte, on y trouve, en revanche plus d'une fois, chantant en délicieux poèmes, le lyrisme inné de l'Insulaire, des *short stories* et des *sketches* saisissants de sarcasme ou de juvénile fantaisie, et surtout la mise en relief de cet admirable esprit d'association, d'effort sympathique dans un but commun si contraire à notre individualisme latin : l'esprit de club, mieux encore, ce que, dans le collège anglais, on appelle le *debate spirit*, l'esprit de débat, qui fait là-bas, de tout adolescent un peu doué, un très discursif orateur et un journaliste précocement entraîné.

Et, qu'on n'aille pas en conclure que la culture du petit Harmsworth fût purement scolaire et livresque. Sa curiosité va bien plus amplement s'irriguer aux sources d'une observation vivante, impatiente, sans cesse en éveil. De très bonne heure, en effet, il manifeste aux choses mobiles cette sympathie qui l'anima sa vie durant et qui devait faire de lui, au pinacle de sa carrière, le Mécène fastueux de l'automobilisme, de l'aviation, le parrain bénévole de

tout inventeur de machine à dompter les éléments, à vaincre l'air, la terre ou l'eau.

A quinze ans il gagne ses premiers deniers au métier de journaliste. Deux ans plus tard il est rédacteur en chef d'un magazine pour la jeunesse, *Youth*. Il travaille quatorze heures par jour pour gagner deux livres à la semaine. Il brûle de zèle pour sa vocation naissante. Il bouillonne d'idées, d'inventions, d'espoirs, de possibilités. Sa constitution débile cependant le terrasse, quoi qu'il en veuille. Il doit quitter Londres pour la province. Mais ce contretemps vient servir son effort professionnel. Quand il reviendra de l'Office Iliffe, de Coventry, après avoir refusé à son patron de signer le contrat d'association que celui-ci lui propose, il sera, dans toute l'acception du terme, un homme de métier, capable de mouvoir et de gouverner n'importe quel rouage de ce mécanisme complexe et délicat qu'est la rédaction d'un grand quotidien.

Dès son retour à Londres, ce sont les grandes étapes. D'abord le journal hebdomadaire *Answers* dont il porte rapidement les bénéfices annuels à plus d'un million de francs. Puis l'acquisition, conjointement avec son frère Lord Rothermere, du journal du soir *Evening News*. Ce quotidien était à l'agonie. Les deux frères ont vite fait de le renflouer et d'en faire un des organes les plus populaires du pays.

Le 4 mai 1896 — date historique pour le journalisme anglais — paraît le premier numéro du *Daily Mail*. Son article de fond était bravement consacré à l'avenir — obscur alors — de l'automobilisme. Il apparaît donc que les méthodes et les tendances de la direction étaient quelque peu révolutionnaires. Lord Northchifle, appareillant son jeune vaisseau au déclin d'un siècle, fut le pilote de l'aube levante, le nautonier de l'âge nouveau.

Ceci, qu'on le remarque bien, dans le seul domaine « journalistique », pour employer un vilain mot du jargon contemporain. Au point de vue politique, au contraire, il fut toujours d'une extrême modération.

Rien du libertaire, du pionnier d'avant-garde.

Les fondements politiques du *Daily Mail*, auquel il sut toujours maintenir une indépendance incorruptible, étaient ceux-là mêmes de l'Empire britannique.

N'était son parfait loyalisme envers la Constitution et les différences s'avérant par ailleurs trop profondes, il faudrait, si l'on cherchait dans la presse française quelque fraternel écho à la voix de Lord Northcliffe, le rapprocher des grands tenants du Nationalisme intégral. Chez l'un, comme chez les autres, même idéal d'intransigeante unité, même imagination passionnée de la patrie, même foi aux idées - mères qu'on défend, même impétueuse ardeur à en imposer le culte, mêmes cris d'inquiétude prophétique durant les années d'avant guerre, même irradiation magnétique d'un patriotisme guerrier, se propageant, pendant la crise, des feuilles du journal jusqu'à la conscience la plus secrète d'un peuple, même habileté à exalter, jusqu'au délire collectif qui gagne les batailles les passions belliqueuses des hommes, horreur, pitié, vindicte indignée.

Le prodigieux développement acquis par le *Daily Mail* durant la guerre sud-africaine permit à Lord Northcliffe, en 1903, d'acquérir le *Weekly Dispatch* et de fonder le *Daily Mirror*, journal sur l'évolution duquel nous insisterons tout à l'heure, parce qu'il constitue dans la vie de son créateur une expérience typique, qui révèle en un double trait ses convictions sociales d'un modernisme combattif, et ce génie d'inspiration professionnelle, ce « coup de reins » qui permettait au roi des « Starters » de redresser en une nuit des situations désespérées, et de retourner la fortune de ses armes, quand ses adversaires le croyaient prêt à la capitulation.

Les années suivantes amènent l'anoblissement, la fondation du *Daily Mail* continental, et enfin l'organisation d'une gigantesque entreprise qui devait permettre au Consortium de presse Northcliffe le self-support de

ses éditions par une vaste concentration dans la même main de toutes les industries connexes à la publication de ses journaux.

Lord Northcliffe, dont l'imagination coruscante enfantait sans cesse de nouveaux et plus grandioses desseins, eut, sa vie durant, la chance d'être servi et conseillé par un incomparable Ministre des Finances, son frère cadet, Lord Rothermere. A eux deux ils fondent l' « Anglo-Newfoundland Development Company ».

Le Newfoundland, le doyen des Dominions anglais, offrait à l'esprit aventureux et entreprenant des frères Harmsworth des possibilités à peu près illimitées. Depuis sa découverte à la fin du xv[e] siècle par John Cabot, gentilhomme de fortune anglo-vénitien, la condition politique de l'Ile avait subi de singuliers tourments. Convoitée à la fois par l'Angleterre, la France et le Portugal, dont les voyageurs de mer briguaient alternativement des droits d'occupation pour leurs patries respectives et exerçaient dans les eaux d'alentour force prises et boucaneries, elle avait été finalement annexée à l'Angleterre par un aventurier plus audacieux que ses rivaux, Sir Humphrey Gilbert. Un siècle et demi plus tard, le traité d'Utrecht n'arrivait pas à accorder les prétentions contradictoires de la France et de la Grande-Bretagne.

La stabilisation du statut de Newfoundland venait enfin — en 1904 — d'être fixée par une convention qui reconnaissait au pays la constitution d'un Dominion britannique et réservait seulement à la France des droits coutumiers de pêche côtière. L'intérieur du pays était à peu près inexploité, toute l'activité des indigènes et des colons, Anglais, Bretons, Canadiens, se dépensant à la pêche aux morues, à la chasse aux phoques, et au commerce des fourrures.

L'idée de génie des frères Harmsworth, le plus bel éclair de cette extraordinaire prescience qui est un des traits frappants du caractère de Lord Northcliffe, ce

fut d'obtenir, à une époque où leur prix était vil, nul ne songeant à les mettre en valeur, des concessions de plus en plus importantes sur les forêts de pins et les chutes d'eau de l'intérieur de l'île, et d'y fixer des « settlements » dont la prospérité est aujourd'hui telle qu'outre-Manche on appelle communément le Newfoundland « la Colonie Northcliffe » ou « *The paper Colony* ».

L'histoire de cet apprivoisement d'un pays « de grand silence blanc », le courant d'émigration fiévreuse que provoqua, d'Angleterre et d'Amérique, la naissance des settlements de ce nouveau Klondyke, tenteraient la plume d'un Edmund White ou d'un Jack London. Des milliers d'hectares de forêts à conifères furent peu à peu asservis aux indus'ries du papier. Usines hydrauliques, transports d'énergie à longue distance, chantiers énormes de bûcheronnage et de reboisement, voies ferrées, compagnies de batellerie fluviale et de navigation côtière ou transmaritime, tout ce gigantesque et multiforme ouvrage vint aboutir au port de la ville brusquement surgie, Great Falls, avenue d'une usine géante, dont les débouchés, de l'autre côté de l'Atlantique, étaient les imprimeries de Carmelite Street, de Printing-house Square, et leurs millions quotidiens de journaux.

La conquête pacifique de ces vastes solitudes, leur asservissement aux industries de l'édition constituent un des exemples les plus imposants de ce que peut donner, aux mains d'un homme audacieux et résolu, ce principe vital de l'économie industrielle moderne : la concentration sous un même chef de toutes les industries secondaires concourant à la confection du produit final.

Détenteur de cette prodigieuse source d'énergie et de richesse, Lord Northcliffe allait enfin pouvoir satisfaire son ambition de toujours. En 1908, il devenait propriétaire du *Times* et méritait désormais, d'un bout à l'autre de l'Univers, le surnom qui lui a été donné : le Napoléon de la Presse.

§

Telle est, au début de la guerre, la carrière de Lord Northcliffe envisagée, si l'on peut ainsi dire, du point de vue strictement matérialiste. La simple chronologie des épisodes de cette vie conquérante présente donc l'homme comme un des trois ou quatre potentats du jour, que la fortune favorablement alliée au génie a rendus détenteurs de puissance, de richesse, d'influence et qui, par ces voix impérieuses et persuasives, gouvernent à leur gré l'opinion de leurs contemporains.

Rudyard Kipling, dans un de ses contes les plus saisissants qu'il aurait pu conduire à un dénouement tragique, mais dont il lui a plu de faire une bouffonnerie haute en couleur, une espèce de chronique à la Chaucer *up to date* (1), montre quelle impressionnante sphère d'action peut embrasser la Presse d'aujourd'hui. La publicité des événements par l'encre d'imprimerie est assurément l'arme la plus redoutable de notre âge, l'instrument par excellence du tir à longue distance, et le seul en somme qui réalise la portée circulaire et simultanée, puisqu'il crible à la fois tous les points qu'il a prétendu viser.

Remember the battle, and stand aside
While Thrones and Powers confess
That king, over all the children of Pride,
Is the Press, the Press, the Press (2).

Mais ce qui distingue Lord Northcliffe du vulgaire capitaine d'industrie, du promoteur de trusts à l'américaine, ce qui fait qu'il est à la fois davantage et autre chose, c'est le rôle de haute spiritualité qu'il a joué toute sa vie, et qui s'est exprimé surtout dans ses campagnes de presse

(1) *The village that voted the earth was flat* (Le village qui vota que la terre est plate).

(2) « Rappelez-vous la bataille, et tenez-vous tranquille,
Pendant que Trônes et Puissances avouent
Que la Reine des Enfants de l'Orgueil
Est la Presse, la Presse, la Presse.

Kipling : *The Press.*

pendant la guerre — et depuis. Pour lui, la richesse matérielle n'était que l'arme efficiente indispensable à la lutte, et jusqu'à sa mort, il lutta en paladin pour les poursuites éternelles qui tourmentent et ennoblissent la conscience de l'humanité.

La vie de Lord Northcliffe, et c'est ce qui justifie l'espèce de vénération qu'il a inspirée dans son pays — et dans quelques autres, — est une vie de héros, au sens où Carlyle entendait le terme. C'est une morale en action. Son œuvre rappelle celle de ces rois constructeurs de donjons et de cathédrales, qui ne songeaient à bouter de terre en enfer les barons impies et les infidèles que pour mettre leur règne sous le signe de chrétienté. Ainsi, croisé d'un autre âge et d'un non moins pieux idéalisme, Lord Northcliffe fondait des journaux, expropriait les adversaires, pour porter à tous les points du monde la flamme des idées. Pour gagner les causes qu'il jugeait valeureuses, il sacrifiait sans marchandage une fortune dont il voyait là la meilleure justification.

§

Il faut avoir vécu outre-Manche les premières années de la guerre, pour mesurer les obstacles quasi-désespérants qui s'opposaient à l'entreprise de Lord Northcliffe : créer et maintenir chez son peuple, jusqu'à la victoire l'esprit de guerre — *the war-spirit.* La France, de ce point de vue, ne saurait rendre trop d'hommage à un tel homme, à une telle œuvre.

Je me rappelle (et que le lecteur me pardonne cette courte immixtion dans une étude qui doit demeurer objective), je me rappelle l'inexprimable angoisse de cette fin de juillet 1914, ces quelques journées fatidiques — suspens de la pulsation du monde — qui s'écoulèrent entre la déflagration continentale et le « coup de mâchoires » de l'Anglais, décidant de se jeter dans la lice. Tout en Angleterre était anti-guerre, sauf Northcliffe, Lord

Roberts, quelques autres visionnaires, qualifiés en leur temps de « *crazy jingoists* » (chauvins enragés) par le sarcasme populaire.

... Souvenir du paresseux et splendide été anglais d'avant-guerre. Tournant du septième mois au huitième. Du côté français du Détroit, c'était déjà la terrible veillée des armes, puis la ruée de défense, improvisée vers la frontière imprévue.

... Toute petite maison, humble de proportions, mais si émouvante par son passé vénérable ; Magna Charta Island, Runnymede, murs presque millénaires où je vivais sur la Tamise. Ici même sept siècles auparavant, le mauvais roi John — *the bad king John* — signa, dans une salle blasonnée de tous les écus normands, la grande charte garantissant les libertés d'un peuple inflexible.

Baignant la ronde et luisante pelouse, et reflétant un ciel extraordinairement doux et clément, — si tragique au-dessus d'autres eaux, — la Tamise, éventée de martins-pêcheurs, coulait balançant ses canots pleins de musiques, de jeunes filles fleuries et d'adolescents pacifiques ; le paysage même de la sérénité, de la douce, riante, insoucieuse vie. Le chemin d'eau presque figée que traçait la boucle de rivière au nord de l'Ile berçait des nénuphars, des pluviers indolents et une barque assoupie dans le double berceau des herbes palustres et des branches basses des marronniers inclinés... Silence, langueur, quiétude insulaire... Cette minuscule terre d'alluvion, n'était-elle pas l'image infime et symbolique du sol qui l'avait formée ?

This other Eden demi-paradise ;
This fortress, built by Nature for herself,
Against infection and the land of war ;
This precious stone set in the silver sea
This bessed plot, this earth, this realm, this England (1).

(1) Nouvel Eden, ô demi-paradis,
Forteresse que la nature s'est ménagée
Contre la contagion du pays de la guerre;
Pierre précieuse enchâssée dans la mer d'argent,
Séjour béni, ô sol, ô royaume, Angleterre. (Shakespeare : *Richard II.*)

Et c'était l'âme même de tout cela, de ces choses et de ces gens qu'il fallait bouleverser, d'un bout à l'autre de la grande île, avec quelle brutalité ! Cette paix, ce bien-être, ce nonchaloir qu'on croyait légitimes, inattaquables, il fallait, s'ils se prolongeaient, les appeler forfait, déshonneur, félonie.

Le 2 août le maître de Magna Charta Island, qui s'était rendu aux nouvelles, à Londres, revint sous un équipement imprévu : l'uniforme des « Black Watch Highlanders » (qui n'était pas encore khaki, mais d'un splendide écossais),— régiment dont il était capitaine et sous les couleurs duquel il est mort deux ans plus tard — *somewhere in France.*

A nos questions anxieuses, il répondit ceci :

— Nous y sommes, et pour de bon. L'ultimatum est envoyé, et il y a là-bas un homme qui fera de cette guerre une affaire de vie et de mort. Il faudra nous battre jusqu'au dernier souffle, — *to the last gasp.*

— Qui donc est cet homme ? demandai-je.

Et je pensai à Lord Roberts, à Kitchener.

— Northcliffe, me répondit-il.

Et, devant mon ignorance, en peu de mots, il me le fit connaître.

Je me suis remémoré cet incident — et n'ai pu m'empêcher de le conter —en lisant l'autre jour l'appréciation que donne, huit ans après, sur l'œuvre du défunt Lord Northcliffe, la *Vossische Zeitung*, dans l'*In memoriam* amer qu'elle lui consacre.

Ludendorff — y écrit-on — admettait volontiers que le papier du général Northcliffe, aussi bien que le canon du général Foch, avait brisé l'épée dans ses mains.

§

Pour donner son vrai relief à l'œuvre de Lord Northcliffe en guerre, il faudrait suivre, jour après jour, la campagne qu'il organisa sur le *Daily mail front*, comme on a

appelé la rédaction de son plus actif et populaire journal. C'était un front commandé par un si impérieux génie, servi par un état-major si dévoué, si vaillamment et habilement stylé, qu'il ne compta guère que des victoires, et atteignit tous les buts qu'il se proposait. Il serait bien intéressant d'analyser, si cela ne dépassait les limites de cette étude, le prodigieux retournement d'opinion que ce chef inspiré imposa à la conscience de son pays, soit dans la métropole, soit dans les Dominions lointains jusqu'où s'exerçait son empire.

Depuis 1900 c'est le *Daily Mail* qui conçoit — à peu près seul — une campagne insistante de mise en garde contre le danger allemand. Avec une prescience visionnaire, Lord Northcliffe prédit la guerre, fixe son échéance approximative, énumère, vingt ans avant l'heure, les armes qu'on y jettera — avions,gaz, sous-marins, — et présage le rôle sensationnel que devra y jouer son pays.

Durant les mémorables journées d'attente où l'on se demandait si l'Angleterre répondrait à l'appel lancé par Albert Ier au Roi George, tandis que les autres journaux s'abstenaient de prendre parti et restaient prudemment sur leur rive insulaire, la Presse Northcliffe commença de pousser ses cris d'adjuration tragique, sa véhémente croisade pour soulever un peuple incertain, comprenant mal, renâclant au danger qui l'entraînait.

Il fallait en peu d'heures renverser le Ministère Haldane pacifiste et germanophile, mettre la flotte sur pied de guerre, il fallait surtout imposer cette idée révoltante que l'intervention navale ne serait qu'un incident, que l'armée de terre ferait le gros du travail, qu'il y aurait des Anglais,beaucoup d'Anglais dans cette armée et qu'on drainerait l'homme de l'Empire jusqu'au Dominion le plus éloigné .

Le *Daily Mail*, entre autres innombrables victoires, est responsable de la dénonciation, en 1916, de la Déclaration de Londres. Durant les deux premières années de la

guerre, le Gouvernement anglais avait imposé à l'Amirauté le Code de droit maritime international connu sous ce nom et rédigé en 1908 par une conférence de représentants des principales puissances d'Europe, l'Allemagne y compris, les États-Unis et le Japon. Le *Daily Mail*, dès ce moment, entreprit une guerre à mort contre une convention qui, au cas de guerre, paralyserait, à l'avantage de l'Allemagne l'action de l'Armaggedon britannique. Malgré le violent mouvement d'opinion qui s'ensuivit, tant à l'amirauté que dans le grand public, un Bill de la Chambre des Communes ratifia la Déclaration qui vint toutefois échouer devant la Chambre des Lords en 1911 et ne prit donc pas force de loi.

C'est en se fondant sur cette irrégularité juridique qu'avec de nouveaux efforts le *Daily Mail* réussit, après avoir imposé des changements partiels à cette néfaste convention (modification du fameux article 57 qui déterminait la nationalité d'un navire par la couleur du drapeau flottant), à la faire dénoncer par le Gouvernement britannique. Répondant aux questions posées à ce propos par les États-Unis, celui-ci s'engageait désormais à observer sur mer « les seules règles coutumières historiquement admises par le droit des gens ».

C'est la dénonciation de cette convention qui est à l'origine du blocus économique de l'Allemagne, un de ses résultats immédiats ayant été la capture désormais possible des cargaisons en transit pour l'Allemagne, officiellement destinées à des neutres.

C'est encore le *Daily Mail* qui provoqua, en 1915, l'institution du *National Register*, mode nouveau de recrutement dirigé par Lord Derby et qui devait revigorer l'Enrôlement volontaire. Enfin, après avoir « travaillé », jusqu'à la persuasion l'opinion récalcitrante, le même journal, et tous ceux de la famille Harmsworth, impose ce qu'on appelle outre-Manche « la plus grande révolution de la guerre », le service militaire obligatoire, ce vocable

de cauchemar abhorré par l'Anglais : *the compulsory service.*

Le loi de conscription du 25 mai 1916, votée en dépit de l'antipathie du gouvernement est, moralement, l'œuvre combinée de Lord Roberts et de Lord Northcliffe.

Une autre lutte à grands épisodes fut la campagne des munitions, dont le but était de galvaniser la production trop lente des usines et des arsenaux. Conformément aux suggestions de Lord Northcliffe, qui, comme en beaucoup d'autres cas, se réclamait de l'exemple français, un nouvel office fut créé, le Ministère des Munitions, dont M. Lloyd George, grâce à l'appui de publicité de son « manager », devint le premier titulaire.

Le nom du *Daily Mail* est encore attaché à l'extension de l'arme aérienne et sous-marine, à l'aménagement de plus en plus vigilant et effectif du blocus, à l'organisation des grands impôts de guerre, au drainage de millions sterling pour la Croix-Rouge britannique et française.

C'est lui, c'est le *Times*, c'est « la bouche aux mille voix » qui exaltent le patriotisme des Dominions et provoquent leur splendide réponse à l'appel de la Mère-Patrie. Durant ce terrible printemps de 1917 où la famine rôdait autour de l'île, coupée de ses greniers et de ses abattoirs transmaritimes par le succès des sous-marins allemands, c'est encore cette Presse infatigable qui dicte à l'insulaire — sous menace de sa propre mort — des menus singulièrement restrictifs et que ceux qui y ont goûté n'oublieront pas de sitôt. Il fallait en rayer, deux fois la semaine la viande, cinq fois la semaine, les pommes de terre et le pain, ou ce qui en tenait lieu, à peu près complètement. On vivait de chou bouilli, de poisson... et de fortitude morale, qui, ainsi que le prétendait Northcliffe avec un humour un peu amer, était somme toute la seule victuaille hors du tir des torpilles allemandes.

A plusieurs reprises M. Lloyd George, alors ministre de la Guerre, avait offert à Lord Northcliffe des postes de

premier plan qu'il refusa tous uniformément. En 1917, cependant, il accepta de partir pour les États-Unis, comme chef de la mission de guerre britannique. Il exerça à New-York la surintendance des achats de vivres et de munitions, et le contrôle des dépenses anglaises qui s'élevaient alors à une moyenne de dix millions sterling par semaine. A son retour, après le succès absolu de sa mission, tant au point de vue matériel que moral (les relations entre les deux nations s'étant très heureusement ressenties de son intervention), M. Lloyd George lui offrit le Ministère de l'Air. Il refusa ; et ceci met bien en valeur l'inflexible indépendance de l'homme en même temps que les divergences latentes qui déjà séparaient ses propres conceptions de celles de son ex-protégé. Il avoua franchement les motifs de son refus :

Je veux, écrivait-il au ministre, garder les mains libres, et ne pas être astreint à un loyalisme que je ne ressens pas pour l'ensemble de votre administration.

Surtout, ainsi que l'a fait remarquer un autre terrible indépendant, dont l'esprit présente avec celui de Lord Northcliffe de fraternelles ressemblances (1) — il voulait sauvegarder les franchises du pouvoir infiniment plus vaste et plus actif qu'il détenait. Il voulait rester à son poste de souverain autonome de la Presse, sachant bien que pas un ne pourrait le remplir comme lui et au meilleur avantage de son pays.

C'est dans cet esprit, et avec la même résolution, qu'il accepta enfin la *right place for the right man* que Mr Lloyd George eut la bonne inspiration de lui offrir et qui devait lui permettre d'épanouir à leur aise les qualités qui sont le propre de son singulier génie. En février 1918, il devenait directeur des Services de propagande dans les pays ennemis, sous la condition expresse qu'il ne relèverait moralement de personne et pourrait conduire le jeu

(1) Mr Maxse, directeur de la *National Review*.

selon la guise de sa seule inspiration. D'autre part, il exigeait le maintien absolu de l'indépendance de ses journaux qui demeuraient libres de critiquer, de suggérer, d'attaquer même ses propres méthodes.

Nous avons cité l'aveu de Ludendorff, transcrit « post mortem » par la *Vossische Zeitung*, qui salue en Lord Northcliffe le « Maître de la propagande en masse ». En voici un autre, extrait également de la Presse allemande et émané du général autrichien von Cramon :

C'est, dit-il, au flot intarissable de ses millions et millions de brochures qu'est dû l'effondrement moral de l'armée autrichienne.

Durant ses années de propagande, en effet, l'œuvre de Lord Northcliffe atteignit au pinacle de son efficacité. On peut dire que, durant ce temps, cet homme a gouverné les impondérables, impressionné selon le génie d'une inspiration souveraine ces forces psychiques, ces vastes et obscurs courants d'électricité humaine qui, derrière les champs de bataille, décident du sort des armées. Placé au milieu de la géante escarpolette, d'une part, grâce à l'énorme sphère d'influence couverte par ses journaux, il exaltait à son gré le moral de son pays. galvanisant ainsi la fortune de ses armes, d'autre part, dans une impulsion inverse, il sapait, déprimait, terrassait la résistance interne de l'ennemi.

Deux qualités dominantes permirent à Lord Northcliffe d'obtenir ces résultats conjugués. D'abord un sens psychologique infaillible, à la fois divinatoire et strictement raisonné. Puis l'imagination théâtrale de la publici é.

Sens psychologique. Bien qu'il soit hors du domaine de la littérature pure, Lord Northcliffe est un des trois ou quatre Anglais qui ont le plus finement analysé le cœur humain, et cette très particulière variété, le cœur insulaire en temps de guerre. Il savait comme personne régler

la pulsation de ce cœur, le ralentir jusqu'à la demi-mort de tourment et d'angoisse, pour l'activer ensuite jusqu'à l'enthousiasme délirant et propulseur. Il fut « l'homme qui se penche sur le sol, pour écouter gronder la voix du peuple », le Maître inégalé des émotions collectives.

Et il savait que les réactions sentimentales de l'Anglo-saxon sont infiniment éloignées de celles qu'éprouverait le continental dans la même conjoncture. Le Français « à la tête épique », par exemple, s'exalte aux victoires, se déprime vite aux défaites. Les grands neurologues de l'opinion ont dû tenir compte chez nous de cette humeur particulière, et dans les mauvaises heures y parer par une médication appropriée. Chez l'Anglais on observe un phénomène émotif exactement inverse et qu'on peut assez exactement rapporter à la géographie de son milieu. La guerre a révélé cette psychose d'une façon démonstrative : les victoires ralentissaient l'ardeur à combattre, l'enrôlement faiblissait, les Emprunts s'effondraient, et, les ondes d^ péril s'éloignant des rives de l'île, le moral redevenait rapidement pacifique. Les défaites au contraire resserraient les mâchoires, raidissaient la musculature saxonne pour le « *grip* » belliqueux. Il fallait à l'Anglais, dans son communiqué, la « *gloomy atmosphere at home and abroad* » pour réveiller ses instincts d'attaque et de préservation.

Lord Northcliffe l'avait compris à merveille et c'est toujours ce pessimisme agressif qu'il exploitait lorsqu'il entreprenait ses campagnes. Il débutait par un prélude d'imprégnation imposant une tonalité sinistre, présentant la situation sous un jour sombre, presque désespéré. Lorsque, de part en part, la Grande-Bretagne était inhibée d'angoisse et de terreur, il lançait comme des bombes ses appels aux armes, ses hymnes guerriers, en en faisant, devant l'imagination haletante, une question de vie ou de mort. Tel était son style, tel était son rythme. Il menait l'opinion comme un chef conduit son

orchestre, lui suggérant des accents nerveux et pathétiques, des diminuendos nuancés, d'irrésistibles crescendos. Presque toujours, son finale était une sonnerie de victoire.

Conscription, munitions, torpilleurs, tout fut obtenu par les mêmes procédés. L'humour du pays s'en rendait parfaitement compte. Les innombrables « cartons » que le sujet inspira à *Punch*, au *Taller*, au *London opinion* en font foi.

« Les Zeppelins sur Londres,— disait-on,— c'est un « boom » conçu par une firme de publicité aux gages du Ministère de la Guerre, et signé « Northcliffe Ltd ». — Les restrictions ? — Nos greniers, nos docks regorgent, mais on nous impose la conscription par la faim.» Ils raillaient... et s'enrôlaient. L'effet était obtenu ; la partie gagnée.

Lord Northcliffe avait aussi l'imagination théâtrale de la publicité. Il en faisait une sorte de drame triomphal. Qu'on se rappelle seulement Piccadilly Circus, Trafalgar Square, ou le moindre cinéma de banlieue, le jour où il « launchait » un grand emprunt. C'était un synchronisme où tous les sens étaient pris : vision, ouïe, odorat aussi, car tout cela sentait terriblement la poudre. C'était extraordinairement coloré et rythmique, une des rares « pièces à thèse », cette réclame héroïque, qui fût frémissante de vie et qui emportât la conviction de la foule devant qui elle se jouait.

Et, dans toute cette dramaturgie, un mélange singulièrement équilibré d'idéalisme chevaleresque et de réalisme cru, presque cynique. Une formule, en somme, composée pour porter l'émotion, le pathos à son comble. C'est en quoi résidait le génie secret de l'incomparable animateur. Certes, il savait éveiller dans les consciences les passions les plus nobles, les plus altruistes, honneur, sacrifice, humaine solidarité. Mais, de ces sommets où son grand esprit se mouvait à l'aise, car son

signe était générosité, si l'ascension était trop raide et décourageait la médiocrité du troupeau, comme il savait redescendre vers des plateaux moins illusoires, perdant en beauté, mais gagnant en succès, — et persuader l'égoïsme prosaïque et primaire de l'animal humain. Si l'appel à la fierté restait sans écho, il parlait amour-propre, ou, plus bas encore, vanité. Quand l'honneur perdait ses droits, il menaçait de famine, et pour mouvoir Caliban, il secouait l'ultime et plus profonde fibre, qui donne toujours un écho : l'instinct de conservation.

La guerre devint ainsi pour Lord Northcliffe l'occasion majeure, le stimulus qui condensa toutes ses énergies pour les précipiter à leur paroxysme de puissance.

Ailleurs, la crise mondiale fut l'accident qui vint obscurcir et briser des efforts plus mesurés et plus pacifiques. Ici elle fut la meilleure réussite, la plus triomphante épreuve. C'est qu'avant tout, le génie de cet homme était un génie belliqueux, une force essentiellement effervescente et dynamique. Il était le prototype du lutteur intellectuel moderne.

Journaliste à quinze ans, — écrit un de ses biographes anonymes du *Daily Mail*, — rédacteur en chef à vingt ans, millionnaire à trente, on l'a appelé le Napoléon du Journalisme, et ceux qui l'ont connu intimement savent qu'il avait de lui l'intense énergie, la promptitude de pensée et d'expression, et la prescience des événements. La même capacité de travail et la même faculté de trouver le sommeil à n'importe quel moment, la même vitalité intense ; la même force magnétique qui troublait quelques-uns de ses amis comme l'aurait fait l'approche d'un orage, et qui cependant n'était pas désagréable ; le même tempérament ardent, impulsif, combattif ; la même générosité sans bornes envers ceux qu'il aimait, la même vivacité instinctive de décision dans les circonstances difficiles. Il ressemblait à Napoléon dans l'affection et le dévouement qu'il inspirait chez ceux qui travaillaient pour lui, du plus éminent au plus humble de ses collègues.

Ce don de sympathie, ce charme n'étaient pas un des traits les moins mystérieux de sa personnalité. Bien

rares ceux qui y échappaient. C'était un courant spontané, une onde d'inexprimable bien-être spirituel qui se créait autour de lui. A l'analyse, ce sentiment naissait de sa propre générosité, de son ardente vitalité, du crédit de confiance qu'il donnait de parti pris à son interlocuteur. C'était un de ces hommes auprès de qui le plus médiocre sent ses facultés s'exalter et poindre en lui un rayon créateur, si télépathique était sa puissance de suggestion, si tactiles les antennes avec lesquelles il savait fouiller l'esprit et le cœur des autres. Il aimait la jeunesse. Lui-même resta toute sa vie extraordinairement jeune de visage et d'humeur. « Un beau grand gamin au cœur vibrant, au magique sourire », a dit un de ses amis.

Il pensait qu'en tout homme réside un certain potentiel de force, qui ne demande qu'à s'écouler productivement s'il trouve un milieu conducteur. En un tempérament absolument statique, il éveillait des ondes de vitalité, d'énergie.

Je n'oublierai jamais, — écrit « la Doyenne du Personnel » de rédaction du *Daily Mail*, — ces anciens jours où, se trouver en sa présence, c'était se sentir inspiré, magnétisé, exalté au maximum de ses possibilités. C'était là un de ses merveilleux pouvoirs, ce don de polariser les possibilités latentes de chaque individu, et une des preuves les plus exquises de son génie.

A cette même vitalité intuitive il faut rapporter encore sa divination prophétique des choses et des caractères. Cette alacrité intellectuelle, qui constituait pour lui un véritable handicap professionnel, lui faisait infailliblement entrevoir, une fois le point de départ donné, la courbe d'évolution d'un événement, invention scientifique, crise parlementaire, question quelconque, d'intérêt économique ou social.

Il fut, avant tout autre, le pionnier de l'automobile, de l'aviation ; qu'on se rappelle les dotations fastueuses qu'il institua, les Derbys aériens à 250.000 fr. la course qu'institua le *Daily Mail* d'avant-guerre.

Au point de vue sociologique, il était ardemment progressiste. Il regardait comme l'élément essentiel de l'ennoblissement humain, le progrès de ce que Wells appelle « *the social and individual mental hinterland* », s'intéressant aux problèmes du travail, de l'éducation, de la condition des femmes. Il fonda le *Daily Mirror* avec un personnel exclusivement féminin pour un public exclusivement féminin. Comme un si grand coup avait été frappé prématurément, ce fut un fiasco financier. En une nuit, il le redressa, modifia ses plans et ses buts et appareilla le journal vers ses destinées actuelles, qui en ont fait un grand succès populaire.

Jusqu'à la fin, il demeura un féministe militant, inspiré dans cette religion par les deux figures qui illuminèrent sa vie : sa mère et sa femme. Comme le « *New Machiavelli* » de Wells, il croyait passionnément à l'avènement d'une féminité eugénique, plus consciente, plus libre, moins servile, exerçant au soin des affaires publiques une action complémentaire et au moins égale à celle de l'homme.

Quant à la politique extérieure de son pays, il fut, avec le roi Edouard VII et après lui, le principal artisan de l'Entente cordiale. Il aimait et vénérait la France avec un cœur de Français. Ce grand voyageur, ce « capitaine courageux » qui, comme les héros de Stevenson et de Conrad, avait roulé toutes les mers du monde, abordé tous les rivages, et promené partout la bienveillance largement humaine des chercheurs de beaux horizons, chérissait la France, avec une dilection, un lyrisme de poète ou d'amoureux : « Quand je pense à la France, — disait-il à un ami qui me l'a rapporté, — je ne suis jamais de sang-froid, — *I cannot help it.* »

Ceci explique la ferveur de sa collaboration à notre cause et à nos problèmes, et la part qu'il prit à nos douleurs. A Verdun, qu'il avait visité au plus fort de la mêlée et « d'où l'on entend battre la conscience du monde »,

il fut l'un des premiers à dire : ils ne passeront pas.

La France fut le sujet vital de ses dissidences d'après guerre avec M. Lloyd George, dissidences qui devaient aboutir à une dramatique rupture, maintenue après sa mort par les collaborateurs qu'il imprégna de ses convictions spirituelles.

Ce fut l'amertume de ses derniers jours de voir cette Entente, dont il avait été l'artisan passionné, grièvement atteinte par les blessures mal guérissables d'une politique essentiellement pragmatique et mercantile. Sa conviction sur ce propos était que le Ministère responsable de ce désastre sentimental et diplomatique devait tomber, ayant récusé les engagements du passé et trahi la conscience même du pays.

L'Empire britannique a perdu en lui un patriote ardent et sagace, la France un incomparable ami. Au monde entier il laissera le souvenir d'un guerrier et d'un artiste, et, comme l'écrit à son propos Mr E. T. Raymond, « la mémoire de cette chose mystérieuse, impondérable, évanescente, que les hommes appellent génie ».

THÉRÈSE LAVAUDEN.

LE ROMANTISME FRANÇAIS
ET L'ESPAGNE

—

La question des origines du romantisme européen est toujours à l'ordre du jour. En dépit d'une quantité considérable de travaux qu'elle a fait naître, et de ceux qu'elle inspirera vraisemblablement encore, elle est condamnée à ne jamais être pleinement élucidée. C'est que de tels problèmes ne se prêtent qu'en partie à la besogne d'exhumation et de reconstitution des sources à laquelle s'adonnent les critiques et qu'un genre littéraire nouveau étant strictement en fonction d'une époque donnée, celle-ci en emporte avec elle, en même temps que son âme essentielle, cet élément individuel de mystère qui est à la base de toute grande œuvre de l'esprit. Tout ce que peut faire l'historien, c'est de signaler les jalons, les points de repère qui semblent, par leur caractère de témoins, autoriser ces synthèses rétrospectives, toujours un peu risquées, parce qu'il leur manque le principal facteur de création : la vie, à jamais en allée du genre qu'ils s'acharnent à disséquer.

Nous possédions déjà, sur l'influenciation de notre Ecole romantique par l'Espagne, plusieurs travaux d'approche notables. En les utilisant à propros et en y ajoutant le fruit de ses propres méditations et recherches, M. le professeur Martinenche a doté la déjà copieuse Bibliothèque Internationale d'Histoire du Romantisme d'un volume indispensable (1), que complétera sans

(1) Ernest Martinenche : *L'Espagne et le romantisme français*, un vol. in-16 de 256 p., Hachette.

doute bientôt un second et non moins indispensable ouvrage touchant le rôle de l'Espagne sur les romans, les contes — soit en vers, soit en prose,— les nouvelles et les mémoires de cette si féconde période d'activité littéraire du dernier siècle.

L'auteur nous déclare, dans sa courte conclusion, qu'il n'a entrepris que de fournir « quelques éléments de réponse » aux deux seules questions suivantes : 1° *De quelle façon et jusqu'à quel point le romantisme français a-t-il été inspiré par l'Espagne ?* 2° *Quelle est la valeur de la peinture qu'il nous en a présentée ?* Si, dans la première de ces deux questions, il était aisé, de par la nature même d'une inspiration trahissant par un pittoresque *sui generis* sa source espagnole,de délimiter le champ et le caractère des recherches, en revanche l'élucidation de la seconde exigeait une familiarité ancienne avec la matière espagnole et des nuances dans l'appréciation des facteurs d'influence, dont seul un hispanologue de carrière pouvait disposer. D'autre part, il était difficile d'exposer la dette du romantisme français à l'endroit de l'Espagne sans rechercher, même sommairement, en quel état se trouvait ce pays par rapport à la contagion romantique, avant même que nos novateurs français s'adressassent à lui pour se pourvoir d'inspirations et de thèmes en harmonie avec leur doctrine. Et c'est là un point où il semble que l'on dût heurter maints préjugés, admis par la critique courante et cependant en contradiction absolue avec la réalité des faits de l'histoire littéraire espagnole.

Il est, en vérité, banal de répéter que notre romantisme, en partie issu de l'Espagne, alimenta à son tour le romantisme espagnol et d'oublier que l'Espagne fut romantique depuis toujours et bien avant, en tout cas, que le reste de l'Europe ressentît, au XVIIIe siècle, les attaques premières de ce mal qui ne devait atteindre son paroxysme qu'au long de ce « stupide XIXe siècle »,

si l'on veut parler comme un polémiste un peu trop suspect d'aimer les paradoxes pour qu'on le prenne au sérieux, quand même il ne serait pas surabondamment avéré — la belle enquête publiée au numéro de mai dernier des *Marges* apporte sur ce point de précieux témoignages — qu'une telle assertion reste pure calomnie et procès de tendance. Quand aura enfin été composée l'histoire du romantisme espagnol, on s'apercevra, en effet, que la littérature ancienne de ce pays est douée de tous les signes spécifiques du romantisme le plus authentique et que bien avant que Calderón et Cervantes ne commissent ces effusions dont devaient s'enthousiasmer si fort les romantiques d'Allemagne, un marquis de Santillane et même l'obscur Guevara du *Sepulcro de Amor* ressentent déjà la mélancolie, la tristesse nostalgique des choses à la façon d'un Rousseau et — à la forme près, s'entend, — d'un Lamartine ou d'un Gautier. Est-il besoin de s'extasier sur la tristesse de Werther quand on a lu les amoureux tourments du protagoniste de la *Cárcel de Amor*, de Diego de San Pedro ? Mais, mieux encore que ce Leriano imaginaire, les Espagnols n'ont-ils pas deux héros romantiques avant la lettre, qui s'appellent Suero de Quiñones et Macías « *el Enamorado* » ? L'ignorance déplorable où les historiens du romantisme végètent, dès qu'il s'agit des choses d'Espagne, est seule cause de leur silence sur des faits aussi patents d'histoire littéraire et si nous ne craignions de dépasser le cadre strictement limité de cet article, nous nous complairions à agrandir la liste en y faisant figurer, par exemple, *El Siervo, libre de Amor,* de ce Sénancour du XVe siècle que fut Juan Rodríguez del Padrón, dont l'idéalisme, par ailleurs, rappelle celui de George Sand. On voit que Durán restait fort loin du vrai lorsqu'en 1832, à la *Préface* de sa réimpression du *Romancero,* il saluait Góngora et Lope de Vega comme les fondateurs du romantisme d'Espagne ! Même durant l'intermède bourbonien du

XVIIIe siècle, un Meléndez Valdés renouait, avec des traits d'une originalité frappante, cette grande et antique tradition nationale et nous avons lu avec plaisir, dans l'*ABC* du samedi 1er avril dernier, le bel article que lui consacre « Azorín », proclamant en lui un « *gran pre-romántico* » et complétant ainsi fort heureusement les données de son livre : *Rivas y Larra, Estudio sobre la razón social del Romanticismo en España,* réimprimé l'an dernier par Caro Raggio et qui mériterait tout autant d'être traduit en notre langue que l'ouvrage de M. Américo Castro, *Les Romantiques Espagnols*, que vient de donner la Renaissance du Livre.

M. Martinenche a jugé apparemment superflue une incursion de cette nature en territoire espagnol. Elle eût manifesté clairement, croyons-nous, combien nos romantiques — qui sont allés plus d'une fois glaner dans le lointain passé littéraire de l'Espagne — devaient, par une sorte d'affinités électives, se sentir entraînés vers un pays si éminemment et si anciennement romantique. Il est, d'autre part, toujours risqué, en l'absence de renseignements très précis, de dire : « C'est dans tels livres et non pas dans tels autres que s'est formée la conception romantique que se sont faite de l'Espagne les écrivains de la nouvelle école. » A ce point de vue, l'on pourrait peut-être trouver un peu sommaires les indications du chapitre premier : « *Comment les romantiques français ont connu l'Espagne.* » C'est, précisément, le côté faible de ces essais de reconstruction rétrospective, que la nécessité où se trouvent les auteurs d'en constituer l'armature au moyen d'éléments livresques. La vie, à jamais en allée, s'est alimentée sans doute en partie aux sources livresques, mais il est un élément qui nous échappe et dont le rôle fut capital : celui de l'ambiance d'une époque donnée. Songeons aux mille facteurs qui influent sur nous, contemporains, et décident, souvent à notre insu, de l'orientation de notre pensée, et demandons-nous

s'il sera possible à un historien, dans quelque dix lustres, d'entreprendre la tâche qui consisterait à dire aux hommes de son temps comment s'est formée la mentalité de l'école — si tant est qu'il en existe une ! — littéraire française d'après-guerre. Or, la formation romantique n'a pas été moins complexe que la nôtre et c'est, précisément, l'un des pièges les plus dangereux tendus à l'historien conscient que celui d'une simplification à l'extrême de ces compliqués agents d'influence, dont les livres ne représentent, répétons-le, qu'un élément minime, encore que souvent assez actif. Et nous estimons qu'il faut se garder, en saine méthode, d'affirmer carrément, répétons-le, quand on ne dispose pas de témoignages probants sur ce point, que tel livre a été décisif sur la formation de la mentalité de toute une époque. A ce point de vue, ni Bouterwek, ni Schlegel, ni Sismondi n'ont joué le rôle capital que leur attribue, sans preuves documentaires, M. Martinenche (1). Au demeurant, il n'est que trop clair que les romantiques ne pouvaient avoir, de l'Espagne et des Espagnols, que les idées de leur temps.

M. Martinenche consacre à l'examen de la formation de ces idées son premier chapitre, soit seize pages exactement. C'est peu, sans doute, nous l'avons noté déjà, si l'on songe que, partant de « l'Espagne dans la littérature française classique », il s'arrête à ce que se représentait de ce pays « la première critique étrangère romantique ». Mais enfin, s'il est certain que la grande période d'activité de notre romantisme aille de la Révolution de 1830 à celle de 1848, l'on conçoit qu'il ait eu hâte d'aborder le vif de son sujet et qu'au demeurant, il eût été aussi oiseux qu'antihistorique de faire d'un Mérimée, d'un Hugo, d'un Dumas père, d'un Gautier, les légataires universels de deux bons siècles de vie littéraire nationale,

(1) Qu, par contre, tait complètement l'influence exercée par un Français, M. de Puibusque, avec son *Histoire Comparée des littératures espagnole et française*, parue à Paris en 1844, en 2 vol. in-8°, et par les *Etudes sur l'Espagne* de L. Viardot, parues dès 1835.

en les présentant comme les aboutissants d'une longue préparation, qui n'eût eu sa continuité que par la vertu d'un artifice de style. Nous ne chicanerons donc pas l'auteur pour cette brièveté un peu sommaire, qu'il lui eût été facile, certainement, de diluer en de longues pages, où il se fût donné le plaisir de découvrir à nouveau des faits d'histoire oubliés et dont la valeur probante n'eût été qu'hypothétique. En revanche, c'est avec raison qu'il s'étend, dès son second chapitre, sur la pénétration, en France, des « romances » espagnols — on sait que c'est le genre masculin que portent, communément et en dépit de nos romantiques, ces compositions épiques de l'ancienne Espagne, — depuis les premiers essais de la *Bibliothèque des Romans*, en 1782-1784, jusqu'aux versions, généralement assez exactes, d'Abel Hugo, en 1822, en passant par les *Romances du Cid* de Creuzé de Lesser, qui, publiés en 1814, furent deux fois réédités, en 1823 et en 1836. Il est regrettable que M. Martinenche — dont la dédicace du volume aux professeurs de la Faculté des Lettres de Buenos Aires est signée : «*Paris, 2 janvier* 1922 », n'ait pas tenu compte, pour écrire la partie de ce chapitre où il traite de la « *Bibliothèque des Romans* » et de Herder, de la pénétrante étude de M. J.-J.-A. Bertrand sur *Herder et le Cid*, dans le *Bulletin Hispanique* de juillet-septembre 1921. Il y eût trouvé, en effet, maints détails utiles et n'eût, en tout cas, pas manqué de restituer au traducteur probable, Couchut, ces premières versions du *Romancero*, de même qu'il eût plus exactement précisé la nature des versions allemandes de Herder, lesquelles — il eût importé de bien le dire — ne sont qu'une traduction pas à pas de l'original français, encore que l'éditeur, Jean de Müller, ait déclaré en 1805 qu'elles étaient faites « *nach spanischen Romanzen* ». Ces vétilles ont leur importance, car, si les Allemands considèrent le *Cid* de Herder comme un chef-d'œuvre classique, il n'en est pas moins avéré que, sans la France, cet Alle-

mand n'eût jamais doté la littérature tudesque d'une telle production et ce n'est certes pas violer les règles de la saine critique que de bien l'établir. Par contre, M. Martinenche a parfaitement restitué, sur la base de l'article publié en 1899 par M. G. Lanson dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, la part capitale qui revenait à Emile Deschamps, auteur du *Poème sur Rodrigue, dernier roi des Goths*, dans ses *Etudes Françaises et Etrangères* de 1828, pour l'invention de la couleur locale par la nouvelle école. Avec lui, dit-il fort justement, on devine « en une ou deux étincelles la flamme où s'allumeront les éblouissements de la *Légende des Siècles* » (1).

Et nous en venons ainsi tout naturellement aux *Orientales*. M. Martinenche s'est posé la question préalable : « Qu'est-ce que Victor Hugo savait de l'Espagne, avant de les écrire ? » Ecartant les exagérations de Paul de Saint-Victor, il constate, — à la suite de M. G. Le Gentil dans l'étude citée plus bas, — que la prétendue « jeunesse espagnole » du poète se réduit au voyage qu'à 9 ans il fit en Espagne et au séjour que ce voyage eut pour conséquence, durant douze ou treize mois, dans le *Colegio de Nobles*, à Madrid. Dans le récit de sa carrière qu'il fit paraître en 1863 en deux volumes in-8° sous le couvert de sa femme : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa Vie*, Hugo a rapporté qu'on lui enseignait — ainsi qu'à son frère Eugène, — outre le latin, le dessin et la musique et que les deux enfants parlaient l'espagnol après six semaines, n'hésitant plus que sur la prononciation. Le personnel du Collège était à peu près réduit à deux moines ; la plupart des élèves en avaient disparu. M. Martinenche opine, lui aussi, qu'il ne dut guère y apprendre autre chose que le catéchisme et les fables d'Iriarte, dont il citera plus tard plusieurs vers. C'est possible, mais sans

(1) On est toutefois un peu étonné de ne pas voir cité, ne fût-ce qu'en *note*, dans ce livre de M. Martinenche qui porte la date de 1922, l'ouvrage capital de M. H. Girard sur Émile Deschamps, paru en 1921 chez Champion en deux volumes in-8°, et dont le ch. VII du *Livre II* traite de Deschamps et l'Espagne.

doute Hugo y acquit-il les fondements de cette connaissance pratique du castillan, que, page 194, M. Martinenche déclarera qu'il « lisait sans trop de peine »; — on sait qu'il nous a confessé, dans *Choses vues*, qu'en 1825, dans un voyage en compagnie de Nodier, il « conquit sur un chiffonnier, à Soissons, une édition du *Romancero*, qu'il traduisait à mesure qu'il la lisait, pendant un séjour à Reims des deux amis — et « parlait avec quelque facilité », sans qu'il en eût pour autant « une connaissance scientifique ». Et l'auteur ajoute :

Il n'avait auprès de lui aucun interprète, quand il engageait — en 1843, lors de son séjour à Pasajes, dans une demeure barbarement délaissée aujourd'hui (1) — les conversations qu'il nous a rapportées. Il est heureux de noter que le grand admirateur de la corderie de Pasajes s'adressait à lui « *dans le castillan le plus rapide que vous pouvez imaginer* ». Aussi réussit-il à échanger avec des batelières et des pêcheurs des propos qu'il n'a certainement pas inventés après coup. On peut sourire de le voir affecter de parler parfois sans nécessité l'espagnol ; il serait ridicule de mettre en doute sa connaissance de cette langue. Il aurait, assurément, dans un thème laissé échapper plus d'un solécisme ; il en savait assez pour se promener en poète, pour comprendre les gens comme il voyait les choses et pour donner des unes et des autres de magnifiques interprétations.

On ne pourrait, en vérité, mieux dire. Mais, à l'époque des *Orientales*, en 1829, Hugo exagère certainement ses connaissances castillanes, quand, dans une note sur *Les bleuets*, il explique comment on devrait écrire en la langue d'aujourd'hui le « fort vieil espagnol » de l'épigraphe. Ses fautes élémentaires, dont M. Martinenche signale — de l'Espagne dans *Les Orientales*, M. Foulché-Delbosc avait déjà disserté, dans sa « *Revue Hispanique* », dès mars 1897 — quelques-unes, n'ont, en somme, rien que de très naturel et nous ne perdrons pas notre temps à détailler, à notre tour, les divers accrocs infligés à l'his-

(1) Voir notre article : *La maison de Hugo à Pasajes*, dans *Paris-Noticias*, 1re année, n° 5, 5 juin 1921.

toire ou simplement à la réalité espagnoles par ces pastiches de seconde main, d'un pays réputé, par le jeune poète, « à demi africain », c'est-à-dire — mais la déduction n'est de Hugo qu'en apparence — « à demi asiatique ». M. Martinenche, pieusement, conclut qu'en dépit de ces déformations, il faut être bénin pour le génie et que c'est assez si, dès ses premiers vers sur l'Espagne, Hugo a tressailli d'un mystérieux enchantement. Nous ne résisterons pas au plaisir de transcrire la fin de ce chapitre II :

Victor Hugo lit Dante décrivant le soir qui tombe. Il laisse le livre et s'abandonne à la rêverie. Et quelles sont les visions qui le hantent ?

Oh ! qui fera surgir soudain, qui fera naître,
Là-bas — tandis que, seul, je rêve à la fenêtre
Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor, —
Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe,
Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,
Déchire ce brouillard avec ses flèches d'or ?
Qu'elle vienne inspirer, ranimer, ô génies,
Mes chansons comme un ciel d'automne rembrunies
Et jeter dans mes yeux son magique reflet,
Et longtemps, s'éteignant en rumeurs étouffées,
Avec les mille tours de ses palais de fées,
Brumeuse, denteler l'horizon violet ! (1)

Le vœu du poète a été exaucé. Les « *magiques reflets* » de l'Espagne mauresque ont passé devant ses yeux et il commence à trouver, pour les traduire, de « *magiques syllabes* ». Après la terre du Rodrigue qui perdit son pays et du Rodrigue qui trahit sa famille, Victor Hugo connaîtra la terre d'un autre Rodrigue : du Cid glorieux. Et l'Espagne héroïque lui donnera à son tour de plus fortes inspirations pour son drame et pour son épopée. Héroïque ou mauresque, elle ne cessera pas d'être la merveilleuse excitatrice de son imagination.

M. Martinenche passe ensuite à l'examen, dans son chapitre III, de *L'Espagne dans le théâtre romantique*. Laissons les quelques indications du début, relatives aux versions de pièces dramatiques espagnoles par Linguet — 4 volumes parus à Paris en 1770 — et par Esménard et

(1) *Les Orientales*, XXXVI.

La Beaumelle — en 6 volumes des *Chefs-d'œuvre des Théâtres Etrangers*, Paris, 1827. Au fond, puisqu'il est admis que Hugo remonta aux originaux de la comédie espagnole, ces intermédiaires ne nous offrent qu'un intérêt relatif. Mérimée sera aussi dans ce cas. Et les autres n'importent guère ici. M. Martinenche est d'avis, comme tous les critiques qui l'ont précédé, que les romantiques ne sont pas allés chercher *en Espagne seulement* leurs idées sur le drame. Mais, ajoute-t-il, il serait injuste de ne pas remarquer combien elle leur a donné de force et d'éclat. Nous avons regretté de ne pas voir cités au cours de son travail ni la thèse doctorale de M. G. Le Gentil sur Bretón de les Herreros (Paris, 1909) — où sont épars tant de renseignements sur les livres français concernant l'Espagne à l'épanouissement du romantisme, — ni le bon travail que cet érudit avait donné en 1890, au tome Ier de la *Revue des Lettres Françaises et Etrangères*, sur *Victor Hugo et la Littérature Espagnole*, et qu'il réimprima, sans citer la publication antérieure, en 1899 au T. Ier du *Bulletin Hispanique* p. 149 et suivantes. M. Le Gentil avait le mérite d'avoir, le premier, essayé, en France, d'exposer, dans une étude d'ensemble, cette dette d'inspiration dramatique, dont nul d'ignore que la *Préface* de *Cromwell* condensera en une image heureuse, mais empruntée à l'érudition de Georges de Scudery — les « six clefs » par quoi Lope disait enfermer les règles pour parler, sur la scène, au vulgaire — la réelle profondeur. Ici encore, nous nous devons de citer le professeur en Sorbonne, qui reprend et amplifie une indication déjà contenue dans M. Le Gentil :

Le « témoin » nous raconte que, pendant un arrêt à Burgos, l'enfant emporté dans le souffle orageux « *qui remuait le monde aux pas de l'empereur* » fut conduit un moment dans la cathédrale. Le bedeau lui montra le « *papamoscas* » et il éprouva une singulière émotion à voir cette église solennelle « *qui mêlait brusquement cette caricature à ces statues de pierre et qui faisait dire*

l'heure aux saints par Polichinelle ». Est-ce de cette *fantaisie* de la cathédrale imposante, qui n'en restait pas moins *sévère et grande*, qu'est née, dans la pensée du futur auteur de *La Préface de Cromwell* sa théorie du grotesque ? — Le « témoin » exagère. Le souvenir du « *papamoscas* » ne s'est probablement présenté qu'après coup, comme une image de plus pour illustrer une idée en bataille. Mais n'est-il pas curieux que cette idée s'appuie volontiers sur des exemples tirés de l'art ou de la littérature de l'Espagne ? Ici, c'est le *mendiant rongé de vermine, de Murillo*, et là, c'est le « *gracioso* » de la comedia. Le grotesque ne fait que *se jouer dans les rêves des nations tudesques*, tandis qu'il vivifie *de son souffle ces admirables « romanceros » espagnols, véritable Iliade de la chevalerie*. Il a, *au seuil de la poésie moderne*, ses trois Homères, dont aucun n'appartient au Nord et l'un des trois est Cervantes, qui semble prendre la place d'honneur entre Arioste et Rabelais. Tel que le définit *La Préface de Cromwell*, on pourrait le considérer comme le lien naturel entre l'Espagne héroïque et l'Espagne picaresque, comme la nécessaire manifestation du génie d'un peuple où la loi des contrastes est si forte qu'elle unit indissolublement Don Quichotte et Sancho Panza. On peut discuter la place d'honneur que lui accorde Victor Hugo ; mais de la lui avoir faite, ce n'est pas la moindre marque du tour castillan de son imagination.

Après avoir consacré d'intéressantes pages au *Cid d'Andalousie*, de l'Académicien Pierre Lebrun, — et ce drame, au témoignage de Gautier, dans son tableau des *Progrès de la Poésie Française depuis* 1830, joua un rôle de précurseur, — et à la mystification de Mérimée, baptisée *Théâtre de Clara Gazul*, — à ce propos, nous ne voyons pas que M. Martinenche ait fait état de l'intéressante étude de M. Morel-Fatio sur *Calderón et Prosper Mérimée*, dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France* de janvier - mars 1920, — ainsi qu'à sa *Famille de Carvajal*, — une autre des « espagnolades » du Mérimée première manière, du Mérimée d'avant les voyages en Espagne et qui ne connaît pas encore ce pays, — l'auteur aborde l'examen de *Hernani* et de *Ruy Blas*. On ne laissera pas de noter une assez curieuse disproportion entre l'étude des sources du premier de ces drames et de celles

du second. Il semblerait que M. Martinenche estime que la documentation de Victor Hugo se borne dans la première pièce, au *Romancero* et à des réminiscences de comedias et de romans picaresques, — comedias dont on nous dit que Hugo a « certainement » connu « la plupart de celles auxquelles *Hernani* fait songer » et qu'indiquait déjà M. G Le Gentil (p. 123). N'y aurait-il point, en cette affirmation, une légère trace de critique conjecturale, dont nous relevons d'autres indices, d'ailleurs, en d'analogues affirmations des pp. 89, 137, 141, 142, 143, 147, 148, 182, 225, 235, 236 ? M. Martinenche, qui a eu à étudier, pour sa thèse doctorale de 1900 et son livre de 1906 sur *Molière et le théâtre espagnol*, le drame espagnol en détail, aime à y relever des analogies plus ou moins réelles et à en suggérer vaguement d'autres entre le premier drame romantique d'inspiration espagnole qu'ait composé Hugo et une forme d'art qui devait certes l'attirer, mais dont, en l'absence d'indications précises à ce sujet, il semble risqué de dire qu'il a connu tels spécimens et non tels autres. Une phrase comme celle-ci, qui se lit à la page 143 : « Il ne serait pas difficile de découvrir dans l'intrigue de *Ruy Blas* d'autres éléments qui évoqueraient le souvenir de la comedia et du roman picaresque », nous semble donc ne devoir être acceptée, du point de vue de la stricte méthode critique que *cum grano salis*. Mais revenons à *Hernani*.

M. Martinenche a l'occasion d'y citer, comme déjà précédemment p. 96, — où il oublie de dire, à la *note* 2, que non seulement *La Estrella de Sevilla* a été représentée en France en 1911, mais aussi éditée par Sansot l'année suivante, en adaptation française, en un copieux volume de 317 pp. (1), — une pièce qu'il attribue résolu-

(1) Dans un article sur *La Chronologie des pièces de Lope de Vega*, inséré au numéro de janvier-mars 1922 de la Revue *Hispania*, nous avons fait observer que cette adaptation, due à MM. C. Le Senne et Guillot De Saix, contenait « le meilleur travail d'ensemble moderne que nous possédions en notre langue sur Lope de Vega », tout en faisant sur la valeur critique de ce travail les nécessaires réserves.

ment à Lope, p. 117, encore que cette attribution soit fort douteuse après ce qu'a publié sur la *Estrella de Sevilla* M. Foulché-Delbosc, au numéro d'avril 1920 de sa *Revue Hispanique*, dans une édition critique de la pièce fameuse. Cela lui permet de risquer l'opinion que c'est peut-être parce que le *Cid d'Andalousie* l'avait conduit à *La Estrella de Sevilla* que Victor Hugo fut incité à pousser plus avant ses lectures d'un théâtre dont l'éclat original devait lui paraître autrement brillant que les pâles reflets qu'il en avait d'abord admirés chez ses timides imitateurs. Nous ne le chicanerons pas sur cette hypothèse, ayant suffisamment marqué notre point de vue à ce sujet, dans les lignes qui précèdent. Nous lui demanderons simplement comment il se fait que Hugo ne se soit pas documenté d'autre sorte que *littérairement* pour *Hernani*, alors qu'il appert de la note reproduite par M. Gustave Simon dans le *Temps* du 28 août 1918, que les douze ouvrages consultés par le poète, — d'après son propre témoignage, — pour publier, huit ans plus tard, en 1838, son second drame espagnol, furent exclusivement historiques ? Ne serait-ce pas qu'ici l'étude sur les sources historiques de la documentation de *Ruy Blas* avait déjà été, du moins très partiellement, élucidée par M. A. Morel-Fatio dans la *Première Partie* de ses *Etudes sur l'Espagne*, — dont M. Martinenche ne cite que la première édition, Paris, 1888, encore qu'une seconde, « revue et augmentée », en ait paru en 1895, — et que l'amorce de tout ce que dit M. Martinenche aux pages 135 et suivantes doive être cherchée dans le volume de son collègue et professeur au Collège de France ? Et il ne laisse pas d'être surprenant de trouver, p. 136, *note* 3, sous la plume de l'érudit professeur, la déclaration qu'« il est peu probable » que Hugo ait mis à profit pour *Ruy Blas* les publications citées par la note du *Temps*: moyen sans doute commode de se dispenser d'y aller voir. Dans une circonstance analogue, — à propos du roman

« catalan » de M. Louis Bertrand, *L'Infante*, — n'avons-nous pas établi, si invraisemblable qu'eût pu paraître l'assertion a priori, que ce romancier avait certes recouru à des sources d'érudition historique aussi compliquées que Hugo... et ne les avait pas moins que lui traitées à son caprice (v., dans *Hispania* de juillet-septembre 1920, notre article aux pages 284 et suivantes) ? Même en admettant, comme le déclare le « témoin » de la vie de Hugo, — et il faut répéter que ce n'est point un autre que lui-même, — que le « sujet » de ce dernier drame « le préoccupait depuis longtemps », nous pensons qu'il est inopérant de se contenter d'écrire, p. 137, que les sources du poète, « plutôt littéraires pour *Hernani...* », ont été « plutôt historiques pour *Ruy Blas* ». Ce travail d'identification reste donc à faire, sur les données fournies par la note du *Temps*. Au reste, nous concédons bien volontiers à M. Martinenche, — qui le répète, en termes différents, à plusieurs reprises et tout à fait à propos, — que « la recherche des petits détails ne doit jamais nuire à l'idéalisation de l'ensemble, et que le poète n'est pas l'esclave de son érudition, quand il reconstitue un décor qui doit avant tout mettre l'homme sur le premier plan »... (p. 139) et encore que ce n'est pas sur de menues particularités d'érudition « que peut uniquement se fonder un jugement sur la valeur historique d'un drame et sur la vérité de sa couleur locale » (p. 120). Nul ne songe, en effet, à aller se documenter sur l'Espagne de Charles II dans *Ruy Blas*, pas plus que dans *L'Infante* et M. Martinenche parle, — tout en relevant avec un amour de collectionneur quelques-unes de ces « entorses », — le langage du parfait bon sens, lorsqu'il écrit, p. 150, que si Hugo « a donné une entorse à la vérité historique, c'est qu'il avait des raisons de lui préférer la vraisemblance morale. Il n'ignorait du reste point qu'il est des cas où la poésie est plus vraie que l'histoire. Il n'écrivait pas une biographie érudite. Il mettait en scène des person-

nages qui devaient représenter une époque avec ses traits essentiels ». Cette époque, elle figure dans les deux drames de Hugo avec la déformation romantique, c'est entendu, et si, malgré tout, elle a conservé un cachet espagnol indélébile,— un cachet espagnol tout de même assez peu conforme à la plus stricte histoire, il importe de le bien marquer, — n'est-ce point assez pour le poète dramatique ? M. Martinenche est donc dans son droit de remarquer que, « si l'on apportait à la critique des drames historiques de Shakespeare les mêmes procédés et les mêmes exigences » que ceux qu'ont apportés à celle de *Hernani* et de *Ruy Blas* des érudits trop peu ouverts au concept de la poésie, il n'est point sûr du tout que ces drames y résisteraient. Mais aussi, quel écrivain de sens rassis se livrera jamais, non sous forme d'exercice qui lui permette de faire luire ses connaissances d'histoire, mais comme à une fin, à des besognes aussi frivoles ? Et, en définitive, « Victor Hugo n'a pas eu, en tout cas, à se repentir d'avoir cédé à l'élan naturel de son imagination et aux sympathies réfléchies qui le poussaient vers l'Espagne. Il n'est guère, dans son théâtre, que deux drames qui vivent toujours d'une vie ardente et jeune. Et sur l'un comme sur l'autre flotte le panache espagnol » (p. 153).

Nous passons sur la dernière partie de ce chapitre III, consacrée au *Don Juan d'Autriche* et à *La Fille du Cid* de Casimir Delavigne, et, du chapitre IV : *L'Espagne et le Mélodrame Romantique*, ne retiendrons que le jugement négatif porté, à juste titre, sur les élucubrations de Félicien Mallefille,— *Les Sept Infans de Lara*,— et de Dumas père,— *Don Juan de Manara* (1). Car nous ima-

(1) P. 176, *note*, M. Martinenche se demande pourquoi Mérimée (dans *Les Âmes du Purgatoire*,1834, récit dont les sources étaient déjà données par Gendarme de Bévotte : *La Légende de Don Juan*), écrivit : *Maraña*, au lieu de *Mañara*. N'y aurait-il pas eu contamination pour le vocable *marana*, d'un emploi si courant ? Voir, dans les *Mémoires de Don Juan* (dont l'*Introduction* parut dans la *Presse* en août 1847, avant d'être réunie aux 4 vol. de 1852, réimprimés en 1859) la curieuse étymologie que Mallefille donne du mot *Maraña* d'après l'hébreu (*Livre* I, ch. II. *Le lieu natal*).

ginons que M. Martinenche n'a ajouté, aux pages qu'il consacre à ces rhapsodies,— qui, dédaignées aujourd'hui, n'en ont pas moins, la seconde surtout, joué leur rôle dans l'évolution, ou plutôt la décomposition du romantisme français, — une mention, d'ailleurs assez brève, de *L'Armurier de Santiago*, que parce que sa date, 1868, marque l'effort du dernier des romantiques pour ranimer, bien vainement, une formule complètement périmée. Bouchardy, mort à cinquante-neuf ans en 1870, a pu être appelé par Charles Gidel et Frédéric Loliée, dans leur *Dictionnaire*, « le Christophe Marlowe du mélodrame ». Cette refonte maladroite du mot de Gautier : que Bouchardy était à Hugo ce que Marlowe à Shakespeare, ne mériterait même pas qu'on s'y arrêtât, si, émanant d'écrivains sérieux,— dont le premier fut même Proviseur d'un grand lycée, — elle ne montrait avec quelle légèreté procèdent assez souvent les historiens de la littérature. Et, pour ce qui est plus particulièrement de *L'Armurier de Santiago*, un tel mélodrame,—comme celui où, l'année d'avant (1887), Mallefille reprenait, sous le titre de : *Scetiques*, au théâtre de Cluny, le thème de don Juan, détail trop oublié et que nous tenons à exhumer, — ne relevait plus, déjà, que de l'école de ces faiseurs modernes, qui spéculent sur la grossière psychologie de masses incultes pour échafauder leurs intrigues, où l'invraisemblable le dispute au ridicule : engeance (nous ne le voyons que trop de nos jours !) aussi immortelle que la bêtise humaine. Ce n'est ni du romantisme, ni du cubisme, ni du dadaïsme : c'est du mercantilisme de plus basse sorte...

Le dernier chapitre du volume de M. Martinenche traite en 75 pages de *L'Espagne dans la Poésie Lyrique et dans la Poésie Epique de la seconde période du romantisme en France*. Partant de la nouvelle édition qu'Emile Deschamps donna de ses *Poésies* en 1841,— où l'Espagne a une si large part, — l'auteur s'arrête surtout, avant de

passer à l'examen de la partie espagnole de la *Légende des Siècles*, à montrer la capitale importance du rôle joué par Théophile Gautier et son *Voyage* sur l'orientation nouvelle des chefs romantiques vers une Espagne plus réelle que celle qu'ils avaient chantée à leurs débuts. Il faudrait, croyons-nous, pour que fût expliquée parfaitement cette tendance si sensible, que fût établie l'exacte bibliographie des travaux d'érudition publiés en France sur l'Espagne après la parution du *Voyage* de Gautier, dont nous regrettons que personne n'ait encore songé, — ni en France, ni en Espagne, où on vient de le retraduire, en deux tomes de la *Colección Universal Calpe*, par les soins de D. E, de Mesa, — à commencer par reproduire ce qu'en disait *L'Artiste* dans son tome de janvier-juin 1843. Quand, en décembre 1913, nous commençâmes de publier en espagnol un essai d'histoire contemporaine des Etudes Hispaniques en France, que la guerre devait interrompre, nous écrivîmes, p. 325 de la Revue madrilène qui donnait cette étude, *Nuestro Tiempo*, que « ce serait une erreur profonde de croire que les études hispaniques datassent en France de la renaissance de l'enseignement du castillan dans nos lycées et collèges ». Nous ajoutions, nous basant sur une bibliographie dont nous ne donnions que quelques numéros essentiels, que « l'on pourrait même dire que l'on produit, comparativement, moins en France, par rapport à l'histoire et à la littérature d'Espagne, depuis que fonctionne l'agrégation d'espagnol, — c'est-à-dire depuis 1898, -- si, par le mot « produire » l'on entend exprimer, non le concept scolaire de livres et manuels classiques, mais ces œuvres qui, marquant un sillon dans le public qui lit, inscrivent une date dans l'évolution de la littérature comparée ». Et l'on ne comprendra bien cette orientation nouvelle du romantisme que lorsque, donc, on aura présenté d'abord un exposé raisonné des livres traitant de l'Espagne et de sa litté-

rature ou de son histoire et ayant paru à partir de 1840. M. Martinenche, qui a jadis publié dans *Hispania*, — juillet-septembre 1918, — un article, qu'il ne cite pas dans son volume, et qui contenait déjà à la lettre ce qu'il relate du *Voyage* et du recueil de vers de Gautier intitulé *España*, nous dira sans doute dans son second volume quel abîme sépare, par exemple, les « espagnolades » du Mérimée première manière de cette charmante nouvelle vécue : *Militona*, — que la *Collection Nelson* française a eu le bon goût de réimprimer dans son nº 125, — provenant, précisément, de ce premier séjour de 1840 du poète tarbais en Espagne. Déjà Mme Pardo Bazàn avait, dans son *Nuevo Teatro Critico*, rompu une courte lance en faveur des notations de Gautier et nous sommes tout à fait heureux de voir que M. Martinenche revient à la charge et que, redonnant en 1922 ces pages de 1918, il rive, comme disent les Espagnols, le clou de cette porte ouverte qu'est l'évidente supériorité pittoresque du récit de Gautier sur tous ceux qui l'ont suivi. M. Martinenche, qui a lui-même publié, en 1905, un volume de *Propos d'Espagne*, écrit donc :

Depuis un demi-siècle, il ne s'est guère écoulé d'année sans qu'aux devantures des libraires s'étalât quelque nouvelle élucubration de touriste incapable de garder pour soi les impressions récoltées au delà des Pyrénées; et, de tout ce fatras, à peu près rien ne subsiste. Le récit de Gautier demeure, au contraire, comme la plus éblouissante et la plus exacte image des paysages et des monuments, qui n'ont pas changé depuis que son regard et sa plume les ont définitivement enregistrés.

M. Martinenche eût pu citer aussi le témoignage du délicat « Azorín », en un article recueilli en 1912 dans le petit volume de *Lecturas Españolas* de la *Colección Nelson Española*. Encore que Martínez Ruíz s'imagine bizarrement que le premier voyage de Gautier en Espagne remonte à 1846, ces pages sont, émanant d'un tel connaisseur, à traduire, au moins partiellement, ici :

Le livre de Gautier sur l'Espagne, — écrit donc « Azorín », p. 177, — est connu de tous les lecteurs espagnols et très connu. Ses poésies, composées sur des thèmes de notre pays, le sont moins. Elles portent, dans l'œuvre du poète, le titre générique d'*España*. Au long de son voyage à travers notre patrie, Théophile Gautier a exprimé en vers splendides les impressions ressenties par son esprit. Ces poésies sont datées de Burgos, de la Chartreuse de Miraflores, de Saint-Pierre de Cardeña, de Vergara, du Guadarrama, de Madrid, de l'Escorial, de Tolède, de la Manche, de la Sierra Nevada, du Généralife, de la Sierra-Elvira, de Séville, de Malaga, d'Écija, de Cadix, de Jerez. Parfois, Gautier décrit un paysage ; d'autres fois, il prend la réalité qu'il a devant les yeux pour en tirer un trait — sur lequel il inscrit une méditation, quelques réflexions. L'Espagne de 1846, — nous avons déjà relevé cette confusion, pour 1840, — revit dans les paysages de Gautier, tant dans ses poésies que dans la prose de son *Voyage*. Ce ne sont point les purs accidents, qui parviennent à notre esprit ; ce ne sont pas les détails extérieurs qui, dans ces notations, nous produisent une profonde et indéfinissable impression. Les épisodes, les incidents, les contingences (vêtements, amusements, mœurs, etc.) passent. Le voyageur peut les recueillir dans un livre et composer un beau livre. Mais il est quelque chose de plus et de plus profond dans un pays : ce quelque chose, c'est l'essence des objets, une permanente et inexpressible ambiance, l'haleine mystérieuse que des siècles et des siècles de vie, d'histoire, d'art, de douleurs, de tragédies ont mise sur les choses, sur les paysages, à travers les cités. Eh bien, l'attraction profonde du *Voyage* de Gautier, et, plus encore que de sa prose, des vers d'*España* réside en ceci : que ce grand poète, instinctivement, avec une merveilleuse intuition, a su recueillir et exprimer une parcelle de cette essence de l'Espagne. En 1808, D. Antonio de Capmany, — à la seconde partie de sa *Centinela contra Franceses*, — se lamentait amèrement de la disparition de l'Espagne classique et de l'infiltration, en notre pays, des usages, des meubles, des vocables, des costumes, des sentiments et des idées étrangères. *Corrigeons nos mœurs*, — disait-il, — *et soyons de nouveau des Espagñols sérieux* (*de chapa*), *comme au temps où l'on portait des hauts-de-chausses attachés avec des aiguillettes* (*calzas atacadas*). Non ! Le passé ne saurait revivre. Le cours des temps ne se remonte pas. Les hauts-de-chausses que l'on attachait avec des aiguillettes, comme les ustensiles de cuisine, les amusements et les mœurs, tout se modifie, tout change. Vivons donc notre époque ! Mais,

si nous sommes artistes, si nous ressentons quelque chose devant le paysage et dans les vieilles cités, essayons de rendre, soit en des pages de prose, soit en vers, à l'image de Gautier, l'impression qu'éveillent en nous cette plaine grise et solitaire de Castille, cette ruelle aux petites boutiques d'épiciers et de débitants, ce vétuste palais aux vitres brisées et poussiéreuses, aux baies closes, au jardin de lauriers-roses, de rosiers et de cyprès, dont les allées sont obstruées par les mauvaises herbes, à l'air saturé d'une odeur profonde de moisi, aux eaux immobiles et pleines de feuilles, aux eaux noires de quelque bassin...

Cet effet, à si longue portée, de l'exemple donné par Gautier, n'est-il pas édifiant ? Et quel dommage qu'à ce *Voyage* et à ces vers de 1840 M. Martinenche n'ait pas songé à opposer, dans son livre, le pendant, si réjouissant, de l'autre tournée en Espagne, en 1846, à l'occasion du double mariage de la Reine Isabelle et de son cousin, fils du frère puîné de Ferdinand VII, d'une part, et du cinquième fils de Louis-Philippe avec la sœur d'Isabelle, de l'autre ! Car elle nous a valu toute une copieuse littérature et, sans doute, une révélation de la vraie Espagne, autrement décisive que celle du *Voyage* de 1840. Ce sont, d'abord, les cinq volumes in-8° d'Alexandre Dumas père : *De Paris à Cadix*, publiés en 1847, — et en 1848, mais seulement le dernier, — chez Garnier. Puis, parmi les récits émanant des camarades de Dumas, — il était parti en compagnie de son « collaborateur », Maquet, du peintre Louis Boulanger, de son fils et du célèbre Paul, son valet, mais avait trouvé à Madrid Théophile Gautier, le peintre Eugène Giraud et le chiromancien Desbarolles, ainsi qu'Amédée Achard et le rédacteur des *Débats*, compagnon du Duc d'Aumale, Cuvillier-Fleury, — quel hispanologue véritable n'a pas lu, d'abord, l'in-folio illustré de Gautier sur les *fêtes de Madrid à l'occasion du mariage de S. A. R. le Duc de Montpensier*, paru en 1847 au *Musée des Familles*, en un beau volume ? Puis : *Un mois en Espagne*, où Achard a recueilli ses lettres à l' *Epoque*,

en un volume in-12 paru chez Bourdin en 1847, ainsi que les *Deux artistes en Espagne* de Desbarolles, avec illustrations d'Eugène Giraud, dont nous connaissons trois éditions de 1862, de 1865 et de 1878 (1). Enfin, les articles de Cuvillier-Fleury aux *Débats*, réimprimés en 1857 dans le volume : *Voyages et Voyageurs*, chez Michel Lévy, pp. 133-197. Le récit de Dumas, réimprimé en 1854, puis en 1855, et bien des fois depuis, est d'un réalisme sans prétention et parfaitement vécu et observé. Le séjour du vieil aède à Madrid fut un triomphe sans précédents. Glucksberg, Talleyrand, à notre Ambassade, se le disputaient ; Roca de Togores, Bretón de los Herreros, Madrazo, Ribera ne le quittaient pas. La Reine d'Espagne s'empressait de le nommer Commandeur de l'Ordre de Charles III. Lui-même écrit de Tolède, le 23 octobre 1846 :

Je suis plus connu et peut-être plus populaire à Madrid qu'en France.—Les Espagnols croient reconnaître en moi,— et quand je vous dis en moi, c'est, vous le comprenez bien, dans mes œuvres que je veux dire,— un je ne sais quoi de castillan, qui leur chatouille agréablement le cœur. C'est si vrai qu'avant d'être Chevalier de la Légion d'Honneur en France, j'étais Commandeur d'Isabelle la Catholique en Espagne. L'étranger avait pris l'initiative sur mon pays...

Et Cuvillier-Fleury de renchérir :

Les œuvres de Dumas,—écrira-t-il de Madrid, 17 octobre 1846, — sont affichées à Madrid avec des lettres longues de deux mètres. On le traduit et on le recherche. Il s'est placé du premier coup au nombre des partisans les plus passionnés des combats de taureaux. Je lui ai entendu dire, comme il sortait d'une course: *Faites donc des drames après cela!* Hier, l'auteur des *Mousquetaires* dînait chez la reine. Après dîner, je le vis, dans le salon de Sa Majesté, faisant éclipse avec sa haute stature à deux ou

(1) L'édition originale, que nous n'avons pas vue, serait de Paris, 1846, chez Gustave Barbon, au « Panthéon Populaire ». Dans une lettre à Véron, Dumas, revenu de son voyage, offrait déjà, le 14 janvier 1867,— son voyage en Espagne a paru dans la *Presse*, du 12 au 27 mars 1847,— de publier au *Constitutionnel* un « Album » de Girard. Voir, d'ailleurs, sur ce voyage, les *Supercheries* de Quérard, t. I, de la *deuxième édition*, col. 1165-1179 et l'article de Dubois-Desaulle dans la *Nouvelle Revue* du 15 juillet 1902.

trois Grands d'Espagne et racontant ses émotions de spectateur et de touriste.

Par Aranjuez, Grenade, Cordoue et Séville, Dumas s'en fut ensuite s'embarquer à Cadix sur le *Véloce* et l'on sait que, de la continuation de ce voyage, il a donné le récit, en 4 volumes in-8° parus à Paris en 1848-1851, sous le titre : *Le Véloce, ou Tanger, Alger et Tunis.* Il s'est, cependant, trouvé un Espagnol, du nom de Wenceslao Ayguals de Izco, pour, dès 1847, à l'appendice de sa traduction très abrégée d'une partie du récit de Dumas, fulminer contre l'enthousiaste et, en somme, fidèle voyageur, de ridicules rodomontades : *¡ Cómo se atreve e villano extranjero a calumniar a esta nación magnánima después de los constantes obsequios que recibió de la sociedad española* (1) ? Mais « Azor n » a, dans son petit livre de 1912, racheté notre grand épique de ces imputations injustifiables :

> Non, — dit-il, p. 194, — sachons donc voir les choses et lire sans indignation le Voyage de Dumas. Ce sont là pages légères, frivoles, ingénieuses, plusieurs fois exactes. Et il n'y a en elles pas la moindre trace d'intention nuisible. Alexandre Dumas écrit comme eût pu le faire un jeune étourdi, tapageur et écervelé. Et c'est ainsi qu'il est passé à travers l'Espagne... (2)

La *Légende des Siècles* a été étudiée par M. Martinenche avec un soin particulier. Sans doute, avions-nous déjà sur la première série de cette œuvre, — parue, comme on sait, en deux volumes en 1859, la nouvelle série, de 1877, et le volume complémentaire de 1883 faisant, l'objet actuellement des recherches de M. Berret, — les travaux de M. Paul Berret, professeur au lycée Louis-le-Grand, sur *Le Moyen âge européen dans « la Légende des*

(1) « Comment cet étranger malappris ose-t-il calomnier cette nation magnanime, après les hommages constants qu'il a reçus de la Société espagnole ? »

(2) Voir, dans le livre de Ch. Yriarte : *La Société Espagnole* (Paris, 1861), p. 212 et p. 232 une étude intéressante sur les relations de voyage de Dumas père et de Gautier en Espagne. C'est aussi en 1846 que Quinet passa ses vacances en Espagne et en publia le récit : *Mes vacances en Espagne*, qu'il faut comparer avec le livre, antérieurement paru : *Un Eté en Espagne*, de Challamel.

Siècles » (1911) et son édition, avec notices et notes, de la première série de ces poèmes, chez Hachette. Toutefois, il semble bien que M. Martinenche ne doive que peu à ces livres, si l'essentiel et peut-être la totalité de ses découvertes avait déjà été rendu public en 1907-1908 dans des cours de Sorbonne, où tous curent accès. Nous avons tenu à marquer ce point, qui pourrait prêter à des confusions. Mais il est bien clair que nous n'allons pas ici reprendre le détail d'une exposition toujours piquante en menus faits d'érudition littéraire. M. Martinenche, en l'entreprenant, n'a pas, comme certains exégètes, été dupe de la portée véritable de ce genre d'investigations. S'il s'y est livré, c'est parce qu'elles répondaient à l'objet de son livre, mais il sait toujours s'en libérer à temps, au lieu de se laisser absorber par elles. Il ne lui arrive qu'une ou deux fois d'enfreindre cette sage maxime castillane qui déclare que *tanto se peca por carta de más, como por carta de menos,* que l'on pourrait congrument traduire en notre langue par « le trop est un défaut, comme le trop peu ». Nous ne citerons qu'un seul cas de cette dernière alternative, mais qui peut passer pour typique. A cette page 75, l'auteur, traitant de la fréquence des épigraphes en espagnol dans les *Orientales*, où il revient sur un thème déjà effleuré par M. Le Gentil, — voir p. ex. ce qu'il dit sur le cri de guerre de Mufti, — écrit : « Il est, enfin, des épigraphes qui ne peuvent guère se justifier que par la souveraine beauté de l'inutile. La plus belle ornera une pièce des *Feuilles d'Automne*, datée de mai 1830. Elle mettra le nom de Goya au-dessous de cette forte pensée : *Buen viaje* (bon voyage !). » Il semble bien qu'à ce moment de sa vie, V. Hugo accorde une valeur singulière à la simple sonorité du castillan. — Toute cette ironie porte à faux, si l'on se souvient simplement que l'un des plus typiques *Caprichos* de Goya, — popularisé jusque sur le couvercle des boîtes

d'allumettes-bougies de la fabrique de Carabanchel, — porte, précisément, l'épigraphe dont se gausse M. Martinenche et dont le grand aqua-fortiste aragonais saluait l'envol, dans les airs, de ses hideuses « *Brujas* » (sorcières). Voir, aussi bien, la p. 352 du classique ouvrage, paru à Madrid en 1887, du comte de la Viñaza sur Goya. Mais ce sont là, nous tenons à le répéter, simples minuties. Un passage comme celui-ci est, nous semble-t-il, assez caractéristique de la manière de M. Martinenche sur ce point délicat.

Notes d'après nature ou fiches de dictionnaires, merveilleux historique ou romanesque, réminiscences de l'antiquité ou des temps modernes, pourquoi faire appel à tous ces éléments disparates ? Ce n'est pas un paradoxe de soutenir que c'est précisément pour mieux arriver à une unité supérieure d'impression. Rien n'est plus significatif à ce point de vue que la méthode appliquée par Victor Hugo dans l'emploi des détails historiques et géographiques. Il n'est pas difficile de la définir. Elle consiste tout simplement à mêler l'exact et le fantaisiste pour obtenir une sorte d'indétermination épique. Il n'y a pas d'épopée possible dans la continuité d'une précision véridique et il n'y a pas non plus d'intérêt durable dans le dévergondage d'une imagination sans lien avec la réalité. Il faut donc chercher la justesse ou la vraisemblance de la teinte et se défier des nuances trop particulières. Il faut évoquer parfois la région, jamais un lieu déterminé. Quelque part ? Oui. Ici même ? Non pas. Il ne convient point que l'épopée dégénère en histoire, ou s'abaisse à la géographie (p. 209).

Et encore et surtout ceci, qui représente la conclusion de l'auteur dans toute cette longue et belle discussion de *L'Espagne dans la « Légende des Siècles »* :

On peut faire assurément plus d'une réserve sur la peinture de l'Espagne dans *La Légende des Siècles*. On y rencontre des couleurs qui paraissent plus d'une fois disparates. Les idées du XVIIIe siècle sur l'inquisition et l'humanitarisme du XIXe siècle n'y sont pas toujours à leur place. On regrette aussi d'y retrouver çà et là les rancunes de l'exilé et de temps à autre on ne laisse pas d'être surpris par la conception simpliste et antithétique que le poète se fait du monde et de l'histoire. Il arrive même que

l'on se sente choqué par l'abondance des anachronismes et des petites inexactitudes. Toutes ces réserves d'une analyse minutieuse ne tardent pas à s'y évanouir dans l'enchantement d'une lecture désintéressée. C'est que le grossissement épique fait disparaître les heurts des nuances contradictoires. Il est des splendeurs qu'il ne faut pas regarder avec des yeux de myope. On peut discuter la valeur scientifique de la méthode de Victor Hugo pour colorer les détails de son œuvre. Il serait ridicule de ne pas reconnaître qu'elle lui a permis une étonnante unité de ton. Il n'a d'ailleurs jamais pris avec l'histoire ou la géographie des libertés aussi fâcheuses que le *Romancero* espagnol lui-même. Il est question d'artillerie dans une romance du comte Dirlos qui se passe au temps de Charlemagne. Une autre romance n'hésite pas à attribuer aux Maures des « cortès » et des « *fueros* ». Ailleurs, ce sont des titres d'une fantaisie déconcertante décernés aux juges nommés par l'Empereur Charles. On n'apprend pas avec un moindre étonnement qu'à Paris se dresse Saint-Jean de Latran et coule le Duero, ou encore qu'avant la conquête de l'Espagne par les Maures, les Goths connaissaient les Ordres Militaires. Et je ne dis rien de certain dîner offert par Pompée à Marius. Ce n'est certes pas le *Romancero* qui pouvait enseigner le respect de la vérité historique. N'était-ce pas assez, pour une *Légende*, de noms dont la sonorité générale parût être à l'espagnole (p. 249) ?

Tel est ce livre, qui tient une juste place dans l'étude du romantisme, entre les louanges exagérées d'un Georg Brandes et les accusations systématiques d'un Pierre Lasserre. On y démontre, ce que beaucoup soupçonnaient déjà sans en raisonner le détail, que le rôle de l'Espagne a été considérable dans la formation des doctrines romantiques en France. L'auteur en a fort congrument exposé les raisons, tant politiques que littéraires, dans son *Introduction*, où il fait, avec élégance et sobriété, justice du mythe de l'influence des littératures germanique et anglo-saxonne sur cette grande épidémie d'enthousiasme et d'idéal. Si, comme l'écrivit Gautier, le monde se divisait pour les romantiques français en flamboyants et en grisâtres, il est clair que l'Espagne, telle qu'ils l'entendaient, devait leur apparaître flamboyante

et qu'elle ne pouvait, d'autre part, que leur devenir une excellente arme de combat contre certaine bourgeoisie étroite et de petit horizon, contre cette incurable masse philistine ruée aujourd'hui à l'assaut, — sous le prétexte facétieux de sauver les « humanités classiques », — de la seule formation moderne véritable : celle par les langues et les littératures contemporaines. Et n'est-ce pas comme une glose avant la lettre et, en quelque sorte, implicite des pauvres et étroits réquisitoires pseudo-classiques de M. Hyppolite Parigot dans le *Temps* qu'écrivait M. Martinenche, quand, à la page 12 de son livre, il traçait ces considérants :

La tradition classique qu'ils veulent renverser et dont, à vrai dire, ils ne triompheront jamais, ne s'appuie pas seulement sur des pouvoirs solidement constitués, comme les Collèges ou comme l'Académie Française. Malgré l'épuisement des genres qu'elle s'obstine à imposer, elle se sent soutenue par le succès européen dont elle a joui, elle se sait surtout conforme à quelques-unes des plus éminentes qualités du génie national. Comment ébranler cette Bastille littéraire ? Dans cet assaut furieux, l'Espagne pouvait fournir les armes les plus redoutables, etc.

Après cet ouvrage, il ne sera donc plus permis de taire que, dans le renouvellement de l'imagination française, le retour à la couleur locale et au sens de l'histoire qu'aura été la révolution romantique chez nous, l'Espagne a exercé une action des plus fécondes. M. Martinenche déclare, dans sa brève conclusion, p. 252, qu'il ne rêve pas pour son livre « un plus beau succès, s'il diminue le mépris avec lequel, d'un côté comme de l'autre des Pyrénées, on affecte de juger le tableau que les romantiques français nous ont laissé de l'Espagne ». Nous sommes convaincu que, si elle vivait encore, cette si bonne connaisseuse de notre mouvement romantique que fut Mme Pardo Bazán n'écrirait pas, après avoir étudié *L'Espagne et le romantisme français*, ce qu'elle écrivit sur notre romantisme après avoir lu l'étude, étroite et pro-

saïque, de M. Morel-Fatio sur *L'histoire dans Ruy Blas* (v. le numéro de février 1891 de son *Nuevo Teatro Critico*, p. 90 et suiv.). Et nul n'osera plus, désormais, comme cette femme érudite, se gausser d'un « Victor Hugo qui, soi-disant porte-étendard de l'Espagne dans la littérature française, ne savait pas un traître mot de notre langue, falsifiait la couleur locale et nous dupait par la splendide escroquerie, ou mystification, de *Hernani*... » (*Victor Hugo, que, presunto abanderado de España en las letras francesas, no sabía ni jota de nuestra habla, falsificaba el color local y nos embaucaba con la espléndida engañifa ó camelo de « Hernani »...*). Non, certes, nos grands romantiques n'ont point toujours compris l'Espagne, ni celle d'autrefois, ni celle de leur temps — et, d'ailleurs, combien, en France, pourraient légitimement se vanter de comprendre exactement l'Espagne d'aujourd'hui ? — mais ils ont toujours obscurément senti qu'elle était nécessaire à la pleine envolée de leur génie. Et parce qu'ils l'ont sincèrement aimée, il leur sera beaucoup pardonné. Et puis, où trouver critique qui vaille contre des erreurs qui s'épanouirent en beauté ? — Il n'est personne de quelque goût qui ne souscrive à ces affirmations, par quoi M. Martinenche a clos son œuvre et qui seront aussi les dernières que nous transcrirons d'elle, les faisant pleinement nôtres, comme les feront leurs tous ceux qui liront cette étude, à notre suite et sur notre invite, ce premier volume, qui, nous annonce l'auteur, p. 14, *note* 1, aura pour nécessaire complément, — et souhaitons qu'il ne tarde pas, — un autre ouvrage, consacré « au rôle de l'Espagne dans les romans, les contes en vers et en prose, les nouvelles et les mémoires de notre romantisme (1). »

CAMILLE PITOLLET.

(1) Quelques lapsus notés au passage P. 20 et p. 243, il semblerait que l'incident entre Hugo et F. de Neufchâteau ait été réglé par notre article de *Hispania* : *Une affaire de plagia*, ou *Hugo, François de Neufchâteau et « Gil Blas de*

Santi lane » (numéro de janvier-mars 1920, p. 43 et suiv.). P. 40 et *passim* (en particulier, p. 180), il est question du fameux « poignard à la jarretière » des femmes espagnoles ; n'eût-il pas été opportun de renvoyer, en *note*, à l'étude publiée sur cette question par M. A. Morel-Fatio en 1921 au nº 4 de la *Revue de Littérature Comparée* et redonnée comme originale dans le *Hermes* de janvier 1922 (V. dans les *Etudes italiennes*, 1922, numéro 1, p. 42-43, la petite *note* complémentaire de M. H. Hauvette)? De même, p. 79, *note* 1, le rapprochement qui est établi entre la strophe finale de la *Romance Mauresque* et un passage du *King John* (acte IV, sc. III, vers échangés entre le Bâtard et le Comte de Salisbury) avait déjà été fait par le Danois P. Levin,— auteur des 2 vol. sur Hugo parus à Copenhague en 1902,— dans un court article de la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1901, p. 327 : *La « romance mauresque » des Orientales*. De même encore, à propos des romances espagnoles que Creuzé de Lesser avait défini « une étrange Iliade qui n'a pas d'Homère », M. Martinenche écrit, p. 62, que « Abel Hugo reprendra le mot en l'attribuant à Lope de Vega et renvoie, en *note* 1, à « la note qui accompagne *Rodrigue après la bataille* » dans les *Romances historiques traduites de l'espagnol* par Abel Hugo en 1822. La note en question s'y lit, mais pas à l'endroit indiqué, à la fin de l'*Introduction*, p. 32 et le renvoi à Abel Hugo avait été fait deux fois déjà, la première par Foulché-Delbosc, dans son étude sur les *Orientales*, p. 83, la seconde par M. Le Gentil. P. 122, la distinction que l'on fait, à propos de la « théologie sanglante de l'honneur » de Calderón (*elle est souvent antichrétienne, elle n'est jamais anticatholique*), serait sans doute plus appréciée dans certains milieux à Nîmes que chez les royalistes d'*Action Française* qui applaudirent naguère (v. l'*Action Française* du 19 juillet 1919, article signé « Orion ») à l' « impeccable impériale » qui est venue substituer la « fière moustache blonde » d'autrefois sur la figure du professeur américaniste. P. 244, M. Martinenche rapporte en *note* le passage de *La Paternité* où, au vers 125, il est question d'une cité : « Alraz », qui « doit aux Arabes son nom ». M. Martinenche, qui a essayé d'identifier, ou d'expliquer, maintes autres formes géographiques employées par Hugo, se contente ici de noter qu' « il suffirait de remplacer Alraz par Liège pour montrer que les « *châtiments* » de la *Légende des Siècles* reprennent parfois une terrible actualité ». Mais cette allusion à la guerre n'explique pas la forme du vocable. M. Paul Berret, qui avait bien voulu nous soumettre, pour son livre en préparation, quelques doutes hispaniques, nous écrivait à ce propos le 4 décembre 1921 pour nous demander si cet « Alraz » n'était pas une forme « possible d'Alaraz ». Nous lui suggérâmes qu'il devait s'agir du fameux Almaraz, dont le beau pont sur le Tage a été souvent pris pour un travail des Romains et dont Madame d'Abrantès (*Mémoires*, rééd. Garnier, t. V, p. 314) devait parler en termes si enthousiastes, lors de son voyage en Portugal de 1805 ; le nom avait dû frapper Hugo. P. 62, M. Martinenche se gausse de l' « érudition de concierge » de ceux qui s'imaginaient, ou s'imaginent toujours, — en dépit de la *note* érudite de Morel-Fatio, qui n'est pas citée, en 1885, dans sa brochure sur *La Comedia Espagnole au XVIIᵉ siècle*,— qu'un nom propre espagnol ne peut guère se terminer qu'en *ez* ou *ès*, à moins qu'il ne s'achevât sur un *o* ». Il revient sur ce détail à la fin de la *note* 3 de la p. 136. Quelques oublis dans son propre livre seraient cependant à censurer aussi. Évidemment, c'est par erratum qu'il est question, p. 96, de « Trigueras » (pour Trigueros) et d'un « Bustos Tabera » (par trois fois, p. 98), qui a précédemment été appelé de son vrai nom de Busto Tabera (p. 96). Mais pourquoi appeler « Sedano » tout court López de Sedano (p. 88) ? C'est commettre la même confusion que M. Morel-Fatio sur Pérez Galdós, que nous avons rectifiée en 1921 dans *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* (numéro du 10 février, colonne 106) ? De même. p. 118 : « Molina », pour Tirso de Molina. De même, p. 119 : « Artieda », pour Rey de Artieda. Est-ce, d'autre part, par crainte de cet *o* postiche que le connétable D. Alvaro de Luna est simplement appelé « Alvar » à la p. 66 ? Pourquoi ajouter p. 72 un *t* inutile à Vitoria ? Pourquoi parler, p. 125, de « Fernand » Ramirez (id. p. 129), ou encore, p. 159 et 160, d' « Alvar Fanès de Minaya » pour, p. 163 et 229, graphier correctement : « Alvar Fáñez » . P. 180, M. Martinenche se moque justement de la manie de nos romantiques, chez qui « le nom des prêtres ne manque jamais d'être précédé d'un *dom*, sans lequel évidemment ils ne pourraient pas exercer leur ministère ». On est, toutefois, un peu surpris de l'entendre, p. 160, mentionner un « don Gormas »,

sans plus. Cependant, il n'ignore pas que, si l'on dit en bon castillan « Don Gómez» (pour les raisons données par Morel-Fatio à la p. 458, *note* 2, de la thèse de M. Le Gentil), l'éditeur des *Mocedades del Cid* dans la *Collection Mérimée* expliquait p. 38, *note* 1, que « le nom de D. Gómez Gormaz, qui se trouve dans la *Cron. Rim.* dans la *Cron. Gen.* et dans le *Romancero*, est irrégulièrement formé d'un patronymique et du nom d'un château-fort pris par le Cid » et qu'en tout cas, « Don Gormas » n'est pas espagnol. P. 105, il est question d' « une *guerilla* andalouse ». Pourquoi ici encore ne pas écrire exactement : « *guerrilla* », si p. 40 on souligne l'incongruité du vocable sous la plume du « *Petit Diable Boiteux* » de 1823 ? P. 201, *note* 1, la graphie vicieuse « *Escurial* », employée par Gautier et Hugo, est soulignée à dessein : pourquoi alors tomber soi-même,— à trois reprises, p. 155, 158 et 159,— dans une erreur qui court les livres d'histoire et qui consiste à appeler: *Saint-Just* le monastère de Yuste, où se retira Charles-Quint : Cf. à ce sujet la note rectificative de C. Bratli : *Philippe II roi d'Espagne* (Paris, 1912), p. 181 ? P. 187, il est dit que c'est à partir de 1840 que furent publiés dans la *Presse* ou dans le *Moniteur Universel* le voyage *Tras'los Montes* et les poésies recueillies plus tard sous le titre « *España* ». N'est-ce pas un peu vague ? Les premières impressions de Gautier parurent dans la *Presse* du 7 mai 1840 et le volume rassemblant ces articles porte le titre de *Tra-los-Montes*, avec une dédicace à Piot du 10 février 1843. Le barbarisme : « *Tra-los-Montes* » fut corrigé depuis, mais ce n'est que dans la réimpression de 1845 que le volume s'appelle *Voyage en Espagne* : voir l'*Histoire des Œuvres de Th. Gautier* de Spoelberg de Lovenjoul (Paris, 1887). P. 210, *note* 1, il est dit que le mot « *tondo* » ne « signifie *gorge* que dans le vocabulaire de l'architecture ». Encore faut-il ajouter qu'il est italien et l'aphérèse de « *rotondo* », les Espagnols n'ayant que le vocable (d'origine italienne) « *tondino* », qui veut dire « moulure », « astragale ». A propos d'italianisme, M. Martinenche a, d'ailleurs, été assez mal inspiré en transcrivant pour son compte, p. 75, *note* 2, le contenu d'une *note* mise par Durán au romance nº 598 (*B. A. E.*, t. X), selon laquelle le prénom « *cualque* » serait un « fort italianisme ». Non, « *cualque* » castillan n'a rien à voir avec « *qualche* » (latin : *qualis quem*) italien. C'est un vieux vocable de souche nationale, admis par le *Diccionario de Autoridades* et que l'on emploie encore aujourd'hui dans quelques provinces d'Espagne, selon que l'observe le *Diccionario* de l'Académie espagnole. De même encore, p. 206, *note* 2, pourquoi dire que « *Ferrer* » est une « forme ancienne de « *herrero*... » puisque c'est un mot catalan ? Enfin, il arrive assez fréquemment, par la faute sans doute de l'imprimeur, que les accents des mots espagnols soient erronément placés, ou ne soient pas placés. Toutes ces légères vétilles disparaitront à la seconde édition et n'enlévent d'ailleurs rien à la valeur essentielle de ce beau livre.

LA
PASSION DE YANG KWEI-FEÏ

CONCUBINE IMPÉRIALE

(*Suite* [1])

—

VII

JALOUSIE DANS LE PALAIS DE L'OUEST

La pivoine la plus altière ne saurait prétendre à la beauté de mon visage ;
Et pourtant, le zéphyr qui vient des palais sur les eaux m'apporte le parfum des perles et des bijoux de ma rivale.
O Haine ! Mes sentiments m'étouffent et je reste cachée derrière ma tristesse, cet écran fait de mille automnes.
En vain la lune roule éclatante au ciel ; mon seigneur ne paraît point, et mon attente est sans espoir.

WANG TCHRANG-LING
(*Trang she Ro-tsie* ; ts. 5, p. 7.)

Au plus profond de la partie occidentale du Palais, réservée par la tradition aux Secondes Impératrices, l'abandonnée s'est réfugiée farouchement, et refuse de voir même ses amis les plus fidèles.

Plusieurs jours se sont écoulés depuis la fête au Ruisseau-des-Mélodies, mais la Cour venait seulement de revenir. La princesse de Kwo, assise dans une salle latérale du Palais de l'Ouest, attend que sa sœur aînée veuille bien la recevoir. Par le portail grand ouvert, elle regarde distraitement les vases de fleurs et les bassins moussus, sous l'ombre changeante des arbres centenaires. Dans le ciel pur, des hirondelles blanches tournoient, pareilles à des flocons de neige, ou se posent par couples gazouil-

(1) Voir *Mercure de France*, n° 581.

lants sur les poutres orangées, sous les grandes toitures. Et, tristement, la jeune fille songe :

— Notre harmonieux Seigneur s'est abaissé jusqu'à moi. Son parfum a pénétré mon humilité. Pouvais-je aisément écarter ses faveurs ? Hélas ! Je dois tout à Bracelet-de-Jade. C'est par elle que me voici princesse et riche de cent châteaux. C'est elle encore qui m'appelait constamment à la Cour. Et voici qu'aujourd'hui, malgré moi, il me faut lui causer cette douleur !... Quelle que soit la conscience du Sage, il redoute les paroles de son entourage. Par quatre fois, j'ai refusé hier d'être Troisième Impératrice. Le croira-t-elle ? La rosée de la faveur est lourde et les fleurs se flétrissent dans les cages d'or. Honteuse et désolée, je ne puis hélas ! que me soumettre à la volonté du Ciel.

A ce moment, un eunuque introduit la princesse de Tsrinn, qui se hâte de s'agenouiller devant sa sœur, disant :

— O ma vénérable cadette ! Je te souhaite grande joie !

— Et pourquoi ces félicitations ?

— Les rumeurs de la Cour m'ont annoncé ta dignité nouvelle.

— Que dis-tu là ? répond la jeune fille. Je vais au contraire quitter le Palais. Pour avoir égayé un repas, j'ai reçu la grâce du Seigneur Notre Roi. Mais le trouble d'une nuit de printemps peut-il détruire le souvenir d'amours plus profondes ?

— Notre Bracelet-de-Jade est si fière et passionnée ! Dans son égarement, pourra-t-elle oublier la douleur de ce jour-là ?

— Elle déchire elle-même son propre cœur et ne veut même pas entendre mes paroles. Si elle ne peut faire plier son orgueil et son ressentiment, le Seigneur refusera d'aller jusqu'à elle.

— Essaye encore de l'exhorter.

— Elle ne veut pas m'entendre.

Comme elle dit ces mots, Kao Li-che, en robes de cérémonie, entre dans la salle. Les princesses courent à lui. Mais, avant même qu'elles l'eussent interrogé, il dit :

— N'approchez pas de moi, je suis un messager de malheur. La Seconde Impératrice ayant quitté les Jardins sans autorisation, le Sage supérieur, dans sa juste colère, m'a chargé de la conduire dans le palais de son frère le ministre.

— Ah ! s'écrie la princesse de Tsrinn avec douleur. J'étais sûre que son esprit jaloux et passionné causerait une catastrophe ! Quelle honte pour notre famille !

— Hélas, gémit tout bas la princesse de Kwo. Elle s'éloigne, mais le ressentiment demeure. Qui sait si le cordon fatal ne lui sera pas envoyé avec un arrêt de mort?

Mais Kao Li-che, haussant les épaules, répond :

— Le malheur vient soudain comme un nuage chargé de pluie, mais la brise amoureuse du printemps dissipe les plus lourds orages.

Et il disparaît dans les profondeurs du palais, pendant que les princesses montent pensivement dans leurs équipages.

A la même heure, dans sa somptueuse résidence de Wou Tso, « les Cinq chênes », ancien palais des Rann, le Premier Ministre était informé de la dégradation de sa sœur. Inquiet, redoutant les conséquences d'un changement de favorite, il reste longtemps songeur.

Quand un eunuque entre enfin, annonçant la venue de Bracelet-de-Jade, il sort aussitôt, se rendant dans la première cour d'entrée. Un char sans ornements y pénètre, entouré d'une escorte aux couleurs impériales.

Le Ministre s'approche, et s'inclinant, prononce les paroles rituelles :

— Venant à la rencontre de Notre Mère, je la supplie de daigner illuminer ma chaumière de sa présence !

Il aide sa sœur à descendre du char et la guide vers une salle intérieure. En s'asseyant, elle soupire :

— Depuis que j'ai franchi la Porte du Palais, mon âme bouleversée n'a pas retrouvé son harmonie. Les cicatrices de mes pleurs sont constamment déchirées par des larmes nouvelles. Mon chagrin m'accable, je ne puis dire tout ce qui est en mon cœur. O Destinée infortunée ! Dois-je ne plus goûter la douceur profonde de ses faveurs ? Le cours de ses bontés s'est détourné de moi, et dans mon âme, la joie de son amour s'est transformée en amers regrets. Le vent glacé de l'abandon a soufflé dans le Palais de l'Ouest ! Les portes d'or se sont refermées derrière moi, me séparant des neuf cieux. O pures soirées ! Brillants clairs de lune dans les jardins, ne vous reverrai-je plus jamais ? Suis-je donc séparée pour toujours des nuages et de la pluie des caresses. O mon frère, dites-moi, n'est-il pas dans votre résidence un point d'où je pourrais, du moins contempler les murailles du Palais ? C'est là que je vivrai, loin de tous, dans ma solitude désolée.

— De la salle haute de ma bibliothèque, en regardant vers le nord-ouest, vous apercevrez les créneaux gris de l'enceinte et les toitures d'or parmi les feuillages.

— Conduisez-moi...

Et tous deux, à travers le dédale des portiques et des allées, atteignent la vaste et calme pièce où les classiques de l'Empire étaient gardés. Un petit escalier menait à une chambre inondée de lumière. Le long des murs, des étagères de laque soutenaient les rouleaux enveloppés de soie. Les panneaux treillissés des fenêtres étaient relevés, et laissaient voir tout d'abord le quartier séducteur de *Ping-Krang-li* « Force et tranquillité », où résidaient les courtisanes. Hors de là, s'étendait toute la ville avec ses tours, ses toits gris, les édifices couronnant ses douze portes et les arbres verdoyants où chantaient mille oiseaux. Les bruits de la cité parvenaient, à peine distincts, jusqu'à ce séjour de la pensée.

Bracelet-de-Jade regarde fixement dans la direction que lui indiquait son frère. Mais après un moment, elle dit :

— Ma douleur fait monter une brume devant mes yeux...

— Ces tuiles dorées qui scintillent au soleil, ne les voyez-vous pas ?

— Oui, maintenant, je les reconnais. Ce sont les toitures de la Cité interdite. C'est là que, hier encore, le phœnix des Impératrices palpitait sur ma coiffure ; le brouillard rouge de la passion illuminait toute ma vie. Et Mon Seigneur me répétait chaque jour que ses cheveux blanchiraient bien avant que son amour fût épuisé..

Ils restent longtemps silencieux pendant qu'une à une les larmes roulent, scintillantes,sur les joues pâlies de la jeune femme. Il n'est pas de douleur plus amère que de voir, sans pouvoir l'atteindre, le lieu où règne le bonheur qui nous a échappé.

VIII

Le vent se hâte, emportant, jusqu'à la haute voûte céleste, les hurlements lamentables des singes.
Avec un bruit mélancolique, *siao-siao,* les feuilles des arbres tombent sans arrêt.
Sur les bancs de sable éclatants de blancheur des oiseaux volent en tourbillonnant,
Et le grand fleuve, jusqu'à l'horizon, bouillonne, bouillonne et passe.
Sur des myriades de lieues, s'étend l'automne désolé, cet hôte qui demeure toujours trop longtemps.
Et moi, centenaire, accablé de maux, solitaire, je suis assis dans cette salle haute ;
Je songe aux difficultés, aux détestables amertumes qui ont accumulé la gelée blanche sur mes cheveux.
Et je n'ai même plus l'énergie de soulever ma coupe...ma coupe où les liqueurs n'ont plus de goût.

TOU FOU

(*Trang she Ro-tsie*; ts. 10, p. 4.)

Les jours et les nuits, alternant, vont et viennent, pareils à la navette du tisserand. La tristesse morne et le silence de la douleur règnent dans le pavillon de l'aban-

donnée. Elle reste immobile tout le jour, les yeux fixes, et ses larmes même ne coulent plus. Mais, dans son cœur, le feu du désespoir et les regrets de l'amour perdu ont peu à peu fait fondre son orgueil et sa jalousie.

Un soir enfin, la suivante Eternel-renouveau introduit dans le pavillon le paisible Kao Li-che. Bracelet-de-Jade se lève joyeusement et, pour la première fois depuis son départ du Palais, un sourire entr'ouvre de nouveau ses lèvres pâlies.

— Te voici, Li-che? Je suis heureuse de te revoir. Tu me rappelles de si beaux jours !

— Je me prosterne devant Notre Mère...

— Relève-toi et viens t'asseoir à la place d'honneur...

— Comment oserais-je ?

— N'approches-tu pas du Seigneur Notre Roi ? Comment pourrais-je te donner d'autre place que la première ! As-tu quelque message du Maître ? Sa santé...

— Le Seigneur des Dix-mille années est las de la vie. Il demeure tout le jour assis dans sa chambre dorée, rêvant et soupirant...

— Le bonheur... commença Bracelet-de-Jade qui s'arrêta aussitôt.

Mais le visiteur avait deviné sa pensée. Il poursuit :

— La princesse de Kwo a quitté le Palais. Et l'autre jour, comme je me tenais silencieux, aux côtés de notre Seigneur, j'ai entendu ses lèvres murmurer le nom de Notre Mère.

— Hélas ! se peut-il qu'il pense encore à moi ?

— L'esclave que je suis est sot et illettré. Notre Mère connaît le Cœur Sacré.

Comme elle garde le silence, il poursuit plus lentement :

— Un cadeau, une offrande présentée à l'heure propice émeuvent tous les cœurs, et nous valent même la bienveillance des dieux.

— Quel objet puis-je donc lui offrir ? Existe-t-il une chose qui soit assez douloureuse pour émouvoir le Maître

du Monde, assez désolée pour répondre à la lassitude de mes sentiments?

Il hoche la tête. Elle continue :

— Et puis, tout ce que je possède, c'est Lui qui me l'a donné. Les diamants de mes larmes ont cessé de couler; je ne peux même plus les offrir sur un plateau d'or...je n'ai que mon corps... Mais j'y songe ! Mes nattes épaisses et parfumées, combien de fois ne les a-t-il pas caressées sur l'oreiller ? Combien de fois n'en a-t-il pas loué les boucles en nuages ? Donnez-moi des ciseaux, un miroir...

Et saisissant les objets que la suivante lui présente, elle coupe, non sans peine, la lourde corde soyeuse de sa chevelure. Ses pleurs, taris pour un temps, coulent de nouveau en regardant la tresse brillante qu'elle tient à deux mains.

— Tu m'avais fidèlement servie, au temps de mes années heureuses. Mon cœur saigne à me séparer de toi... Ah! chevelure ! Chevelure! De tout mon corps, je n'avais rien d'autre à donner au Sage Suprême. Il a fallu mon profond désespoir et mon désir de prouver ma loyauté. Kao Li-che, reçois mes cheveux et présente-les au Seigneur. Dis-lui que le crime de son humble concubine est tel que dix mille morts ne pourraient l'expier. Mais pour moi, vivante, de ne jamais revoir le Fils du Ciel, le tourment n'est-il pas plus grand que de subir des myriades de fois le châtiment suprême ? Offre-lui respectueusement mes cheveux, en souvenir de ma beauté, et pour qu'ils témoignent de mon repentir et de ma passion sans espoir.

Kao Li-che, agenouillé, reçoit à deux mains le gage précieux :

— O Mère ! Ne laissez pas le chagrin troubler votre esprit. Votre esclave retourne en hâte, lourdement chargé du trésor inestimable. Il fera devant le Seigneur un rapport véridique.

Il se relève, saluant encore et s'éloigne, laissant Bracelet-de-Jade assise, la tête dans les mains, sanglotant.

Les mèches courtes de ses cheveux la parent d'une innocence enfantine. La grâce frêle de sa nuque désolée ajoute un charme subtil à la séduction qui émane de tout son corps parfait.

IX

Assis, toujours seul, je demeure écrasé de chagrin ; mes cheveux grisonnants flottent en désordre sur mes épaules.
Dans la salle vide, voici que la deuxième veille a sonné.
Sous les ruissellements de la pluie, les fruits de la montagne se détachent et tombent.
Autour des flambeaux, les insectes voltigent avec un bruissement triste.
Pourquoi faut-il que les cheveux blanchissent, que notre vie s'épuise, et que nous ne puissions jamais nous retenir sur cette pente fatale ?
Tout l'or du monde, hélas ! ne saurait accomplir ce prodige.
Pourquoi faut-il que, pour guérir la mélancolie de l'âge déclinant,
Un seul moyen demeure : supprimer notre vie ?

WANG WEI
(*Trang she Ro-tsie* : ts. 8, p. 4.)

Dans le clair et gai soleil de cette fin de journée, la brise fraîche agite les lourds rideaux de brocart bleu et or suspendus entre les hautes colonnes empourprées de la Salle du Trône. Aux battements de l'étoffe, la lumière et l'ombre jouent sur les nattes, les tapis d'or rouillés à dessins verts et les socles de pierre sculptés soutenant les hautes colonnes laquées. Au dehors, dans les buissons, les oiseaux chantent éperdument par couples, grisés par la saison et la vive clarté. Les fleurs des parterres rivalisent d'éclat et de beauté.

L'audience était finie depuis longtemps et, cependant, le Fils du Ciel était encore assis, immobile, sur le haut siège de jade et d'or. Il songe mélancoliquement :

— Toute action incorrecte provoque à coup sûr tristesse et regrets. L'on accuse tous les autres, mais le mal est commis. Les conséquences se propagent sans arrêt.

Ainsi, la pierre jetée dans l'eau calme d'un étang forme des ondes circulaires qui vont s'élargissant et que rien n'arrête... Et cependant, l'herbe fraîche revêt les prairies d'un manteau sans prix. Les buissons se parent de leurs floraisons les plus rares. La douceur de l'air trouble même le cœur des vieillards. L'on voudrait avoir des ailes pour planer dans l'azur. Le cœur déborde de tendresse... A quoi bon ? L'orgueil et la jalousie de Bracelet-de-Jade n'ont pu supporter de me voir goûter un instant de plaisir en dehors d'elle. Et maintenant elle n'est plus là ; et, devant les plus adorables paysages, je n'ai que des regrets. Son frère, ce matin, m'a fait demander l'autorisation d'expier le crime de sa famille en s'exilant sur ses terres... J'ai refusé de le voir...

A ce moment, un eunuque monte les degrés de la Salle et s'agenouille près de l'entrée. Le Souverain le regarde sans le voir. Après un instant, le serviteur dit :

— O Dix-mille années! Dans les coupes de jade, le vin refroidit ; et les mets préparés sur les plateaux d'or sont changés d'instant en instant... La santé du Fils du Ciel... Le Palais m'a envoyé...

Le Souverain, troublé dans ses rêves, se redresse et son œil lançe des éclairs :

— Qui t'appelle ? Holà ! Mes gardes !

Au premier mot le capitaine des gardes accourt, casque en tête, l'épée à la main. Le Fils du Ciel, d'un geste, désigne l'esclave :

— Cent coups de bambou, et la servitude militaire sur les frontières.

— J'obéis au décret, répond l'officier en s'inclinant. Il fait un signe, et le coupable le suit en tremblant. Le Souverain resté seul, murmure amèrement :

— Me nourrir ! Des mets célestes et des boissons féeriques même ne sauraient me tenter...

Le jour coloré, peu à peu, fait place au crépuscule orangé, puis à la lumière d'argent de l'astre des nuits.

L'accablé reste sans mouvement, laissant son âme s'évader d'un corps que rien dans la vie ne pouvait séduire.

Des pas, enfin, glissent sur les dalles, et Kao Li-che paraît, s'agenouillant et attendant en silence d'être interrogé. Il porte, sur un plateau finement ciselé, le présent de celle qui n'était plus Seconde Impératrice.

Le Souverain s'aperçoit enfin de sa présence :

— Que fais-tu là, et quelle offrande m'apportes-tu ?

— Les cheveux de Notre Mère, répondit l'autre simplement.

— Comment ? Les cheveux de Bracelet-de-Jade ? demande le Fils du Ciel dans sa surprise.

— Notre Mère m'a dit qu'elle se haïssait d'avoir causé un instant de déplaisir au Cœur Sacré. Son crime méritait dix mille morts. Mais l'exil hors du Palais, et le désespoir de ne plus voir la Figure divine sont des châtiments plus rudes que des myriades de morts. Ne pouvant rien offrir qui ne fût un cadeau de Vous, elle a coupé ses cheveux en gage de son repentir et de sa passion profonde.

Un sourire ému entr'ouvre les lèvres du Souverain, pendant qu'il prend avec vénération les lourds cheveux et les porte jusqu'à son visage :

— O bien-aimée ! s'écrie-t-il enfin. O natte toute imprégnée de son parfum ! Tu es une partie d'elle-même et je suis bouleversé en te touchant. Ma mélancolie se dissipe et mon cœur apaisé rappelle de nouveau mon âme vibrante de passion. Mais hélas ! tu ne pourras plus nouer tes cheveux en deux touffes pareilles aux yeux des cigales ! Je ne reverrai plus les nuages harmonieux de ta haute coiffure !

Kao Li-che, à ce moment, se permet d'interrompre la rêverie de son Maître :

— O Dix-mille années! Puisque Notre Mère est pardonnée, pourquoi maintenant la tenir éloignée des jardins ? Criminelle, sa faute a été punie. Repentie, ne convient-il pas de la rappeler ? Le Ciel lui-même n'agit-il pas

ainsi ? Je supplie Votre Sagesse de se délivrer ainsi de la tristesse qui l'assaille.

— Kao Li-che, je suivrai ton conseil. Cours ! Va la retrouver au palais des Cinq-chênes, et guide-la sans tarder près de moi.

— J'obéis au décret !

Et se relevant, le Chef des Serviteurs s'éloigne en se hâtant.

Dans l'ombre de la Salle du trône, les lances d'argent de la lune tournent lentement. Dans le lointain enfin, parmi les arbustes du jardin, paraissent et disparaissent des lanternes rondes tendues de gaze rouge. Elles approchent, teintant de mille nuances les fleurs endormies.

D'un char léger, fait de soie couleur d'acacias et de martin-pêcheurs, descend Bracelet-de-Jade, toute enveloppée de voiles transparents. Elle accourt, légère, s'agenouiller aux pieds de son impérial amant, sanglotant et disant :

— Votre Humble esclave a vu le Fils du Ciel. Maintenant elle peut mourir. Les ombres même de la mort ne pourront obscurcir ma dernière vision.

Le Souverain se penche pour la relever :

— Pourquoi de si tristes paroles ? Oublions tous les deux ce qui fut l'erreur d'un instant, et ne parlons plus jamais de cette tristesse. Ma peine est apaisée sous tes regards, comme la neige se fond au soleil.

— Notre amour, après la souffrance de la séparation, revient mille fois plus profond...

Le Souverain tend son âme aux harmonies de la voix aimée. Ses yeux festoient du cher visage et de la grâce infinie du corps mystérieux sous les soies brillantes. Ses mains caressent lentement les bras dont le contact l'inonde d'une griserie où sa raison se noie ; elles attirent la Retrouvée... La passion pâlit leurs visages graves et noircit leurs yeux étincelants. La création de l'Univers se renouvelle dans cette communion solennelle.

X

Vivre dans le siècle, c'est rêver un long rêve.
Pendant que l'on s'agite confusément, notre vie s'épuise et prend fin.
Voilà pourquoi, jusqu'au déclin du jour, je me suis grisé,
Puis, glissant peu à peu, je me suis endormi au pied des colonnes de la façade.
Un bruit, devant la salle, m'a réveillé :
Des oiseaux chantent parmi les fleurs.
Je demande, surpris : « Dans quelle saison sommes-nous donc? »
Seule, la brise printanière me répond par la voix des loriots.
Dans mon attendrissement, je vais peut-être soupirer.
Mais, en hâte, je me penche de nouveau vers le vin,
Et je chante à pleine voix un hymne à la lune brillante...
Quand mon chant s'achèvera, j'aurai de nouveau perdu conscience de moi-même.

LI-PO
(*Trang she Ro-tsie* ; ts. I. p. 5.)

Les nombreux passants qui flânaient toujours sur la Place du Marché-des-légumes, à la capitale, s'arrêtaient ce jour-là, non sans surprise, devant le Pavillon-du-Bonheur-sans-limites, la maison de liqueurs la plus renommée de la capitale. Un tapage inusité retentissait dans la salle supérieure. Et comme les nouveaux venus demandaient quelle était la cause de tout ce bruit, les « coureurs-de-salle » leur répondaient :

— Ce sont les « Huit Immortels dans le vin » qui donnent un dernier festin à leur ami Ro Tche-tchang, de la Forêt-des-pinceaux.

— Un dernier festin ? demandait-on.

— Mais oui, vous ne savez donc pas qu'il quitte la Cour et se retire dans un monastère du Tao, pour étudier la doctrine du Sage Lao-Tse ?

Dans la pièce du haut, Rwo Tche-tchang était assis à la place d'honneur, ayant à sa droite le prince de Jou-yang, petit-neveu de l'Empereur. A sa Gauche, était Li Ti, qui venait d'être nommé Ministre de la Gauche. Puis venaient Tsrwei Tsong-tche, duc de Tsri, et connu pour

sa beauté rare ; Sou Tsinn, fervent Bouddhiste, Gardien suprême du Prince Impérial ; Li Po, toujours entre deux vins ; Tchang Siu, constamment grisé par les beautés de l'écriture, et transporté par l'enthousiasme au point d'en oublier les rites ; Tsiao Swei, qui ne pouvait dire un mot quand il était à jeun, mais dont les reparties vives partaient comme des vols de flèches quand il était ivre. Il y avait encore Tou Fou, censeur et poète ; Mong Rao-jann, dont l'inspiration fraîche et délicate était alors célèbre à la Cour et dans tout l'Empire ; Wang Tchrang-ling renommé pour ses stances impeccables.

Les poésies et les chants déjà se mêlaient aux plaisanteries et aux joyeux propos. Chacun riait aux larmes de la dernière aventure de Rwo Tche-tchang :

— Figurez-vous, racontait-il, qu'il y a trois jours, je revenais d'une excursion dans la montagne. J'étais, bien entendu, enthousiasmé par la splendeur de la Nature et par le vin généreux du monastère... Je roulais sur mon cheval, voyant partout des étoiles, quand, m'étant penché pour admirer la lune naissante dans le miroir d'une citerne, je voulus, dans l'excès de mon amour, embrasser l'astre des nuits... et je me réveillai le lendemain matin au fond du puits heureusement presque vide, la moitié du corps baignant dans l'eau glacée.

Quand les rires furent un peu calmés, le prince de Jou-yang s'écria :

— Et moi, savez-vous ce qui m'est advenu au dernier festin de l'Empereur ? J'avais tellement bu que je ne pouvais plus bouger. Quand le signal fut donné de se lever, impossible de remuer. Le Fils du Ciel était debout, et moi j'étais encore assis ! C'était la mort, si je n'avais eu l'idée de me laisser rouler à terre et de frapper le sol avec mon front, feignant de refuser mon pardon afin de pouvoir rester à terre. Notre Sage Souverain a bien vu la vérité. Il a ri, et, donnant l'ordre de me soutenir jusqu'à mon équipage, il ajouta qu'il m'enverrait un jour gouverner

la province de *Tsiou-tsiuann,* « La source-du-vin ».

— Et notre ami Li Po ! clame Wang Tchrang-Ling, vous a-t-il décrit sa figure incroyablement comique quand, appelé l'autre jour pour une promenade en bateau sur le lac des Lotus blancs, on l'amena, ivre comme de coutume, jusqu'à l'embarcadère. Notre nouveau maréchal, Kao Li-che, le soutenait. Mais jamais on ne put réussir à le faire monter dans la Barque Sacrée !

— En vérité ! En vérité ! chante Tou Fou au milieu des exclamations joyeuses, vous êtes vraiment des Immortels dans le vin, et je veux chanter vos originalités afin que, jusqu'à la fin de l'univers, vos noms soient célébrés. Ecoutez tous :

O Rwo Tche tchang! Tu es sur ton cheval comme sur une jonque ballottée par les flots !
Tes yeux voient des fleurs. Tu tombes au fond d'un puits, et tu sommeilles même dans l'eau froide !

Le prince de Jou-yang épuise trois boisseaux de liqueur avant de se prosterner devant le Ciel.
Sur son chemin, il voit un pressoir, et l'eau lui vient à la bouche.
Il déplore de ne pouvoir échanger son fief contre celui des Sources-du-vin.

Li Ti, le ministre-de-gauche, pour l'enthousiasme d'un jour de fête, dépense des myriades de *tsienn.*
Il boit comme une baleine géante, et viderait bien cent fleuves de vin.
Il lève sa coupe, et, dans la joie de la connaissance universelle, il déclare avoir fui pour toujours la sagesse de la sobriété.

O Tsrwei Tsong-tche, élégant, gracieux, dans tout le charme de tes jeunes années !
En levant ta coupe, tu montres le blanc de tes yeux, car tu contemples le ciel azuré ;
Et tu brilles comme un arbre de jade qui se balancerait dans le vent.

Sou Tsinn a jeûné longtemps devant le Dieu Fo voilé,
Et même dans son ivresse, de temps en temps, il aime à s'isoler dans une méditation.

Pour toi, Li Po, dans un boisseau de vin tu trouves cent poèmes.
Mais, sur le marché de Tchrang-ngann, tu dors sous toutes les tables,
Et quand le Fils du Ciel t'appelle, tu ne peux même pas monter dans sa barque,
Et tu balbuties : « Votre humble sujet est un Immortel dans le vin ! »

Tchang Siu, après trois tasses, acquiert une connaissance divine de l'écriture rapide.
Il rejette son bonnet et laisse voir son crâne, même aux princes et aux ducs.
Et les traits parfaits tombent sur le papier, légers comme les nuées et les vapeurs.

Pour toi, Tsiao Swei, après cinq boisseaux, tu te carres sur tes coudes,
Tu bavardes à haute voix, et tu discutes avec violence, à la grande stupeur de ceux qui sont assis sur les quatre côtés de la table.

Les applaudissements éclatent, pendant que Mong Rao-jann achève d'écrire sur le mur blanc les strophes de Tou Fou, à côté de cent autres poèmes.

— Admirable! Admirable ! dit l'un... et voyez comme il a disposé les noms selon le rang : d'abord Rwo Tche-tchang, membre de la Forêt-des pinceaux; puis le prince, le ministre, le duc... quel souci des rites, même dans l'excitation de l'ivresse et de l'inspiration poétique.

Les exclamations se calment quand, sur la place, retentissent soudain des cris et des appels, avec le bruit d'une cavalcade, et des grincements de roues. Un des hôtes ouvre une fenêtre et s'écrie :

— Un convoi des frontières. Allons voir de plus près.

Et, renversant leurs coupes dans leur hâte, les convives descendent l'étroit escalier, traversent la place, et s'alignent parmi la foule, le long de l'espace vide que les longs fouets de la police gardent contre l'envahissement des curieux.

Des troupes victorieuses revenaient d'une expédition

dans le désert de Mongolie contre le *Chann-yu*, le Khan des *Rwei-Rou.* Les hommes, dont les cuirasses étaient couvertes de poussière, portaient la longue lance à crochet et la lourde épée, avec l'arc et le carquois. Ils étaient chargés de fourrures précieuses, avec des ornements d'or et d'argent, dépouilles de l'ennemi. Mais le plus lourd du butin se trouvait sur les chariots qui suivaient le convoi.

Les acclamations retentissent sur le passage des vainqueurs. Les femmes, toujours amoureuses de la force et du succès, laissent sans pudeur leurs regards s'attarder sur les heureux guerriers.

Derrière le premier régiment, un char passe, portant une caisse à claire-voie dans laquelle se tient accroupi un officier à la figure noble et ouverte, quoique assombrie par la honte et la mélancolie.

Li Po ne peut s'empêcher d'éprouver aussitôt une sympathie profonde pour le captif. Il s'avance, questionnant les gardiens. Mais l'officier lui-même répond d'une voix d'airain :

— Je suis Kwo Tse-y. Mon cheval a été tué sous moi et m'a immobilisé sur le sol en tombant. Fait prisonnier, et délivré par nos troupes, je dois être exécuté sur la place publique pour effrayer les soldats tentés de se rendre à l'ennemi.

Li Po n'en demande pas davantage. Il crie aux gardes :

— Arrêtez ! Arrêtez! Je me porte caution de cet homme. Ouvrez sa cage, et si, demain, le Fils du Ciel ne m'a pas accordé sa grâce, il reviendra, ou bien je périrai à sa place.

L'escorte s'arrête, irrésolue. Mais la foule connaît la faveur illimitée dont jouit le poète et crie :

— Oserez-vous désobéir au plus illustre membre de la Forêt-des-Pinceaux ?

Le chef donne un ordre bref et la cage est ouverte. Kwo Tse-y, sautant à terre, court s'agenouiller devant son

libérateur, lui exprimant sa reconnaissance. Mais Li Po l'interrompt :

— Aujourd'hui, dans la paix profonde, les lettrés sont tout-puissants. Mais, vienne le temps des troubles, et les guerriers auront à leur tour le pouvoir du bien et du mal. Et je suis sûr que vous ferez le bien.

Il entraîne son nouvel ami, encore étourdi de surprise, jusqu'à la table du festin que les autres convives animaient déjà de leurs rires.

Quelques instants plus tard, des appels de trompette et des éclats de gongs se font entendre de nouveau. Tout le monde se précipite vers les panneaux ouverts des fenêtres. Mais cette fois la foule restait silencieuse, et pas une acclamation n'accueille le cortège, à la tête duquel chevauche un gros homme vêtu de somptueuses robes, et dont le cheval peut à peine soutenir le poids.

Un héraut de la Cour le précède, agitant un drapeau brodé d'or et crie :

— Place ! Place au nouveau Prince Seigneur du fief de Tong-ping !

Il y eut un murmure dans la salle :

— Ngann Lou-chann possesseur d'une partie de l'Empire, oh !

Kwo Tse-y regarde avec intensité le visage du Barbare et dit à voix basse :

— Ainsi, voilà ce Ngann Lou-chann ! Quelle est donc sa valeur pour qu'aujourd'hui un fief lui soit donné ? Son visage porte les marques profondes de la rébellion. Il bouleversera l'univers... Son cœur sauvage est celui d'un loup !

— Chut ! Prenez garde ! dit un voisin. Il est puissant : que personne ne vous entende...

Les convives retournent silencieux à leurs places et, pendant quelques instants, les liqueurs restent dans les coupes. L'heure approche d'ailleurs de la séparation. Alors le prince de Jou-yang se lève et dit, d'un ton solennel :

— Au nom du Seigneur des Dix-mille années !

Chacun aussitôt se lève. Le prince, tirant de sa poitrine une enveloppe de soie carminée, de la couleur impériale, annonce encore :

— Un message du Seigneur notre Roi pour l'immortel Rwo Tche-tchang !

Celui-ci, aussitôt, s'agenouille. Le prince, debout, continue :

— Notre Maître, ayant reçu en audience solennelle le plus savant des membres de la Forêt-des-Pinceaux, m'a spécialement chargé de lui remettre au milieu de vous tous, au moment où nous le quitterons, un poème d'adieu qu'il a composé de son Pinceau Sacré, en témoignage de ses regrets et de son estime pour notre ami. Ecoutez tous :

A RWO TCHE-TCHANG, QUI SE RETIRE DU MONDE

Tu nous quittes, au plus haut de ta gloire, pour te fondre dans la Voie.
Dans la sagesse de ton grand âge, tu déposes enfin tes épingles de tête.
Mais nous, comment ne pas déplorer le départ du plus Sage d'entre nous ?
Quel est l'homme qui aura l'élévation et la pureté de ton cœur ?

Déjà, au cours de tes fonctions, je l'avais remarqué, un souffle mystérieux t'animait.
Il t'entraîne à quitter le monde, à dépouiller tes vêtements de pourpre.

Solitaire désormais, tu prendras ta nourriture sous le Portique azuré du Ciel.
Pendant que tes amis, assemblés, clameront toujours leur chagrin profond d'être privé de toi (1).

XI

Devant mon lit, l'éclat de la lune brillante se répand,
Pareil à la gelée blanche sur le sol.

(1) Poésies de l'Empereur Ming Rwang-ti (*Trang she*; ts. I ; p. 10.

Je lève les yeux pour contempler l'astre brillant...
Alors je pense à mon village natal, et ma tête s'incline.

LI-PO

(*Trang she Ro-tsie*; ts. 4, p. 4.)

A l'abri des rideaux transparents de l'alcôve, Bracelet-de-Jade repose dans la joie du bonheur reconquis. Mais son sommeil est agité. Son âme inconsciente, qui veille sans cesse, est inquiète et voudrait s'attacher à jamais celui dont l'amour la brûle. Elle redoute les poisons de lassitude inexpliquée qui corrompent trop souvent toutes choses dans les replis les plus profonds du cœur humain. Elle rêve, enfin, de surprendre son ami par un aspect imprévu d'intelligence ou de beauté, par une séduction inattendue qui précipite le cours trop paisible d'une passion déjà ancienne.

Son corps retombe tout à coup, immobile, car son âme amoureuse et craintive, délivrée, a brusquement quitté la Terre et vole dans l'azur sombre de la nuit, jusqu'au Palais de la Passion, la Lune, qui brille comme une cymbale dans le Vide.

La douce fée, Tchrang-ngo la Toute-belle, l'aperçoit dans la clarté pure que la poussière du siècle ne peut ternir. Elle descend en souriant les marches de son Trône, suivie de ses deux favoris, le Lièvre-de-Jade qui prépare ses filtres d'amour dans un mortier de diamant, et le Crapaud d'or, dont les chants cristallins ravissent l'immensité nocturne.

Devant le palais, sous un bosquet d'arbres *So-lo*, de canneliers de cinabre et d'ormes argentés, des coussins forment une couche aux mille couleurs, vers laquelle la Fée conduit sa visiteuse. Bracelet-de-Jade veut s'agenouiller, mais Tchrang-ngo la retient :

— Ton âme passionnée t'élève déjà bien au-dessus de l'humanité. La profondeur de tes sentiments ainsi que leur durée te vaudront d'être un jour une des nôtres... D'ailleurs, n'es-tu pas l'épouse du Maître de la Terre ?

Assieds-toi près de moi. Je t'ai fait venir pour te donner ce que tu désires.

Pendant qu'elle parle, survient une troupe de jeunes femmes d'une beauté inexprimable, ornées de vêtements transparents sur leurs corps impalpables; les unes portent des instruments de musique, d'autres des écharpes de danse. Le prélude d'une mélodie rare se fait entendre. Les voix des Immortelles s'élèvent, impeccables et bouleversantes. Les danseuses évoluent.

— C'est l'hymne des Robes-diaprées et des Echarpes-de-plumes. Ne l'oublie pas...

Avant que Bracelet-de-Jade, grisée d'harmonies, puisse remercier la Fée, l'univers brusquement s'assombrit autour d'elle, et la dormeuse, accoudée, se réveille dans sa chambre silencieuse où, par delà le brouillard épais des rideaux du lit, vacille la faible lueur d'une veilleuse.

Dans sa crainte qu'un bruit humain vienne abolir la vision céleste, elle se lève et s'enveloppe frileusement d'une large robe vert pâle lamée d'argent. Puis elle penche, vers la flamme de la veilleuse, la mèche d'un flambeau de cire pourpre, et s'assied devant sa table.

Par les panneaux des fenêtres, grands ouverts sur les jardins, des lucioles de feu entrent et volètent, pareilles à des étoiles éparses dans la nuit. Elles se posent sur les fleurs qui s'épanouissent dans les vases d'or ciselé : les pétales aux nuances délicates semblent alors émettre une lumière magique. Puis, effrayées soudain, elles tourbillonnent pour aller piqueter de points de feu la ligne des sculptures sur les panneaux ajourés.

Mais Bracelet-de-Jade ne les voit pas. Elle avait déjà broyé l'encre sur la pierre creusée, et, sur un papier couleur des pêchers en fleurs, elle trace rapidement les idéogrammes sacrés qui renferment toute la vie de l'âme : pensée, poésie, musique.

Quand une clarté grise blanchit le ciel à l'orient, annonçant la venue prochaine des feux de l'aurore, l'impéra-

trice écrit encore. Le soleil s'est échappé de sa demeure nocturne ; ses rayons d'or illuminent le monde. Les suivantes impériales, entrant à tout petits pas pour épier l'éveil de leur maîtresse, restent immobiles de surprise, car des feuillets de papier jonchent le sol, et le flambeau de cire brûle toujours, en grésillant.

Bracelet-de-Jade a fini. Elle se retourne :

— Vite ! Toi, Eternel-Renouveau, cours prévenir Li Kwei-niènn, notre maître de musique, qu'il vienne sans retard ! Et toi, Prunier-en-fleurs, va prier Kao-Li-che de dire au Fils du Ciel que je donne une fête ce soir dans le Palais Qui-domine-l'univers. Fais aussi prévenir nos amis les poètes, car le souvenir de cette soirée doit être impérissable.

Elle presse si bien ses suivantes que sa toilette était achevée quand Li Kwei-niènn, suivi des « Frères du verger des poiriers », se présente devant la terrasse.

La jeune femme sort aussitôt, tenant à la main les feuillets où son œuvre était notée. Recommandant le silence et le secret aux musiciens, elle les entraîne dans un coin reculé des jardins, sur un haut pavillon bâti au coin de la muraille.

Or, pendant que les instruments s'essayaient à la mélodie céleste, un promeneur passait le long du fossé bordant le mur de briques grises. Il entend les accords divins et s'arrête. Tirant alors une petite flûte de sa ceinture, il profite de l'inattention des musiciens pour s'associer à eux, dérobant ainsi le motif sacré.

XII

O chants élégants ! Flûtes énervantes ! Harmonies rares des violons et des flûtes !

Et, sous les flambeaux d'argent, l'éclat des coupes d'or, et la splendeur des jeunes femmes aux sourcils couleur de martins-pêcheurs !

O gloire de servir notre Seigneur, le Maître du Monde ! Faut-il donc vraiment qu'un tel jour prenne fin ?...

La Voie Lactée pâlit ; le ciel s'éclaire ; et nous voici encore assis : l'ordre du départ n'a pas été donné.
Dans la douce aurore printanière, par-dessus les murailles, la lune quitte le ciel. Tous les convives sont étourdis de joie !

TCHRENN TSRANN
(*Trang she* ; Ts. 6, p. 10.)

Le crépuscule envahit les jardins du Palais. Au bord du lac, les saules ont pris une couleur d'or jaune. Des arbres en fleurs voltige une neige parfumée. Des martins-pêcheurs passent comme un éclair d'azur, pour venir se nicher sous les balustrades des terrasses. Les ondes attiédies de la brise vespérale apportent de tous les pavillons le faible et doux écho de chants et de rires.

Au pied des marches de marbre du Palais qui domine l'univers, les princes et les poètes conviés à la fête sont groupés, attendant le Souverain, et causant à mi-voix.

Des pas enfin retentissent sur les dalles. Au détour des buissons paraît d'abord Kao Li-che en uniforme de maréchal. Puis le Fils du Ciel avance dans toute la majesté de ses robes de gaze carminée, brodées de roches et de bambous d'or. Une perle géante orne le front de son bonnet noir dont le nœud se détache, raide comme des ailes, derrière la tête. Plusieurs dames du palais, choisies pour leur beauté exquise, le suivent, gracieuses, en échangeant mille plaisanteries.

Les courtisans vont s'agenouiller, mais le Maître les retient :

— Pas de rites ici ! Nous sommes tous des amis.

Il monte les marches roses et pénètre dans l'immense salle, suivi de la foule somptueuse. Sur les boiseries couvrant les murs des scènes se déroulent en laque verte, or ou argent : chasseurs poursuivant le gibier ; humbles pêcheurs relevant leurs filets : ou groupes amoureux parmi des floraisons. Par les panneaux relevés, l'on voit, par-dessus le lac et les arbres des jardins, le fleuve et la campagne vers le nord ; et, vers le sud, la ville et ses

hautes tours, sur le fond bleuté des monts Tchrong-nann.

Kao Li-che indiquant à chacun sa place, le signal est donné de s'asseoir, et le festin commence. Les liqueurs circulent librement, et bientôt l'enthousiasme et la gaieté dissipent la contrainte qu'impose la majesté souveraine.

Cependant, la musique ne cesse de jouer, et les haut-bois persistants bercent l'esprit de leurs rythmes magiques. Alors la Cinquième Impératrice, Visage-de-Nuée, qui avait autrefois attiré l'attention du Dragon par la grâce de ses danses, se lève brusquement, et court au milieu de la salle. Tournoyant lentement sur elle-même, elle fait flotter ses écharpes de soie. Mais, soudain, la mélodie se transforme et le silence se fait dans la salle, car, dès les premières mesures, les auditeurs ont perçu la nature divine de la symphonie nouvelle. Inspirée par le rythme et par l'admiration de la Cour, la Cinquième Impératrice modifie ses pas, illustrant de ses gestes les images évoquées par l'orchestre. Immobile, agitant faiblement ses bras gracieux et sans force, elle s'arrête par moments, pour reprendre avec vivacité le rythme, comme si elle était emportée par une bourrasque. Un instant, elle s'incline comme appesantie par une mélancolie sans bornes. Elle enroule enfin ses écharpes autour de son visage, et, la tête baissée, elle court avec un petit rire et reprend sa place au festin. Les louanges éclatent comme le tonnerre, et leur écho se prolonge sous les poutres dorées du plafond.

Bracelet-de-Jade est restée silencieuse et le Fils du Ciel, craignant d'éveiller sa jalousie, n'ose donner libre cours à l'admiration qu'il éprouve pour la danseuse. Aussi la surprise suspend-elle les voix quand la favorite, se levant, détache l'un de ses lourds colliers de perles et le passe au cou de Visage-de-Nuée.

Dans le silence que l'étonnement provoque, l'on perçoit alors, comme dans le lointain, les harmonies en sourdine

des instruments, et, soudain, la voix pure de la Beauté s'élève :

EN HOMMAGE A VISAGE-DE-NUÉE

Tes manches de gaze exhalent des parfums, des parfums qui ne se fanent point...
Te voici d'abord un lis d'eau empourpré, toute auréolée de tes écharpes de soie, et comme baignée d'une lasciveté automnale.
Pareille maintenant au léger nuage arrêté sur un sommet de montagne, et qui, soudain, tournoierait à la brise...
Te voici enfin, sur les bords d'un étang, tendre saule pleureur incliné pour la première fois vers les eaux (1).

Elle se tait, mais la douceur poignante de la mélodie avait atteint le cœur de chacun des convives, et les seuls applaudissements qu'elle reçoit sont les larmes qui roulent de tous les yeux.

Le Fils du Ciel est bouleversé d'amour devant cette séduction nouvelle. Il est aussi touché de ce témoignage étrange de repentir pour l'accès de jalousie qui avait changé en douleur toute la joie de la fête au Ruisseau-des-Mélodies. Il regarde son amie, et ses regards, chargés d'un feu plein de douceur, pénètrent jusque dans le mystère de l'âme aimée. Il n'y voit que tendresse et passion.

Cependant, l'émotion s'est un peu calmée ; la parole est revenue aux admirateurs et les questions se croisent :

— Qui a pu composer une mélodie aussi rare ?

— Qui a donc inventé cette danse merveilleuse ?

Alors l'Impératrice raconte son rêve, et chacun, balançant la tête, répète à demi-voix :

— Naturellement ! Elle est une fée. Nous le pensions, mais sans en être sûrs. La preuve en est faite aujourd'hui, car aucun talent humain ne pourrait atteindre à tant de beauté !

Cependant le poète Tou Fou s'est levé, et l'on se tait pour l'entendre. Choisissant audacieusement le rythme

(1) Poésies de la Seconde Impératrice Yang Kwei-fei. (*Trang she*; ts. I, p. 20.)

même et le motif célestes que l'orchestre poursuit encore en sourdine, il déclame :

EN ÉCOUTANT CHANTER LA FÉE YANG

La plus belle de tous les âges a chanté !
Elle est debout, seule, laissant voir ses dents éclatantes.
Les princes, dans la salle, ont l'âme déchirée : ils demeurent silencieux et sans joie.

Dans l'immensité claire de la campagne,
Le fleuve et la ville sont enveloppés, comme de soie blanche, par le clair de lune.
C'est l'heure où la nuit transparente se lève...

Les coupes de jade sont délaissées depuis longtemps.
Les hautbois d'or résonnent, grisants, dans l'ombre du Palais.
Mais les auditeurs, immobiles, sont écrasés de mélancolie.
Les vieillards déplorent le crépuscule de leurs années.
Les guerriers vigoureux, bouleversés, versent des fleuves de larmes ;
Et tous, dans leurs cœurs, où la connaissance est effacée, ils ressentent une angoisse voisine de la mort (1) !

Les murmures d'admiration éclatent de toutes parts. Le Souverain enthousiasmé répète chacune des stances, et son esprit délicat se grise de la liqueur subtile. Il dit enfin :

—Aucun don ne saurait égaler ton talent, ô Tou Fou! Que vaut le titre de prince comparé à ta gloire ? Poète! Tu serais digne d'être un immortel dans les Cieux. Mais n'as-tu pas, déjà, la véritable immortalité, celle de tes œuvres et de ton nom qui ne pourront jamais s'effacer dans la mémoire des hommes.

Bien des buveurs se hâtent d'inscrire sur leurs éventails le poème de Tou Fou et les paroles du Sage, ils craignent que leurs mémoires infidèles ne leur permettent pas de les transmettre sans défaut à la postérité jalouse.

Mais le Maître du Monde, habile à verser dans les

(1) Poésies de Tou Fou (*Trang she*; ts. 8, p. 34.)

cœurs le baume des louanges, se tourne vers Li Po, et lui dit :

— Et toi, l'Immortel exilé, nous priveras-tu de t'entendre, et ne voudras-tu pas fixer pour toujours le souvenir de ce beau jour glorieux ?

Le gracieux poète se lève et s'incline, disant :

— Un regard du Souverain fait naître mon enthousiasme. Mais après les stances impeccables de mon ami, mes humbles compositions paraîtront bien ternes...

Cependant, sur un rythme léger, il chante :

LA MUSIQUE DANS LE PALAIS

Sur les arbres en fleurs (sont-ils de Jade ?) le printemps a ramené le soleil,
Et dans les châteaux d'or, la joie éclate de toutes parts,
Mais ce soir, dans le palais profond où l'aube n'a pas encore pénétré,
La nuit est toujours agenouillée devant le Fils-du-Ciel, ce Char-de-Lumière !

Les rires se détachent des paroles dites parmi les fleurs ;
Une grâce divine se dégage des chants sous les flambeaux.
Ah ! Que ne pouvons-nous retenir à jamais la lune brillante,
Et garder parmi nous la grisante Tchrang-ngo !

Les tentures brodées laissent passer la tiédeur d'un air embaumé ;
La gaze des fenêtres transforme la séduction du clair de lune ;
Les Fleurs du Palais rivalisent d'éclat, et leurs rires sont clairs comme le soleil.
Et pendant ce temps, mystérieusement, le printemps fait grandir les nélumbos sur les bords du lac.

Des arbres verdissants s'élèvent les chants des rossignols ;
Et nous, dans le pavillon que la nuit a bleui, nous admirons les danseuses.
Comparant en esprit la Lune sur les cerisiers et les pruniers inondés de clarté,
Aux soieries éclatantes qui chatoient l'une par l'autre !

Cette nuit, dans l'éclat des flambeaux innombrables,
Il est doux de causer deux par deux,
Dans la brise printanière qui envahit le Palais de Pourpre
Aux sons de la musique céleste qui emplit le Pavillon de Cinabre,

Les danseuses lascives semblent inspirées par le Ciel.
Les chants harmonieux nous bouleversent de désirs et de regrets,
Ils redoublent notre émoi dans cette nuit de lune et de fleurs,
Pendant que les beautés du Palais, avec des rires délicats, jouent à retrouver des objets cachés.

Mais la neige glacée de la lune s'épuise sur les pruniers en fleurs,
La brise printanière est plus fraîche sur les grands saules.
Les loriots dans les jardins essayent de nous griser de leurs harmonies ;
Les hirondelles, sous le toit, gazouillent et s'envolent.

Le soleil paresseux se lève enfin sur nos chants et notre festin.
Il éclaire ces fleurs nouvelles, les robes des danseuses qui provoquent l'amour !
Alors vient l'éblouissement, au ciel, de larges bandes diaprées ;
Et les ondes de la musique tourbillonnent dans la splendeur de la lumière.

Du vert-pâle des eaux, vers le sud, un souffle pur et frais nous parvient ;
Tandis qu'au nord, le rose des fleurs assiège les balcons.
Les roulades des loriots retentissent sur le lac Traï-tche,
Les phœnix chantent autour de notre palais dans l'île-des génies.

La Fée de la Lune a chanté de sa voix claire et pure comme le cliquetis de pendeloques de Jade !
O Vous, Etre céleste qui gouvernez notre globe aux mille couleurs !
O zéphyr de cette aube ! O Splendeur du Soleil !
Je vous adore de nous avoir donné l'éblouissement de ce festin dans la gloire éternelle du palais de Wei-yang (1) !

XIII

LA CHASSE

Heureux ceux qui sont nés dans un fort des frontières ! Ils grandissent d'année en année,
Sans connaître un seul mot de tous les livres écrits.
Ils ne font que poursuivre les animaux qui fuient, et luttent avec eux d'agilité légère.
Montés sur des chevaux barbares, gras en automne, ils volent sur la plaine blanchissante.

(1) Poésies de Li Po. (*Trang she* ; ts. 6, p. 37.)

Ils vont, chevauchant si vite que leurs ombres rapides peuvent
à peine les suivre.
De leurs fouets de métal, ils frappent la neige, au cliquetis de
leurs fourreaux d'épée qui tressautent.

Grisés de leur force, ils lancent leurs faucons, bien loin de toute
ville,
Et leurs arcs, bandés comme un croissant de lune, ne se détendent jamais en vain.
Deux grues cendrées, qui volaient haut, tombent, et leurs plumes
s'éparpillent.
Sur les bords du lac, les seigneurs immobiles regardent,
Au souffle rude du vent violent qui soulève le sable des dunes.

Le savant n'atteindra jamais au bonheur du brave nomade.
Quand, le soir, sur sa tête blanche, il laisse retomber le rideau
de l'alcôve, il se demande : « A quoi bon tant d'efforts ? »

LI PO
(*Trang she*; ts 6, p. 31.)

L'automne est venu, ramenant la saison des grandes chasses. Toutes les troupes de la capitale se sont ébranlées vers le nord-ouest, remontant la vallée de la Wei, jusqu'au confluent de la Prann, au milieu des montagnes boisées, des eaux torrentueuses et des rochers sauvages.

En silence, ces myriades d'hommes se divisent en deux masses qui s'avancent bientôt sur deux lignes séparées par plusieurs dizaines de lieues : ils forment enfin, en se rejoignant, un immense anneau.

Le Fils du Ciel et la Cour sont restés au point de départ, et les tentes bariolées de leur campement sont dressées dans une prairie close, au bord de la rivière bouillonnante.

Bientôt, un courrier vient annoncer que le cercle des rabatteurs commence à se resserrer. Le Souverain, alors, donne le signal. On lui présente un étalon noir harnaché d'or et de pourpre. L'animal fougueux ronge son frein, secoue la tête et couvre les assistants de sa blanche écume, pendant que son cavalier l'enfourche. Les princes et les ministres sont en selle déjà, brandissant leurs arcs

et leurs épieus. Les Officiers barbares de la Garde ne peuvent contenir leur joie débordante, et poussent des clameurs sauvages, galopant en rond, tenant sur leurs poings levés leurs faucons encore engourdis par le repos de l'été.

Les chasseurs partent enfin en lignes espacées, suivis de leurs écuyers qui ramasseront le fruit de leurs prouesses. Et bientôt, le sifflement des flèches se mêle aux appels des fauconniers, au galop furieux des chevaux, aux dernières plaintes des cerfs blessés à mort, et surtout aux cris de triomphe et de joie des vainqueurs.

Ici, un groupe de cavaliers s'arrête sur la pente rousse de la montagne, regardant le faucon qui vole au-dessus d'un lièvre bondissant de droite et de gauche. Le rapace s'abat enfin comme une balle de plomb sur la tête du fuyard, enfonçant ses serres dans les yeux terrifiés et frappant à coups de becs sur le crâne pantelant.

Plus loin, un tigre blessé est entouré d'archers qui se tiennent à distance et le criblent de leurs longues flèches. En vain bondit-il: les cavaliers légers l'évitent et, se retournant sur leur selle, lui décochent un trait meurtrier, pendant que les chiens le harcèlent et l'étourdissent de leurs aboiements.

Dans un bois, au bord d'une longue avenue, ouverte par le passage des animaux allant à la source, un filet à larges et fortes mailles de chanvre est tendu entre les troncs d'arbres, et déjà bien des chevreuils affolés sont venus s'y faire prendre. Au-dessus, entre les branches, un filet à mailles plus minces retient encore des faisans et des coqs des bois qui se débattent, essayant en vain de dégager leurs têtes ou leurs ailes.

Cependant la journée s'avance, et bientôt les clameurs des soldats annoncent la fin de la battue. Les cavaliers, alors,rentrent un par un au campement, et contemplent leurs écuyers déchargeant les innombrables victimes attachées sur les croupes de leurs chevaux.

Les grands feux pétillent joyeusement, et lancent des lueurs rouges dans l'obscurité grandissante. Chacun raconte ses exploits sans écouter le récit de son voisin.

Dans la grande tente de soieries multicolores qui abrite le festin du Fils du Ciel, les courtisans, encore en costume de chasse, sont assis sur des coussins. La vaisselle d'or, chargée de mets variés, est posée devant eux, sur un tapis de soie aux dessins mauve-pâle.

Le Fils du Ciel, enfin, dit à Kao Li-che de faire venir l'orchestre. Mais le Commandant de la Garde l'entend et, relevant sa tête blanchie, dit sévèrement :

— Les chasses d'automne sont un exercice pour l'armée. Nous n'avons dans nos camps d'autre orchestre que de tambours et de conques marines, comme il convient pendant une campagne.

Le Souverain sourit et répond :

— Les tambours me donneront le rythme.

Un instant après, des roulements assourdis résonnent derrière la tente, et le Souverain déclame :

Les arcs et les flèches imposent leur majesté à l'univers.
Etendards et pennons accourent des districts environnants.
D'un côté, l'on déploie les filets aux oiseaux.
De l'autre, en trois battues, l'on enseigne aux troupes l'art des combats.

Hier soir, les nuages s'étaient amassés, lourds de neige.
Mais, à l'aube colorée, quand s'ouvrent les palais de toile
Sources et marais réfléchissent le pur éclat du Ciel.

Soudain, la forêt sauvage se transforme :
Le vent du nord emporte dans son tourbillon cavaliers et chevaux.
Le soleil levant fait fleurir rubans et liens de soie.

Du terrain bouleversé surgissent des antilopes argentées.
Courant sur les montagnes, des cerfs soyeux paraissent.
Des lièvres, aussi grands que celui de la Lune, tombent sous les longues javelines.
Des loups, rapides comme l'étoile filante, succombent sous la flèche plus rapide encore.

Nous nous réjouissons tous des signes heureux d'un grand succès.
Mais, moi, je me souviens surtout du bonheur que l'Empire doit à cette vallée de la Prann,
Et des années d'abondance qui suivirent la rencontre du Sage Trai-Kong, en cet endroit, par l'Empereur Wen Wang.
Et je pense que nous devons tout à la faveur du Ciel Auguste (1) !

XIV

O Nuits d'hiver ! Nuits glaciales ! Nuits qui semblent interminables !
Je soupire profondément, longtemps assis, assis dans la salle septentrionale.

Pareille à la glace qui fige les rivières et les sources, la lune pénètre dans l'appartement secret.
Les vases d'or brillent dans la clarté bleuie, et je chante ma désolation.

Mon épouse fond en larmes en entendant ma plainte ; elle m'appelle,
Mon épouse aux sentiments profonds, aux sentiments pareils à mes chants, et qui jamais n'oppose une parole à l'essor de mes pensées,
Mais qui chante sans cesse mes poèmes, au point de faire voler la poussière des poutres.

LI PO
(*Trang she* ; *ts.* 6 ; p. 32.)

Dans le grand parc, l'ombre grise et mauve du crépuscule d'automne teinte déjà, de ses nuances délicates, les arbres roux. Etendue sur des coussins aux vives couleurs, enveloppée d'un large manteau d'hermine, Bracelet-de-Jade contemple avec mélancolie l'approche de la nuit. Elle pense avec tristesse :

— L'excès de la faveur est une rosée trop lourde pour les fleurs légères. Elles défaillent ; les gouttes brillantes s'écoulent, et le chagrin succède toujours aux grandes joies. Hélas ! Les cyprins dans l'eau vont par deux, et les oiseaux *yuan* et *yang* cachent dans les roseaux leur fidé-

(1) Poésies de l'Empereur Ming-rwang. Trang she, ts. I.

lité sans fin. Mais pour moi, les nuages bénis de l'amour sont passés, et derrière eux, la brise âpre de la jalousie est revenue... Voici venir le soir et je suis seule. Hier déjà, mon cœur avait battu pour lui vainement. La douleur chasse le printemps de mon âme, comme les tourmentes de l'été emportent les dernières fleurs. Je ne puis t'oublier, mais toi... mais toi, ton amour s'en va vers d'autres visages. O parfums des dernières floraisons lassées, m'annoncez-vous, dans l'ombre crépusculaire, la venue de celui que j'attends ?

A ce moment, une voix retentissante prononce :

— Le Char Sacré s'avance !

Bracelet-de-Jade se lève précipitamment et regarde dans l'allée en s'écriant joyeusement :

— Le voilà ! Il vient enfin !

Mais elle ne voit rien, tandis que la même voix reprend :

— Le Char Sacré s'avance !

Elle comprend alors.

— Aya ! Ce rusé perroquet m'a trompée. Je retombe dans mon désespoir !

Mais, au même moment, survient, en se hâtant, la suivante Eternel-Renouveau, qui dit aussitôt :

— O Mère, voici les nouvelles. Notre Seigneur prendra son repos de la nuit dans le Pavillon-des-joies-grisantes. Les lanternes de l'escorte étaient devant l'entrée quand je suis passée.

Bracelet-de-Jade reste atterrée :

— Abandonnée ! soupire-t-elle enfin. Est-ce possible ? En vain, nous avons uni nos rêves nocturnes... Il m'abandonne !

— Le Seigneur n'est pas entré dans un autre palais, reprend la suivante. Pourquoi Notre Mère est-elle ainsi troublée ?

— Si ses sentiments n'étaient pas changés, me délaisserait-il ? Et crois-tu vraiment qu'il soit seul ? Hélas

je songe au froid glacial des coussins sous ma tête solitaire... à l'épouvante de la nuit sans sommeil... au désespoir dans mon cœur sans ami ! Pourquoi ses sentiments ont-ils changé ? Quelle erreur ai-je commise ? Notre amour, qui ne faisait que d'entr'ouvrir ses pétales, sera-t-il donc glacé avant de s'épanouir ?... Eternel-Renouveau, suis-moi ! Je vais le rejoindre.

— Mais... Ne craignez-vous pas son courroux ?...

— Je veux voir, justement, comment il me recevra. Je frapperai sur son amour comme sur une plaque de jade, et je saurai si l'harmonie de sa passion résonne pure et sans mélange.

— La troisième veille a déjà sonné. Le Seigneur repose sans doute. Ne vaudrait-il pas mieux attendre à demain ?

— Assez ! Assez ! interrompt la Beauté. Son oubli me transperce comme une lance. Je ne peux le supporter. Va vite nous chercher une lanterne.

La suivante se hâte et reparaît presque aussitôt, portant, à l'extrémité d'un long bambou une grosse boule de gaze rouge dans laquelle brûle un cierge.

Les deux femmes s'avancent alors dans le silence des jardins. Les reflets roses de la lanterne troublent les oiseaux endormis dans les arbres, et leur fait croire un instant à la venue de l'aube...

Devant le pavillon où le Souverain demeure, Kao Liche se promène, allant, puis s'arrêtant pour revenir sur ses pas. Il songe :

— Quand la chaleur de l'astre mâle s'affaiblit, l'été se change en automne, puis en hiver. Quand le Fils du Ciel visite le Palais de l'Est, le désespoir règne dans le Palais de l'Ouest. Autrefois, la princesse Tsiang était venue des lointaines provinces du Sud. Elle a été nommée Première Impératrice, mais la voici délaissée, triste et sans espoir. La princesse Meï, Visage-de-Nuée, troisième impératrice, a su garder longtemps la faveur souveraine.

Mais elle a dû céder le Cœur Céleste à Bracelet-de-Jade. Le Maître du Monde semblait oublier l'univers entier pour la Beauté nouvelle. Chaque jour, son amour flambait d'un éclat plus grand. L'Empire, ému, les comparait aux Amoureux Célestes, la Fileuse et le Bouvier, dont l'union se renouvelle chaque année, au 7e jour de la 7e lune, grâce au pont que les pies viennent former au-dessus de la Voie Lactée... Soudain, hier, j'ai reçu l'ordre de veiller devant l'entrée de ce pavillon pendant que l'Impératrice Meï serait là... Et la nuit, pour moi sans sommeil, se prolonge.

A ce moment, il aperçoit, dans l'ombre,les lueurs empourprées de la lanterne, et reconnaît la Seconde Impératrice. Il s'agenouille et la salue :

— L'esclave se prosterne devant Notre Mère !

— Où se trouve le Seigneur-des-Dix-mille années ? demande-t-elle après un salut de sa tête gracieuse.

— Il est dans ce pavillon.

— Qui est avec lui ?

— Ses gardes comme de coutume.

Mais Bracelet-de-Jade a un sourire glacé :

— Ouvre la porte. Je veux voir.

— Hier soir, le Seigneur, lassé par les soucis del'Etat, m'a dit vouloir reposer en paix, afin de ne pas troubler de sa mélancolie la paix heureuse de Notre Mère.

— Et pourquoi es-tu là, veillant au milieu de la nuit ?

— Afin de garder la Porte-de-Jaspe contre tout visiteur.

— Kao Li-che, dit-elle avec une fureur concentrée, Tu n'oserais pas m'empêcher d'entrer ?

L'eunuque, toujours agenouillé, frappe de son front les dalles de l'allée.

— O Mère, Daignez suspendre votre ressentiment ! Je ne fais qu'accomplir l'ordre du Maître! Pardonnez-moi !

— Va-t'en, figure de diable ! La colère m'inonde la bouche d'amertume.Je comprends tout: il y a quelqu'un.

Et c'est parce que je suis délaissée que tu oses me résister. Mais je saurai bien me faire ouvrir la porte.

— O Miséricordieuse déesse ! implore l'eunuque en se relevant précipitamment. Laissez-moi du moins frapper avant d'ouvrir.

Et, s'avançant vers l'entrée, il appelle à grands cris :

— Notre Mère Yang est arrivée ! Elle veut entrer ! Holà ! que l'on défasse les cadenas !

Dans l'ombre du pavillon, le Souverain, troublé dans ses rêves, s'accoude. Il entend Kao Li-che renouveler son appel. Le capitaine des gardes est debout, appuyé sur sa lourde épée, en dehors de la chambre toujours ouverte. Il se penche à l'entrée, et la pâle lueur de la veilleuse d'albâtre éveille des reflets d'argent sur son casque et sur les clous d'or de sa cuirasse. Il demande à voix basse :

— O Dix mille années ! Notre Mère Yang est là. Dois-je ouvrir ?

— Attends ! répond enfin le Fils du Ciel. Conduis d'abord l'Impératrice Meï dans la pièce supérieure... Emporte vite ses épingles et ses robes.

Et, s'adressant à une forme gracieuse qui se lève dans l'alcôve, il dit doucement :

— Va ! Il ne faut pas causer d'inutiles chagrins à celles qui nous aiment. Tu reviendras dans un instant.

Avec un petit rire, l'Impératrice s'est enveloppée dans une large robe, et suit le Garde. Celui-ci, un instant après, redescend et défait la serrure. Bracelet-de-Jade entre aussitôt et dit :

— Votre humble concubine vient d'apprendre que le Corps Sacré n'était pas en repos. Je suis venue pour Lui donner tous mes soins.

— Dans ma lassitude, je n'avais pas voulu t'attrister. Et voici qu'au milieu de la nuit tu te déranges pour le veuf solitaire !

— Ah ! Seigneur ! Seigneur ! Bien souvent j'ai pensé

que mes faibles moyens ne suffiraient plus à veiller sur vos jours. Vous voici lassé... Vous reconnaissez vous-même mon incapacité, car vous me fuyez... Alors je viens vous supplier d'employer le seul moyen de guérir votre malaise !

— Et quel est ce moyen ? demande le Fils du Ciel, intrigué.

— Si je suis incapable, pourquoi ne pas demander à une autre plus habile de venir calmer vos soucis ? Pourquoi ne pas avoir recours, par exemple, à Visage-de-Nuée ?

Il se redresse, surpris :

— Aya ! Ne s'est-elle pas retirée dans son palais ? Et d'ailleurs, comment pourrais-je te faire cet affront ?

— Qu'importe au Maître du Monde un palais à l'Est ou à l'Ouest ? Une femme ou une autre ? D'ailleurs, ne sais-je pas que vous l'avez revue ?

— Je l'avais quittée sans faute de sa part. Puis-je refuser toujours ma vue à celles qui ne vivent que pour moi ?

Mais la favorite l'écoute à peine. Ses yeux, habitués maintenant à la faible lumière, cherchent partout. Elle dit enfin :

— Que vois-je ici, sous le lit d'ivoire ? N'est-ce pas un ruban de coiffure avec une épingle à tête de phœnix ? Si vraiment vous êtes seul, comment ces objets sont-ils là ?

Mais lui, sans se déconcerter, se penche pour regarder :

— Etrange ! murmure-t-il. D'où ces objets peuvent-ils venir ?

La rusée favorite a déjà lancé un appel au Garde. Elle lui donne l'épingle et le ruban :

— L'Impératrice Meï vient d'oublier ceci en montant dans la salle supérieure. Va vite les lui donner. Je veille ici sur la santé de Notre Seigneur jusqu'à l'audience de l'aurore.

Il se détourne pour dissimuler un sourire amusé, tout en disant d'un ton fâché :

— Je n'ai besoin que de silence.

La jeune femme est allée jusqu'à la porte, et tend l'oreille. Puis elle revient avec un air de triomphe :

— Visage-de-Nuée a quitté le pavillon. Le Seigneur peut reposer en paix.

Mais déjà l'aube éclatante et froide teinte de gris rosé les panneaux des fenêtres. Le Souverain se relève et appelle. Kao Li-che apparaît aussitôt :

— Le char est-il prêt pour me conduire à la Salle d'audience ?

— L'escorte attend devant les degrés.

— C'est bien ! Pendant que l'on m'aidera pour ma toilette, tu reconduiras la Seconde Impératrice dans son palais.

— J'obéis au décret !

Le Fils du Ciel adresse un sourire et un signe de tête à son amie. Elle s'incline, et suit l'eunuque. Au dehors, la fraîcheur vive de l'aurore la saisit sous les fourrures dont elle s'est enveloppée. Elle marche en silence, au chant de quelques rares oiseaux, rêveuse et inquiète. Kao Li-che dit enfin :

— Moi, esclave, je n'ose parler.

— Que veux-tu dire ?

— Puis-je faire observer que, partout dans le monde, il n'est homme, grand ou petit, qui n'ait épouse et concubines. Pourquoi le Maître des Neuf Cieux ne pourrait-il agir de même ?

— Aya ! répond-elle vivement. Il ne s'agit pas, comme tu le penses, pour celui qui déguste des tendons de cerf, d'empêcher les autres de s'en réjouir aussi. Je suis fâchée, parce qu'il ne m'a rien dit.

— S'il avait parlé, aurait-il pu agir en paix ?

Elle ne veut pas convenir de son erreur, et continue avec mécontentement :

— Je ne suis pas un petit nuage que le moindre souffle fait tournoyer... Il l'a revue sans me prévenir. Il ne devait pas le faire.

La suivante, à ce moment, intervient :

— O Mère ! Ne laissez pas le chagrin froisser vos traits. Que les larmes ne tracent pas leurs cicatrices sur la pureté de votre visage. La nuit s'est passée pour vous sans repos, il fait froid. Votre corps de jade, plus précieux que mille lingots d'or, va se lasser. Daignez le baigner dans l'eau parfumée des Sources-chaudes, et me permettre de l'oindre d'aromates.

La Beauté se laisse conduire par les jardins jusqu'au pied d'une falaise rocheuse par-dessus laquelle des arbres centenaires étendent leurs branches d'où pendent des lianes.

Un vaste pavillon de marbre est bâti tout auprès de la roche. Des vapeurs s'en échappent. Un ruisseau clair et fumant coule sous une arche et va se jeter, un peu plus loin, dans le lac dont les eaux bleues miroitent à travers la verdure déjà teintée de roux.

La Souveraine monte les degrés roses de la terrasse, et pénètre par la porte que la suivante a poussée.

Dans la salle,une balustrade basse aux rinceaux sculptés entoure une pièce d'eau sur laquelle flotte le voile léger d'une vapeur. Des aromates, dissous dans l'eau chaude, parfument l'atmosphère. Les panneaux ajourés des fenêtres estompent les ardeurs du soleil, dont les rayons furtifs, cependant, réfléchis par le miroir de la piscine, vont illuminer de leurs éclats dansants les couleurs vives du plafond à caissons.

La jeune femme, maintenant, laisse tomber un à un ses vêtements ; le manteau immaculé, la pèlerine courte aux flottantes attaches, la robe aux larges manches, les mille plis de la jupe, et la fine et transparente tunique. Le corps, vraiment de jade, apparaît. Elle descend les marches dans l'eau claire et verdâtre, pareille à un lys

de pureté dont la blancheur éclaire toute la surface ondulante du bassin. Ses bras arrondis, souples et gracieux, jouent sous la transparence, et ses épaules qui troublent l'âme prennent, sous la caresse tiède qui les recouvre, des myriades de tonalités opalines.

Derrière elle, la porte s'est ouverte sans bruit. Le Fils du Ciel est entré. Il s'arrête et contemple le spectacle rare et délicat, et mille images poétiques se pressent dans son esprit :

Il murmure :

O Forme plus éblouissante que les premiers rayons de l'aurore!
Chair de neige! Gouttes de printemps ruisselant de tes bras grisants!
O Fée des eaux! En ta présence, mon amour brûle!
Je voudrais t'enfouir à jamais dans mon cœur inondé de tendresse!...

Avec un cri léger d'effroi, Bracelet-de-Jade s'est retournée. Elle aperçoit son amant et, soudain, son visage s'illumine d'un sourire pareil à l'aube dans le ciel sans nuages.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Claude d'Esternod : *L'Espadon satirique, d'après l'édition originale de 1619, avec une préface, une bibliographie, un glossaire, des variantes et des notes par Fernand Fleuret et Louis Perceau*, Jean Fort. — Jean de La Fontaine : *Contes et Nouvelles en vers, Avant-propos de Ad. van Bever*, Georges Crès.— P. van Tieghem : *La poésie de la nuit et des tombeaux en Europe au XVIIIe siècle*, F. Rieder. — A. Masseron : *Les Enigmes de la Divine Comédie*, Librairie de l'Art catholique.

Graduellement, publiant livre sur livre, mettant en pratique de sûres méthodes de critique, vérifiant avec soin et rectifiant avec bonheur les dires de leurs prédécesseurs, utilisant de préférence des documents d'archives jusqu'à l'heure peu recherchés par des biographes et des annotateurs sans conscience, M. Fernand Fleuret et Louis Perceau établissent les annales de la poésie satirique en France. Ces deux érudits de mérite, doublés de pittoresques écrivains, ne sont point des timorés. Ils ne redoutent pas la verdeur des mots. Et comme ils ont raison ! Les œuvres qu'ils mettent au jour enfin complètes grâce à leurs recherches parmi les manuscrits, accompagnées de bibliographies savantes, de notes historiques ou linguistiques, de variantes, etc... séduiront toujours les esprits libres et les artistes. La langue en est extraordinairement vivante, parsemée de mots curieux, imprévus, vigoureux que l'on n'a point coutume de rencontrer chez les poètes de cour ou chez les classiques. Elle s'alimente souvent dans le fonds populaire ; elle fourmille d'images ; elle est parfois rendue plus puissante, plus expressive, plus évocatrice par son incorrection même.

Les satiriques chers à MM. Fleuret et Perceau offrent un autre intérêt encore à nos yeux. Ils nous apportent, du fond de ce XVIe ou de ce XVIIe siècle, où ils paraissaient devoir être pour toujours ensevelis, une vraie physionomie de la vie à laquelle ils furent mêlés. Ce sont, en somme, des moralistes exaspérés et que leur époque, ou quelques personnages ou quelques catégories de gens de leur époque ne satisfirent point. Ils censurent, le bâton à

la main, assénant des châtiments supérieurs aux fautes. Et ils nous apprennent ainsi bien des faits que ne nous apprendraient point des historiens soucieux d'honnêteté ou des poètes transformés en thuriféraires.

Il est bien évident que Mathurin Régnier fut le plus grand de ces satiriques, mais non le plus éloquent. On a peine à établir une supériorité entre lui et Sigogne que les littératures ne mentionnent guère; car Sigogne, avec son verbe impétueux dans l'invective, son vers sonore, s'il manifeste moins de pondération, d'esprit critique, de pensée que Régnier, le surpasse très souvent en pittoresque, en variété, en mouvement.

Et voici que MM. Fleuret et Perceau, dans leur galerie de frénétiques, introduisent un troisième poète. Ce n'est point un inconnu, certes, pour quiconque fréquente ces domaines éloignés de notre littérature, mais c'est néanmoins un homme obscur encore dont la biographie et l'œuvre avaient besoin d'être débroussaillées. En somme, les lettrés savaient tout juste que D'Esternod était l'auteur de l'**Espadon Satirique**, petit volume rarissime dont la lecture procurait une certaine satisfaction d'esprit. Brossette, Goujet et Paul Lacroix l'avaient confondu avec François Pavie de Fourquevaux, auteur de quelques traités militaires, et avaient embrouillé à plaisir l'histoire sommaire de sa vie.

Les D'Esternod étaient gens de bonne noblesse franc-comtoise, et d'épée plutôt que de plume. Ils habitaient Salins, jouissaient de revenus et d'alliances honorables. L'un d'eux, Pierre, au service des Espagnols, à l'époque où Henri IV leur déclara la guerre, s'illustra en défendant sa ville natale contre les attaques de l'armée royale. Marié à Elisabeth Quanteau, il fut le père de Claude. Celui-ci naquit à Salins vers 1592 et y mourut de la peste vers 1640, après avoir épousé Françoise de Vesoul, dont il eut six garçons et deux filles. Comme son père, il fut officier au service de l'Espagne. On a prétendu qu'il fit de fréquents séjours à Paris où il aurait connu ses maîtres en satire, Régnier et Sigogne. Cela paraît fort improbable.

A la vérité, — et c'est le fait le plus curieux de l'excellente notice de MM. F. Fleuret et L. Perceau, — Claude d'Esternod fut un poète de province. Il n'eut d'autres confrères en poésie, dans la cité comtoise, que l'apothicaire Maginet auteur de pauvres rimes sur la *Thériaque* et quelques regrattiers de lettres

amis de ce dernier. Ses premières œuvres : *Les désirs amoureux de Dom Philippe, prince d'Espagne* (1614) ; *le Franc Bourguignon pour l'entretien des Alliances de France et d'Espagne* (1615), méchantes pièces de circonstance, ne révélèrent aucune originalité. Avec le *Catholique franc comtois* (1619) seulement, D'Esternod montra qu'il avait trouvé sa véritable voie satirique. En 1619 également, il publia l'*Espadon*, recueil de satires tantôt inspirées de Régnier, mais plus souvent de Sigogne. Les sujets paraissent être surtout empruntés à des circonstances de la vie du poète dans sa cité natale. Dame Braguette joue grand rôle en cette poésie où l'on entrevoit un épicurien forcené toujours en route vers quelque débauche.

Malgré la vivacité et la couleur de la langue employée par D'Esternod, nous ne retrouvons pas en son œuvre la prodigieuse verve d'un Sigogne. Ce Franc-Comtois, demeuré dans sa province, n'avait pas la même envergure que le Normand frotté à tous les mondes. L'*Espadon* n'en mérite pas moins de figurer en bonne place dans notre littérature. Il surpasse en vigueur les productions de ces poètes libellistes qui pullulèrent sous le règne de Louis XIII. Après d'Esternod, d'ailleurs, la satire, prenant le langage de la cour, tombe en décadence. Tout ce qui demeurait en elle de la belle licence du fabliau s'évanouit. Les précieuses et mille honnêtes gens épurent la langue et les mœurs. Un Boileau, copiste servile des anciens, deviendra le maître du genre satirique. On ne percevra plus chez lui la belle spontanéité de l'expression, la saveur du mot.

Un poète eût pu continuer les satiriques du commencement du siècle : La Fontaine. Il ne le voulut point. Il préféra, à suivre les traces de Régnier, suivre celles d'Esope et de Phèdre et, dans le domaine de la licence, écouter les conseils de Boccace. Il comprima ses dons d imagination. Il copia, comme tous copiaient à son époque, les modèles antiques. Du moins eut il la grâce en partage et la faculté de rajeunir ses modèles.

On vient de publier, — et c'est M. Ad. van Bever, l'érudit bien connu, — une nouvelle édition de ses **Contes et nouvelles en vers**. Les bibliophiles apprécieront certainement cette nouvelle édition d'une tenue typographique remarquable, revue avec minutie sur les textes les plus purs et illustrée à l'aide de ces exquises gravures qu'Eisen burina pour les Fermiers généraux.

Nous n'avons pas besoin de vanter le style aisé et souriant du fabuliste en ces fines gauloiseries. La gaillardise prend, sous sa plume, un air innocent qui double son attrait. La Fontaine écrivit bon nombre de ces œuvres narquoises à l'instant où il entretenait un commerce amical avec les plus farouches d'entre les jansénistes, se plongeait dans la lecture de saint Augustin et s'efforçait de pénétrer les mystères de la Grâce. Il ne croyait pas mal agir en mélangeant les luxurieuses imaginations aux spéculations religieuses, car il revendiquait avec énergie l'indépendance de l'écrivain. M. Ad. van Bever, avec raison, a reproduit ses préfaces aux *Contes*. La deuxième vaut la peine qu'on la lise ou qu'on se la remémore. Il est impossible de plaider la cause si délicate de l'incompatibilité entre l'art et la morale avec plus de spirituelle ingéniosité et des arguments plus péremptoires.

Des moralistes de la nature de La Fontaine sont tout de même plus attirants que ceux auxquels M. van Tieghem nous convie à nous intéresser. M. P. van Tieghem, comme M. Ernest Seillière, poursuit, mais dans un sens différent et avec moins d'aveuglement, une enquête sur les origines du romantisme. Il a déjà étudié Ossian et l'ossianisme considéré par lui comme ayant fortement alimenté les concepts et les doctrines de l'école du XIXe siècle. A cette heure, ses préoccupations portent sur les poètes qui, en Europe, au XVIIIe siècle, mirent en œuvre la **Poésie de la nuit et des tombeaux** et, par suite, fournirent aux romantiques des éléments d'inspiration particuliers.

Il ressort du très sérieux travail de M. P. van Tieghem, vaste information à travers les sources internationales, que l'*Ecole des Cimetières*, c'est-à-dire le groupe des écrivains utilisant les tombeaux et autres images funèbres à exciter les hommes à la méditation, naquit en Angleterre. Young ne fut pas, comme on l'a cru, le fondateur réel de cette école. Plusieurs poètes remarquables l'avaient précédé dans le domaine de la littérature sépulcrale, mais il donna, avec ses fameuses *Nuits*, l'impulsion à cette littérature. Ce ministre protestant, paré de toutes les vertus par la légende, fut, en réalité, un homme de caractère médiocre et de vie peu exemplaire. La vogue extraordinaire de son poème, l'admiration mondiale dont il bénéficia, l'obligèrent à devenir, l'âge aidant, « un sage par force » et comme le prisonnier de sa sombre morale. Avec ses disciples les plus authentiques : Hervey,

auteur de *Méditations parmi les tombeaux* (1748) et Thomas Gray, auteur de *l'Elégie écrite dans un cimetière de campagne* (1751), il forma ce que M. van Tieghem appelle les « classiques de la poésie de la nuit et des tombeaux ».

M. van Tieghem étudie les répercussions de cette poésie nouvelle en Europe, enregistre ses succès, mentionne quelles traductions furent faites de ses œuvres et mesure quelle action celles-ci exercèrent sur les cerveaux aptes à la subir. Il semble bien qu'en France, au XVIIIe siècle, l'influence fut assez négative, au moins à l'origine; et si l'on découvre des traces du genre nocturne et sépulcral dans les ouvrages de quelques pauvres écrivains comme Baculard d'Arnaud, Delille, Baour-Lormian, cela ne prouve point que ces écrivains aient emprunté à Young et à ses disciples, ni même qu'ils aient lu les traductions de Le Tourneur. Lamartine, plus tard, subit pourtant, de son propre aveu, l'attraction de Young et de Gray, les imita, mais ne tarda pas à s'en libérer.

Pour M. P. van Tieghem, Young et les poètes anglais à inspiration sépulcrale firent le « lit du romantisme ». Cette assertion paraît contestable. D'ailleurs M. P. van Tieghem concède que cette inspiration tient une place fort petite dans l'œuvre romantique, n'en constituant qu'un élément fondu dans l'ensemble. Tout grand poète doit être normalement amené à méditer sur la mort; mais Victor Hugo et ses disciples, à l'exemple de Young et de ses continuateurs, ne cherchèrent point à asseoir une morale sur la méditation de la mort.

Mémento — M. A. Masseron, dantophile de qualité supérieure, se moque agréablement, dans l'Introduction de ses *Enigmes de la Divine Comédie*, des commentateurs que le poème de Dante suscita à travers le temps. Il raille leurs ridicules, leurs querelles, leurs productions souvent puériles et, à coup sûr, trop abondantes. Et cependant il a entrepris d'étudier à son tour cette œuvre aux allégories et aux symboles si obscurs parfois qu'ils provoquent les explications les plus contradictoires. Sans doute n'apporte-t-il pas la lumière complète ; mais son travail d'exégète formulé en style limpide facilitera aux profanes la compréhension du « poème sacré ». Les dantologues, gens plus compétents que nous en cette matière spéciale, décideront si son déchiffrement, basé sur une sûre érudition, a définitivement clarifié la gerbe d'énigmes offerte à la postérité par l'humaniste florentin, ou bien s'il est nécessaire d'en chercher encore la signification.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Jules Romains : *Lucienne*, Nouvelle Revue française. — Ludovic Naudeau : *Plaisir du Japon*, Flammarion. — Henry Champly : *Nécropolis*, La Sirène. — J.-M. Faure Biguet : *La fiancée morte*, Flammarion. — René Le Gentil : *La seconde vie du chevalier*, Renaissance du Livre. — Cyprien Holgen : *Le Goéland perdu*, Perrin. — Lily Jean Javal : *Le brasier*, Plon. — Olivier Bronte : *L'âpre route*, Bloud et Gay. — José Germain : *Notre poupette chérie*, Renaissance du Livre. — Gaston Joseph : *Koffi*, Monde Nouveau. — Charles Tardieu : *La Maison du bout du quai*, Férenczi. — Jean Renaud : *Les loups dans la Steppe*, Ollendorff. — Charles Bugnet : *Le collier de pierre de lune*, Grasset. — Raymond Schwob : *La conquête de la joie*, Grasset.

Lucienne, par Jules Romains. Un très honnête roman auquel son honnêteté n'enlève rien de son intérêt ! Je crois qu'il y a assez de romans de genre équivoque pour qu'une fois, au moins, on fasse fête à une histoire simple, morale et bien dans la vie. L'auteur qui a écrit un chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre : *Mort de quelqu'un*, est un des rares fantaisistes de lettres qui possède sa plume et ne la laisse pas s'égarer ou se compromettre.

Dans *Donogoo-Tonka*, Jules Romains nous avait prouvé jusqu'où pouvait aller sa fantaisie humoristique et de quelle manière il entendait prouver le vrai en plaidant le faux. Mais dans *Lucienne*, rien n'est laissé au plaisir de mystifier le lecteur. C'est l'étoffe, trame pur fil, de la vie même que déroule l'auteur seulement préoccupé de la sincérité de son sujet. Une jeune fille, obligée de gagner sa vie en apprenant à jouer du piano aux deux sœurs issues d'une famille très bourgeoise, rencontre le fiancé qui allait être accaparé, si on peut dire, par les parents, un brave homme de père et une terrible mère égoïste. Ah ! le sujet n'est ni neuf, ni éclatant ! Combien de fois il fut traité et toujours si mal traité ! En ai-je lu de ces romans pour magasine, journaux de modes, où la sentimentalité devient la pire des perversités, parce que permise aux rêveries chastes... Lucienne est une fille courageuse. Elle sait établir un budget sur la réalité de très maigres ressources et on sent que ce n'est pas là un moyen pour attendrir le lecteur. Quant au décor, cette maison sur la ligne, posée en pelote sur l'écheveau des voies, c'est le minimum de pittoresque. On ne sacrifie rien au plaisir des yeux, mais comme le drame bourgeois de ces vies arrêtées au tournant dangereux est bien terriblement poignant. Cette petite qui s'efforce de se tuer, l'autre qui permet n'importe quel affront, pourvu que sa sœur ne puisse pas être la conquérante et ne puisse pas l'emporter sur elle? Et

cela se termine par un mariage dont les témoins seront aussi les dupes mais, quoi, c'est la fatalité. Chacun aura fait son devoir. Tout le monde peut s'en offrir les bons effets, car il n'y a pas une morale à en tirer. C'est la morale même de la vie sincèrement vécue qui en découle à pleins bords, et ce n'est ni triste, ni décevant, parce que c'est possible. Et c'est pourquoi je crois fermement que des écrivains de la valeur de Jules Romains peuvent atteindre au droit d'enseigner.

Plaisir du Japon, par Ludovic Naudeau. Tableau charmant d'une existence lointaine où tout se trouve au rebours de la nôtre. Le Japon, pour beaucoup de lecteurs, c'est de la nacre, des fleurs de cerisiers, sur un fond de sombre azur où fume le Foujï, mais, ici, nous pénétrons dans l'intimité des jolies maisons de papier où l'on a trop chaud l'été et très froid l'hiver. Un brave Américain (qui pourrait être Français) pense que l'on peut et doit étudier les mœurs d'un pays en commençant par les femmes et il fait un bail avec une jolie personne, une *geisha* qui s'entend si bien avec lui... qu'elle finit par le tromper comme n'importe quelle... Française. Son ancienne compagne, l'Américaine *flirteuse* Margaret survient et, sans rien découvrir, elle finit par obtenir la meilleure part : celle du respect humain. Etre trompé *en apparence* vaut peut être mieux qu'être trahi sournoisement et tout à fait. Des détails de mœurs, que l'on sent pris sur le fait, sont très joliment contés et mis en relief par une bonhomie dont l'ironie douce est d'une délicate saveur. Ludovic Naudeau est certainement un romancier né qui a, en surplus de son art de conteur, le mérite de savoir ce qu'il dit et de l'appuyer sur des preuves sans avoir trop l'air de les imposer à son lecteur.

Nécropolis, par Henry Champly. Sur cette terre où règne encore toutes les épouvantes de la guerre un montreur de marionnettes macabres, le sieur Léon Vulturino, installe une ville de joie, une maison publique lugubre, sorte de cabaret *du néant* où se donnent rendez-vous tous les mercantis du monde nouveau. Le drame se noue entre le dernier poilu survivant des massacres de Champagne et l'ancienne propriétaire des terrains ruinés acquis par le bateleur en question. La pauvre fille croit en mourir, mais le bon terrain, même recouvert de tous les décombres impurs, ne meurt pas et il y aura un couple pour reconstituer l'Eden perdu transformé en enfer. Je reprocherai à ce roman son hésitation

à se montrer franchement réel. De temps en temps, l'auteur, par pudeur peut-être, nous donne à entendre qu'il traite des décors et non des natures brutes. Comme si nous ne savions pas, hélas, que politiquement et commercialement parlant tout est vrai de ce conte, à peine la légende d'hier, mais surtout la vérité de demain !

La fiancée morte, par J.-N. Faure-Biguet. Il faudrait pourtant en finir avec les histoires de drogues. Il n'y a pas besoin d'un décor de fumerie pour donner de l'ampleur à une histoire mystérieuse. La vie est toujours mystérieuse et imprévue quand on y regarde avec des yeux franchement curieux. Aussitôt que vous faites intervenir le paradis artificiel vous en éloignez toutes les vraisemblances. Du moment que cette jeune femme peut être rencontrée dans ce milieu de détraqués, je ne peux plus ajouter foi à aucune de ses préhistoires, parce qu'elle est hantée de choses qui n'ont rien de surnaturel : ou elle est folle, ou elle meurt. Ceci dit n'enlève rien à l'intérêt du roman qui porte en lui un attrait d'au-delà assez peu appuyé pour que toutes les hypothèses puissent être admissibles. Cette fiancée d'un fiancé vivant ou défunt, c'est en somme l'âme sœur à la recherche de sa semblable. Elle rencontre le corps qui plaît ou subjugue, mais jamais l'esprit fait pour la comprendre. Roman intéressant et joliment écrit. Plaira beaucoup aux gens dits du monde.

La seconde vie du chevalier, par René le Gentil. Il s'agit de Don Quichotte. Il revient avec son ami Sancho dans une existence réelle avec des corps réels et ils tâchent de s'adapter à nos mœurs qui leur semblent bizarres, puisque le romantisme en est exclu. Nous les suivons dans tous les milieux, et le pauvre chevalier a bien de la peine à ne pas pourfendre tous les gens qu'il rencontre. Déjà, de son temps, on se fichait de lui, jugez de ce qui se passerait de nos jours si on faisait prévaloir l'idéal sur le poncif des arrivistes. Une scène de leçon d'armes amusante entre un professeur qui reconnaît que le noble métier n'a pas fait de progrès

Le Goéland perdu, par Cyprien Halgan. Pierre le Coz revient de l'armée, on est enfin rendu à la vie ordinaire, mais, au lieu de rejoindre sa femme qu'il aime bien, pourtant, il vire de bord et est tenté par l'idée de faire fortune dans les usines. Le pauvre oiseau de mer ne sait plus prendre le grand vent du large empêtré dans tous les sales métiers qu'on lui fait faire. Il ne récolte guère

que quelques fleurettes d'amour qui achèvent de le griser et de l'écarter du droit chemin, puis il revient chez lui, mais comme une épave par un jour de tempête, et son corps est froid quand sa femme qui l'attend depuis si longtemps peut enfin l'embrasser. Roman à la fois sain et bien composé, sans fausse sentimentalité et ce romanesque en décor que les romanciers de la mer ont un peu trop l'habitude de nous exhiber.

Le brasier, par Lily Jean Javal. Est-ce par hasard un livre écrit à la seule fin de nous prouver que l'amour dans le mariage est un vrai danger social. Cette pure jeune fille pas très fixée sur le sexe de l'amour, et ce très complexe jeune homme, qui regarde comme un crime de céder aux tentations d'à côté et se tue pour s'en punir, me paraissent, en effet, avoir un peu trop chaud aux méninges. Enfin, tout finira par un autre mariage, dit de raison, qui est bien la plus grande honte pour cette héroïne si fidèle... à sa place, il serait peut-être plus simple, pour une honnête femme, de prendre un ou des amants, au moins ne remplacerait-elle pas le mari, l'unique, mort à son service.

L'après route, par Olivier Brante. Un homme fuit la femme de son frère, parce qu'il s'aperçoit qu'il l'aime et ne revient que mourant pour voir cette femme en aimer un autre. Il s'efforce de la retenir au nom de la morale d'outre-tombe qui s'appelle Dieu. Il y a toujours une certaine noblesse d'âme à se sacrifier inutilement.

Notre Poupette chérie, par José Germain. Je crois qu'il ne faut jamais glorifier la femme, — enfant qui est à la fois une sotte et une créature encombrante. Il y a *Mado*, qui est déjà un fléau redoutable. Cette petite poupée peut inspirer l'amour, car les hommes aiment assez volontiers leurs sœurs inférieures, mais il serait bon, quand on a épousé ce genre d'oiseau, de divorcer pour reprendre la vie commune en concubinage, ce qui serait la seule leçon comprise par Poupette. D'ailleurs, le roman est joli, pimpant, spirituel... que va-t-on lui demander de plus?

Koffi, par Gaston Joseph. Le roman du noir se porte beaucoup. Cette fois il s'agit d'un brave petit garçon négrillon, qui de cuisinier devient roi, et cela le plus simplement du monde. Il se grise volontiers avec le madère des sauces et n'est pas du tout cannibale. Il découvre, sur la fin de sa vie, un aphrodisiaque pour vieux nègre qui le fait estimer de ses compatriotes et il meurt pleuré de

sa dernière femme, qui sacrifie sa chevelure sur sa tombe, acte qui tend à prouver la fidélité de la pauvre créature.

Cette vie d'un noir relativement très naïf n'a rien de répugnant et certainement n'attire pas l'attention des académies par aucun scandale, même pas celui d'un mauvais français!

La maison du bout du quai, par Charles Tardieu. L'apparition d'une diseuse de bonne aventure met tout le monde sens dessus dessous dans cet étrange immeuble où l'on trouve de l'amour, en guise d'électricité, à tous les étages. La concierge entre en guerre avec la dame qui tire les cartes et a un cacatoès bruyant et finit par devenir la seule victime de la *maison du bout du quai*.

Il semble que Paul de Kock n'est pas tout à fait mort...

Les loups dans la steppe, par Jean Renaud. La scène, un peu bien truquée, du début de ce roman, où l'on voit des gens prétendus raisonnables se livrer à une séance de spiritisme à l'ombre du Zamcks dans le faubourg de Praga, lui enlève sa qualité d'histoire. Mais enfin, il faut reconnaître que les Raspoutine sont aussi bien du côté cour que du côté jardin. Quand donc découvrira-t-on que la vie telle qu'elle fut et est encore se trouve plus sinistrement mystérieuse sans toutes ces jongleries de l'Au delà? Quant aux crimes juifs, ils sont, je crois, bien anodins devant les crimes orthodoxes ou catholiques. Il paraît que Jean Renaud revient de la plus dangereuse des missions ayant suivi le général Weygand. On ne saurait trop le féliciter de son courage, mais, pour blâmer les bolchevistes, il ne faut pas leur donner l'occasion de sourire d'une histoire de revenants... qui n'est pas de l'histoire.

Le collier de pierres de lune, par Charles Bugnet. Des paysages, et des rayons cueillis comme des fleurs ou des joyaux. Le portrait de l'amoureuse domine ou s'efface derrière le joli cadre.

La conquête de la joie, par Raymond Schwab. Très, trop abstrait, mais de la belle écriture de celui qui nous offrit *Mengeatte*, un chef-d'œuvre.

RACHILDE.

THÉATRE

Jugement de la 12e chambre correctionnelle en

date du 20 juin 1922. — Le tribunal, après en avoir délibéré conformément à la loi :

Attendu que le *Mercure de France*, revue bimensuelle imprimée et mise en vente à Paris, a publié dans son numéro du 1er novembre 1921, sous la rubrique « Théâtre » de sa « Revue de la Quinzaine », un article signé Henri Béraud : qu'à la page 756 on lit dans cet article le passage suivant : « Vers le 7 octobre, au Théâtre des Mathurins, on a joué une saloperie en trois alcôves de M. Gandera. Les voyeurs sont, paraît-il, très abondamment satisfaits ; l'auteur ne m'avait point convié, et je considère cela comme une marque de son estime ou du moins comme un témoignage de son désir de conserver la mienne ; »

Attendu que les imputations ainsi formulées dans la critique théâtrale du *Mercure de France* à propos de la pièce intitulée « Les Deux Monsieur de Madame » sont de nature à porter atteinte à l'honneur d'écrivain dramatique et à la considération professionnelle de Gandera ;

Attendu qu'en qualifiant la pièce dont il rendait compte de « saloperie », en ajoutant qu'elle a satisfait les « voyeurs » et compromis son « estime » pour l'auteur, Henri Béraud a outrepassé les droits de libre discussion de la critique ; qu'il a fait œuvre de dénigrement excessif et brutal ;

Attendu que ce dénigrement est également injuste ; que Béraud affirme avoir assisté à la représentation des « Deux Monsieur de Madame » ; que pourtant cette comédie d'allures légères n'est ni pornographique, ni même licencieuse, et que Béraud paraît s'être trop souvenu des impressions fâcheuses que lui avaient laissées les premières pièces du théâtre de Gandera ;

Attendu que Gandera ne justifie d'aucun préjudice matériel ; que le préjudice moral sera suffisamment réparé par l'insertion dans le *Mercure de France* du présent jugement et par l'allocation de la somme de un franc à titre de dommages-intérêts ;

Par ces motifs :

Dit Vallette, gérant de la revue le *Mercure de France*, coupable du délit de diffamation, Henri Béraud, coupable de complicité dudit délit pour avoir fourni à Vallette l'article qui a servi à le commettre, sachant qu'il devait être publié ; leur faisant application des articles 29, 32, 42, 43 de la loi du 29 juillet 1881 dont lecture a été donnée par le Président, et qui sont ainsi conçus :

Article 29. Toute allégation ou imputation d'un fait qui porte atteinte à l'honneur ou à la considération de la personne ou du corps auquel le fait est imputé est une diffamation, toute expression outrageante, terme de mépris ou invective qui ne renferme l'imputation d'aucun fait est une injure. — *Article 32.* La diffamation commise envers les particuliers par l'un des moyens annoncés en l'article 23 et en l'article 28 sera punie d'un emprisonnement de cinq jours à six mois et d'une amende de vingt-cinq francs à deux mille francs ou de l'une de ces deux peines seulement. — *Article 42.* Seront passibles comme auteurs principaux des peines qui constituent la répression des crimes et délits commis par la voie de la presse dans l'ordre ci-après, savoir : les gérants ou éditeurs, quelles que soient leurs professions ou leurs dénominations ; deuxièmement, à leur défaut, les auteurs ; troisièmement, à défaut des auteurs, les imprimeurs ; quatrièmement, à défaut des imprimeurs, les vendeurs, les distributeurs ou afficheurs. — *Article 43.* Lorsque les gérants ou les éditeurs seront en cause, les auteurs seront poursuivis comme complices. Pourront l'être au même titre et dans tous les cas toutes personnes auxquelles l'article 60 du Code Pénal pourrait s'appliquer. Le dit article ne pourra s'appliquer aux imprimeurs pour faits d'impression, sauf dans le cas ou les conditions prévues par l'article 6 de la loi du 7 juin 1848 sur les attroupements.

Condamne Vallette et Béraud chacun à vingt-cinq francs d'amende, et, statuant sur les conclusions de la partie civile, condamne Vallette et Béraud, conjointement et solidairement, à payer à Gandera la somme de un franc à titre de dommages-intérêts en réparation du préjudice causé;

Ordonne à titre de supplément de dommages-intérêts l'insertion du présent jugement dans le *Mercure de France* en mêmes place et caractères que l'article incriminé, et ce dans le premier numéro qui paraîtra dans la quinzaine du jour où le jugement sera devenu définitif, sous une astreinte de cent francs par numéro en retard pendant trois mois, passé lequel délai il sera fait droit ; dit n'y avoir lieu à d'autres insertions ; les condamne en outre sous la même solidarité aux dépens, lesquels avancés par la partie civile sont liquidés à la somme de soixante-douze francs cinquante-cinq centimes ; fixe au minimum la durée de la con-

trainte par corps s'il y a lieu de l'appliquer pour le recouvrement de l'amende, des dommages-intérêts et des dépens.

HISTOIRE

F.-G. de Pachtère : *La Table hypothécaire de Veleia*. Etude sur la propriété foncière dans l'Apennin de Plaisance, Edouard Champion. — *Les classiques de l'Histoire de France au Moyen Age*, publiés sous la direction de Louis Halphen, Edouard Champion. — Emile Chantriot : *La Lorraine sous l'occupation allemande*, mars 1871, septembre 1873, Berger-Levrault. — Jules d'Auriac : *Napoléon raconte par lui-même*, Etienne Chiron.

Le devoir de ne point passer sous silence, dans une rubrique consacrée aux ouvrages d'histoire, un travail spécial important, et aussi, — s'il nous est permis d'en parler, — notre goût passionné pour tout ce qui se rapporte aux antiquités romaines, nous déterminent à rédiger, — malgré notre peu de préparation, — quelques lignes sur l'œuvre du regretté F.-G. de Pachtère, mort à trente-cinq ans, à l'ennemi, en 1916 : **La Table hypothécaire de Veleia**, Etude sur la propriété foncière dans l'Apennin de Plaisance sous le règne de Trajan. Ce travail est présenté, en un fascicule de la bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, par les soins pieux de M. Camille Jullian, qui fut le maître du disparu, et de M. Alfred Gérard, son ami.

G. de Pachtère, après son agrégation, fut professeur au lycée d'Oran. Cette circonstance me rappelle que j'y fus élève, — il y a bien longtemps ! — alors que ce lycée n'était encore qu'un modeste collège. Il se trouvait, à cette époque lointaine, installé, en un quartier reculé de la Ville, dans un vieil immeuble plus ou moins moresque, à cour dallée, qu'entouraient trois étages de galeries ouvertes, à balustrades de bois. Au milieu de cette cour un jet d'eau jasait, tandis que M. le Principal, avant la sortie, procédait interminablement à des appels et à des contre-appels compliqués, dont le brave homme paraissait s'être fait une spécialité. C'était un beau vieillard à courte barbe blanche, vert, droit, svelte, la parole brève, l'œil malicieux, en bonnet grec de velours noir. Il s'appelait de son petit nom : Alberty, ainsi que pouvait l'apprendre tout le collège, lorsque dans le silence des après-midi, tout à coup, la voix aiguë de Mme la Principale l'appelant à travers les étages se faisait entendre : Alberty ! Quelque vieil Oranais, si ces lignes tombent par hasard sous ses yeux, pourra se rappeler cela. Oran ! Dans mes souvenirs, cette ville toute en

escaliers, la plus pittoresque de l'Algérie, reste singulièrement associée à mon goût des bouquins d'Histoire. Lisant la *Fabiola* du bon Wiseman, au collège, j'eus pour la première fois la hantise de la civilisation romaine, dont je vis ensuite des vestiges en d'autres lieux d'Algérie, puis en Tunisie, — mirage qui n'a cessé de me suivre étrangement dans ma vie, tant qu'à cette heure même j'en suis à essayer de le fixer vaille que vaille. Qu'on me passe ces souvenirs, nous sommes en vacances. Je reviens à mon sujet. J'ai bien connu aussi, à une vingtaine de kilomètres d'Oran, le village de Miserghins, tout blanc au milieu des orangers, qu'habita de Pachtère avec sa famille. Dans la boue des tranchées sauvages le professeur en évoquait la douce image radieuse. Il dut aussi y revoir en pensée ces sites de l'Emilie, dans l'Apennin de Plaisance, qu'il visita longuement, étant pensionnaire de l'Ecole française de Rome, et où « sa forte érudition en géographie » (commune à tous ceux qui ont reçu l'enseignement de Camille Jullian) lui permit de quasi-situer sur le terrain ces *pagi*, ces divisions territoriales, ces cantons ou plutôt ces communes, dirions-nous, auxquels se rapporte la Table hypothécaire de Veleia.

De ce document considérable M. de Pachtère a tiré, je crois, le parti le plus complet jusqu'ici. Son étude, mêlée nécessairement (vu l'état encore imparfait de la science des noms géographiques) d'une assez forte proportion d'hypothèse, n'en a pas moins une valeur d'observation topique et de précision érudite, qui, jointe à la force du raisonnement, en fait une remarquable contribution synthétique à l'histoire de la propriété foncière sous l'Empire romain.

L'Inscription de Veleia est, on le sait, une liste copieuse donnant la désignation assez détaillée des terres devant servir de garantie immobilière à l'argent placé par l'Empereur Trajan pour assurer dans la cité des Veleiates, comme cela se faisait partout ailleurs en Italie, l'assistance alimentaire des enfants pauvres. C'était, en somme, une véritable « caisse de crédit agricole » instituée par Trajan. Je ne puis entrer dans le détail des recherches développées accomplies par M. de Pachtère à l'aide de l'Inscription, notamment en ce qui concerne la petite propriété romaine au IIe siècle et les indices économiques de sa résistance à l'envahissement de la grande propriété. Je dois me contenter aussi de signaler l'étude sur les origines celto-ligures et la latinisation des *Pagi*-

de Veleia, en soulignant l'intérêt capital de ces recherches touchant l'identification *théorique*(1), sur le terrain, des biens-fonds mentionnés dans la liste, identification restée fort incertaine jusqu'ici, je veux dire sans grande valeur théorique. Enfin je dois encore me borner à indiquer l'étude économique et financière sur la propriété par rapport à l'institution alimentaire de Trajan.

Tout ceci s'adresse surtout aux spécialistes. Un intérêt plus général, que nous devons distinguer ici, s'attache à la reconstitution des *Pagi*. Des renseignements donnés sur ceux composant le territoire de la Cité de Veleia se dégage une vue d'ensemble. Le *Pagus*(qui a donné notre mot : Pays) était au territoire d'une « Cité » ce qu'est aujourd'hui, par exemple, une Commune au territoire d'un Canton. Le *Pagus* avait son centre, le *Vicus* ou village, et il était, d'après l'usage communément constaté, antérieur à la Cité qui englobe son territoire particulier. Des huttes, des enclos se sont agglomérés autour d'une Maison forte sur une hauteur, *Arx* ou *Castellum* (par exemple, la citadelle d'Aricie à trente kilomètres au sud de Rome) : voilà l'origine de *Pagus*. La réunion de plusieurs *pagi* forme un « populus », une « civitas » avec le lieu de rendez-vous commun : le Forum. Le *Pagus* est donc essentiellement, dans l'économie foncière de l'antiquité, l'unité territoriale.

Telle est, dans l'ensemble, l'œuvre de F. G. de Pachtère, si prématurément disparu. Fondée sur un tel point de départ, sa carrière de chercheur, si elle se fût poursuivie, nous eût valu peut-être des travaux décisifs sur la propriété foncière des anciens. Car il avait beaucoup de projets, correspondant selon toute apparence à un programme synthétique, projets dont certains, même, tels qu'ils se trouvent mentionnés, peuvent être une suggestion utile pour les savants qui reprendront son œuvre.

Ne quittons point la librairie Edouard Champion sans signaler une importante collection de textes historiques en préparation chez cet éditeur : **Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Age**. Formé sous la direction de M. Louis Halphen, de la Faculté des Lettres de Bordeaux, ce recueil, destiné à rendre de grands services, comprendra, soigneusement édités, tous les textes où l'on peut chercher la source de nos connaissances touchant notre pays en sa véritable période de formation.

(1) Et peut-être même en partie pratique.

L'avantage tout nouveau d'une telle collection, il est permis de le dire dès maintenant, sera de mieux mettre à portée des travailleurs et du public des documents de premier ordre qui, sous tous les rapports, n'étaient point jusqu'ici aisément accessibles.

Publié sous le patronage du haut commissaire de la République Française dans les provinces du Rhin, cet ouvrage essentiellement documentaire de M. Emile Chantriot : **La Lorraine sous l'occupation allemande** (Mars 1871-Septembre 1873) présente un intérêt très actuel, car il est l'histoire d'une occupation militaire d'après guerre.

L'auteur rappelle qu'à la suite de la Convention du 12 octobre 1871, six départements restèrent occupés : Marne, Haute-Marne, Ardennes, Meuse, Meurthe-Moselle, Vosges, plus le territoire de Belfort. L'occupation prit fin le 16 septembre 1873. Solidement documenté aux diverses archives, et ayant mis à profit les ouvrages publiés sur ou par les administrateurs civils ou militaires et les officiers généraux à qui incombèrent plus particulièrement les affaires relatives à l'occupation allemande, — l'ouvrage de M. Emile Chantriot insiste moins sur les détails politiques et diplomatiques que sur les conditions locales de l'occupation : organisation, réglementation, fonctionnement d'un régime exceptionnel, charges multiples imposées à l'Etat, aux Communes et aux habitants, superposition (non pas substitution) de l'administration étrangère à l'administration française ; contacts entre les populations et les troupes allemandes, incidents divers, etc. On trouvera, tant en cours d'ouvrage qu'aux tableaux annexés, les détails les plus complets sur les effectifs militaires allemands engagés, les mouvements et répartitions de troupes, etc. D'autre part, le livre contient quantité de documents financiers permettant d'évaluer ce que l'occupation allemande coûta à la France. Le lecteur nous évitera ce calcul en le faisant lui-même (ce qui est intéressant). Bien que certains frais, tels que le taux des rations alimentaires, diminuassent proportionnellement au progrès du paiement de l'indemnité de guerre, les sommes absorbées, outre les cinq milliards, furent énormes. Nous trouvons, dans une circulaire aux préfets du 28 août 1871, mention d'un projet de loi ouvrant un crédit de 153. 125.000 fr., (page 145) affecté au logement des troupes allemandes seulement.

Les conditions furent donc très dures. Toutefois, elles furent

facilitées dans la pratique, grâce à l'entente, on peut dire amicale, régnant entre Thiers et le Maréchal de Manteuffel, commandant de l'armée d'occupation. Il est curieux de retrouver ici les manifestations cordiales, les expressions affectueuses de cette bonne entente. Elles pourraient gêner aujourd'hui, de même qu'elles semblent avoir gêné, à l'époque, les historiographes, par exemple le préfet de Meurthe-et-Moselle (Doniol), qui ne crut pas devoir insérer, dans son livre sur M. Thiers et le Comte de Saint-Vallier, une lettre du Président de la République où se trouvent ces mots : « Je viens d'écrire à M. de Saint-Vallier et de lui donner le même conseil (qu'à M. Doniol). Restez l'un et l'autre auprès de M. de Manteuffel et ne le quittez qu'après l'évacuation. » « Auprès », cet *auprès* est curieux. Ailleurs il charge un intermédiaire de sa « bien cordiale poignée de mains » pour M. de Manteuffel. Dans les pages sur les rapports entre autorités françaises et autorités allemandes, se trouve le récit d'une réception des plus aimables au Q. G. allemand de Nancy, à l'occasion du jour anniversaire de M. Thiers. Toasts, Discours, etc. Tout cela, — sans rien changer évidemment au fond des choses, — se présentait d'une façon moins sombre qu'aujourd'hui. Nul n'y peut rien : la Guerre de 70 fut une idylle auprès de la Grande Guerre. D'ailleurs, de nos jours aussi, il faudrait voir de près comment se passent les choses en pays occupé. Une remarque en finissant : la question du change fut des moins compliquées : 1 thaler = 3 fr. 75 c. ; un florin d'Allemagne = 2 fr. 15 c.

En un luxueux volume, sous ce titre : **Napoléon raconté par lui-même**, M. Jules d'Auriac reproduit quantité d'extraits, qui « résument », dit-il, « toute une bibliothèque ». Ajustés dans un récit continu, ces multiples extraits visent à nous donner, sans flatterie ni décri, l'idée réelle du caractère du héros. L'ouvrage est des plus agréables à lire, d'une excellente tenue, et les références produites (on les aurait voulues plus nombreuses) se rapportent à des documents qui ne sont jamais vulgaires.

EDMOND BARTHÉLEMY.

SCIENCES MÉDICALES

Charles Richet père et Charles Richet fils : *Traité de Physiologie médico-chirurgicale*, Félix Alcan, 1921. — Dide et Guiraud : *Psychiatrie du médecin praticien*, Masson de Cᵒ, 1922. — F. Cathelin : *Les principes directeurs de la chirurgie contemporaine*, Baillière. — Georges Surbled : *La vie de jeune*

homme, 5e édition, Maloine. — Dr Binet-Sanglé : *La fin du Secret : applications de la perception directe de la pensée*, Albin Michel.

Le père du Professeur Charles Richet, A. Richet, avait donné un intérêt particulier à l'anatomie revêche, en l'étudiant dans ses rapports avec la chirurgie. La lecture de son *Traité d'anatomie médico-chirurgicale* m'enchanta à l'époque où je préparais mon adjuvant d'anatomie.

C'est vivant et intéressant comme un roman scientifique.

Le fils et le petit-fils de cet anatomiste ont essayé de faire pour la physiologie ce que leur ascendant avait fait pour l'anatomie. Les lois qui régissent les organismes malades sont les mêmes que celles qui régissent les organismes sains, et la diversité des réactions ne dépend que de la diversité des conditions. L'œuvre de l'expérimentateur et du médecin consistant justement à analyser ces conditions diverses, les auteurs de ce beau livre ont essayé de faire *œuvre médicale pour les physiologistes et œuvre physiologique pour les médecins*. Ils cherchent à éclairer les réactions morbides par les réactions normales; et j'ai retrouvé dans la longue lecture de leurs deux volumineux tomes l'intérêt si vif que m'avait donné le livre de l'ancêtre. **Le Traité de physiologie médico-chirurgicale** est un livre indispensable aux médecins et aux chirurgiens qui aiment à comprendre ce qu'ils observent. Il supporte la comparaison avec l'admirable *Traité de Physiopathologie Clinique* qui fut l'œuvre dernière de mon regretté maître et ami le Dr J. Grasset. Je n'ai pas à entrer dans les détails d'un livre destiné à devenir rapidement classique. Je signale simplement l'intérêt particulier du chapitre consacré aux anesthésiques, aux poisons du système nerveux. Les deux Richet insistent sur la persistance de leur action toxique sur les cellules nerveuses de l'écorce cérébrale. Les poisons cérébraux sont actifs à faible dose, et mon habitude de ces malades, si sensibles aux intoxications, que sont les neurasthéniques et les anxieux, me fait dire avec les auteurs que, pour maintenir à l'état normal l'excitabilité cérébrale, il faut être très prudent dans l'usage des substances médicamenteuses.

J'ai lu avec plaisir, dans ce livre, un hommage à Descartes que j'ai l'habitude de relire quelquefois avec Cabanis et Remy de Gourmont, mes deux grands philosophes.

L'idée cartésienne sur les bêtes machines a été maladroitement

raillée ; en réalité on n'a pas su voir que cette théorie était celle de l'acte réflexe dont Willis prononcera le terme quelques années plus tard :

Les phénomènes moteurs résultent par voie réflexe d'une excitation de la périphérie. Or cette transmission, qui est fatale, n'est rien moins qu'un absolu mécanisme. Nous sommes donc tous plus ou moins cartésiens, c'est-à-dire mécanistes, quand nous disons que tout phénomène extérieur frappant l'organisme produit dans l'organisme un mouvement qui se traduira par une contraction musculaire.

Descartes avait admirablement déterminé l'action réflexe lorsqu'il prend cet exemple d'un enfant qui approche ses mains du feu et les retire assitôt « parce que sa machine humaine est ainsi composée que les esprits animaux allant de la main au cerveau excitent en son cerveau un autre mouvement qui conduit les esprits animaux dans les muscles qui font retirer la main ».

§

Avant de parler de la **Psychiatrie du médecin praticien** de MM. Dide et Guiraud, je ne puis m'empêcher de citer cette phrase que je trouve précisément dans l'avant-propos bibliographique de l'ouvrage précédent :

Au lieu de recourir aux traités de l'histoire de la médecine, médiocres et encombrés de futiles détails, le mieux est de lire quelques-uns des livres originaux produits par les maîtres. On constatera, non sans quelque surprise peut-être, que ces vieux ouvrages ont gardé toute leur fraîcheur. Et, certes, ce n'est pas un travail stérile que de s'être pendant quelques heures initié à la pensée de Harvey, de Lavoisier, de Bichat.

Et pardieu ! je le crois bien. Certains livres très brillants de médecine hypercontemporaine me font revenir aux cliniques de Trousseau et de Potain.

En parcourant la psychiatrie de Dide et Guiraud j'ai souvent jeté un regard rassuré vers le rayon de ma bibliothèque où m'attendent, bienfaisants, les lucides et simples travaux des Séglas, des Ritti, des Chaslin et des Régis. Ah ! mon vieux maître bordelais, comme je l'aime après avoir essayé de comprendre certains chapitres de MM. Dide et Guiraud. Un de ces auteurs a certainement beaucoup d'imagination. Je n'ai pu éprouver, à essayer de saisir sa brillante et éblouissante pensée, la passion que me donnent certains passages obscurs de Mallarmé. J'ai admiré, comme

les paysannes de mon village admirèrent jadis les discours de Monsieur le Curé, émaillés de citations latines. Voulant éclairer l'obscure question de la « démence précoce », MM. Dide et Guiraud écrivent :

L'affection se caractérise par le fléchissement d'emblée et précoce des sources instinctives de la vie mentale issues directement de l'activité organique et cénesthésique.

Voulant exprimer la perte « de l'élan de l'âme cénesthésique et affective » ils proposent le terme de : *Athymhormie juvénile*, dérivé de θυμος et de ὁρμαω (s'élancer). En quels termes... savants ces choses-là sont dites ! Dommage que je ne sois pas assez chic pour vous citer en anglais l'affirmation suivante de Shelley :

L'orgueil humain est habile à inventer les noms les plus graves pour cacher son ignorance !

§

Voici un livre dont je conseille la lecture à la catégorie de confrères qui m'intéresse particulièrement. Il y a trois classes dans notre profession. Le médecin « bête à concours » qui veut à tout prix du cadre social pour accrocher sa peinture, celui qui « fait des questions », « pond des laïus », apprend sagement les dates et les théories, manie l'encens comme il convient, caoutchoute sa colonne vertébrale et, plus tard, content d'être « le professeur », « fait de la clientèle » comme il « faisait » des questions et vit en fonctionnaire mandariné du métier ; le manœuvre, qui, lui, vend de l'épicerie médicale, ordonne des cachets ou crève un abcès, généralement avec conscience, fait plus que juste ce qu'il faut pour ne pas être trop débordé par les progrès de la médecine et, en dehors de ses occupations professionnelles, se contente d'être un brillant amateur de manille ou de billard ; enfin le médecin qui, quelle que soit la hauteur, officielle ou non, à laquelle il se tient, cherche à tout connaître du paysage où il vit, se repose du « travail » par la lecture et s'exerce à cette philosophie de plain-pied que nous apprit notre illustre Remy de Gourmont. Ce dernier se recrute plus volontiers dans la classe des praticiens, — le Docteur Charles Fiessinger doit être, certes, de mon avis, — que dans celle des mandarins. A lui s'adressent certains ouvrages de Grasset, de Richet et de Gustave Le Bon. Avec lui on peut parler de Remy

de Gourmont sans être gêné par le « béotisme » de l'interlocuteur. Quelle que soit sa spécialité, il a lu les belles plaquettes chirurgicales de J.-L Faure, de Fiolle, de Forgue. Le livre que F. Cathelin publie sous le titre : **Les principes directeurs de la Chirurgie contemporaine**, le tiendra attentif quelques bonnes heures et sera par lui classé parmi ceux qu'il voudra toujours à portée de sa main.

C'est une joie bien délicate que de parcourir tout le domaine chirurgical dans son passé et dans son présent, de tâcher d'en deviner l'avenir avec un guide aussi intelligent qu'indépendant et qui ne pardonne pas à Michelet d'avoir écrit : « Malheur à l'individualité obstinée qui veut être à soi seule et refuse d'entrer dans la communauté du monde. »

§

Dans la 5e édition de **La vie de jeune homme**, le Dr Georges Surbled donne le vénérable exemple d'un savant catholique qui « prêche » la continence aux jeunes gens. Je lis à la dernière page : « Luxurieux point ne seras — de corps ni de consentement. — L'œuvre de chair ne désireras — qu'en mariage seulement ; et l'ultime phrase est : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ! »

Ainsi soit-il.

§

Pendant quatre jours j'ai coupé consciencieusement, en tramway, les pages du volume que le Dr Binet-Sanglé consacre aux **Applications de la perception directe de la pensée**. Courant après les minutes, je lis où je peux et comme je peux ; crayon à la main, je note, je salis sans pitié les marges, et, l'esprit à mes lectures, je ne reconnais pas des « connaissances » qui me prennent quelquefois pour un poseur. Binet-Sanglé est un esprit curieux qui m'intéresse et qui m'est sympathique par beaucoup de côtés. Pourquoi faut-il que, dans son indépendance, il y ait toujours quelque chose qui choque, comme une mauvaise note ? Quand je lis dehors un de ses livres, j'en cache le titre de peur de blesser quelqu'un inutilement (*la Folie de Jésus*) ou de passer pour un vieux perverti (*le Haras humain*).

Cette fois-ci j'ai fait de même. Le gros titre rouge d'un livre au mauvais papier, *la Fin du secret*, me gênait. On aurait pu croire que je lisais un feuilleton bon marché. Il y a cependant des

choses troublantes dans ce volume, où l'original savant a assemblé toutes les observations connues de perception directe de la pensée.

Je ne puis ici discuter des irradiations des ondes cérébrales. Elles existent. Certains poissons, comme le gymnote, émettent des ondes électriques assez puissantes pour foudroyer à distance de petits poissons, et on peut à la rigueur penser que le cerveau possède un appareil analogue aux projecteurs lumineux des mollusques et des poissons des abîmes : « On dirait qu'il contient une lentille contractile, une lentille de neurones qui lui permet de diriger ses pensées sur un cerveau déterminé. » On trouvera de tout dans le volume de Binet-Sanglé, de très vieilles histoires de devins, de Calchas et de Tertullianus, des racontars de bonnes de curés et de chef socialiste, des « bobards » de sous-préfecture, des observations troublantes et bien prises. A chacun d'agir en prospecteur prudent.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Adolphe Delemer : *Le Bilan de l'Etatisme*, Payot. — Paul Lafitte : *Le Grand Malaise des sociétés modernes et son unique remède*, La Sirène. — Léontine Zanta : *Psychologie du féminisme*, Plon. — Gabriel Aubray : *Claire et Jeanne ou la seconde éducation des jeunes filles*. — Mémento.

Peu d'ouvrages aussi importants que **Le Bilan de l'Etatisme** de M. Adolphe Delemer ont paru ces dernières années, et aucune question ne reste plus actuelle et plus grave que celle de l'exploitation économique des choses par l'Etat, ou la Nation, ou la Société, tous ces mots revenant au même quand on les oppose à l'activité privée.

Pendant la guerre, l'Etat a dû prendre en main bien des exploitations dont se chargeait auparavant l'activité privée, mais cela ne veut pas dire que celle-ci fût devenue subitement incapable, ni même qu'elle ait cessé de fonctionner, cela veut dire simplement qu'une question de vie ou de mort se posant pour le pays, l'Etat, gardien de son existence, a tout subordonné à son salut et a réprimé, comprimé ou arrimé, toutes les forces susceptibles d'y servir ou d'y nuire. Dans tous ces cas, au lieu de traiter librement pour ses services comme un particulier aurait fait avec d'autres particuliers, il a ordonné et commandé sans autre souci que celui de la victoire définitive. La note à payer a d'ailleurs été formidable, puisqu'elle s'est élevée, d'après les calculs de

M. Delemer, à 232 milliards et demi, dont plus de 150 milliards pour les dépenses militaires proprement dites, le reste pour le ravitaillement, les transports, la reconstruction des régions libérées, etc.

C'est surtout le groupe de ces dernières dépenses qu'étudie l'auteur. Il s'exprime avec indulgence sur les frais des fabrications de guerre, une quarantaine de milliards, sur ceux des transports terrestres, 4 milliards et demi, des postes, près de 2 milliards, mais avec sévérité sur d'autres services, celui des transports maritimes qui nous a coûté plus de 2 milliards, celui du ravitaillement en denrées alimentaires qui s'approche de 7 milliards, celui du ravitaillement en combustibles dont les comptes ne sont pas encore tirés au clair, mais tout ce qui l'est s'élève déjà dans l'ensemble à un chiffre de plus de 55 milliards de déficit, ce qui est coquet pour un bilan d'exploitation.

L'étatisme industriel est donc une expérience désastreuse, tout comme le serait l'industrialisation étatique dont on parle volontiers maintenant. Blanc bonnet, bonnet blanc. Tous les projets qui prétendent déposséder l'Etat politique de ses régies au profit de syndicats non moins politiques au fond ne feraient qu'aggraver le vice profond du système. Le seul salut est dans la liberté, la responsabilité, la laboriosité et ce qu'on pourrait appeler la lucrativité.

C'est en ce sens que conclut M. Delemer, sans outrance d'ailleurs et sans illusionnisme. Il ne réclame pas à cor et à cris la suppression de tous les monopoles comme font beaucoup d'antiétatistes, il demande seulement que ces monopoles soient améliorés. Toutes les solutions théoriques doivent s'effacer devant les réalités pratiques. Il s'agit, avant tout, pour nous autres Français de 1922, de régler la question financière, ce qui ne peut se faire à l'intérieur que par le travail et l'épargne, à l'extérieur que par le règlement international des restaurations de guerre. C'est la bonne politique qui fera les bonnes finances, et ce sont les bonnes finances à leur tour qui détourneront les citoyens de toutes les tentations étatistes, ou syndicalistes, ou soviétistes, encore une fois tout cela revient au même. Il n'y a de salut pour la civilisation que dans la libre activité des forces individuelles et par conséquent dans le régime capitalistique, dût ce mot faire tomber en pâmoison les sots et les ignorants.

Ce n'est pas d'ailleurs que ces mots en isme, étatisme, ou capitalisme, aient une vertu par eux-mêmes, c'est en nous qu'est le bien et le mal et les régimes économiques ne sont bons ou mauvais qu'en ce qu'ils favorisent ou paralysent ces vertus individuelles de labeur, d'économie, de discipline, etc. Mais il est certain, absolument certain, que ces vertus ne peuvent fleurir que dans une atmosphère de liberté responsable et récompensée ; tout le reste, autoritarisme et fonctionnarisme même syndicaliste n'aboutit qu'au contraire ; il faut grandement louer M. Delemer de l'avoir établi dans son livre.

§

Il y a un certain courage à intituler son livre, comme fait M. Paul Laffitte, **Le Grand Malaise des sociétés modernes et son unique remède**, et il sied d'abord de l'en féliciter, alors même que le commencement de la phrase est imprimé en très grosses lettres et la fin en très petites. Mais ensuite voyons ce dont il s'agit. Le remède consiste tout simplement à remplacer la propriété actuelle par la propriété littéraire limitée à cinquante ans après notre mort, et nous pouvons être fiers, nous autres gens de lettres, de détenir, sans nous en douter, « l'unique remède » au mal social.

Plaisanterie à part, l'idée de M. Paul Laffitte mérite examen. Il est certain que la propriété quiritaire avec son *jus abutendi* soulève de vives répulsions ; je suis propriétaire d'une œuvre d'art admirable et j'ai le droit de la détruire ! je suis seigneur d'un comté d'Ecosse ou d'Irlande et j'ai le droit d'en expulser 15.000 fermiers ! ou simplement mon trisaïeul a acheté à vil prix quelques hectares de banlieue lépreuse et la ville ayant tentaculé de ce côté je me trouve riche de plusieurs centaines de millions ! Tout ceci est assez discutable. Mais la question délicate est de savoir si la nouvelle propriété viagère ne ralentira pas la production qui seule importe et en comparaison de qui rien n'importe. En outre, si l'on voit le moyen de confisquer à la mort du propriétaire, ou cinquante ans après sa mort, une maison ou un champ, on voit moins bien celui de confisquer un titre mobilier d'exploitation industrielle ou commerciale, et quant à confisquer cette exploitation elle-même 50 ou 75 ans après sa mise en train, c'est carrément la tuer. Ajoutez à ceci que même pour la propriété immobilière, sa « viagérisation » n'ira pas sans in-

convénients ; le propriétaire rural est tantôt un exploitant, tantôt un associé pour son métayer ou même son fermier, donc un personnage très utile et le propriétaire urbain n'est pas davantage un simple percepteur de loyers, à son défaut il y aura toujours un gérant-architecte à rémunérer ; le catholicon de M. Paul Laffitte est donc plus compliqué à triturer et avaler qu'il ne pense.

Peut-être, néanmoins, y aurait-il ici quelque chose à faire. Au point de vue repopulation notamment, la propriété viagère a du bon, on peut le voir non seulement par le *mir* russe et la *dessa* javanaise, mais même chez nous par les lots de Fort Mardyk qui datent de Louis XIV. Cette propriété viagère n'est d'ailleurs pas la propriété collective, et l'on aurait tort de s'emballer sur le mir russe qui arrêtait tout vrai progrès économique en Russie et qui est en partie responsable du bolchevisme actuel. En outre, il semblerait utile de prolonger le droit de propriété, non pas jusqu'à cinquante ans après la mort du propriétaire, mais jusqu'à cinquante ans après la mort de ses héritiers, de façon à lui donner la certitude qu'il travaille pour ses enfants de façon absolue et pour ses petits-enfants de façon très réelle. Quant aux inconvénients de la propriété accumulée et majorée dans les mêmes mains, on pourrait les combattre en posant le principe que toute famille devant être de trois enfants, la part ou les deux parts disponibles reviendraient à la Nation ; une fortune, fût-ce celle des Astors ou des Westminsters, ne résisterait pas longtemps à ce tiercement obligatoire.

Au surplus, que M. Paul Laffitte ne s'illusionne pas ; même avec sa propriété viagère strictement réalisée, tout malaise social ne sera pas guéri ; il ne disparaîtra que quand disparaîtront l'envie, la haine, l'avidité et l'orgueil, c'est-à-dire quand le nirvanah régnera, et qui sait même si nous serons heureux sous le règne du nirvanah ?

§

C'est avec plaisir qu'on lit l'aimable causerie que Mme Léontine Zanta a intitulée assez gravement **Psychologie du féminisme**, mais, la lecture achevée, on se demande un peu ce que l'autrice a voulu dire. Le féminisme, pour elle, c'est la « conscience de la force spiritualisante et morale que possède la femme et qui lui permettra de doubler sa fécondité physique

d'une fécondité spirituelle ». Soit! Mais comme tout cela est vague !

Ce qui importe, d'ailleurs, ce n'est pas le féminisme, c'est la femme, et c'est pourquoi une autre aimable causerie de M. Gabriel Aubray, **Claire et Jeanne ou la seconde éducation des jeunes filles**, serait à lire. Il s'agit de la période qui s'écoule entre la sortie du cours ou du couvent et le mariage, et que l'auteur, ou l'autrice je ne sais, propose de consacrer à de saines lectures en conformité d'un mot très sage de George Sand qu'il cite : « Les bonnes lectures sont l'unique défense de la jeune fille contre les vaines imaginations qui la sollicitent. » Mais, quelles sont ces bonnes lectures ?

Mémento. — Jean Chaleau : *L'Expansion bretonne au XIXe siècle*, Champion. L'auteur, président de la « Fédération régionaliste de Bretagne », a consacré une monographie précieuse à sa province qui, on le sait, est, avec le Nord et l'Est, la seule de nos régions qui ne se dépeuple pas. Il souhaite que l'émigration bretonne se dirige, non pas vers l'Amérique ou l'Afrique du Nord, non pas même vers le Périgord ou la Gascogne qui manquent pourtant de bras, mais vers les pays voisins d'Anjou et de Normandie, sans oublier ceux des cantons bretons eux-mêmes où un surplus de travailleurs serait le bien venu. Soit ! Mais pourquoi pas aussi en Gascogne, et même en Algérie ? — A. Cormont : *Les Caisses d'épargne en France*, Berger-Levrault. L'auteur demande qu'on porte à 10.000 le maximum des dépôts, actuellement limité à 5.000 ; il a raison, étant donné que les Caisses d'épargne peuvent aujourd'hui concourir à des œuvres sociales; même porté au double, l'ensemble de nos dépôts, qui est de 10 milliards, resterait loin de nos bons et obligations à court terme lesquels approchent de 18 milliards. — Simond : *La Mutualité agricole, Associations agricoles, Offices agricoles, Chambres d'agriculture*, Verpillat, Lons-le-Saunier. C'est un rapport présenté au Congrès mutualiste d'Arbois et qui intéressera fort les spécialistes. — J. Magnan de Bornier : *L'Individu, l'Etat, le Syndicat, leur rôle économique depuis 1789*, Alcan. Thèse de doctorat, sans doute. L'auteur se prononce en faveur de la décentralisation régionale, ce qui peut se soutenir, et de l'autonomie syndicale professionnelle, ce qui peut ne pas se soutenir ; pour ma part, je ne vois pas du tout la nécessité de créer un organe professionnel investi du droit de prendre des décisions applicables à tous les membres de la profession. Toutes ces réglementations finiraient par vous rendre anarchiste !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La loi de recrutement. — On nous reprochera peut-être de n'avoir apporté aucune précipitation à examiner ici la nouvelle loi de recrutement, votée *in extremis* par la Chambre des Députés, avant son départ en vacances. Il nous a paru préférable d'attendre nous-même, pour en parler, le moment où les esprits au repos éprouvent une détente salutaire. L'atmosphère de combat, une fois dissipée, ils jugent plus sainement. Ainsi, avec un simple petit recul de quelques semaines, les questions qui paraissaient grosses comme des montagnes s'aplanissent ; elles prennent leur aspect normal. Elles apparaissent alors singulièrement mesquines. Cela ressort aujourd'hui avec d'autant plus de force, que la loi de 18 mois avait été présentée par le Gouvernement et le parti qui le soutenait, comme une véritable loi de salut public, en dehors de laquelle il n'était pas d'avenir possible pour notre pays. La sécurité d'une nation dépend fort heureusement d'autre chose que de la présence de quelques milliers de recrues, de plus ou de moins, dans les casernes ; et le ton de patriotisme ombrageux adopté par les adeptes de la loi nouvelle a fait sourire, sans beaucoup convaincre. Pour qui réfléchit un instant, en vérité, le service de 12 mois ou celui de 18 mois, au point de vue de notre puissance militaire, c'est pour parler clairement blanc bonnet, bonnet blanc. Nous ne voyons pas de différence essentielle, s'il s'agit de mobilisation, la guerre ayant montré, pour le reste, qu'il suffit d'un an pour former un bon homme de troupe. A d'autres points de vue, nous le reconnaissons, il y a des différences notables. S'il s'agit de conserver le plus grand nombre possible de garnisons à l'intérieur, pour répondre au vœu des municipalités, le service de 18 mois est évidemment de beaucoup supérieur au premier. Or, la prospérité du commerce local, les intérêts de boutique préoccupent beaucoup plus nos honorables que les modalités de la prochaine mobilisation, qu'ils savent bien éloignée et qui, en tout cas, n'aura pas lieu sous leur législature En cela, ils ne se trompent pas. Nous voyons les choses sous un angle singulièrement réduit. Une longue expérience nous a enseigné à les voir ainsi.

La discussion, elle-même, du projet de loi de 18 mois, à la Chambre, nous a valu un spectacle assez divertissant. Avec quel sérieux nos législateurs se sont employés à édifier notre nou-

velle organisation militaire, en mettant la charrue avant les bœufs C'est, en effet, le moindre reproche que les critiques militaires appartenant aux opinions les plus opposées ont adressé à la procédure ainsi suivie. Le bon sens, la logique, si on avait vraiment eu le désir de moderniser notre organisation militaire, exigeaient de jeter d'abord les fondations de l'œuvre, avec une loi d'organisation générale de l'armée, puis avec une loi des cadres. Il fallait, en un mot, commencer par chiffrer nos besoins en effectifs, pour chaque arme, sur le pied de paix et sur le pied de guerre. Mais, au lieu d'une discussion sérieuse, nous avons assisté à une parade. Le Président de la Commission de l'armée, M. le général de Castelnau, a ouvert le feu, en donnant le ton d'un autoritarisme intransigeant, dans un magnifique discours, qui n'aurait pas détonné dans une séance du Corps Législatif, aux environs de 1868. Ce morceau de rhétorique militaire a été trouvé tout à fait remarquable, simple conséquence du jeu ordinaire des fluctuations et des remous de l'opinion. Seul, M. le Général de Castelnau n'a pas varié, au fond, d'une ligne. Il est toujours lui-même, et au déclin de sa vie militaire, il conserve la même vision que pouvait avoir celui de ses aïeuls qui, par exemple, était présent à la bataille de Fontenoy. Après cet impressionnant prélude, digne d'une autre époque, on a entendu les arguments les plus contradictoires sur l'état d'armement de l'Allemagne, qui restait le grand cheval de bataille des adeptes de la loi nouvelle. Il en est résulté quelque confusion, le débat ayant lieu entre ces derniers.

M. Fabry, rapporteur, affirmait « que le désarmement matériel de l'Allemagne, au point de vue des canons, des fusils, des mitrailleuses, a été réalisé par la Commission Nollet dans des conditions satisfaisantes, qui resteront telles, ajoutait-il, tant que le contrôle interallié pourra s'exercer d'une façon utile et permanente». Ces dernières paroles constituent le petit couplet obligatoire pour le maintien d'opportunes sinécures, nombreuses et grassement rémunérées. Mais on a entendu, ensuite, M. André Lefèvre, homme exactement informé, nous affirmer tout le contraire. L'Allemagne continuerait à fabriquer secrètement du matériel de guerre. On y fabrique, a-t-il dit, une carabine de chasse, qui «tire à 400 m. une balle expansive destinée à tuer les gros fauves ». Ce ne doit pas être un article de vente courante, les grands fauves ayant

à peu près disparu. Mais, cette même carabine envoie à 3.000 m. la balle mauser, ce qui fait que chaque Allemand a aujourd'hui à sa panoplie une carabine pour chasser les fauves, en attendant la revanche. M. A. Lefèvre doit avoir des lumières particulières sur la balistique des armes portatives, et nous n'osons le contredire au sujet de cette carabine merveilleuse, qui tue les fauves à 400 m. avec une balle expansive et à 3.000 m. les simples humains avec la petite balle Mauser. M. André Lefèvre a découvert bien autre chose, par exemple, 343 tubes d'obusiers de 105, fabriqués, a-t-il dit, entre le 11 novembre 1918 et mars 1920, date de l'entrée en fonctions de la Commission Nollet. Avec un peu de bon sens, on pourrait peut-être admettre que ces canons étaient en cours de fabrication, au moment de l'armistice, ou résultaient d'une commande antérieure. Le Japon n'a-t-il pas continué à nous envoyer du matériel de guerre après l'armistice et même après le Traité de paix en vertu de contrats antérieurs? Chose digne de remarque, M. A. Lefèvre, qui est ingénieur-chimiste, si nous ne nous trompons, n'a pas fait la moindre allusion aux gaz asphyxiants, que l'on continuerait à fabriquer en Allemagne et ailleurs. Cela sans doute ne le préoccupe pas de la même manière. Enfin, on a entendu le ministre de la Guerre, qui, pris entre les affirmations de M. Fabry et celles de M. A. Lefèvre, a d'abord déclaré « qu'il n'est pas un fait, pas un document apporté par M. A. Lefèvre, à la tribune, qui ne soit d'une rigoureuse exactitude », puis a rendu hommage à l'attention vigilante du Général Nollet et de la Commission militaire interalliée. Ainsi peut-on conclure que M. A. Lefèvre a fait allusion à des faits, remontant à un ordre de choses antérieur au Traité de paix, et dont on ne peut raisonnablement faire état aujourd'hui, et, d'autre part, que la Commission interalliée, avec beaucoup de peine, sans doute, a réussi à obtenir le déclassement de l'innombrable matériel de guerre, qu'un trio d'idéologues a laissé, en novembre 1918, emmener en Allemagne par les vaincus, alors que rien n'était plus facile que de le leur enlever à ce moment. Tout cela n'est qu'incidents de minime importance. Ce qui est singulier est qu'on ait réussi à émouvoir l'opinion avec de tels arguments.

Mais l'argument capital a consisté à montrer l'Allemagne, retranchée derrière sa puissance militaire et décidée à ne pas payer. « Nous sommes, a-t-on dit, en face d'une nation de 60 à 70 mil-

lions d'hommes, qui a des qualités industrielles et militaires, que personne ne conteste. Elle est en état de payer. Or, elle ne réunit ses armes que pour ne pas payer, ne pas réparer les désastres qu'elle a causés... » Or, c'est pour la faire payer que les 18 mois de service sont nécessaires. Telle est la raison impressionnante, dont on a osé faire état en la circonstance. Nous ne sommes pas, pour notre part, assez naïfs pour croire que les Allemands ne nourrissent pas, en grande majorité, à notre endroit, un ressentiment vivace. Si elle en avait le pouvoir, l'Allemagne n'hésiterait pas longtemps, en présence du désaccord qui règne entre les alliés, à essayer de nous ravir le fruit de notre victoire. Mais le peut-elle à l'heure actuelle? Il suffit d'être quelque peu réaliste pour en reconnaître l'impossibilité, avant quelque temps au moins; et c'est à l'heure présente qu'il eût fallu, profitant de cette période de détente, instituer le service d'un an pour rendre à notre industrie et à notre agriculture toute l'activité possible, quitte à revenir par gradations au service à long terme, lorsqu'on se trouverait manifestement en présence d'une Allemagne en appétit d'armements. Nous avons opéré au rebours.

Nous ne sommes pas parmi ceux qui reprochent à nos hommes d'Etat d'être travaillés par un accès d'impérialisme. Voilà une chose qui est bien au-dessus de leurs moyens et tout à fait en dehors de leurs ambitions. Ils n'ont pas osé, lorsqu'il en était temps encore, l'action de police, rapide, énergique, qui, seule, aurait pu nous faire payer, et ils n'oseront pas la tenter dans l'avenir. D'ailleurs plus cette action se trouvera retardée, plus le résultat en sera problématique. Tous nos chauvins, au patriotisme en crête de coq, supportent de voir le maréchal Foch, le seul homme qui a été le véritable instrument de notre salut, le seul qui, au moment précis, ait fait le geste dénonçant le péril, tenu à l'écart, dans une sorte de disgrâce. Ils triomphent avec la loi de 18 mois, aussi boiteuse qu'inutile. Cela leur suffit. Il est probable que nous ne verrons pas de sitôt le vote d'une loi d'organisation générale de notre armée, par quoi on aurait dû commencer. Le statu quo, le maintien de toutes les situations acquises, telle est la politique de nos gouvernants, depuis l'armistice. La loi des 18 mois de service reste un des meilleurs instruments de cette politique.

Memento. — *Raccolage et milice* (1701-1715), par M. Georges Girard.

Etude très complète sur le service militaire en France à la fin du règne de Louis XIV. Cette période marque le début de l'organisation d'une armée vraiment nationale. A ce titre, il était intéressant de l'étudier avec le plus grand détail. — Lieut.-Colonel Mayer : *Essais de pédagogie militaire*, qui contient de savoureux souvenirs de l'éminent critique militaire. Nous reviendrons à son sujet. — *Revue militaire française*. Colonel Le Hénaff : Les chemins de fer et le choix des jours les plus favorables à l'offensive. — Capitaine H. Morel : Les campagnes mongoles au XIIIe siècle, etc. — *Revue maritime* (juin). C. V. Blanc. L'Odyssée. Com. Alessandrie. De la propriété privée dans la guerre sur mer. — J. Tramond : Deux projets de bateaux-pièges, etc. — *Revue d'études militaires*. La situation actuelle de la Chine. — Les théories de Keynes. — Choix de lectures sur l'Empire.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

Un humaniste : Philéas Lebesgue (La Dépêche de Toulouse, 1er août ; La République de l'Oise, 24 juillet). — *Une enquête sur l'Amitié* (L'Avenir, 23 août). — *Progrès et bonheur : une page inédite de Remy de Gourmont* (Floréal, 15 juillet).

M. Camille Mauclair, — qui avait déjà écrit dans **la République de l'Oise**, à propos de la souscription qui se prépare pour une édition des *œuvres choisies* de Philéas Lebesgue :

> Je place son œuvre au premier rang dans la production de notre époque. Rien de ce qu'il a écrit n'est indifférent. Mais je m'incline avec respect, avant tout, devant l'exemple silencieux et péremptoire qu'il nous donne des dignités essentielles du véritable écrivain, dignités des primitifs et des artisans du moyen âge, dignités que trop d'entre nous ont oubliées, et pour le maintien desquelles il faut un admirable courage et une constante maîtrise de soi...

consacre aujourd'hui, dans **la Dépêche de Toulouse**, à notre collaborateur, cette belle étude où l'œuvre de Philéas Lebesgue est magistralement analysée : *un Humaniste*.

> C'est une belle et rare chose que de voir rendre spontanément justice à un homme qui a beaucoup mérité sans rien demander : en notre temps, cela prend presque un air de légende. Pourquoi dis-je cela ? A propos d'un livre qui se prépare. Ce livre sera un recueil des plus belles pages d'un écrivain qui compte au premier rang des plus probes et des plus savants dans les lettres contemporaines. Et cet écrivain est un laboureur. Il l'est au sens le plus exact du terme. Il vit, pour n'en presque jamais sortir, dans la ferme qu'il a héritée de ses ancêtres. Avec sa femme et ses enfants il cultive, ensemence, moissonne, conduit ses

chevaux dans le sillon, prend soin du bétail, mène la dure et saine vie des champs, en connaît les mécomptes et les joies. Cet homme aux mains calleuses et déformées par le labeur, au visage doux, pensif, dont le teint hâlé accentue la clarté d'yeux limpides, est maire de son petit village de l'Oise, qui se nomme La Neuville-Vault. Ce village est situé dans le pays de Bray, près de Beauvais, près de Gerberoy où le peintre Le Sidaner compose ses suaves poèmes intimistes, près de cette terre de Savignies séculairement propice aux potiers, et où le céramiste Delaherche vit en prince des arts du feu et réserve un accueil patriarcal aux artistes qui viennent voir ses merveilles.

Le laboureur dont je parle peine à la tâche en cette région de faibles vallonnements et de vastes plaines entre la Picardie et la Normandie, et rien ne le distingue des autres laboureurs, sinon qu'il reçoit, depuis bien des années, beaucoup de brochures et de livres, et que les soirs, à la veillée, il écrit. Comment peut-on être laboureur, et surtout être laboureur-écrivain ? Or, celui-là a envoyé ses écrits aux revues, et il s'est fait lentement un nom. Il se nomme Philéas Lebesgue. Il a acquis, par la forte méthode de sa volonté, par le meilleur emploi d'un temps avarement compté, une culture si variée, si étendue, si sérieuse, que peut-être personne de nous n'en possède une pareille depuis que Remy de Gourmont a cessé de vivre. Philéas Lebesgue a un don surprenant des langues : il en écrit et en parle parfaitement plusieurs, et il n'en est je crois aucune dont il ne sache au moins la syntaxe, la constitution et le génie individuel. A ce polyglottisme il a ajouté une philosophie de la linguistique, et il l'a exprimée en un ouvrage intitulé : *L'au delà des Grammaires*, où il y a un foisonnement de vues originales et fécondes, attestant une maîtrise. Il a publié des recueils de poèmes comme *Les Servitudes*, de prose comme *Les Charbons du Foyer*, où l'on trouve la plus sincère, la plus tendre, la plus ardente sensibilité Lyrique en une forme très belle. Philologue avec le très curieux *Pèlerinage à Babel*, esthéticien avec *Aux Fenêtres de France*, Philéas Lebesgue s'est montré excellent folkloriste avec *Le Roman de Ganelon*, et il a donné de savantes éditions critiques des *Lais de Marie de France* et de *Raoul de Houdenc*. Il a composé un drame sur *Le grand Ferré*, qui est plein de couleur et de puissance, et il a formulé en plusieurs autres œuvres dramatiques les idées les plus sagaces sur les mystères et les drames populaires dans la tradition oubliée du moyen âge. Enfin, on a lu depuis de longues années, dans le *Mercure de France*, de multiples lettres sous son nom ou sous plusieurs pseudonymes donnant les détails les plus précis sur le mouvement intellectuel au Brésil, au Portugal, en Argentine, en Grèce, en Serbie... Cependant les lettrés savent très bien quel est l'auteur avoué ou dissimulé de ces Chroniques du *Mercure* qui représentent une quantité prodigieuse de connaissances

touchant le génie étranger. Pour nos amis de l'Amérique latine, le nom de Philéas Lebesgue ne représente pas seulement celui d'un intercesseur d'une généreuse activité, n'ayant jamais reçu de missions pas plus que de prix académiques, mais ayant su faire à lui seul, du fond de sa ferme, plus de travail que dix missions pour augmenter là-bas l'amour de la France. Ils tiennent Lebesgue pour une autorité, ils le respectent et le placent très haut, sa personnalité est à leurs yeux plus importante que celle de nos romanciers huppés. Il en va de même en Grèce, en Serbie. Il y est célèbre, et mieux : il y est aimé. Il sait à fond l'âme de tous ces pays dont il sait les langues et toute la production littéraire. Sa besogne de linguiste, d'exégète, de critique, de rapprocheur spirituel des peuples, va de pair avec sa création de critique, de conteur, d'essayiste et de dramaturge : et tout cela est dominé par une âme très haute, très pure, très modeste, toute au travail donnée. La studieuse veillée sous la lampe, dans ce hameau du vieux pays de Bray où vit une Pensée, est la récompense du rude labeur rustique de la journée.

Seulement voilà. Si bien des lettrés savent cette noble vie, ce merveilleux exemple de volonté et d'ardeur au savoir désintéressé qu'est l'existence de Philéas Lebesgue, le public ne la connaît pas. Cet homme, qui a tout approfondi avec un singulier génie, est resté dans l'ignorance enfantine quant à l'art de parvenir. Ses livres sont dispersés, il n'entend rien au profit et à la réputation, il est alimenté par la flamme ingénue et pure d'un maître-d'œuvre de ce moyen âge qu'il révère, il borne son rêve à celui d'un Primitif littéraire, et aujourd'hui la vie de ce juste, — la vraie vie d'un artiste, — paraît presque anormale. J'ai à peine besoin de dire qu'il ne demande qu'à cette terre même qu'il remue tous les jours les éléments matériels de son existence et de celle des siens. Cet humaniste supérieur n'a rien d'un « littérateur » quant à l'apparence, aux mœurs, aux ambitions. Cet homme, calme et fin, dont la causerie est substantielle et délicieuse, se tient à l'écart dans le coin agreste qu'il adore.

Il s'est trouvé que des admirateurs, dont le nombre s'est lentement accru, ont formulé le projet de recueillir au moins en un volume un choix de belles pages éparses, permettant de mettre à son rang un considérable écrivain français, de donner à un public étendu l'idée de la science, de la grâce, de la vigueur de cette vaste production, composite et pourtant unitaire, de Philéas Lebesgue. M. Marcel Coulon, qui est un magistrat trouvant le moyen d'être aussi un des plus remarquables critiques idéologiques de cette génération, s'est chargé de ce travail, comme il l'avait déjà fait irréprochablement pour un recueil analogue d'extraits de Remy de Gourmont. L'un et l'autre de ces beaux livres établiront la parité de ces deux esprits, différents, mais sur le même plan intellectuel. On a voulu que l'hommage se réalisât sur la terre natale

même de Philéas Lebesgue, au cœur du Beauvaisis, et notre confrère, *la République de l'Oise*, a mis son zèle à recueillir les souscriptions pour ce volume. Mais qu'est-il arrivé? Une brusque levée des estimes, des sympathies, des gratitudes et des respects. A l'entreprise régionale, quasi-familiale, sont venues non seulement des adhésions d'écrivains lointains, de tous les points de France, mais d'outre-Océan. Le Brésil, l'Argentine, ont envoyé à Beauvais ! Cela finit donc toujours par se savoir qu'un homme est une valeur, même quand il échange la plume contre la pioche et la charrue dans son coin de terre? Cela existe donc, la force immanente du mérite qui ne demande rien, jusqu'à condenser les affections et à les transformer en gloire? Cela est donc possible, cette justice et cette beauté soulevant la lourde chape du silence ? En vérité ce ne sera point le côté le moins surprenant de la légende vraie de la vie et de l'œuvre du grand laboureur-humaniste de La Neuville-Vault.

Oui, comme l'écrit Mauclair, cela finit toujours par se savoir qu'un homme est une valeur, même s'il n'a fait aucune visite aux dames chanoinesses des cinq à sept littéraires. Et combien cet hommage est plus vrai, plus touchant et plus durable que telles couronnes académiques obtenues par d'hypocrites courbettes devant le chapeau d'un Académicien.

§

L'Avenir a posé à quelques personnalités littéraires cette question indiscrète dont il sera curieux de donner les conclusions, s'il est possible de les établir d'après des réponses aussi diverses et aussi personnelles : « Quelle place l'amitié tient-elle dans votre existence? »

Rachilde a répondu :

Je n'ai jamais eu d'ami. — L'amitié entre homme et femme, c'est de « l'amour blanc »... et ça ne dure pas.

Quant à l'amitié entre femmes, ça n'existe pas... ou c'est de la « jalousie partagée ». Les amitiés de femmes sont ce qu'il y a de plus dangereux pour tout le monde.

Barbey d'Aurevilly disait : « L'amitié entre homme et femme, c'est avant ou après. »

Avant, ce n'est que la cristallisation du désir; après, cela peut être enfin la vraie amitié. Si on me demandait mon opinion sur ce grave sujet, je répondrais qu'en effet je n'ai trouvé d'amitié que dans l'amour.

Je crois que l'amitié, entre hommes, entre femmes, entre hommes et femmes, aussi pure que l'on puisse la concevoir, n'est

encore et toujours que de l'amour. Dans cette amitié il y a un désir sensuel sublimisé, car il est impossible de concevoir un sentiment qui n'ait pas une base sensuelle.

Si l'amitié a souvent la même fragilité que l'amour, c'est que, dans l'amitié comme dans l'amour, nous projetons sur l'être aimé une image idéalisée de nous-mêmes et qui ne s'adopte pas. L'amitié aussi est de l'égoïsme; si bien qu'on est toujours seul, comme le constate Rachilde.

Les amours qui se prolongent après l'amour et qui se transmuent en amitié ne sont en somme qu'un regret de notre jeunesse éteinte, le dernier rayonnement de notre beauté dans lequel nous voulons marcher jusqu'au soir.

Voici encore une autre enquête interrompue par la guerre et que reprend **Floréal** :

« Les progrès scientifiques ont-ils profondément, essentiellement amélioré la vie individuelle et sociale de l'homme ? »

Telle est la question que *Floréal* posait en juillet 1914, à quelques écrivains, « sans pressentir le moins du monde l'ironique opportunité d'une telle enquête ».

La réponse de M. G. de Pawlowski est datée du 1er août 1914 :

Mon cher Confrère,

Permettez-moi d'ajourner ma réponse à votre intéressante enquête sur les relations possibles du progrès scientifique et du bonheur de nos contemporains, je ne pourrai vous répondre qu'après expérience faite.

Veuillez agréer, et ...

G. DE PAWLOWSKI.

Remy de Gourmont répondait par ce petit billet qu'il est émouvant de lire aujourd'hui :

Les deux idées sont assez intimement liées, car si le progrès n'avait augmenté le bonheur, il ne serait qu'une idée, sinon négative, du moins neutre ; mais comment savoir si un homme donné est plus heureux aujourd'hui qu'il y a un millier d'années ? Nous voyons bien qu'il y a de bonnes raisons pour que cela soit, mais cela est-il ? « La difficulté de peser le bonheur, dit Jean Finot, a fait reculer les philosophes. » Le bonheur est, en effet, tout ce qu'il y a de plus subjectif, de plus individuel. Le raisonnement ne le détermine pas. « Vous avez tout ce qu'il faut pour être heureux, dit-on parfois à tel être qui se plaint de la vie, que vous manque-t-il donc? Vous n'êtes pas raisonnable. » On n'est pas heureux, parce que l'on devrait être heureux et on l'est quelquefois dans des états qui ne semblent pas comporter le bonheur. Il y a là quelque

chose d'indéfinissable. La question n'est pas soluble. Tout ce que l'on peut dire de sensé, c'est qu'il paraît bien, au point de vue de l'observation, que les conditions dans lesquelles il semble que le bonheur puisse être atteint, se sont beaucoup améliorées au cours des siècles; mais l'homme est insatiable, il attend toujours des conditions plus belles encore, les présentes ne lui suffisent pas. Il en est de même de l'idée de progrès. Ce qu'il escompte de l'avenir l'empêche de jouir du présent. Il ne voudrait pas être ramené en arrière, mais il voudrait bien être conduit en avant. On s'habitue au nouveau et on désire sans cesse du nouveau. Il y a là deux états d'esprit qui se contredisent e font que progrès et bonheur ne sont que des mots sans contenu réel : notre imagination les remplit selon notre tempérament fondamental.

REMY DE GOURMONT.

R. DE BURY.

RÉGIONALISME

Vérités alsaciennes. — Mes articles sur les germanomanes alsaciens (1), qu'aucun périodique d'Alsace n'aurait, pour des raisons trop faciles à comprendre, osé se risquer à publier directement, mais qui, venant du *Mercure*, ont été abondamment reproduits ou analysés par la presse alsacienne « à titre documentaire », m'ont apporté, entre maintes approbations, soit verbales, soit épistolaires, une note discordante, une seule, sous la forme d'une lettre qui est reproduite ci-après. Cette lettre m'a été adressée par une dame alsacienne, excellente patriote, qui, fin juillet 1914, avec sa famille, s'était réfugiée en France, et dont les fils se sont bravement battus et distingués dans les rangs de l'armée française pendant la guerre.

Seulement, cette dame, née en Alsace sous le régime français, a vécu ensuite toute sa vie sous le régime allemand dans sa petite patrie, et ce point est important pour la compréhension de sa lettre que voici :

Cher Monsieur, j'ai lu, dernièrement, dans le *Mercure de France* du mois de février, un article signé de votre nom : *Notes et documents d'histoire*. Il m'a beaucoup intéressée, mais je l'ai lu avec des sentiments très mélangés dont je voudrais vous dire un mot.

D'un côté, j'éprouve comme vous de l'indignation à la pensée de ces hommes qui avaient si peu compris l'âme de la France et qui mettaient la langue allemande, — quelque belle qu'elle puisse être, surtout la langue religieuse, — tellement au-dessus de la langue française.

(1) *Un monument indésirable* (15 avril 1921, p. 572). — *L'étonnante prophétie d'un germanomane alsacien* (15 février 1922, p. 208).

D'un autre côté, il y a dans votre manière de parler de ces hommes dont plusieurs m'étaient connus et qui se distinguaient par leur érudition, quelque chose qui me choque, car c'étaient des hommes estimables, d'une grande valeur morale, malgré leurs sentiments germanophiles... Parmi leurs descendants, M. N..., par exemple, s'est toujours tenu à l'écart de toute manifestation allemande, et lui et ses fils seront de bons Français, mais il ne faudrait pourtant pas qu'on remuât constamment le passé pour faire apparaître leurs erreurs et les fautes de leur père ou grand'père.

Je crains que des articles comme ceux que vous avez écrits ne risquent de faire beaucoup de mal à des familles alsaciennes qui veulent se rattacher à la France et qu'il ne faudrait pas froisser inutilement. Oublions donc, laissons reposer en paix ces malheureux germanophiles alsaciens, heureusement peu nombreux et qui n'ont guère d'influence sur leurs compatriotes. En tout cas, ils n'ont pas empêché la majorité des Alsaciens de rester Français de cœur.

J'espère que vous comprendrez les motifs qui m'ont poussée à vous écrire, car j'ai bien à cœur de voir toujours plus l'union régner entre Français et Alsaciens, et je vous prie de recevoir l'expression de mes sentiments les meilleurs.

De mon côté, j'ai lu cette lettre « avec des sentiments très mélangés ». Tout en faisant la part des choses, j'ai été frappé de cette manière si différente d'envisager une question, à la vérité, très délicate. Ce qu'exprime cette lettre, ce sont les sentiments d'une catégorie d'Alsaciens qui, tout en étant de bons patriotes français, restent, sans s'en douter, sous l'emprise d'un demi-siècle de pédagogie germanique. Et cette pédagogie trouvait, en 1871, un terrain déjà tout préparé en Alsace, par une tradition contre laquelle les gouvernements français successifs avaient eu le grand tort de ne pas réagir. De trop nombreuses familles, restées engouées de culture allemande, continuaient à faire de la langue allemande leur organe de prédilection ; leurs préférences allaient à la littérature, à la poésie allemande, ingénument, sans penser à mal. Le patriotisme n'avait rien à y voir : c'était de l'habitude contractée de naissance, du pur sentimentalisme. La langue du culte était l'allemand, on priait en allemand, on s'édifiait de sermons allemands, de sorte que, comme le dit la lettre ci-dessus d'une façon bien caractéristique, on mettait forcément au-dessus de la langue française cette langue allemande si belle, « surtout la langue religieuse ». Langue d'autant plus belle qu'on ne la connaissait qu'imparfaitement, ce qui n'empêche pas ses

partisans intéressés de proclamer que cet organe artificiel est la « seconde langue maternelle des Alsaciens » !

De là à sympathiser avec les Allemands il n'y avait qu'un pas. Les Allemands parlant un allemand tellement plus pur que ne l'est le dialecte alsacien étaient pour cela même considérés comme des êtres intellectuellement supérieurs : pensez donc, ils parlaient la langue du bon Dieu en personne ! Seulement, ces êtres supérieurs, tous, sans exception, exploitaient chez nous cette supériorité pour des buts politiques, comme ils essayent de le faire encore aujourd'hui par-dessus le Rhin au delà duquel ils sont enfin expulsés. Ils continuent même à l'exploiter en Alsace, car nombre d'entre eux sont parvenus à y rester, grâce à la magnanime légèreté avec laquelle, après la signature du traité de Versailles, le gouvernement a fait droit aux demandes de naturalisation de quantité d'immigrés. Ils en sont quittes pour être appelés « Français de cinq livres » par les Alsaciens authentiques, parce que cette trop hâtive naturalisation ne leur coûtait que la modique somme de cinq francs ! A ce compte, ils supportent stoïquement d'être traités de « sales Schwobs », sobriquet que le peuple applique d'ailleurs à tous les Allemands en général depuis les temps les plus reculés et auquel les événements ne sont pas faits pour l'inciter à renoncer.

Et ces « Français de cinq livres » peuplent actuellement les bureaux de la plupart des administrations publiques, à la grande indignation de la population. Ces patriotes d'un genre spécial sont arrivés, entre autres, avec l'aide des socialistes et des communistes, à former la majorité dans bien des conseils municipaux, notamment à Strasbourg, et les contribuables savent ce qu'il leur en coûte en fait de centimes additionnels. C'est à ces Boches camouflés que la statue de Jeanne d'Arc, qui devant le palais du Rhin devait remplacer celle de Guillaume Ier, doit d'avoir été reléguée derrière le palais et cachée à tous les yeux dans un épais fourré. C'est par eux, qu'au monument de la *Marseillaise*, qui devait s'élever fièrement au milieu de la place Broglie, a été réservée, en bordure de cette place, une encoignure qui serait l'emplacement idéal pour un châlet de nécessité. En tout, ils s'ingénient ainsi à cacher autant que possible sous le boisseau le rayonnement des gloires françaises.

Néanmoins, parmi les Alsaciens, assez nombreux sont ceux

qui ne sont pas encore désabusés. Ils conviennent bien que les Allemands étaient coupables d'avoir déchaîné la guerre, mais, dans leur étrange indulgence, ils ne voient pas que, loin de vouloir faire pénitence de ses crimes, l'éternel rapace d'outre-Rhin continue à rêver la conquête de la France à laquelle lui donne droit sa qualité de race supérieure en mal d'expansion. Ce sont ces mêmes Alsaciens qui ont appris des Allemands à faire les réclameurs et les pleurnichards chaque fois que les choses ne leur paraissent pas aller exactement selon leurs désirs individuels. C'est des Allemands qu'ils ont appris, l'esprit de concurrence commerciale aidant, à traiter d'indésirables, de « Revenants », les Alsaciens restés Français de tout temps par leur exil volontaire lors du plébiscite de 1872, et qu'à présent, par une attitude mesquinement hostile, on cherche à dégoûter de reprendre pied sur le sol natal délivré.

Telle est la mentalité d'une minorité alsacienne qui n'a pas encore pu se résoudre à jeter par-dessus bord son engouement pour l'esprit germanique ; brûler ce qu'elle a adoré ou supporté par habitude invétérée est au-dessus de ses forces ; sacrifice indispensable cependant, si nous voulons arriver à l'union parfaite de tous les cœurs français.

Par une indulgence non moins étrange, le gouvernement tient compte de l'état d'âme de cette fraction cependant infime de la population alsacienne et lorraine ; les administrateurs français venus de l'intérieur, trop insuffisamment avertis, se refusent à reconnaître le danger d'un état de choses qui a empêché jusqu'à présent l'assimilation complète des provinces reconquises ; dans leurs dispositions idéalement généreuses ils sont persuadés que tout cela s'arrangera à la longue, que le meilleur expédient est d'attacher les chiens avec des saucisses, sans s'aviser que les chiens bouffent les saucisses, car ils ne laissent rien se perdre, et portent ailleurs leur attachement.

Grande est la sourde exaspération de l'écrasante majorité des Alsaciens, témoins indignés de cette inconsciente façon de procéder ; les plaintes sont générales, et elles sont naturelles de la part de ceux qui, Français loyaux et enthousiastes, se voient évincés des bonnes places au profit d'anciens immigrés auxquels le mot d'ordre est de réserver toutes les satisfactions possibles. Rien ne sert de faire chaque jour des écoles ridicules ; la foi au succès

final aveugle les administrateurs les plus haut placés; ils constatent les agitations neutralistes, communistes, bolchevistes, l'introduction en contrebande de la morphine et de la cocaïne, de la littérature délétère politique ou malthusienne, les efforts d'une abjecte propagande, mais ils se refusent à croire à la complicité, avec leurs frères d'outre-Rhin, de ceux qu'ils comblent de leurs prévenances et qui regardent maintenant les véritables Alsaciens du haut de leur grandeur arriviste.

Voilà les considérations qui m'assaillirent après la lettre que je venais de recevoir. Je me disais qu'après tout ce serait contribuer à la bonne cause que de les rendre publiques en même temps que le motif qui les avait provoquées, la lettre de mon honorable correspondante. Comme j'en parlais à un jeune intellectuel alsacien venu à l'intérieur pour mieux se familiariser avec l'esprit français, celui-ci ouvrit de grands yeux, sourit avec un peu d'embarras et enfin m'assura que, quand je retournerais en Alsace, je serais lapidé !

— Croyez-moi, toute ma génération est imbue des idées que vous attaquez.

— Vraiment? Mais alors, vous-même, vous seriez le seul à faire exception? Qu'est-ce qui vous vaut ce privilège?

— Oh! moi, c'est grâce au milieu dans lequel j'ai été élevé... Et, d'ailleurs, je ne fais pas de politique.

— Permettez : il ne s'agit pas de politique, mais de simple patriotisme. Pendant que la jeunesse allemande s'exaspère de plus en plus en un pangermanisme suraigu, il ne faut pas que la nôtre se laisse aller à une dédaigneuse indifférence pacifiste; la partie serait par trop inégale.

J'étais fixé. La catégorie des Alsaciens que je vise a besoin de s'entendre dire des vérités, rudes peut-être, mais indispensables et absolument urgentes.

Les gouvernants de l'Alsace et de la Lorraine paraissent enfin vouloir procéder à une épuration ; l'opinion publique encourage ce geste avec enthousiasme, mais en déclarant qu'elle ne se contentera pas de timides demi-mesures.

JULES FROELICH.

LETTRES RUSSES

Les Archives de la Révolution russe, vol. IV et V, Berlin. — *Les Annales russes*, Paris. — Alexandre Blo : *Les derniers jours du pouvoir impérial,*

Pétrograd, Ed. Alkonost. — *Les Annales contemporaines*, vol. XI, Paris. — *Le Calendrier des ouvriers et des paysans pour 1922*, Pétrograd, Edition de l'Etat. — Mémento.

Les périodiques russes qui paraissent à l'étranger donnent, presque tous, une large place aux notes et souvenirs des principaux acteurs de la révolution russe et de ceux qui ont joué un rôle de quelque importance dans les événements contemporains. Ces témoignages directs, venus de camps opposés, sont de précieux documents pour les futurs historiens de cette période troublée. Nous en trouvons de très intéressants dans la revue historique fondée à Berlin sous la direction de M. Hessen : **Les Archives de la révolution russe** (Arkhiv rousskoï revolutzii) dont les volumes IV et V viennent de paraître. Nous ne savons pas si les généraux russes qui ont combattu l'armée des soviets étaient de bons stratèges — et les événements permettent d'en douter, — mais il y a certainement parmi eux de remarquables écrivains. Nous avons déjà rendu compte du livre du général Denikine : *Notes des temps troubles,* d'une grande valeur historique et surtout littéraire; dans le volume V des *Archives de la révolution russe*, nous trouvons les souvenirs des généraux Loukomsky et Krasnov, qui, tous les deux, se révèlent des écrivains de premier ordre.

Le général Loukomsky, qui prit part dans la lutte de Kornilov et la formation de la première armée des volontaires, apporte une version des événements de laquelle il résulte que le général Kornilov fut en quelque sorte provoqué par Kerensky pour faire son coup d'Etat. Loukomsky établit par de nombreux faits que, parvenu au pouvoir, Kerensky prenait ombrage de quiconque pouvait l'éclipser et que l'immense popularité dont jouissait le général Kornilov n'allait pas sans l'inquiéter. La réception enthousiaste que fit Moscou à Kornilov, quand celui-ci se rendit à la réunion des notables, convoquée par le ministre-président, ne fit qu'augmenter les craintes de Kerensky. Ses rapports avec le commandant en chef des armées étaient alors si tendus que le bruit courut, lorsque Kornilov fut mandé à Pétrograd pour conférer avec le gouvernement, qu'on l'obligerait à rester à Pétrograd, et que, s'il persistait à vouloir retourner aux armées, on l'arrêterait. Malgré ces bruits, Kornilov partit pour Pétrograd, mais accompagné d'un détachement de soldats du régiment Tekinsky et de mitrailleuses. Les faits intéressants abondent dans ces souvenirs ; détails d'appa-

rence minime qui éclairent l'histoire. Le général Loukomsky rapporte une conversation qu'il eut avec Milioukov, à l'époque où les Allemands installèrent à Kiev l'hetman Skoropadzky :

Milioukov tâchait de me prouver que ce serait les Allemands qui seraient vainqueurs dans la lutte mondiale, qu'ils sont l'unique force sur quoi peut s'appuyer la Russie, que seuls, les Allemands, qui nous ont envoyé, dans des wagons plombés, les chefs du bolchevisme, sont capables de nous en délivrer, que la France et l'Angleterre sont en telle situation qu'on ne peut attendre d'elles de secours. D'après Milioukov, puisque nous ne pouvons pas vaincre nous-mêmes les bolcheviks, nous devons demander l'aide de l'Allemagne victorieuse dans la lutte et notre voisine, afin qu'elle rétablisse l'ordre en Russie.

Dans le vol. IV de cette même revue, outre *Les derniers jours de l'ancien régime*, d'Alexandre Blok, souvenirs et documents édités en un volume, dont nous parlerons plus loin, nous trouvons plusieurs articles fort intéressants : *Mon service dans le gouvernement provisoire*, de Demianov ; *La défense du Palais d'Hiver*, de Signegoub, et les souvenirs de la baronne Wrangel, mère du général, sous le titre *Ma vie dans le paradis soviétique*. L'auteur de ces souvenirs nous prévient tout d'abord qu'il n'y a, dans son récit, ni politique, ni histoire. Elle s'est bornée à noter les choses vues et vécues. Et cela suffit. Cette vieille femme de soixante-dix ans, qui, de l'opulence, est tombée dans la misère, voit chaque jour, sur les murs de Pétrograd, de grands placards portant ces mots : « Mort au chien Wrangel ! Baron allemand ! » « Mort au valet de l'Entente ! » Se sentant, non sans raison, menacée elle-même, elle est obligée de se cacher sous un faux état civil ; elle devient la veuve du peintre Veronelli, et chaque jour change de domicile pour dépister les mouchards. Cette vie infernale à Pétrograd, son évasion par la Finlande en compagnie de contrebandiers, son voyage de huit heures, sur une mer houleuse, dans une petite embarcation, sous la lumière des phares de Cronstadt qui fouillent l'espace sont racontés par la baronne Wrangel avec une grande simplicité qui accentue le tragique de la situation. Elle décrit aussi la vie à Pétrograd, qui a pris, dit-elle, un air champêtre depuis que l'herbe pousse dans ses rues. Elle raconte qu'un jour que tous les vivres manquaient dans la capitale on distribua aux habitants un chargement de pommes qui venait justement d'arriver; et partout, dans les rues, les tramways,

les boutiques, on voyait les gens manger des pommes. Un étranger de passage, étonné de ce spectacle, remarqua :

Qu'est-ce que cela veut dire : les Russes se plaignent tout le temps d'être très malheureux, tandis qu'ils vivent comme dans le paradis : ils se promènent nus et toute la journée mangent des pommes !

Mme Wrangel note la grande religiosité qui se remarque maintenant dans le peuple. Les processions, d'abord interdites, ont dû être rétablies à cause de l'insistance des masses, et elles attirent des foules de cent mille personnes. Les chants liturgiques ont retrouvé leur éclat d'antan et, dans la plupart des églises, il y a des chœurs splendides. On remarque aussi un nouveau type de prêtres, jeunes, instruits, ardents. L'un d'entre eux, Alexandre Vedensky, jouit d'une grande popularité. Où qu'il aille une foule de fidèles l'entoure pour entendre sa parole éloquente.

Sur la saleté des villes et des maisons le récit de Mme Wrangel confirme tout ce qu'on connaît déjà. La vermine abonde, et même les poux donnent lieu à un commerce assez original. Les soldats de l'armée rouge atteints de typhus sont envoyés en congé de convalescence à la campagne. Pour avoir ce congé beaucoup de soldats tâchent d'attraper le typhus, et, à cet effet, ils achètent des poux de typhiques. Cinq poux coûtaient d'abord 250 roubles ; mais comme tout augmente, on les paie maintenant jusqu'à 10.000 roubles.

Les monarchistes russes ont fondé dans plusieurs pays des organes de presse. A Paris ils font paraître une revue : **Les Annales russes** (Rousskaia Liétopiss), dont le troisième numéro vient de paraître. Là, également, ce sont les mémoires et les souvenirs qui dominent. Dans ce numéro le général Doubensky écrit *Comment abdiqua Nicolas II*. On y trouve, comme documents, les télégrammes et conversations par fil direct entre la *Stvaka* et Pétrograd et des *Notes* du général Rousski. Un autre général narre le séjour de l'empereur à Pskov et décrit en détail l'arrestation de l'impératrice et de ses enfants. Enfin Mme Dobrovolski donne ses souvenirs sur les premiers jours de la révolution. L'impression qui se dégage de ces divers écrits des généraux et des personnes de la Cour, c'est une haine farouche, moins pour les bolcheviks que pour le gouvernement provisoire. Mme Dobrovolski, femme du ministre de la Justice que Kerensky remplaça, fut priée par celui-ci de garder son appartement au ministère et

elle a pu ainsi observer les faits et gestes de Kerensky, qu'elle voyait chaque jour, au moment de sa grande popularité. Elle raconte entre autres détails intéressants que Kerensky travaillait énormément qu'il ne se mettait à table qu'à dix heures du soir et qu'alors venaient chez lui, après que tous les autres visiteurs étaient déjà partis, deux convives : le comte Orlov-Davidov, un homme richissime dont le cuisinier leur préparait un repas succulent, et le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, et que ces agapes duraient parfois jusqu'à deux heures du matin.

Les derniers jours du pouvoir impérial, d'Alexandre Blok, que les *Archives de la révolution russe* publient dans leur dernier numéro, ont paru en un volume dans l'édition d'Alkonost, à Petersbourg. Le grand poète russe a fait ce travail d'après des documents « inédits », lit-on sur la couverture du livre. Cependant nous y trouvons peu de choses inédites. Mais, dans l'Appendice, il y a, en effet, une série de documents nouveaux très intéressants ; telle est la lettre du grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch à Nicolas II, du 25 décembre 1916. Il résulte de cette lettre que dans la famille impériale on se rendait parfaitement compte des événements et qu'on faisait tout le possible pour détourner l'empereur de l'influence de l'impératrice, elle-même jouet entre les mains de Raspoutine et de sa clique. Un autre document inédit, très curieux, c'est le compte rendu d'une réunion des membres du bloc progressiste de la Douma avec le fameux Protopopov, quand celui-ci fut nommé Ministre de l'Intérieur.

Le dernier numéro des **Annales Contemporaines** (Sovremennyia Zapiski) contient aussi, à côté d'articles d'actualité, des souvenirs et des notes sur les derniers événements russes. Citons : les notes de Korolenko intitulées : *De la terre ! De la terre !* une lettre sur l'état d'esprit des différentes classes en Russie, signée M. Hp. ; un article de Likhnitzky sur l'influence de la faim et du froid sur la population russe. De tous les renseignements recueillis par l'auteur sur l'état de famine qui existe maintenant en Russie (il n'est pas question ici de la famine intense qui sévit dans les régions de la Volga et en quelques autres), il résulte que ce souci constant de savoir si l'on aura quelque chose à manger détruit l'équilibre psychique de l'individu ; sous l'influence de cette obsession, le caractère de l'homme devient

méconnaissable ; la volonté est comme paralysée, le moindre effort devient impossible.

L'auteur cite la lettre d'une Moscovite dont la volonté est tellement annihilée qu'elle ne peut se lever de son lit pour descendre chercher des aliments. Cet état amène aussi l'apparition d'idées fixes, qu'on observe, d'après les comptes rendus médicaux du ministère de l'Hygiène, chez 75 o/o des malades. Chez certains, la crainte de manquer de vivres est si forte qu'ils accumulent des provisions auxquelles ils ne peuvent se décider de toucher, alors même qu'ils se meurent d'inanition. La faim agit aussi sur la mémoire, mais c'est surtout le froid qui influe sur cette faculté. Les cas de perte totale de mémoire sous l'action du froid sont très fréquents.

L'effort principal du gouvernement des soviets est dirigé sur la propagande des idées communistes. Parmi l'énorme quantité de publications répandues à cette fin, il faut mentionner le **Calendrier des ouvriers et des paysans pour 1922.** C'est un gros volume in-quarto de 320 pages de texte imprimé en petits caractères sur deux colonnes ; son prix est modique : 100.000 roubles (moins de 50 centimes). On trouve dans ce calendrier une foule de renseignements et un grand nombre d'articles, dont quelques-uns très bien faits, par exemple ceux qui traitent de l'histoire des calendriers révolutionnaires. Une des particularités de ce calendrier, c'est l'absence des noms de saints, remplacés, chaque jour, par la mention d'un événement se rapportant à la révolution bolcheviste. De toutes les fêtes religieuses de l'ancien calendrier russe, les bolchevistes n'en ont gardé que trois ; par contre, on fête la chute de la monarchie, l'anniversaire de la Commune, le 1er mai, etc. Les articles, écrits pour la plupart par des Commissaires du peuple, commentent les événements qui tous démontrent la victoire mondiale du prolétariat et le triomphe des idées communistes. On y trouve les biographies de Ferdinand Lassalle, de Liebknecht, d'Auguste Bebel, de Jaurès, de Frédérik Engels et de Karl Marx, bien entendu sous la forme la plus dithyrambique. Enfin, parmi les précurseurs des bolcheviks, le calendrier met en première place Tolstoï. Certains articles offrent un grand intérêt non seulement pour les ouvriers et les paysans de la république des soviets — qui sûrement ne les liront guère, — mais pour le public en général ; tel est celui de Podvoïski sur l'armée rouge. On trouve aussi dans ce calendrier un tout petit

article, en tout petits caractères sur la *Tchéka*. L'article est signé d'un nom totalement inconnu : « Morev ». On dirait que les bolcheviks eux-mêmes ont honte de leur fameuse police.

Mémento. — V. Choulguine : « 1920 », souvenirs de l'ancien député à la Douma, qui, avec Goutchkov, procéda à l'abdication de Nicolas II. Devenu monarchiste il collabore à la *Pensée russe*, revue qui également a changé son orientation politique, et s'édite maintenant à Sofia. — Maslov : *La Russie après quatre ans de révolution* ; 2 volumes, édités à Paris par « La Presse franco-russe », et dont on a tiré un volume, traduit en français, déjà mentionné dans une précédente chronique.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Henry David Thoreau : *Walden*, traduit par L. Fabulet, Nouvelle Revue Française, Paris. — Eugène O'Neil : *Beyond the horizon*, *Emperor Jones*, Boni and Liveright, New-York. — Mémento.

Henry David Thoreau était tenu dans un injuste oubli. Trop de bruit a été fait autour de Walt Whitman. Trop de silence pesait sur l'œuvre de Thoreau. Grâce à M. Louis Fabulet, au moins un livre du penseur de **Walden** devient accessible aux Français. La traduction que publie la Nouvelle Revue Française de *Walden* est courageuse : M. Louis Fabulet nous confie dans sa préface qu'il mit sept années à traduire ce livre. Sept années où il fit mieux que cette tâche ingrate de traduire d'une langue en une autre la pensée de Thoreau, puisqu'il mit « l'esprit du livre en pratique ». Or, c'est un esprit de détachement et de méditation peu commun en notre siècle.

Thoreau et Whitman sont frères en pensée. M. Louis Fabulet a connu celui-ci avant de traduire celui-là. Un premier service que sa traduction rendra, c'est d'éclairer le fatras philosophique de Whitman et d'isoler de son œuvre ce qui est vraiment poésie originale. Thoreau et Whitman ont bu aux mêmes sources. Ce sont deux mystiques, et qui ont interprété leur idéologie en termes hégéliens, parce que la philosophie allemande était alors à la mode. Whitman la tenait de seconde ou troisième main. Thoreau la tenait d'Emerson et de Carlyle, surtout de Carlyle qu'il considérait comme un grand philosophe. C'est assez dire que, à mon sens, le mysticisme de Whitman et de Thoreau a bien vieilli. On peut essayer de le retaper. La grande poésie qui souffle comme une brise du large au travers des *Brins d'herbes* et

l'austère orgueil du sage qui éclate comme un hymne dans certaines pages de *Walden* suffisent à la gloire des deux penseurs. Il est difficile de faire de Thoreau un prophète ; il est impossible d'en faire un de Whitman.

Le livre de M. Louis Fabulet aidera à mieux comprendre ce mouvement littéraire et social, connu sous le nom de « Transcendantalisme ». Je regrette que le traducteur n'ait pas cru bon de nous renseigner davantage dans sa préface, car le Transcendantalisme est loin d'être bien connu. On aurait commis moins d'erreurs d'interprétation à propos de l'œuvre de Whitman s'il avait été replacé dans le milieu qui l'a pétri, au lieu de l'isoler sur un sommet comme un dieu. Mais, de toute évidence, ce n'est pas ce qui intéresse M. Louis Fabulet. On sent qu'il a traduit avec amour un livre dont il est sûr que la pensée s'impose.

Comment l'a-t-il traduit ? Je ne regretterai pas qu'il ait souvent modifié la phrase, car la forme de notre penseur ne mérite pas l'absolu respect qu'inspire une forme soignée d'artiste. Si la phrase de Thoreau comporte une beauté, c'est dans sa rigueur. M. Louis Fabulet a plutôt accentué que réduit cette qualité. Il ne me déplaît pas que la personnalité du traducteur apparaisse. Ce qui m'arrêtera, ce sont les erreurs matérielles dont la bizarrerie fait qu'on les remarque. Que signifie la phrase (page 17) : « Certains trouvent la vie dure, ouvrent parfois, pour ainsi dire, la bouche pour respirer » ? Le texte anglais seul explique : *Gasping for breath*. D'autres sont moins graves : Page 19, nous lisons : « Sans insulter à l'éternité ». Le texte dit : *Injuring*, qui ne veut pas dire « insulter ». Page 176 (au hasard) : *I caught a glimpse...* est traduit par : « J'aperçus la lueur d'une marmotte », tandis que l'anglais dit simplement : « J'aperçus une marmotte ». Parfois, la recherche de la traduction n'est pas justifiée par le texte. Page 185, « le soir en était un plutôt frais », pour traduire le banal *it was a rather cool evening*, ne laisse pas d'être étrange. Page 20, nous lisons à propos du fermier qui déclare n'être pas végétarien : « Sur quoi le voici qui religieusement consacre une partie de sa journée à soutenir sa thèse avec la matière première des os », ce qui nous renvoie au texte par sa cocasserie ; et nous lisons : « Consacre une partie de sa journée à fournir à son corps (*system*) la matière à faire des os. » Voilà qui est plus normal : le fermier mange de la viande.

Page 26, que signifie : « Cela eût-il intéressé l'un ou l'autre des partis politiques, en eût-il dépendu » ? Le texte dit : *If it had concerned either of the parties, depend upon it.* Comment M. Louis Fabulet a-t-il fait son compte ? Evidemment il sait que *depend upon it* signifie « vous pouvez m'en croire ». C'est une expression courante et l'on se demande la raison de sa phrase tourmentée.

Ces erreurs et quelques autres n'enlèvent pas le grand mérite à M. Louis Fabulet d'avoir présenté pour la première fois aux lecteurs français les méditations de l'ermite de *Walden* dans une forme presque toujours agréable à lire.

§

Le succès de *La guenon poilue* à New-York nous invite à dire un mot du plus significatif dramaturge des Amériques, Eugène O'Neil. Ces pièces ont été extrêmement discutées. Il y a les critiques qui considèrent Neil comme un psychologue remarquable ; il y a ceux que dégoûte son théâtre trop cruel.

La scène américaine a recueilli toutes les pièces à succès d'Europe. Bien vite le désir est né d'un théâtre proprement national. Ce qui s'est passé dans le domaine poétique se retrouve dans le théâtre : loin de mépriser les acquisitions des littérateurs du vieux monde, ils ont tout essayé, Rostand, Guitry, Ibsen, Hauptmann, Shakespeare bien entendu, et tout le théâtre londonien de ce siècle. Cependant, certains jeunes écrivains d'une génération qui adore le théâtre, qui étudie même sa technique à l'Université, ont écrit et fait applaudir des pièces d'une langue et de caractères autochtones. Le danger d'une centralisation dramatique n'existe guère aux Etats-Unis. Loin de New-York, en des villes où n'arrivent que rarement les succès de Broadway, des hommes — et des femmes — ont groupé des amateurs, suscité des pièces d'auteurs inconnus, tranformé lentement « leur école de l'art dramatique » en troupes homogènes. Les comédiens de Provincetown, les comédiens du Wisconsin (à Milwaukee) sont les plus fameux. J'ai sous les yeux les prospectus et les programmes de ces derniers pour la saison 18-19, ils présentent un idéal qui n'est pas loin de rappeler celui de l'école de Jacques Copeau. Madame Laure Sherry est à la tête de cette organisation.

C'est dans le répertoire des comédiens de Provincetown que nous trouvons une des premières pièces de O'Neil : *En route pour*

Cardiff : la cabine d'un vapeur où les marins de repos se racontent leurs aventures, chacun avec un accent et un langage pittoresques, tandis qu'à côté l'un d'eux agonise. Avec ce petit tableau où Neil à mis toute la tendresse qu'il a gardée de son existence de marin voici, dans le même répertoire, une fantaisie à l'italienne d'une poétesse de sensibilité exquise, Edna Saint Vincent Millay. Cela s'appelle *Aria da Capo*, où l'on voit Pierrot et Colombine qui soupent gaîment, à une table dressée au-dessus des deux cadavres de Corydon et de Thyrsis, aimables bergers ennemis. Ce même répertoire contient un acte philosophique de James Oppenheim qui s'intitule *Nuit*. Les personnages en sont le poète, le prêtre, le savant, dont aucun n'est arrivé à connaître le secret du cœur humain. Puis vient un acte réaliste, *Cocaïne*, où l'on voit deux êtres privés de ce qui réussit seul à ramener l'oubli de leur misérable existence. Fenêtres fermées, rideaux tirés, ils ont décidé d'en finir avec la vie : ils ouvrent le gaz, mais... faute de pouvoir le payer, ils en ont été privés et ce n'est pas cette fois encore qu'ils échapperont à leur malheur. Epaves de la vie qui s'accommoderont le mieux possible des jours qu'il leur est donné de vivre, c'est un thème fréquent de la littérature américaine. Masters l'a superbement traité dans son *Anthologie*; le roman l'a souvent repris et Neil l'a rapporté sur la scène. C'est une observation que nous avons déjà faite : il a fallu lutter, tuer pour arriver plus vite au but. Une nature vierge à rayer de routes, à piquer de fermes et de villes, un rivage hostile à garnir de havres sûrs, des distances infinies à tendre de voies ferrées, toute cette fiévreuse émulation d'un peuple jeune a tué les plus faibles, en aiguisant l'esprit des plus forts, en créant pour les artistes une nostalgie particulière, celle que Poe a chantée sur un mode polytonal, Whitman sur des rythmes plus larges et plus sonores, et qui retentit aujourd'hui dans le théâtre de Neil.

Neil a abordé franchement ces cas de femmes ou d'hommes qu'une raison profonde isole du reste de l'humanité. Etres d'exception ? Non point au sens où nous l'entendons. Exception tout de même dans un pays jeune où il faut un esprit clair, et une sensibilité équilibrée, où le romantisme attardé serait un empêchement à l'existence normale. Neil a abordé l'étude de cas exceptionnels, mais pour montrer que les victimes de ce mal sont vouées à la détresse morale et destinées à ne créer autour d'elles que

malheur. Voyez, dans *la Paille*, Eileen qui a trop lu au gré de son père le fermier : elle se consume dans un sanatorium de tuberculeux où elle s'éprend d'amour pour cet autre malade, Murray, dont la psychologie n'apparaît pas clairement, mais dont on sait qu'il n'a pas eu de métier bien défini, qu'il a essayé le journalisme, qu'il a rêvé d'écrire... Voyez dans *Différent* le cas de Emma, épave lamentable d'une vie sans amour. Elle aussi a trop lu de livres malsains, parce qu'ils l'ont écartée de la vie réelle formant devant ses yeux un mirage dont elle mourra. Dans **Par delà l'horizon**, le cas de Robert est frappant : type du rêveur qui devrait au moins suivre le chemin de son rêve, mais qui croyant qu'on peut rêver sur une terre que les ancêtres ont défrichée, ne réussit qu'à ruiner les siens. Et dans cette même pièce, Ruth, qui connaît mal son cœur, se marie avec Robert qu'elle n'aime pas, et repousse André qu'elle aime. Désirs mal compris et mal dirigés, déséquilibre des sens, toute cette misère humaine que Edgard-Lee Masters a remarquablement détaillée dans ces épitaphes célèbres. L'origine de cette misère regarde les philosophes. L'affaire de O'Neil est de nous en révéler quelques cas curieux : c'est, soit faiblesse du corps (chez Eileen), soit faiblesse de l'imagination (chez Robert), soit incompréhension de sa propre nature (chez Emma). C'est un résidu, comme diraient les philosophes, qui ronge, sous l'écorce fragile, le fond des caractères. Le seul remède serait une volonté tenace; mais les personnages de Neil qui ont une volonté ne sont pas sympathiques. Il a donné toute sa tendresse aux déshérités, comme si ceux-là seuls méritaient notre cœur. Robert de *Par delà l'Horizon* est peint à l'origine sous des couleurs aimables. Il est une manière d'artiste et peut-être Neil lui a-t-il donné un peu de sa propre fantaisie.

O' Neil n'est pas exempt d'ironie. Il semble même qu'il a contre ses héros malheureux une rancune qui ne désarme que devant la tristesse de leur fin. Que de fois leur fait-il dire : *This means the beginning of a new life*, sans réussir à déguiser un sourire ! Oui, « faire des hommes de soi » par la volonté de travail et la réussite des affaires, c'est un idéal qui, pour bien des jeunes Américains, est la solution espérée. C'est au résultat pratique que se juge la valeur d'un homme. Il semble que Neil, qui fut un rêveur toute sa vie, veuille mettre en garde

ses auditeurs contre un excès de rêve mal dirigé. Masters montrait l'abêtissement des hommes dans un raccourci d'épitaphe : O'Neil nous fait assister à l'évolution et à l'écroulement de ses personnages. Robert en est l'exemple le plus tristement significatif. Comme dans le *Paquebot Tenacity*, c'est le rêveur qui décide de rester pour exploiter la ferme de ses pères, tandis que c'est André, l'homme que sa santé et son esprit préparaient au travail des champs, qui s'en va « par delà l'horizon ». Ce que n'indiquait pas Vildrac, c'est le résultat de cette erreur initiale. Neil nous le montre dans son horreur : la ferme périclite, les habitants se prennent à se haïr, Robert n'a plus l'amour de sa femme et celui qui revient, plus tard, prend sa place à la ferme comme dans le cœur de Ruth. Et pourtant de son lointain voyage André, l'homme d'esprit pratique et de volonté sûre, a rapporté le goût du rêve. Mais, chez lui, le rêve est équilibré par l'action. C'est un caractère qui semble, malgré sa dureté, selon le cœur d'O'Neil. Pour comble de misère, il arrive que le rêve habite un corps affaibli comme dans le cas de Eileen. Aussi quelle pitié nous vient pour ces malades qui luttent d'autant plus que le rêve déserte plus vite un organisme épuisé.

Oh ! si vous saviez comme il est beau d'avoir quelque espérance devant soi, non point un rêve, mais quelque chose de tangible, quelque chose qui soit déjà à portée de nos mains... Vision d'une vie nouvelle qui s'ouvre à nos yeux après les années horribles.

Telles sont les paroles d'une mourante, et cette vie nouvelle n'est pas la certitude du chrétien : c'est, avant de mourir, les quelques instants de délire où Robert retrouve son rêve de jeune homme et entend de nouveau l'appel de l'horizon, *the secret beyond the horizon*.

Il ne faut pas croire que O'Neil a limité son observation à ces caractères. Ils forment, à mon sentiment, un fond sur lequel l'art du dramaturge s'est exercé, approfondi, précisé. Nous sommes en droit d'attendre de lui la création de types différents.

Déjà son **Empereur Jones** nous le montre occupé de psychologie générale. La forme dans laquelle la pièce est écrite l'empêchera de devenir classique et d'être jamais traduite. Cette forme était d'ailleurs inévitable : l'accent même, la déformation de l'anglais par la race noire, son imagerie spéciale, tout cela est indiqué et forme un pittoresque intraduisible (le *th* est toujours *d*; toutes

les personnes des verbes au temps présent ont une inflexion en *s* etc...)

L'histoire est simple et sauvage : Jones, réfugié dans une île du Pacifiqne (inconnue des géographes), se fait élire empereur de la colonie nègre. Il joue son rôle avec une certaine grandeur. Mais les sujets de Jones mécontents se retirent, un jour, au fond des forêts pour y préparer la mort du tyran. Jones s'enfuit et c'est sa course à travers bois, durant plusieurs heures, avec la fatigue grandissante et la peur à ses trousses, qui fait le thème de huit scènes infiniment curieuses par les notations psychologiques et une langue savoureuse. On assiste à l'évanouissement progressif du courage de Jones. Les terreurs se matérialisent à ses yeux. Il est superstitieux, comme ceux de sa race : il voit celui qu'il a tué jadis, il voit des noirs qu'on vend au marché d'esclaves, ceux qui sont aux galères ; il voit le sorcier qui danse une danse de mort et ces visions lui arrachent ce cri : *O Lawd! Lawd! Lawd Jesus, hear my prayer! I' se a po' sinner... I ain't skeered o' real men. Let dem come. But, dem odders...* Les hommes réels, dont on a continûment entendu le tamtam funèbre, au lointain, se rapprochent, encerclent l'impérial fuyard et le mettent à mort.

Empereur Jones a eu beaucoup de succès à New-York et en tournée. C'est l'acteur noir Charles Gilpin qui jouait le rôle de l'empereur.

Mémento. — *Selected Poems and Ballads of Paul Fort*, traduits par J. S. Newberry, New-York, Duffield and Co, avec rythmes et rimes.— Excellent travail.

La Macmillan Company publie une belle édition des *Poèmes choisis* de Edwin Arlington Robinson.

Pièces d'Edmond Rostand traduites par Henderson Dangerfield Norman (Macmillan Company).

Poèmes 1918-21, par Ezra Pound (Boni et Liveright), œuvre curieuse d'un poète très personnel.

Revues toujours très copieuses : « le Bookman » est tenu au courant par Pierre de Lanux des choses de la littérature française. Le numéro de juin publie cinq poèmes traduits du gaélique par Donn Byrne. — Le « Bookman » tient au courant de tous les livres parus.

Le « Dial » très informé des lettres françaises. Son numéro de mai contient un article de Cuthbert Wright sur Montmartre et *La Négresse du Sacré-Cœur* dont il vante la « magnifique précision du style ».

« Broom » devient le lieu de rencontre des écrivains et artistes d'A-

mérique, d'Angleterre, de France, de Russie, d'Italie... Le numéro de juin donne le début d'une traduction de l'admirable pièce de Firandello: *Six personnages en quête d'un auteur* ; la tête de Cocteau par Lipchitz; des notes de Josephson qui met les Américains en garde contre l'imitation du naturalisme français d'il y a 50 ans. — Le numéro de juillet contient des vers de Cummings, une reproduction de Picasso, une de Modigliani, un article de Epstein sur la littérature nouvelle, des notes de Josephson, où se lit : « La nouvelle génération française a plus de chances de réussir en Amérique que dans la France officielle de 1922 ».—Le numéro d'août donne des bois de Derain, une lettre de Jacques Rivière sur « Les lettres françaises et la guerre » (les écrivains français passent de l'émotionalisme à l'anaiyse) ; des vers de Carlos Williams, etc...

« Poetry » reste la meilleure revue de poésie des Etats-Unis. Le numéro de juillet donne d'exquises notations de Alfred Kreymborg et quelques beaux vers de Harriet Monroe.

JEAN CATEL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Raymond Poincaré : *Histoire politique*, Plon. — Georges Moresthe : *Vilna et le problème de l'Est européen*. – Divers conférenciers : *La Rhénanie*, Alcan. — *L'Arménie au point de vue économique*, Presses universitaires de France. — Emile Lesueur: *Les Anglais en Perse*, La Renaissance du livre.

Le dernier volume de l'**Histoire Politique** de M. Raymond Poincaré se rapporte à une période (15 sept. 1921-15 janvier 1922) particulièrement néfaste pour la France. On accuse notre pays d'impérialisme ; on ne le soutient pas dans ses justes revendications ; en Allemagne, la propagande nationaliste redouble d'ardeur. Avions-nous un gouvernement susceptible d'affronter de si graves difficultés? Il ne le paraît point puisque, de fautes en fautes, nous en étions arrivés, lors de la Conférence de Cannes, à envisager un remaniement du Traité de Versailles et une alliance avec l'Angleterre, qui nous eût mis dans une posture de vassalité à l'égard de cette puissance. M. Poincaré avait trop bien mis en évidence les points faibles de notre politique pour qu'à cette heure de péril extrême la voix unanime de la nation ne le portât pas à la présidence du Conseil.

Il avait signalé dès le mois de novembre, à l'occasion de la Conférence de Washington, tous les inconvénients d'une diplomatie au grand jour et de débats ostentatoires conduits par les

chefs de gouvernement eux-mêmes. Mais il s'était malheureusement trouvé, autour du Président du Conseil, « des hommes d'imagination qui lui avaient représenté une Amérique fantaisiste et lui avaient laissé espérer qu'il reviendrait du Nouveau Monde avec une riche moisson de bénéfices pour la France ».

M. Briand ne revint, hélas ! que les mains vides et en posture d'accusé : l'Amérique criait au chauvinisme, l'Angleterre se disait menacée par notre programme naval, l'Italie se déclarait insultée dans l'honneur de son armée. M. Poincaré observait, à ce propos, avec sa finesse habituelle (chronique du 15 décembre) :

Qu'est-ce, en effet, que la nouvelle publicité diplomatique et quelles garanties offre-t-elle à la vérité ? Chaque ministre arrive, soit aux séances du Conseil suprême, soit à la conférence de Washington, suivi d'un tel cortège de secrétaires, d'employés, d'experts, de dactylographes, qu'il faut pour transporter tout ce monde des trains entiers et des paquebots de grand tonnage.

Or « tout ce monde » se transforme bien vite en une foule inoccupée qui s'agite, prête l'oreille aux moindres bruits, les déforme ou les amplifie et fait naître de continuels malentendus. Qui ne se rappelle les grandiloquentes informations câblées à nos quotidiens en ces semaines de la conférence !

Si un chef de gouvernement, écrit M. Poincaré, n'avait pas, de sa personne, exposé à une assemblée internationale la thèse de son pays, il n'y aurait sans doute pas eu, en l'honneur de la France, une de ces démonstrations émouvantes, qu'il est difficile de refuser au peuple de la Marne et de Verdun ; mais il ne se serait pas produit, non plus, de ces contre-coups fâcheux qui nous font parfois payer un peu cher nos succès oratoires et les acclamations qui les ont accueillis.

Il y a, en somme, dans les affaires de la politique, deux méthodes en présence. L'une consiste à créer des courants d'enthousiasme éphémères, à persuader peuples ou gouvernements par des flots d'éloquence, à s'adresser plus aux sentiments qu'à l'esprit, à compter sur l'habileté d'une négociation plus que sur le droit strict, à s'isoler dans le présent pour ne pas être trop dépendant du passé. La seconde, au contraire, se résume à étayer chaque argument sur des faits, à mûrir ses décisions, à faire naître à l'intérieur du pays et au sein des Conseils internationaux une atmosphère de sagesse et de confiance. Cette dernière méthode est celle de tous les vrais hommes d'Etat ; c'est celle de M. Poin-

caré. Elle lui a fait adopter, au milieu des événements de l'hiver dernier, des points de vue exacts et conformes aux intérêts du pays. Avant comme après Cannes, M. Poincaré ne cessait de recommander à nos dirigeants de ne pas admettre que la question de la créance française fût primée par celle de la reconstitution économique de l'Europe. A son avis, il ne fallait pas songer à une alliance avec l'Angleterre avant d'avoir liquidé — comme en 1904 — tous les litiges pendants entre les deux pays. Il restait sceptique devant l'audacieuse confiance de certains membres du Conseil suprême, qui s'imaginaient rénover l'Europe grâce à telle ou telle combinaison financière ou bien encore nous réconcilier avec les Soviets par quelques formules solennelles. M. Poincaré connaît mieux que personne les imperfections du traité de Versailles et, notamment, l'insuffisance des garanties qu'il nous accorde. Et cependant, c'est le pacte du 28 juin 1919 qui seul peut nous procurer les réparations attendues. Admettre un remaniement du traité serait autoriser nos anciens alliés à ne plus être garants de son exécution.

Défendons notre dû, agissons selon nos droits. Ne comptons pas trop sur la sympathie des autres peuples. N'ayons point la naïveté de regarder la France comme le centre du monde... Tels sont, parmi bien d'autres, des principes de saine politique dont on aura grand plaisir et profit à suivre le développement dans le livre de M. Raymond Poincaré.

Vilna et la province de ce nom doivent-elles faire partie intégrante de la Pologne ? M. Moresthe n'hésite pas à l'affirmer au cours de l'intéressante étude qu'il vient de publier sous le titre de **Vilna**. L'auteur a séjourné longtemps en Pologne et Lithuanie, prenant contact avec les principaux personnages de ces deux pays. Ses conclusions méritent de retenir toute notre attention.

Il les appuie d'abord sur les données de l'histoire. La Lithuanie a été civilisée par la Pologne et s'est unie librement à cet Etat dès l'année 1401. Elle lui resta fidèle après les odieux partages du XVIIIe siècle, accueillit Napoléon en libérateur et prit part aux insurrections de 1830 et de 1863. Au point de vue géographique, la Lithuanie n'est que le prolongement des territoires polonais, et le port de Memel en est un débouché naturel. Lithuanie et Pologne se complètent dans leurs productions respectives. Les deux pays, enfin, sont catholiques.

Sans doute l'influence allemande s'est-elle implantée dans la Lithuanie côtière et développée, après 1915, à la faveur de l'occupation militaire. C'est en Allemagne que les dirigeants de Kovno cherchent appuis et modèles. Il n'en reste pas moins que Vilna et le pays avoisinant sont demeurés polonais de cœur. Le plébiscite de l'hiver dernier l'a clairement affirmé.

M. Moresthe s'étonne qu'à la suite de ce plébiscite les puissances de l'Entente ne rattachent pas à la Pologne la province de Vilna. En dehors de toute idée de justice, n'avons-nous pas un intérêt primordial à constituer un Etat polonais qui soit assez fort pour s'opposer, dans l'avenir, à un impérialisme russe et, dès maintenant, à une hégémonie allemande dans l'Est européen ?...

§

Il vient de paraître, en un volume intitulé **Rhénanie**, une série de conférences qui ont eu lieu, l'an passé, à l'Ecole des Sciences Politiques. Ce livre complète d'une manière heureuse les enquêtes poursuivies à l'intérieur de l'Allemagne par des observateurs de talent, dont M. Ambroise Got. Que les régions de la Moselle et du Rhin soient un excellent terrain de coopération économique et de bonne entente franco-allemandes, cela nous montre, en effet, par quelle voie on peut atteindre à l'apaisement durable que souhaitent, chez nos voisins, les partisans du régime nouveau.

MM. de Pange, René Pinon ou Georges Blondel sont des esprits trop sagaces pour souhaiter une propagande germanophobe ou séparatiste en Rhénanie. Ils savent que le moment en serait passé. Ils n'ont d'autres buts que de rappeler les liens de confiance et d'amitié qui existaient jadis entre la France et les territoires rhénans, de nous exhorter à renouer des traditions semblables et de nous indiquer tous les avantages à retirer de rapports commerciaux plus étroits avec une région aussi productrice.

A ce point de vue là, on ne peut que se louer de la création à Mayence d'une Chambre de Commerce française. Elle organise des expositions, où l'on peut apprécier grand nombre de nos produits agricoles ou manufacturés, et facilite nos relations d'affaires avec les Allemands. On nous achète des vins, des produits alimentaires, des soieries, etc. Ce rapprochement local peut en susciter de plus vastes.

C'est au xviiie siècle, nous dit-on, que l'influence française se fit le plus profondément sentir dans les électorats et princi-

pautés de la Rive gauche du Rhin. Tel était le résultat de cette diplomatie pleine de mesure et soucieuse du droit des autres qui était si chère à d'Argenson et à Vergennes. M. de Pange nous montre, par exemple, les excellents rapports qui s'étaient établis entre la Cour de Versailles et les Electeurs de Trèves. Nôs usages, notre langue rayonnaient même de l'autre côté du Rhin. L'abandon de cette politique, sous la Révolution et le Premier Empire, nous fit perdre les sympathies séculaires que nous possédions dans les pays rhénans et permit qu'ils tombassent, en 1815, sous la domination du royaume de Prusse.

R. DE VILLENEUVE-TRANS.

§

L'Arménie au point de vue économique est un pays qui passe généralement pour pauvre, et dont on attribue la pauvreté à ses hautes montagnes et à ses conditions climatériques. Il est vrai que celles-ci sont assez particulières. Les pluies sont peu abondantes en Arménie, la température y est très variable, ainsi que le débit d'eau des fleuves, qui sont gros au printemps, lorsque les neiges fondent sur les plus hauts plateaux. Ces fleuves ont alors le caractère de torrents, et le travail mécanique qu'ils pourraient fournir serait considérable. L'eau ne manque donc pas en Arménie, mais il faudrait savoir l'utiliser, soit pour des irrigations, soit pour installer des usines électriques. Sous ce rapport, l'Arménie n'est pas du tout un pays naturellement pauvre. C'est seulement un pays qui n'est pas encore organisé.

De même, en ce qui concerne les richesses minérales. Médiocres y sont les exploitations existantes. Mais, au moins dans la partie de l'Arménie qui était comprise, jusqu'en 1917, dans la Transcaucasie russe, le travail préalable d'étude et de prospection est suffisamment avancé pour que l'on puisse affirmer l'exceptionnelle richesse de la région arménienne en cuivre, en fer, alun et sel gemme, pour lesquels l'Arménie doit devenir pays de large exportation. Le charbon aussi paraît abondant, mais de qualité inférieure, et c'est ce qui rend si important l'emploi de la force hydraulique. Quant à l'Arménie turque, l'analogie de formation géologique doit faire présumer qu'elle est également riche en minéraux. Mais l'état arriéré où étaient réduits les pays soumis à la domination turque ne permet pas d'évaluation.

Les Arméniens sont, avant tout, un peuple d'agriculteurs (85 o/o

de population paysanne). Mais ils ne produisent pas assez de blé pour leur consommation. Leur richesse agricole consiste en riz, coton, vignes et fruits, et surtout en bétail. Cette richesse pourrait être considérablement augmentée, et l'a été déjà pendant le court moment où la république arménienne d'Erivan a été indépendante.

La délégation de cette république a eu raison de publier cette étude, puisqu'il est partout question de la reconstitution économique du monde, mais cette étude même montre, une fois de plus, que cette reconstitution ne peut être rien de plus qu'un projet, tant que certains problèmes politiques ne seront pas résolus.

P. G. LA CHESNAIS.

§

Lauréat du Prix national de littérature en 1917 pour l'ensemble d'une œuvre disparate et d'amateur (« poésies, études économiques, études historiques »), ci-devant professeur d'économie politique à la « Faculté de Droit » de Téhéran, M. Emile Lesueur vient de publier, sous un titre plein de promesses, **Les Anglais en Perse,** un livre décevant. C'est, d'abord, un ouvrage composé sans beaucoup de soin ni de méthode ; les première et troisième parties qui, chronologiquement, auraient dû se suivre, sont interrompues par un intermède sur les *œuvres françaises menacées,* dont la place était tout indiquée à la fin du volume ; semblablement maints paragraphes disséminés le long de l'essai eussent pu, avec avantage, être groupés et incorporés dans une introduction historique plus générale. Ensuite, cette œuvre de vulgarisation, faite à coup d'articles insérés par l'auteur dans divers journaux et à différentes dates, paraît exagérément confuse. Ou M. Lesueur n'a pas su observer ce qui se passait autour de lui à Téhéran, ou, pour des raisons de convenance, il a préféré ne pas tirer tout le parti qu'il pouvait de ses notes. Si, en se montrant timide et partial vis-à-vis des Persans, il tombe sous le premier reproche, il n'échappe pas non plus au second, tant ses charges alternées contre les Anglais et les Bolcheviks semblent principalement dictées par des ressentiments personnels ou même des préjugés de caste. Délayée dans une littérature facile et souvent déclamatoire, sa documentation apparaît plutôt maigre et c'est un guide peu sûr pour quiconque souhaite d'explorer les événements encore mal connus dont la Perse fut le théâtre depuis 1919. Çà et

là quelques faits, mais sans cohésion et sans que le chroniqueur ait su exactement en démêler les causes et la signification. Bien mieux que les 184 pages du livre de M. Lesueur, quatre ou cinq alinéas de *Britain and Islam*, un franc et audacieux article que M. Arthur Moore, retour d'Afghanistan, a donné au *Times* (10 juillet), offrent un exposé très net et dressent le bilan des machinations du gouvernement de M. Lloyd George en Perse.

Nous persuadâmes à un gouvernement anglophile de notre création que nous défendrions la frontière nord de la Perse, et à l'aide d'un *backchiche* de 130.000 livres volées au contribuable britannique pour « rendre populaire l'accord anglo-persan » (les Anglais ne savent rien de cette somme que le Foreign Office déboursa en 1919, mais l'Islam en a connaissance), l'accord anglo-persan fut signé à Téhéran, révèle Mr Moore. Néanmoins ici encore notre bluff fut découvert. Alors que se négociait l'accord, Denikine menaçait Moscou et des troupes britanniques tenaient le Caucase. Neuf mois après sa signature les bolcheviks étaient sur la frontière du Caucase et coupaient du golfe persique la flotte de Denikine qui s'y était refugiée. Après avoir offert une vaine résistance au débarquement bolchevique à Enzeli, les troupes britanniques furent retirées à Kasvin. De peur d'une collision avec les rouges nous rappelâmes également d'autres troupes de Mehd. Et alors nous publiions que nos forces en Perse s'y trouvaient pour prêter un appui moral, non pour combattre. Des troupes persanes commandées par des officiers russes furent placées au-devant des nôtres et, avec des fortunes diverses, se battirent contre les bolcheviks. Les Persans croyaient que si nous conservions des troupes chez eux, c'était uniquement pour les forcer à ratifier l'accord et permettre à nos « officiers politiques », disséminés dans le nord de la Perse, de s'immiscer avec autorité et prestige dans les affaires des populations et des tribus. Près de trois ans durant, invariablement, ce fut notre Légation qui nomma le premier ministre persan et celui-ci choisissait ses collègues pour complaire à notre ministre. Entre temps les bolcheviks annoncèrent qu'aussitôt que nos troupes auraient évacué le nord de la Perse, ils retireraient les leurs de Recht. Quoique nous ayons affirmé qu'en aucun cas nous ne nous opposerions aux bolcheviks, nous professions néanmoins de croire que nous les tenions à distance de Téhéran, et quand, dans l'automne de 1921, des considérations financières nous contraignirent d'évacuer le nord de la Perse, nous ressentîmes tout d'abord une panique et ordonnâmes aux maisons anglaises de fermer et à nos femmes et enfants de quitter Téhéran. Le résultat immédiat de notre retraite fut que les bolcheviks en firent autant et que, pour la première fois depuis près d'un demi-siècle, la capitale de la Perse est

aujourd'hui défendue par une milice purement persane commandée par des officiers persans. Et il est également certain que jamais, au cours de son histoire, le corps des Cosaques persans ne s'est affirmé aussi efficace qu'aujourd'hui.

M. Emile Lesueur a l'air de croire que M. Pierre Loti parcourut la Perse [c'était en 1900] du temps où le comte de Gobineau résidait à Téhéran en qualité de secrétaire d'ambassade [1854-1856]. C'est du moins ce qui ressort des lignes suivantes de son livre (p. 179) :

Pendant les chaleurs de l'été [le comte de Gobineau] reposait sous les frais ombrages de Tedjrich, à l'ombre de ces sommets de l'Elbrouz qu'il a si magnifiquement décrits; *à la même époque*, Loti arpentait, de nuit, les pistes du plateau d'Iran et se lamentait, durant le jour, au fond des caravansérails en ruines. Si, pendant quelques mois, le poète eût été l'hôte du philosophe, s'ils eussent visité ensemble paysages et monuments du passé, ils se fussent certainement compris; Loti eût aimé la Perse à l'égal de la Turquie et quel incomparable chef-d'œuvre fût sorti de leur collaboration !

Pas aussi réjouissant, assurément, que le scandaleux anachronisme dans lequel versa ce prix national de littérature pour 1917!

AURIANT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Lieutenant-colonel Grouard : *La conduite de la guerre jusqu'à la Marne*, in-8, Chapelot. — M. Dutreb : *Marchand*, in-18, Payot. — Erich Ludendorff : *Documents du G. Q. G. allemand*, II, Payot. — André Aude : *Souvenirs du temps de guerre*, Berger-Levrault. — Commandant H. Bouvard : *La gloire de Verdun*, La Renaissance du Livre.

Après tant de versions hâtives, de contributions complaisantes ou de plaidoyers personnels, M. le lieutenant-colonel Grouard nous apporte une étude solide, complète malgré sa concision, et d'un caractère purement objectif, sur les opérations du début de la guerre. **La conduite de la guerre jusqu'à la bataille de la Marne** restera, nous l'espérons, un de ces livres classiques auxquels il faudra toujours se référer pour y trouver la rectitude de jugement dont l'esprit éprouve le besoin au milieu des controverses. Le lieutenant-colonel Grouard a été, voici longtemps, un des restaurateurs en France des études napoléoniennes. Il a peut-être le mieux mis en lumière les principes de stratégie, qui restent éternellement vrais, parce qu'ils tiennent à l'essence

même de la guerre, et qu'on dédaigna d'observer parmi nos forts-en-thème de l'Ecole des Hautes-Etudes. On avait bien autre chose à mettre à la place de ces vieilleries. Etait-il donc vrai que les formes nouvelles de la guerre justifiaient l'abandon de tels principes ? Les événements ont suffisamment répondu. Nous avons eu déjà l'occasion de montrer que tant qu'on a feint de méconnaître ces principes, on est resté acculé à une situation sans issue. Par contre, leur remise en œuvre a promptement conduit à une solution. Le lieutenant-colonel Grouard montre avec une réelle puissance démonstrative à quel point l'oubli volontaire de ces principes a failli être fatal à notre pays en 1914. Leur observation pouvait seule permettre de découvrir la voie à suivre pour la riposte capable de faire effondrer le plan allemand. Au lieu de l' « offensive en cordon », qui, il faut le reconnaître, était le seul plan qui pût s'accorder avec la rusticité de génie du père Joffre, il fallait subordonner l'attitude de nos armées à une action principale, à laquelle tout devait concourir, dans un secteur choisi, et ce secteur, dit le lieutenant-colonel Grouard, pouvait être désigné dès le 10 août, avec la connaissance qu'on avait alors du dispositif ennemi, entre Sambre et Meuse. C'est dans ce secteur que devait se jouer la partie contre la IIe armée allemande, alors que toutes nos autres armées se borneraient à une défensive active, et, au besoin, au combat en retraite. La défaite de l'armée de Bülow aux environs du 23 août eût très probablement entraîné la débâcle de von Kluck, dont les corps à cette date s'égaillaient vers l'Ouest à la recherche des Anglais, que les Allemands croyaient débarqués à Ostende. On pourra reprocher au lieutenant-colonel Grouard le jeu qui consiste à rétablir la situation sur le papier, après les événements. Le reproche serait fondé, si, dans son ouvrage *La guerre éventuelle*, paru en 1913, dont nous avons parlé à ce moment, le lieutenant-colonel Grouard n'avait prédit tout ce qui devait succéder. Il a droit de dire aujourd'hui : « Ceux qui m'ont lu alors reconnaîtront tout de suite que, sur tous les points, on a fait exactement le contraire de ce que j'avais recommandé ; mais, en même temps, ils devront convenir que les résultats obtenus ne sont pas faits pour montrer que c'est moi qui m'étais trompé. » Aussi conclut-il : « Vis-à-vis du plan aussi grandiose que judicieux des Allemands, il n'était pas possible d'en arrêter un qui fût moins heureusement conçu que celui du général Joffre.

A moins d'être profondément modifié dans ses parties essentielles en temps utile, il conduisait à une défaite générale et inévitable. »

Certaines existences méritent d'être contées en détail, avec une sympathie sans cesse en éveil, dût-il en résulter quelques légères altérations à la vérité. Elles s'imposent, comme des modèles incomparables, par la qualité de leur action, leur noblesse morale et leur désintéressement. Je pense, en écrivant ceci, au livre que M. Dutreb vient de nous donner sur **Marchand**. Le perceur de la grande route africaine, l'ancien chef de la 10e division coloniale, blessé trois fois pendant son commandement, méritent l'admiration unanime. Comme le souligne très justement son biographe, Marchand est « l'être de légende ou plus exactement de synthèse nationale, qui, en 1896, a incarné le réveil de la race ».

JEAN NOREL.

§

La traduction du tome II des **Documents du G. Q. G. allemand sur le rôle qu'il a joué de 1916 à 1918**, publiés par Ludendorff, vient de paraître. Elle met à la portée du public français un ensemble de renseignements d'un intérêt capital sur l'histoire diplomatique de la guerre. Sans constituer un récit à proprement parler, ce volume est cependant en réalité un exposé palpitant des péripéties de ce problème : l'Allemagne doit-elle traiter et comment ? Après la capitulation de l'Allemagne, les autres autorités allemandes rejetèrent une grande partie de la responsabilité sur Hindenburg et Ludendorff. Le second publia alors ces documents pour prouver qu'il avait fait tout ce qu'il devait et que, seules, les mesures fausses ou faibles des autorités civiles avaient amené la décomposition militaire dont on se plaignait. C'est en somme faux. Les documents eux-mêmes de Ludendorff prouvent que cette décomposition fut chez les Allemands le résultat de la lassitude de combattre. Elle s'était partiellement produite en France en 1917 et avait commencé à se produire en Angleterre en 1918 : l'arrivée des Américains a sauvé Français et Anglais de cette crise de découragement. Leurs adversaires y succombèrent alors, et irrémédiablement, car la défection de la Bulgarie, de la Turquie et la décomposition de l'Autriche-Hongrie rendaient toute défense impossible.

En août 1916, quand Hindenburg devint chef d'état-major de l'armée, on ne prévoyait nulle part ces crises de découragement. Pour les Allemands, le problème à ce moment-là était la guerre sous-marine. Devait-on continuer à y observer les règles imposées par Wilson après le torpillage du *Lusitania?* Les marins en réclamaient l'abolition, le nombre des vaisseaux marchands armés d'artillerie (et par suite capables de couler les sous-marins qui voulaient les visiter) allant en augmentant rapidement. Hindenburg et Ludendorff se rangèrent d'abord à l'avis de Bethmann, qui s'opposait à la guerre sous-marine sans merci par crainte d'une intervention des neutres (Hollande, Danemark, Etats-Unis). H. et L. déclaraient n'avoir même pas les forces disponibles nécessaires pour résister à la Hollande et au Danemark. La crise provoquée par l'intervention roumaine et le manque de munitions dans la bataille de la Somme ayant cessé, H. et L., dès le 8 déc. 1916, réclamèrent la guerre sous-marine à outrance. Cette exigence se croisa avec l'offre de paix des Puissances Centrales et avec l'offre de médiation de Wilson. Les alliés ayant indiqué des conditions de paix inadmissibles, une conférence eut lieu le 9 janvier 1917 entre Hindenburg, Ludendorff et Bethmann au sujet de la guerre maritime. On peut dire que H. et L. avaient changé d'idée depuis 3 mois, car ils déclarèrent que quelques régiments de cavalerie suffiraient pour observer les neutres : « Nous sommes armés pour faire face à toute éventualité contre l'Amérique, le Danemark, la Hollande et aussi la Suisse », déclara Hindenburg. La guerre sous-marine sans merci fut décidée. Mais le 10 et le 15, Bernstorff, l'ambassadeur d'Allemagne à Washington, télégraphia que la guerre sans merci, non seulement ferait échouer l'invention de Wilson pour la paix, mais amènerait une rupture avec les Etats-Unis. Le 27, il insista de nouveau, télégraphiant que Wilson, qui venait le 22 d'adresser son message sur « la paix sans victoire », considérerait la déclaration de guerre sans merci « comme un soufflet en plein visage ». Le 10 février, il télégraphia encore :

Le pays ne veut pas la guerre. Au cas où un incident arriverait, Wilson prendrait d'abord des mesures pour la protection des navires américains... La guerre réelle pourrait être encore assez longuement différée... en aucun cas Wilson ne veut souscrire à une alliance avec nos ennemis.

Cette situation dura jusqu'en avril. Ludendorff étant de ceux qui n'avouent jamais qu'ils se sont trompés, il y voit la preuve que les Etats-Unis « n'ont pris part à la guerre que lorsque la situation de l'Entente devint plus mauvaise » et nullement à cause de la guerre sous-marine !

Cette guerre devant, dans les idées de l'état-major allemand, forcer l'Angleterre à capituler à bref délai, imposait au gouvernement de l'empire d'exiger une paix avantageuse. De là celles indiquées par Bethmann le 29 janvier 1917 : garanties à fournir par la Belgique, cessions de territoire par la France et la Russie, avantages économiques. A l'époque où ce beau plan fut esquissé « de la révolution russe, il n'y avait pas encore le moindre signe », écrira Hindenburg le 16 oct. 1918. Quand elle eut éclaté, on laissa passer la possibilité de s'entendre avec Wilson, la guerre n'ayant été déclarée par celui-ci qu'en avril.

Dès juin, la majorité des Allemands comprirent que cette guerre n'amènerait pas la capitulation anglaise ; Bethmann, qui l'avait prévu, fut naturellement d'autant plus disposé à diminuer ses prétentions lors d'une paix « de marchandage ». Ce qu'il apprenait des dispositions de l'Autriche ne pouvait que l'y confirmer. Celle-ci, dès décembre 1916, avait entamé avec la France la négociation par l'intermédiaire du prince Sixte. Elle échoua dès le 22 avril, le francophile Charles promettant bien « de soutenir les *justes* revendications de la France concernant l'Alsace-Lorraine », mais se refusant à des concessions correspondantes envers l'Italie. Les personnages composant le gouvernement allemand avaient connu, en partie, cette négociation. Après son échec, ils eussent bien continué à s'abstenir de toute démarche pour arrêter la guerre, mais l'Autriche avait fait savoir par le mémoire de Czernin du 12 avril « que l'Allemagne ne pourrait plus compter sur elle à la fin de l'été ». Un « personnage non responsable » ayant remis une copie de ce mémoire au député catholique allemand Erzberger, celui-ci le communiqua à ses amis du Reichstag. La menace de défection de l'Autriche y produisit un immense émoi : une majorité pour la paix sans annexion ni indemnité s'en trouva créée. Elle manifesta aussitôt sa défiance envers Bethmann, qu'elle rendit responsable de la rupture avec l'Amérique et qu'elle déclara incapable de conclure la paix. L'Etat-major, d'un autre côté, le considérait comme trop faible. Le 10 juillet, Hindenburg

télégraphia pour recommander de nommer le prince de Bülow à la place de Bethmann, puis le 12 démissionna avec Ludendorff, l'empereur ayant maintenu Bethmann. Celui-ci, n'étant plus soutenu par personne, dut s'en aller.

Michaelis lui succéda. Il eut à examiner la proposition de paix du Pape. Instruit par l'exemple de son prédécesseur, il se laissa guider par l'Etat-major et se refusa à toute déclaration claire au sujet de la Belgique. Il arriva ainsi à la fois à faire échouer la proposition du Pape et à se faire renverser par le Reichstag. Le catholique comte Hertling, qui lui succéda, suivit la même politique. Hindenburg continuait en effet à remporter victoire sur victoire.

Il n'admettait pas que l'on doute « de la force et de la volonté de vaincre de l'Allemagne ». Le sous-secrétaire d'Etat von Kühlmann ayant parlé au Reichstag d'une paix de concessions mutuelles, Hindenburg, le 1er juillet 1918, exigea son renvoi.

L'Entente, déclara l'Etat-major ce jour-là, a reçu de nous de tels coups dans les derniers mois, que le moral doit être très bas. L'Angleterre doit se dire qu'elle a encore beaucoup à perdre. Si devant cette constatation elle devait se rapprocher de nous, le G. Q. G. serait toujours prêt à l'entendre. Mais toutes les démarches doivent être faites avec la dignité et la vigueur correspondant à ce qu'a fait l'Allemagne.

Le 15 suivant, Ludendorff disait : « Si l'offensive de Reims réussit, nous avons gagné la guerre. »

Elle échoua misérablement. Néanmoins, H. et L. paraissent avoir continué à espérer. Il fallut la défaite du 8 août à Montdidier-Villers-Bretonneux pour leur ouvrir en partie les yeux. Ils l'attribuèrent à la faiblesse des autorités : « Une discipline intérieure plus ferme est nécessaire, déclara Ludendorff dans la conférence du 14. Il faut rassembler les forces avec la plus grande énergie. Punir Lichnowsky. » Il fut résolu « de faire aboutir la réforme du droit de vote en Prusse » et de « guetter un moment favorable pour s'entendre avec l'ennemi ». « On ne comptait plus sur la réalisation des espérances entretenues jusqu'alors », néanmoins Hindenburg « déclara qu'on réussirait à se maintenir sur le sol français et qu'ainsi on soumettrait finalement l'ennemi à la volonté allemande ». Mais les événements qui suivirent « accrurent dans une forte mesure la volonté de vaincre et la confiance » des Alliés. « Une forte dépression morale se manifesta » en Allemagne.

Le 14 septembre, l'Autriche s'impatientant, Burian « fit une offre de paix » désapprouvée sévèrement par Hertling. Le 10, Hindenburg avait déclaré « ne pouvoir approuver que l'entremise d'une puissance neutre en vue d'une explication immédiate ». Mais même la démarche de Burian n'aboutit à aucun résultat. Aux avantages sur le front français, se joignit pour l'Entente un succès décisif : la défection de la Bulgarie. Le 28 septembre au soir, H. et L. « prirent la décision de faire faire des offres de paix et d'armistice... Pour tenir, ils avaient besoin d'un accroissement de force venant de la patrie. Ce n'était possible que si le peuple allemand se rendait compte clairement qu'il se trouvait devant une paix de violence et non de réconciliation ». Ils venaient de recevoir la nouvelle de la démission du comte Hertling et se ralliaient à une idée préconisée depuis un mois à la Wilhelmstrasse : s'adresser « à Wilson seul » pour « donner satisfaction à son ambition ». Sous l'influence de la défaite, on y ajouta « qu'on était prêt à à prendre *pour base* des négociations ses 14 points ».

Ludendorff était maintenant pressé de voir faire ces offres, mais le prince de Bade, qui succéda à Hertling, ne fut installé que le 2 octobre. Ce jour-là, le major von dem Busche lut aux principaux hommes politiques du Reichstag un exposé de la situation *militaire* qu'il avait déjà lu le 30 septembre aux chefs des partis de droite. Ces derniers étaient des hommes sûrs. Le 2, au contraire, il y avait pour auditeurs, outre Ebert et Haase, le Polonais Seyda. En quelques jours, les déclarations de von dem Busche « étaient dans toutes les bouches, et encore fortement exagérées ». En vain Hindenburg affirma-t-il, le 3 octobre, « qu'on pouvait espérer que jusqu'au printemps prochain l'armée protégerait le sol allemand » et s'éleva-t-il contre « la capitulation militaire » exigée par Wilson. Les négociations entamées firent connaître avec une précision croissante les exigences de celui-ci sans obtenir de lui aucune concession. Le 25, la dissolution de la Double Monarchie fut proclamée à Vienne. Le 26, Ludendorff donna sa démission. L'armée allemande, néanmoins, *de l'aveu de ses adversaires*, resta dans une « parfaite condition » jusqu'à l'armistice imposé par la révolution à l'intérieur. Les Alliés étaient, eux aussi, fort épuisés : les Américains eux-mêmes ont avoué « qu'ils étaient bien près du point mort » quand il fut conclu.

ÉMILE LALOY.

§

Les **Impressions de guerre,** de M. André Aude, donnent en un long résumé les sentiments, les impressions qui furent bien souvent les nôtres, on peut maintenant en convenir, durant la longue période de l'agression allemande qu'il nous a fallu subir, — et alors que la censure mettait impitoyablement sous le boisseau toute information qui ne nous était pas favorable. Qu'on se rappelle seulement la longue période d'incertitude qui précéda la bataille de la Marne, — période tragique dont le détail est mieux connu maintenant et qui vit enfin, comme à la bataille de l'Yser ensuite, comme à la bataille de Verdun, la déconfiture de l'orgueil allemand. Le petit volume de M. André Aude, avec ses « impressions successives recueillies au cours des événements», apporte aussi bien des éclaircissements, bien des indications qui jusqu'ici faisaient faute. Il retrace ainsi l'historique des événements, avec les combats qui furent livrés d'août 1914 à janvier 1915; les faits militaires de 1915 et la situation générale; l'état du conflit en 1916; parle de la guerre sous-marine et du rôle de la marine militaire; de la situation plutôt malheureuse qui fut la nôtre au mois de juin 1917. Il commente ensuite les faits de la guerre sous-marine et ses résultats en 1918; parle de la coopération américaine; du cabinet Clemenceau et de son rôle dans la conduite des hostilités; du Japon, et des causes présumées de son attitude passive. Enfin ce fut «l'heure décisive». Il rapporte les propositions d'armistice des Allemands et la fin du conflit avec les menaces du bolchevisme qui déjà menaçait d'envahir toute l'Europe... Entre temps on trouve dans ce curieux recueil d'intéressants chapitres sur « les déformations du langage courant imputables à la guerre»; des considérations sur la discipline; sur la situation économique et le problème monétaire; sur « l'abus des sursis et la plaie des «embusqués», qui firent presque scandale un moment. M. André Aude a donné en somme une intéressante publication, et qui est loin de faire double emploi, on doit surtout le dire, avec d'autres qui ont été données déjà sur la question.

C'est au point de vue strictement militaire, et comme il convenait, du reste, que le commandant H. Bouvart nous parle du siège et de **la gloire de Verdun,** des longues batailles au dehors et des dévastations subies par la ville; — de la lutte pas à pas

qu'il fallut soutenir contre toutes les forces alors disponibles de l'ennemi appuyées d'une artillerie formidable. Après avoir parlé du rôle historique joué par Verdun et de son cadre géographique, des faits de la guerre depuis ses débuts dans la région, l'auteur rappelle la situation à la fin de 1916. Arrêté sur la Marne et refoulé presque jusqu'aux approches de Noyon et de Laon, rejeté de Reims comme il se trouva ensuite culbuté sur l'Yser, dans l'eau et la boue des Flandres, l'ennemi voulut profiter de ses succès sur le front russe et de l'incertitude des batailles livrées de notre côté pour enlever Verdun et tenter de s'ouvrir de nouveau la route de Paris. On sait ce que lui coûta la longue lutte qui s'engagea sous la place, les sacrifices qui nous furent demandés, comme la déconfiture finale de l'ennemi qui pensait l'emporter et sacrifia tout pour obtenir le résultat. En voyant ce qu'il put ramasser de troupes, de matériel, de munitions, il s'y dépensa sans compter; il s'y vida, si l'on peut dire. Le résultat fut loin de ses ambitions, et dès que nous pûmes reprendre l'offensive, — ayant à se défendre sur d'autres points attaqués, — l'Allemagne dut reculer, ne gardant de ses conquêtes laborieuses que de vagues endroits, les décombres de quelques villages d'où les chassèrent enfin, après l'offensive de 1917, les rifles des troupes américaines. Le volume du commandant H. Bouvart suit pas à pas les événements de Verdun et, dans sa sobriété, en constitue le meilleur des commentaires. Mais il faut bien établir le caractère des faits. Toute cette offensive sur la vieille citadelle de la Meuse avait été organisée pour la gloire du Kronprinz, qui devait y faire une moisson de lauriers. Durant la longue bataille qui fut livrée sous la ville, on raconta que de longs trains couverts de bâches emportaient les morts allemands dépouillés de leurs uniformes, liés par bottes de trois et qu'on jetait dans des fours à incinérations. Un journal illustré représenta même ce lugubre convoi, auquel des sentinelles, la tête basse, présentaient les armes. Mais on n'a pas assez insisté sur le symbolisme de cette composition. Après Verdun, et malgré la dernière offensive de la Marne, qui ne fut pour l'ennemi que la crise du désespoir, la guerre pour lui était perdue ; et ce train fantôme, ce train des morts, emportant la fleur de sa jeunesse sacrifiée, c'était le tombeau des espérances allemandes, — enfin anéanties.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Autriche.

La débacle autrichienne. — Y aura-t-il encore, dans un mois, une Autriche indépendante? Va-t-on assister à l'écroulement de l'œuvre si laborieusement édifiée à Saint-Germain? Telles sont les questions qui, à Vienne, sont sur toutes les bouches depuis plusieurs semaines. Il ne semble guère possible, en effet, que la situation présente puisse se prolonger. Nous touchons au paroxysme de la crise, et il est de la nature des paroxysmes de ne point dépasser une durée fort limitée. Ou le mal s'atténuera, et la population de ce pays se rapprochera de conditions d'existence sinon normales, du moins supportables, ou il empirera encore, et il faudra alors compter, au sein de cette Europe centrale aux frontières mal consolidées et qui se ressent encore des blessures de la guerre, avec l'éclosion spontanée d'une Russie soviétique en miniature. Perspective qui n'a rien de réjouissant.

Dans ma dernière chronique, j'émettais l'espoir que les nations de l'Entente, conscientes du péril, accorderaient sans retard des crédits à l'Autriche; je me demandais, d'ailleurs, si, en présence de conjonctures aussi critiques, l'allocation de crédits réussirait à arrêter ce pays dans sa marche à l'abîme. Deux mois se sont écoulés depuis que j'écrivais ces lignes, deux mois au cours desquels le mal s'est aggravé d'incroyable façon. La France et l'Angleterre ont bien mis à la disposition de l'Autriche une partie des crédits votés par leurs Parlements respectifs, mais l'effort effectué dans cette voie demeure insuffisant : ce n'est pas au moyen de quelques seaux d'eau que l'on peut éteindre un incendie aussi formidable que celui qui flamboie ici. Le gouvernement autrichien, animé d'intentions excellentes, a fait voter par le Parlement un projet qui prévoit la fondation d'une banque d'émission, banque dont l'encaisse serait constituée par les crédits de l'Entente et par les devises étrangères que les grandes banques viennoises mettraient à la disposition de l'Etat. L'idée est bonne, mais il est à craindre qu'elle vienne trop tard. Quoi qu'il en soit, à la légère amélioration du change autrichien qui avait suivi la publication de ce projet, a succédé une effroyable dépression, avec toutes les conséquences qu'entraîne sur le terrain économique une telle chute.

Pour se rendre compte des progrès réalisés par la maladie qui risque de tuer l'Autriche, il suffit de se reporter aux chiffres que j'indiquais dans mon dernier article (*Mercure* du 1er juillet) et de les comparer à ceux publiés ces derniers jours par la Commission des Statistiques de Vienne. Rien de plus sinistrement significatif que ce rapprochement, rien qui montre mieux que la « crise » autrichienne ne saurait en rien être assimilée à celles dont peuvent souffrir des pays tels que la France ou l'Angleterre. Ici, nous ne sommes plus sur la route qui conduit à l'abîme, nous sommes dans l'abîme même. Qu'on en juge.

Je citais dernièrement la curieuse statistique publiée par la Commission viennoise relative à l'alimentation d'un homme pesant 70 kilogrammes et fournissant un travail moyen. Cette statistique établissait qu'en mai dernier — il y a quatre mois — cet homme devait dépenser mensuellement la somme de 33.745 couronnes pour s'alimenter conformément aux lois de la physiologie. Or cette somme passait, pour le mois de juin, à 57.100 couronnes, pour juillet à 80.370, et pour août à 183.801. Il fallait donc dépenser en août presque six fois plus qu'en mai ! Cette même proportion se trouvait d'ailleurs dans tous les domaines de la vie économique. Les « index-numbers » relatifs à l'alimentation passaient, de juillet 1914 à mai 1922, de 1 à 1.374 ; ils sont aujourd'hui à 7.224 ; ceux concernant l'habillement se haussent, de mai à août 1922, de 1.682 à 10.762 ; l'éclairage et le chauffage, d'un prix 1.055 fois plus élevé en mai 1922 que huit ans avant, coûtent en août 5.082 fois plus cher. Seuls, les « index numbers » relatifs au logement croissent dans des proportions beaucoup moindres ; de 18 à 33. La raison en est connue et je l'indiquais précédemment : la législation des loyers s'inspire ici du plus pur esprit socialiste, et les propriétaires n'ont même pas le droit de réclamer à leurs locataires une somme équivalente aux frais d'entretien des immeubles. Le caractère factice de ces derniers chiffres étant évident, il est donc permis de ne point tenir compte de ceux-ci dans l'évaluation de l'actuel pouvoir d'achat de la couronne. Ce pouvoir d'achat est, à la fin d'août 1922, 7.451 fois moindre qu'en juillet 1914.

L'examen des chiffres qui précèdent montre que c'est surtout depuis deux mois que la chute est devenue vertigineuse. La couronne s'est dépréciée, au cours de ces huit dernières semaines,

quatre fois plus que pendant les quatre années qui nous séparent de l'armistice. Que s'est-il donc passé depuis le mois de juillet qui puisse expliquer cette nouvelle catastrophe ? Il semble que les causes de la crise suraiguë que traverse actuellement l'Autriche sont de deux ordres : morales, d'abord, financières, ensuite. Il est incontestable que, comme un arc trop longtemps tendu, l'esprit public autrichien a subi un fléchissement marqué au cours du ces dernières semaines. Obligée de constater par une cruelle expérience que les bonnes paroles des grandes puissances se traduisent malaisément en actes, et que, par un « égoïsme sacré », hélas ! bien naturel, les nations de l'Entente cherchent en premier lieu à porter remède à leurs propres difficultés, cette population a fini par se dire qu'elle devait désormais abandonner toute espérance de voir les peuples vainqueurs venir efficacement à son secours. La France et l'Angleterre sont loin et s'intéressent médiocrement, croit-on, au sort de la malheureuse petite république autrichienne. L'Italie, elle, est plus proche, mais l'état de ses finances ne lui permet guère des interventions financières de quelque envergure. Le fait de la non-viabilité de l'Autriche, telle que celle ci est sortie pantelante du traité de Saint-Germain, étant désormais une évidence qui s'impose à tous, l'indifférence que les Autrichiens ont cru trouver chez les nations de l'Entente a créé un malaise qui est allé en s'accentuant et qui n'a pas peu contribué à la crise actuelle. Ce malaise s'est encore accru lorsque l'on a vu la Conférence de Londres proclamer son impuissance devant la détresse autrichienne et abandonner à la Société des Nations le soin de venir en aide à ce malheureux pays.

Mais ce découragement, si explicable et, dirai-je, si légitime pour quiconque observe sur place les convulsions qui accompagnent l'agonie de ce peuple, ne suffit pas à rendre intelligible l'étendue de la catastrophe présente. La chute de la couronne autrichienne, dont l'ampleur dépasse les pronostics les plus pessimistes, est imputable en grande partie à l'inflation fiduciaire. Celle-ci a atteint un degré encore inégalé. *En une seule semaine*, du 25 au 31 juillet dernier, les presses de la Banque d'Autriche-Hongrie ont imprimé la somme colossale de quatre-vingt-quatorze milliards quatre cent cinquante millions de billets, presque trois fois le chiffre de la circulation fiduciaire totale de la France. C'est, il est vrai, un record, mais bien imprudent quiconque af-

firmerait qu'il ne sera point dépassé. Dans cet ordre d'idées, on aboutit à des constatations qui, pour être pittoresques, n'en jettent pas moins une lueur sinistre sur la situation financière de ce pays. Il y a longtemps que le prix de fabrication des billets d'une et de deux couronnes était supérieur à la valeur nominale de ces billets. Leur impression continuait quand même, pour la commodité du public, que l'on ne pouvait priver de cette monnaie divisionnaire. L'écart entre le prix de fabrication et la valeur extrinsèque étant devenu trop considérable, il a fallu renoncer à cette émission. Mais voici qui est mieux encore : les coupures de cinquante et de cent couronnes sont, à l'heure actuelle, dans le même cas que celles d'une et deux couronnes. Et comme l'on ne pouvait raisonnablement songer à les supprimer aussi, le gouvernement a décidé de modifier leur format et de le diminuer dans la proportion des deux tiers. Il en a fait autant pour le billet de mille couronnes. Grâce à l'économie réalisée sur le prix du papier, on espère combler une partie du déficit provenant de l'impression de ces billets.

Enfin, autre fait caractéristique, le billet de cent mille couronnes, dont je prévoyais dernièrement l'émission probable, vient de voir le jour. Il était devenu indispensable, car la hausse des prix est telle que les portefeuilles les plus volumineux n'eussent pu contenir la masse de couronnes nécessaires pour des achats un peu importants. Un vêtement d'homme coûte, en ce moment, à Vienne, de 1.500.000 à 2 millions de couronnes. On déjeune, dans un restaurant moyen, pour 25.000 couronnes, mais il faut en dépenser de 60 à 100.000 dans un établissement à la mode. Une simple course en taxi, si elle se prolonge une demi-heure, ne coûte pas moins de 60.000 couronnes. Ces exemples pourraient se multiplier à l'infini...

Les salaires suivent naturellement ce mouvement de hausse folle. Mais, malgré les 500.000 couronnes que gagnent mensuellement les employés de chemin de fer, et le million que se sont fait octroyer les métallurgistes, il est aisé de se rendre compte que ces salaires sont loin d'assurer actuellement à leurs bénéficiaires une existence enviable. Le port d'une lettre est de 300 couronnes, et le prix d'une course en tramway, aujourd'hui de 450 couronnes, va passer à 1.000 à partir du mois prochain. Les journaux qui se vendaient 100 couronnes en mai, 800 en juillet,

en coûtent maintenant 650. Quelque exorbitants qu'ils puissent paraître à notre mentalité d'Occidentaux, les salaires restent donc bien inférieurs, si l'on tient compte du change, à ceux de la France. Aussi une nervosité croissante se fait-elle sentir dans la classe prolétarienne, habituée depuis la guerre, ici comme ailleurs, à la vie large. Quant à la bourgeoisie qui, loin des spéculations de bourse et à l'écart des revendications ouvrières, n'a point la consolation de voir ses revenus suivre automatiquement la courbe ascendante des « index-numbers », son sort est plus que jamais digne de la plus profonde pitié.

Le gouvernement, à la tête duquel le chancelier Seipel déploie une remarquable activité, s'est rendu compte qu'à se prolonger, une telle situation risquerait de conduire aux pires éventualités. Le mal dont meurt l'Autriche atteint aujourd'hui une acuité vingt fois supérieure à celui dont elle languissait en décembre dernier. Un mouvement communiste serait, cette fois, beaucoup plus redoutable que l'émeute bolcheviste qui fut, durant douze heures, maîtresse de Vienne le premier décembre de l'année précédente. La crise qui paralyse l'industrie a augmenté considérablement le nombre des chômeurs ; ceux-ci, munis des maigres subsides que leur accorde l'Etat, errent le long des rues, devant les magasins aux étalages bien garnis. Le 23 août, une troupe de sans-travail, surchauffée par les pêcheurs en eau trouble qui affluent à Vienne, a tenté de donner l'assaut au Parlement. La police, sabre au clair, a pu enrayer la tentative, mais le sang a coulé. Une atmosphère de nervosité et de crainte pèse sur la grande ville...

Le chancelier vient de rentrer à Vienne après avoir pris contact avec les dirigeants allemands, tchèques et italiens. A Berlin, l'accueil qui lui a été fait a été cordial, bien qu'un peu gêné, semble-t-il. La solution du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne hante toujours les cerveaux des Allemands qui croient en la revanche et qui travaillent à la hâter. Mais, au moment où la France prend, à l'égard de son alliée britannique, une attitude plus indépendante, un excès de hâte dans la question autrichienne risquerait de provoquer, de la part de la France, des sanctions d'autant plus redoutables que l'influence tutélaire de M. Lloyd George ne serait plus là pour en paralyser l'effet. M. Benès, au nom de la Tchéco-Slovaquie, a pris envers M. Seipel des engage-

ments encourageants. Le même accueil favorable semble avoir été fait au chancelier par les représentants de l'Italie. C'est de la façon dont ces engagements seront tenus que dépend l'avenir immédiat de l'Autriche. Le temps n'est plus aux promesses à longue échéance. Il n'y a plus une minute à perdre.

HENRI BILLEMONT.

§

Belgique

France et Belgique. — A la Conférence de Londres, M. Poincaré n'a pas été suivi jusqu'au bout par notre représentant M. Theunis qui n'a pas voulu assurer la responsabilité d'un désaccord complet entre l'Angleterre et notre pays. Mais il est nécessaire toutefois de signaler que notre Premier Ministre avait formulé en dernière heure une proposition transactionnelle qui se rapprochait foncièrement de la thèse française en ce sens qu'elle exigeait de l'Allemagne le paiement de ses dettes sous la forme de traites avalisées par les trois principaux établissements de crédit du Reich. Il est évident que ce projet ne pouvait plaire à M. Lloyd George pour qui les réparations tant belges que françaises semblent être le dernier des soucis et qui cherche surtout à restaurer économiquement l'Allemagne afin d'enrichir le commerce anglais au détriment des deux nations qui ont le plus souffert de la guerre. C'est avec une tristesse profonde qu'on enregistre chez nous cette défection britannique. Nous sommes un peuple trop positif et trop au courant des réalités économiques pour souhaiter la ruine et l'effondrement de l'Allemagne, mais nous n'entendons pas non plus que le relèvement de sa prospérité soit acheté au prix de notre propre ruine. Déjà, grâce au fléchissement du mark, les produits allemands infligent à notre industrie une concurrence désastreuse. Nous n'oublions pas que les premiers à introduire chez nous, immédiatement après l'armistice, des marchandises allemandes furent des mercantis anglais. Comme le remarquait dernièrement avec preuves à l'appui un très intéressant périodique bruxellois, l'*Horizon*, ce n'est pas seulement la Belgique, mais aussi sa colonie du Congo que menacent l'industrie et les lignes de navigation allemandes. On n'a pas oublié la malveillance témoignée par l'Angleterre à nos efforts colonisateurs, les calomnies dont ils furent l'objet de la part du trop fameux Edmond Morel et de cette bande de traficants de Manchester et de Liverpool sur qui

s'appuie encore actuellement la politique étroite, égoïste, intéressée et injuste de M. Lloyd George. Or, pendant la grande guerre, c'est notre armée coloniale commandée par l'héroïque général Tombeur qui conquit la plus grande partie de l'Est africain allemand dévolu maintenant à l'Angleterre. Pour nous récompenser d'avoir à son profit tiré les marrons du feu, Albion et son vassal le Portugal inondèrent de pacotille allemande, dès qu'ils le purent, le Congo belge, et principalement le Katanga. Sur les steamers allemands, les équipages sont payés en marks, presque autant dire en monnaie de singe, cependant que les prix du transport et du fret s'acquittent en livres sterling : on voit d'ici les avantages récoltés par les lignes boches au détriment des autres lignes.

Notre vigoureux petit pays ne se laissera pas dévorer par l'ogre teuton et notre opinion publique est lasse définitivement des concessions que depuis la paix de Versailles nous n'avons cessé de lui faire sous le prétexte d'amadouer M. Lloyd George qui poursuit une politique dont l'aboutissement logique serait de ne laisser en fin de compte à la France et à la Belgique que leurs yeux pour pleurer. C'est ce dont semble s'être rendu compte notre Premier Ministre M. Theunis et aussi, bien que tardivement, notre ministre des Affaires étrangères, M. Henri Jaspar, lequel semble s'être résigné à un rôle plus effacé depuis que la clef du pouvoir a été confiée à des mains fermes.

A Londres, la tâche de nos délégués a été laborieuse et délicate ; ils ont fait ce qui était humainement possible afin d'éviter une rupture franco-anglaise tout en épousant la plupart des revendications françaises. Et du reste M. Poincaré n'a-t-il pas payé de retour leur bonne volonté en abandonnant son idée d'un cordon douanier autour de la Ruhr et des régions rhénanes dès qu'il eut compris le dommage pour notre port d'Anvers qui résulterait de cette mesure?

A l'heure où paraîtront ces lignes, on connaîtra l'attitude du délégué belge à la Commission des Réparations chargée de se prononcer sur la demande de moratoire. Notre opinion publique espère fermement que notre délégué M. Delacroix recevra du gouvernement belge des instructions lui enjoignant formellement de voter dans le même sens que le délégué français, c'est-à-dire négativement. L'heure n'est plus aux louvoiements, aux compromis, aux expédients, l'heure est de dire si, oui ou non, nous entendons

nous laisser berner par l'Allemagne au profit de l'Angleterre, si, oui non, nous entendons demeurer fidèles à notre véritable alliée, la France.

Je sais bien qu'il se trouvera des esprits ergoteurs pour soutenir que rien ne presse, puisque le problème sera repris dans son ensemble au mois de novembre et que d'ici là on peut bien faire crédit à l'Allemagne. Puisse notre gouvernement ne pas se laisser endormir par ces chloroformeurs, les mêmes qui, depuis Versailles, nous ont fait perdre un temps précieux en remplaçant les actes d'énergie qui seuls comptent vis-à-vis des Allemands par des manifestations de procédure et de verbalisme dont se gaussent nos débiteurs.

En attendant, l'homme d'Etat le plus impopulaire en Belgique reste M. Lloyd George. Notre pays sait heureusement faire la différence entre lui et l'Angleterre et il l'a montré par l'accueil enthousiaste qu'il réserva naguère au roi George, accueil dont notre presse souligna nettement le caractère en spécifiant qu'il s'adressait au roi, à lui seul et non à la politique de son premier ministre. Ce dernier, par son arrogance, sa brutalité et son manque de bonne foi, nous rappelle trop Bismarck, à la clairvoyance près.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Palestine.

AUTOUR DU MANDAT DE L'ANGLETERRE. — Le lundi 24 juillet, le Conseil de la Société des Nations a solennellement ratifié les mandats que, lors de la signature du traité de Sèvres, l'Angleterre et la France s'étaient respectivement réservés sur la Palestine et la Syrie. Le mandat syrien n'a soulevé aucune difficulté, sauf quelques prétentions de l'Italie que l'on s'est promis de régler à l'amiable. C'est également les yeux fermés que le Conseil a donné sa sanction au mandat de l'Angleterre sur la Palestine. Cependant, quelques jours plus tôt, la veille même de la conférence en vérité, le texte de ce document avait été au sein de la Chambre des Lords et dans la presse anglaise l'objet d'une polémique passionnée. Elle a éclairé d'un jour plus cru, sinon tout à fait nouveau, les affaires de Palestine.

En 1915, pour s'allier les Arabes contre les Turcs sir Henry Mac Mahon et Lord Curzon leur avaient tendu en appât la folle promesse d'un empire dont Hama, Homs, Damas et Alep devaient

servir d'assises et qui engloberait les territoires peuplés par leurs tribus. Le 2 novembre 1917, (Lord) Balfour, sous-secrétaire d'État aux Affaires Étrangères, avait livré en seconde hypothèque au peuple d'Israël partie du gage naguère consenti aux Arabes : la Palestine. L'aube de la victoire alliée emporta brutalement les illusions arabes. Tel un mirage, avec la mésaventure de Fayçal, commença de se dissiper l'utopie de « l'Empire », auprès duquel « le royaume » de l'Irak apparut fatalement une dérisoire compensation. Le gouvernement de M. Lloyd George essaya de plusieurs expédients : ils lui réussirent partout ailleurs qu'en Palestine. Là, c'est à £ 500 la baïonnette que lui revinrent le maintien et la défense du foyer national juif. Car les Arabes ne doutaient plus désormais que, parjure à sa parole, le gouvernement de M. Lloyd George sacrifierait leur cause à celle des Juifs : ceux-ci ne représentaient pourtant que les 7 o/o d'une population dont le restant était exclusivement composé d'Arabes. Par tous ses actes néanmoins, l'Angleterre semblait marquer son ferme propos de réaliser, au détriment de cette majorité arabe, la prépondérance de la minorité juive. Juif fut le Haut-Commissaire de Palestine, Juifs ses acolytes et nettement sionistes les tendances d'eux tous. Chaque jour, sur les côtes, de tous les coins du monde, des Juifs débarquaient qui sous d'autres ciels, parmi d'autres races, n'avaient pas pu s'acclimater. Le mécontentement s'exaspéra, il éclata en « incidents » que la violence seule étouffa. Entre temps, sir Herbert Samuel s'évertuait à aménager la contrée en foyer national pour ses coreligionnaires et il comptait qu'en bons musulmans les Arabes finiraient par se résigner à un ordre de choses que défendaient des baïonnettes britanniques. Or, au moment même où l'on s'apprêtait à demander à la Société des Nations la consécration de cet ordre de choses-là, l'on se heurta chez les Lords à une opposition qui faillit tout compromettre. Maints parlementaires parmi ceux qui, en 1917, avaient appuyé la politique palestinienne du gouvernement, ayant eu connaissance de la promesse déjà faite aux Arabes en 1915, s'indignaient maintenant qu'on eût surpris leur candeur et, plaidant le fait nouveau, exigeaient la révision du texte d'un mandat qui discréditait la parole britannique. Lord Islington s'institua le champion de ses collègues bernés et des Arabes frustrés. A la Chambre des Lords, dans la séance du 21 juin, il formula la motion suivante :

Que cette Chambre ne saurait approuver le mandat pour la Palestine en sa teneur présente, parce qu'il viole directement les garanties données par le gouvernement de S. M. au peuple de Palestine dans la déclaration d'octobre 1915, et à nouveau dans la déclaration de novembre 1918, parce qu'aussi tel qu'il est actuellement rédigé il va à l'encontre des sentiments et des vœux de la grande majorité du peuple de Palestine; c'est pourquoi l'on devrait en différer la ratification par le Conseil de la Société des Nations jusqu'à ce qu'on y eût introduit telles modifications qui concordent avec les garanties données par le gouvernement de S. M.

Si elle était accueillie, sa motion entraînerait la modification du préambule et des art. 4, 6 et 11 du mandat, expliquait Lord Islington. L'art. 4 avait trait à l'Exécutif Sioniste de Palestine, l'art. 6 à la faculté et aux facilités à accorder à l'immigration juive sur avis de l'Agence juive, et l'art. 11 au contrôle que cette Agence exercerait et à l'ascendant dont elle jouirait dans l'exploitation des branches commerciales et industrielles de l'Administration de Palestine. Aucun sentiment hostile ne l'animait contre la race juive, mais il estimait qu'une influence intolérable pèserait sur toute l'Administration de cette colonie aussi longtemps que sévirait l'exécutif sioniste. L'idéal sioniste figurait l'antithèse même des vrais principes incorporés dans le système des mandats.

Dans sa réplique Lord Balfour fit l'apologie du peuple juif et celle de sa propre politique. Il parla peu des Arabes et beaucoup des Juifs et avec chaleur et émotion. En faveur de ses clients il ne se connaissait point de préjugés. Mais leur rôle dans l'histoire de la Grande-Bretagne, leurs rapports avec le monde politique et le monde religieux lui apparaissaient uniques, absolument. On a toujours représenté les Juifs comme les parasites des civilisations auxquelles ils se sont mêlés.

De fort utiles parasites, en vérité. Quant au foyer national juif en Palestine, je ne nie point, défia-t-il, que ce ne soit une aventure. Mais allons-nous cesser de nous embarquer dans des aventures? Allons-nous renoncer à tenter des nouvelles expériences ? J'espère que jamais Vos Seigneuries ne sombreront dans de tels abîmes. Si jamais aventure et expérience furent justifiées dans une cause, c'est sûrement pour que nous puissions adresser un message à toute contrée où se trouve dispersée la race juive, un message qui apprendra aux Juifs que la Chrétienté n'a point oublié leur destinée ni les services qu'ils ont rendus aux

grandes religions de l'univers, et à celle-là, plus particulièrement, que professe en sa majorité la Chambre de Vos Seigneuries ; — un message qui dira aux Juifs que nous nous efforcerons de notre mieux pour leur offrir toute occasion de développer en paix et sous l'égide britannique ces dons insignes que jusqu'ici les circonstances les ont contraints de colporter en des pays qui ignorent leur langue et ne sont point de leur race. Cela, c'est l'idéal que je désire faire triompher, c'est l'idéal que l'on trouve à la base de la politique que je m'efforce de défendre.

Au triomphe de cet idéal Leurs Seigneuries refusèrent de s'associer et quand on passa au vote, par 60 voix contre 29, le gouvernement de M. Lloyd George fut battu. Mais il ne se tint pas pour tel. Il se tourna aussitôt vers les Communes et par un biais (proposition de réduction des appointements du secrétaire d'état) narguant les nobles pairs, il escamota, le plus aisément du monde, les voix nécessaires à ses desseins. Et c'est ainsi que Lord Balfour put présenter au Conseil de la Société des Nations la rédaction originale du mandat palestinien. Aux termes de cette charte, investie de pleins pouvoirs pour légiférer et administrer (art. 1er), l'Angleterre s'engage à placer la Palestine dans des conditions politiques, administratives et économiques qui assurent l'établissement d'un foyer national juif et le développement d'institutions indépendantes (*self governing*) (art. 2). A cet effet, une Agence juive, — l'Organisation Sioniste reconnue comme institution publique, — prêtera à l'Administration aide et conseil en toutes matières économiques, sociales et autres affectant l'établissement du foyer en question et les intérêts de la population juive de Palestine (art. 4). L'Administration de cette contrée facilitera l'immigration juive et, d'accord avec l'Organisation Sioniste, elle encouragera l'enracinement des Juifs sur le sol palestinien, y compris les terres de l'État et celles en friche (art. 6). Elle élaborera une loi sur la nationalité qui comprendra des dispositions pour faciliter l'acquisition du droit de cité aux Juifs se fixant à demeure en Palestine (art. 7). En collaboration avec l'Organisation sioniste, elle décidera la construction de travaux d'utilité publique et le développement des ressources naturelles de la colonie (art. 11). Il lui sera loisible d'organiser, sur une base volontaire, les forces nécessaires au maintien de l'ordre et de la paix et aussi à la défense du territoire, mais toujours sous le contrôle de l'Angleterre, qui pourra employer routes, chemins de

fer et ports au déplacement de ses forces armées ainsi qu'au transport du charbon et des vivres (art. 17).

Il est difficile de ne pas reconnaître dans ces clauses cette altération du système des mandats que dénonçait l'honnête Lord Islington. A la majorité, aux 93 o/o d'Arabes composant la population de Palestine, on se contente de vaguement garantir leurs « droits civils et religieux » (art. 2, 9, 15, *passim*). Par ailleurs, cette majorité paraît exclue des fonctions gouvernementales et administratives et il ne semble point qu'un champ libre soit laissé à ses énergies et à ses capitaux dans le domaine du commerce et de l'industrie. Le foyer national juif ne sera pas un vaste placement financier, a protesté Lord Balfour. Il ne rapportera pas des millions dans les poches d'hommes d'affaires cosmopolites. Sur les Bourses de Londres et de New-York il n'exercera point une étrange tentation. Lord Balfour a éludé toutefois la controverse Rutenberg (1). Et sans doute il n'eût pu dissimuler que l'idéal qu'il a défendu avec tant de zèle ne recouvre en somme qu'une association judéo-britannique, à la fois commerciale et politique, pour l'exploitation de la Palestine destinée à devenir, dans un proche avenir, un *dominion* aussi important et prospère que l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

AURIANT.

§

Russie.

LA SITUATION GÉNÉRALE. — Quels sont les traits essentiels de la situation générale des Soviets après leur double échec, — à Gênes et à La Haye ?

La situation économique empire de plus en plus. Litvinov a déclaré à La Haye que la nouvelle récolte promettait d'être très belle, mais quand une association philanthropique étrangère lui eut de-

(1) Or ce juif de Russie et bolchevisant s'occupe fébrilement de parfaire les deux millions de livres sterling dont il a besoin pour mettre en train la station hydro-électrique sur la mer Rouge que lui a récemment concédée l'Administration de Palestine. Mrs Rosita Forbes, qui connaît intimement l'Orient, vient de dévoiler (lettre au *Times* du 23-VI-1922) que cette même Administration refusa, sous de spécieux prétextes, une concession analogue à Suleyman Daboub et Consorts, notables Arabes de Bethléem qui, nantis de £ 500.000, se proposaient : 1° de répandre la lumière électrique dans la ville et le district de Jérusalem, 2° de développer les ressources agricoles du Jourdain ; 3° de relier par un service de camions automobiles les localités non encore desservies par le chemin de fer.

mandé une confirmation officielle de cette déclaration, il se rétracta et dit que, malgré une belle récolte, les paysans affamés avaient toujours besoin d'être secourus. Cette fois le diplomate bolchevik ne mentait pas ; d'après les renseignements officiels publiés par la presse soviétique, le ravitaillement est, en effet, loin d'être assuré dans plusieurs régions de la Russie rurale. Il est vrai que l'énorme mortalité a simplifié le problème et a rendu l'œuvre d'approvisionnement de la population plus facile, à cause de la diminution du nombre même des approvisionnés. Mais comme le régime bolcheviste est un facteur permanent de la désorganisation de l'agriculture, aucune véritable solution n'est possible tant que ce régime dure.

Quant à l'industrie, son état ne s'améliore pas non plus. Les ouvriers continuent à s'enfuir des usines muettes. Mais ce qui est le plus curieux, c'est que même ces entreprises peu nombreuses qui travaillent encore ne peuvent écouler leurs produits. Dans aucun pays on n'a vu de phénomène pareil : une extrême diminution de la production coïncide en Russie rouge avec une forte crise commerciale. Cela s'explique par un effroyable appauvrissement de la population qui réduit à zéro sa capacité d'achat.

On sait que le principal but que les bolcheviks poursuivaient en se rendant aux conférences de Gênes et de La Haye était d'obtenir un emprunt. C'est l'état de leurs finances qui les a acculés à des pourparlers avec les « impérialistes bourgeois » de l'Occident. D'après les chiffres parus dans les organes officiels des Soviets, les bolcheviks ont déjà, en circulation intérieure, plus de trois cents trillions (300.000.000.000.000) de roubles-papier. Ce chiffre n'est pas du tout invraisemblable, si on prend en considération ce fait que, par exemple, l'Etat bolcheviste devait, vers le début de juin dernier, aux ouvriers et employés des usines socialisées, une jolie petite somme de quatre-vingt-deux trillions de roubles de salaires en retard. Effrayés eux-mêmes de ces chiffres « planétaires » (1), les bolcheviks viennent de proclamer une « réforme monétaire » : cette réforme se réduit à une dévalorisation forcée de l'ancien rouble-papier soviétique et à une émission de nouveaux roubles dont chacun à une valeur légale de

(1) C'est une expression de Maxime Gorki qui a déclaré un jour (à l'époque où il croyait encore au triomphe mondial du bolchevisme) que les bolcheviks ne faisaient pas une œuvre nationale, ni même internationale, mais une « expérience planétaire ».

dix mille roubles anciens. Mais ce n'est qu'un changement de titre, car le nouveau rouble n'est pas mieux garanti contre une dépréciation inévitable que l'ancien, et le seul résultat de la réforme sera de simplifier — pour un bref temps — le travail des comptables soviétiques. Le gouvernement bolchevik a lancé récemment un appel à la population en faveur d'un emprunt dit de blé dont les obligations seraient garanties par... la nouvelle récolte, mais après quatre ans et demi de joug communiste le peuple a perdu toute confiance dans les appels bolcheviks et se refuse à être trompé encore une fois. Les seuls souscripteurs de l'« emprunt de blé » sont les administrations soviétiques et, au lieu d'encaisser de l'argent, le gouvernement bolchevik n'a qu'à se livrer à une opération fictive de transfert des « sommes » souscrites par ses propres commissariats d'une page de ses bilans à l'autre; au lieu d'un emprunt de blé, on n'a qu'un emprunt de bluff. Quant à la confiscation des vases sacrés dans les églises, cette opération ignoble n'a pas rapporté aux Soviets de bénéfice bien satisfaisant au point de vue matériel et a affaibli considérablement leur position au point de vue moral : jamais la vague du mysticisme religieux et national n'a monté en Russie si haut qu'aujourd'hui et jamais les notes antisémites ne se sont fait sentir si fortement dans l'opposition populaire contre le régime bolchevik qu'après ce cambriolage officiel des temples orthodoxes. Maxime Gorki vient même d'émettre cette supposition qu'il y a parmi les gouvernants rouges du Kremlin des réactionnaires déguisés qui poussent les Soviets à des insanités qui ne peuvent que faciliter le triomphe d'une réaction des plus noires.

Leur situation économique et financière étant désespérée, les oligarques du Kremlin se rabattent sur un renforcement de l'oppression et de la terreur. Il y a quelques mois, la fameuse Ve-Tcheka (Vserossiiskaïa Tcherezvutchaïnaïa Kommissiya = Commission Extraordinaire Panrusse) a été remplacée par la *Gpou* Gosoudarstvennoïe Polititcheskoïe Oupravlenie = Administration Politique d'Etat) et cette *Gpou* a déjà réussi à se créer une telle réputation que le macabre humour du peuple tyrannisé traduit son titre abrégé par ces mots : *Gpou* veut dire *Gospodi, Pomiani Ousopchikh = Dieu, souviens-toi des morts!*

La recrudescence de la terreur se manifeste par une série de procès retentissants, comme celui des socialistes révolutionnaires,

ceux de nombreux prêtres, évêques et moines, etc. Mais le résultat politique de tous ces procès est contraire à ce que veulent les bolcheviks. On constate, par exemple, que le parti socialiste-révolutionnaire, dont la popularité, après l'époque de Kerensky, était réduite à zéro, renforce actuellement ses positions politiques et morales. Et cela est bien compréhensible : la population haïssant le pouvoir bolchevik, tous ceux qui sont persécutés par ce pouvoir détesté deviennent *eo ipso* sympathiques au peuple opprimé.

La très mauvaise situation financière empêche les Soviets de bien ravitailler et payer leurs fonctionnaires et les soldats de l'armée rouge. La répercussion immédiate de cet état de choses est une rapide propagation de l'esprit de mécontentement et de révolte. D'après les récentes informations d'une source digne de foi, au nord-est de la Russie, dans les gouvernements de Vologda et de Viatka, viennent d'avoir lieu de graves troubles. Dans le Nord-Ouest, région de Pskov et de Gdov, la situation est également tendue.

Il y a, à l'étranger, beaucoup de gens qui, fatigués par une attente si prolongée des changements intérieurs en Russie, cessent d'espérer la possibilité même d'un changement quelconque et croient que c'est par une lente évolution, par une adaptation mutuelle du peuple au régime bolcheviste et de ce dernier aux besoins et nécessités populaires que la crise actuelle sera dénouée peu à peu. Mais d'innombrables faits réels et incontestables disent précisément le contraire. Et sans avoir peur d'être démenti par les événements prochains, j'affirme que la situation générale en Russie rouge ne présente *aucune* base pour une *évolution*, mais garde toujours un caractère *catastrophique*. D'après les prévisions basées sur les observations objectives et impartiales, le bolchevisme ne finira pas par une sorte de réapprentissage politique, ni par une réadaptation sociale, mais mourra d'une mort brusque et violente.

Un journal russe antibolchevik paraissant à Riga (*Rijsky Courrier*) vient de définir la situation actuelle du bolchevisme, au moyen d'une image pittoresque. Le gouvernement soviétique de Moscou, dit-il, c'est une panthère blessée, mais qui a encore assez de forces pour faire un bond suprême et mortel, — mortel pour elle, mais dangereux pour ses voisins. Et le rédacteur du journal de Riga conseille aux pays situés à l'occident de la Russie

communiste de « bien fermer leurs portes » en prévision de ce dernier bond de la panthère rouge à l'agonie.

Je suis du même avis. Je crois aussi qu'avant de mourir le bolchevisme blessé s'efforcera de menacer ses voisins. Il y a des indices de certains préparatifs que les bolcheviks font en ce moment. Ils ont considérablement renforcé leur service de liaison avec l'Allemagne qui leur envoie des avions, des instructeurs aviateurs et navals et, probablement, des munitions. Le haut commandement de l'armée rouge procède, depuis quelque temps, à des regroupements de ses troupes sur la frontière occidentale et en même temps prend des mesures énergiques pour se préserver contre une pression venant de l'Est, où son autorité chancelle dans les possessions asiatiques de Russie.

Les préparatifs à l'extérieur sont non moins intenses. Un procès récent qui a eu lieu à Paris démontre que le service d'espionnage militaire soviétique fonctionne jusque sur le territoire de la capitale de la France. Dans d'autres pays il est organisé sur une très large échelle. Pendant les trois ou quatre dernières semaines, les gouvernements de plusieurs Etats européens en ont eu des preuves irréfutables. En Tchéco-Slovaquie, le député social-démocrate Bechyné a publié dans l'organe central de son parti des révélations d'où il résulte que la mission soviétique à Prague met au premier plan de ses préoccupations l'étude illicite des secrets militaires de la République tchéco-slovaque, qui a eu la naïveté de lui accorder son hospitalité. En Finlande, les autorités viennent d'arrêter, à Viborg, une douzaine d'agents secrets et d'espions militaires bolcheviks en possession d'importants documents sur l'armée finlandaise. La police polonaise a pincé, à son tour, un attaché militaire des Soviets en flagrant délit d'espionnage. En Bessarabie, les Roumains viennent de découvrir tout un réseau clandestin d'agitateurs et d'espions bolcheviks en train de préparer dans ce pays une bonne petite révolution soviétique pour l'éventualité d'un conflit militaire entre le Kremlin rouge et le Bucarest antibolchevik.

D'autre part, la diplomatie bolchevique développe une activité intense dans les Balkans, spécialement en Bulgarie. Suivant le sentier tracé, depuis longtemps, par les impérialistes berlinois, leurs disciples moscovites veulent préparer le terrain pour un vaste bloc, où le bolchevisme aurait, pour alliés, les germano-

philes turcs, les germanophiles bulgares et les Allemands eux-mêmes.

Ne pouvant pas atteindre les pays de l'Entente à l'intérieur, les bolcheviks espèrent les frapper d'un autre côté, en portant leurs coups sur leurs domaines coloniaux. Mes lecteurs savent que les agents des Soviets travaillent énergiquement contre les Japonais en Corée et contre les Anglais aux Indes. Prochainement ils convoquent à Moscou un congrès des peuples des pays coloniaux, où pour la première fois seront représentés les pays d'Afrique. Constatant avec dépit que les ouvriers français sont assez intelligents pour ne pas vouloir répéter, dans leur pays, les crimes et les stupidités dont souffre la malheureuse Russie, les bolcheviks ont donné à leurs agents en France des instructions pour qu'ils provoquent des troubles en Algérie, en Tunisie et dans d'autres possessions françaises du continent noir.

Tous ces indices nous permettent de croire que la panthère blessée ne voudra pas crever sur son lit de sang et d'ordure, sans avoir fait préalablement un bond suprême et sans avoir livré un dernier combat à ses adversaires.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Marcel Bernausse : *Les arts décoratifs au Tonkin*. Avec 64 pl. et 44 dessins ; Laurens. 25 »

Esotérisme

Un homme libre : *La Science synthétique* ; S. n. d'édit. » »

Géographie

Colonel Frater : *Carte de la frontière nord-est à l'échelle de 1/864.000*, avec un résumé chronologique de la guerre 1914-1918 ; Chapelot. 6 »

Littérature

Paul Blanchart : *Henry Bataille, son œuvre*. Portrait et autographe ; Carnet critique. 3 75

Léon Degoumois : *L'Algérie d'Alphonse Daudet d'après Tartarin de Tarascon et divers fragments des autres œuvres* ; Edit. Sonor, Genève. » »

G.-A. Masson : *Paul Fort, son œuvre*. Portrait et autographe ; Carnet critique. 3 75

Pierre-Paul Plan : *La fille de Molière et ses séjours dans le VIe arrondissement* ; S. n. d'édit. » »

Maurice Wullens : *Littérature et pognon*. Avec une lettre-préface à Marcel Sauvage ; les Humbles. 1 »

Philosophie

Emile Lasbax : *La philosophie dans l'Afrique du Nord et l'histoire de l'esprit africain* ; Alcan. 5 »

Edme Tassy. *La philosophie constructive* ; Chiron. 7 50

Poésie

J. Boulle: *Les Cloches* ; impr. Teissier et fils, Nimes. » »

Paul Erève : *Chants et larmes* ; Dewit, Bruxelles.

Raoul Follereau : *Le livre d'amour*. Préface de Gaston Picard ; Office nivernais de publicité, Nevers. 3 75

Politique

« Clarté », ses initiateurs, Raymond Lefebvre, Vaillant Couturier, Barbusse. (Cahiers de l'anti-France, n° 4) ; Bossard. 2 40

Compte rendu de la Conférence de l'Exécutif élargi de l'Internationale communiste ; Libr. de l'Humanité. 5 »

E. Despréaux : *Parmi les ruines de l'ancienne Russie*. 1re partie : *Comment s'explique la Révolution russe* : Chez l'auteur; Paris. 1 75

Roger Lambelin : *L'Egypte et l'Angleterre* ; Grasset. 6 75

Léon Trotsky : *Le Communisme en France et l'Internationale* ; Libr. de l'Humanité. 1 25

Léon Trotsky : *Entre l'impérialisme et la révolution* ; Libr. de l'Humanité. 4 50

Roman

Maurice Dekobra : *Au pays du fox-trot* ; Renaissance du livre. 5 »

Claire Géniaux : *Un héros national* ; Flammarion. 7 »

Gérard-Gailly: *Tchirougougou* ; Flammarion. 6 »

Paul Reboux : *Le phare* ; Flammarion. 7 »

Jean Riboit : *Journal d'un employé de banque* ; Dubois et Bauer. 5 »

Miguel Zamacoïs : *Le beau garçon de l'ascenseur* ; Flammarion. 7 »

Sociologie

Jean Grave : *A mes camarades* ; A. Sadier : *Vers la solution* ; Temps nouveaux. 0 35

Georges de Leener : *La primauté de l'individu* ; Lamertin, Bruxelles. » »

Théâtre

Maurice Pottecher : *L'anneau de Sakountala*, légende dramatique en 7 actes, en vers, d'après Kalidasa ; Ollendorff. 2 »

Varia

R. Ch. Duval et Pierre Le Conte : *Relation complète du voyage de navigation en haute mer qu'entreprit la ci-devant 3e escadrille à l'équinoxe du printemps de 1922*, avec cartes, croquis, etc., etc. Lointier. » »

Voyages

Pierre François : *Paris-Leipzig et retour* ; Maison franç. art et édition. 1 »

Gabriel Pérouse : *La vie d'autrefois à Aix-les-Bains* ; Libr. Dardel, Chambéry. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les journées Remy de Gourmont. — Le sixième centenaire des Jeux-Floraux. — Mort d'Edouard Guerber. — Un abbé de Gourmont. — J.-H. Fabre et Remy de Gourmont. — Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. — Toujours le cas de M. N. Jorga. — A propos de la mort du Dr Huot. — Les vers d'Henry Becque. — Le cours du mark depuis huit ans. — Le Vitrex.

— Nouvelles de Russie. — Concours d'Art de la VIIIe Olympiade. — Le centenaire d'Erckmann. — Encore un plagiat.

Les journées Remy de Gourmont à Coutances. — C'est le 23 et le 24 septembre qu'auront lieu à Coutances les fêtes en l'honneur de Remy de Gourmont. Elles sont organisées par le comité Remy de Gourmont et la municipalité de Coutances, qui a à sa tête comme maire le docteur Leconte.

Le 16, sera jouée, sur la scène du petit théâtre de la ville, *l'Ombre d'une femme*, comédie en un acte que Remy de Gourmont destinait à la Comédie-Française. Elle sera interprétée par M. Jacquin et Mlle Devillers, que M. Gémier, directeur de l'Odéon, a obligeamment mis à la disposition du comité. Il y aura des récitations de poèmes et de prose du maître. M. Louis Dumur fera une conférence sur son œuvre.

Le 17 aura lieu l'inauguration du buste de l'écrivain, œuvre de Mme Suzanne de Gourmont, dans le jardin public de Coutances, qui est attenant à la maison de la famille de Gourmont.

Le Dr Leconte et la municipalité, assistés du petit groupe d'artistes coutançais que préside M. Joseph Quesnel, ont, en outre, organisé à cette occasion une fête populaire. Des délégations d'étudiants des universités de Caen et de Rouen participeront à la commémoration du grand écrivain normand. La Société des Gens de Lettres sera représentée par M. Eugène Le Mouel.

§

Le sixième centenaire des Jeux-Floraux. — Les amateurs de commémorations ne perdent point de vue que, l'année prochaine, sera célébré le sixième centenaire de la plus vieille Académie du monde : *L'Académie des Jeux-Floraux*.

Clémence Isaure, le verger des Augustines, les sept Troubadours de 1323... La légende est jolie en même temps que vénérable. Nous n'ignorons point qu'il fut de bon ton de la moquer vers la fin du siècle dernier :

Bourgeois hideux, préfets, charcutiers, militaires,
Gens de lettres, marlous, juges, mouchards, notaires,
Généraux, caporaux et tourneurs de barreaux
De chaise, lauréats mornes des Jeux-Floraux...

furent vomis, d'un jet, par l'auteur de *la Négresse blonde,* Georges Fourest, qui caricaturait ainsi tel vieux grotesque provincial :

Critique au « Moniteur de la Sous-Préfecture »
Il présida, là-bas, de vagues Jeux-Floraux,
Déplore les excès de la littérature
Et flétrit les auteurs de romans immoraux.

Mais qui sait si le truculent Georges Fourest n'a pas été candidat —

et peut-être candidat malheureux ! — aux récompenses de l'Académie toulousaine ? Un poète qui les brigua et les obtint, Laurent Tailhade, ne se priva point, par la suite, de brocarder certains « mainteneurs », notamment feu le colonel Perrossier, qui n'avait abandonné son pacifique sabre que pour se saisir d'un luth suranné. On se rappelle la silhouette de ce guerrier-poète évoquée dans un sonnet d'*A travers les groins*:

Ayant coiffé son casque à mèche et revêtu
Le frac des troubadours qu'illustre une giberne,
Perrossier, Némorin compliqué de baderne...

Y eut-il donc, y a-t-il encore un « genre Jeux-Floraux » ? Non. Peut-être y eut-il et subsiste-t-il un genre Académique, que l'Académie comporte sept, dix ou quarante membres et si l'on veut entendre que ces Compagnies, qu'elles siègent sur les bords de la Seine ou sur les rives de la Garonne, sous la coupole du Palais-Mazarin, dans un restaurant de la place Gaillon ou parmi les macarons de l'hôtel d'Assézat et de Clémence Isaure, se croient tenues de n'encourager qu'une littérature aux formes consacrées par l'usage, les traditions et la mode, d'où toute audace, toute innovation sont bannies comme dangereuses.

Il n'est que de feuilleter le palmarès de l'Académie des Jeux-Floraux pour se rendre compte que les quarante « mainteneurs », — car les héritiers des sept sont quarante, comme les autres, — n'ont fait que consacrer des réputations acquises. S'ils se glorifient d'avoir découvert Victor Hugo, ils n'ont fait que ratifier, et ce n'est déjà pas mal, — la notoriété ou la célébrité de noms tels que ceux-ci : au XVIII[e] siècle, La Motte, La Harpe, Marmontel, Chamfort, Fabre d'Eglantine ; au XIX[e] siècle, Chênedollé, Millevoye, Soumet, Alexandre Guiraud, M[me] Amable Tastu, Amédée Pommier, Edouard Blanchemain, Joseph Autran, Evariste Boulay-Paty, Albert Samain.

Ils faillirent, il est vrai, vouer à la poésie un certain Henri Rochefort, dont ils fleurirent d'un *souci d'or*, en 1855, une Elégie sur la mort du lieutenant Bellot et un *sonnet à la Vierge*, qui lui fut beaucoup reproché plus tard.

Mais les querelles de la politique et les facéties du *Charivari* tentaient déjà le fougueux polémiste...

§

Mort d'Edouard Guerber. — Le poète Edouard Guerber, qui, sous son nom et sous le pseudonyme Jean Thogorma (qui lui avait été donné par Moréas) avait publié sept volumes de vers et de prose (*Le Crépuscule du Monde*, 1910 ; *Les tendances nouvelles de la Littérature française*, 1911 ; *Les barbares contre Racine*, 1911 ; *Lettres sur la poésie*, 1912 ; *L'art héroïque*, 1914 ; *L'homme bleu*, 1920 ; *Sous le doux ciel de France*, 1922) vient de mourir à l'âge de 40 ans. Il était né à Metz le 2 décembre 1882.

Ce fut un des plus curieux satiriques de sa génération. Ses derniers poèmes sont d'une humeur violemment pessimiste et d'un style très classique. Citons le dernier quatrain du poème où il raille ce qu'il appelle « Le Conseil des Puissants » :

Mais pendant que ces gens sondent la nuit sans dieux
Et font de vains discours sur la paix la meilleure,
Certains qu'à cause d'elle on s'entre-tuera mieux,
Vulcain forge le fer et Mars attend son heure.

Edouard Guerber avait collaboré aux *Entretiens idéalistes*, aux *Poèmes*, à la *Renaissance contemporaine*, à *la Minerve française*, au *Feu* et aux *Marges*. Il avait contracté à la guerre la maladie qui l'a emporté. — L. DX.

§

Un abbé de Gourmont. — Située sur la limite des deux départements de l'Yonne et de la Nièvre, la commune rurale de Domecy-sur-Cure fait partie du canton de Vézelay et de l'arrondissement d'Avallon (Yonne). Elle comptait 951 habitants en 1846 ; elle n'en a plus que 589. A 11 km. au sud de Vézelay, Domecy eut aussi son abbaye de Bénédictins, mais moins importante que celle de Vézelay, et qui fut fondée plus tard, au XIIe siècle. Dans les documents originaux du moyen âge, elle figure sous le nom de Saint-Martin de Chore : *Sancti Martini de Chora abbatia*. De sa fondation à 1790, on a pu retrouver, avec quelques lacunes, les noms des 27 abbés qui s'y succédèrent. Le 27e et dernier fut, de 1753 à 1790, Robert-Marien de Gourmont-Laval, prêtre du diocèse de Coutances, bachelier en droit, grand archidiacre de l'évêché de Dijon, chancelier de l'Université de cette ville, vicaire général de l'archevêché d'Auch. Par acte en date du 26 juin 1758, il reconnut devoir, chaque année, au chapitre de Vézelay, 30 minots d'avoine et 120 livres en argent.

Depuis longtemps, d'ailleurs, il n'y avait plus de moines à l'abbaye de Cure ; elle n'était plus qu'un bénéfice octroyé à quelque dignitaire de l'Eglise, qui pratiquait, comme la plupart des nobles, l'absentéisme, et n'avait d'autre charge que d'entretenir, sur les revenus de son bénéfice, les terres et les bâtiments de son abbaye. Le fermage de ces revenus est de 900 livres par an en 1549, 840 en 1618, de 1.500 en 1627, de 1.800 en 1.673, de 1.600 en 1716, et de 1.800 depuis 1724 jusqu'en 1790.

En réalité, Robert-Marien de Gourmont-Laval tirait de son abbaye les revenus suivants :

Pour les chenevières, terres, près et vignes..	875	livres		
Pour les baux à ferme....................	2.086	—		
Pour les « dixmes »........................	3.530	—		
Pour les bois..............................	1.560	—		
Pour le terrier............................	438	l.	10 s.	8 d.
Soit au total............................	8.489	l.	10 s.	8 d.

De ses dignités ecclésiastiques et des droits attribués « à icelles », il tirait :

Comme 1er archidiacre de l'église cathédrale de Dijon...........................	600 livres	
Comme vicaire général de l'archevêché d'Auch..............................	3.000 —	
Comme chancelier de l'Université de Dijon..	1.000 —	
Comme titulaire de la Chapelle de Saint-Blaise, diocèse de Dijon..................	100 —	
Comme possesseur d'une rente sur l'Hôtel de Ville de Paris.........................	35 —	
soit, comme total général................	13.225 l.	10. s 8 d.

Même avant la Révolution, même en faisant cadeau aux pauvres des 10 sols et 8 deniers, 13.225 livres, disons 10.000, retranchés les frais qui pouvaient incomber au bénéficiaire de l'abbaye, représentaient une somme dont un sage pouvait se contenter. Robert-Marien de Gourmont-Laval en fut-il un au même titre que Remy de Gourmont ? Et d'abord, et surtout, quel est leur degré de parenté ? Aux érudits en généalogie de nous le dire. — HENRI BACHELIN.

§

J.-H. Fabre et Remy de Gourmont.

Beauvais, 26 août 1922.

Mon cher Directeur,

Dans la Ve série, je crois, des *Souvenirs Entomologiques*, J.-H. Fabre lave la Cigale des reproches de paresse et parasitisme où la fable de La Fontaine conduirait les malveillants. Et, de cette erreur judiciaire réparée, l'avaricieuse Fourmi ne sort pas indemne.

M. Victor Cornetz, l'excellent myrmécologue algérien, venge-t-il sur « l'Ermite de Sérignan » ses chères clientes?

Son parallèle entre Fabre et Gourmont, au *Mercure* du 15 août, aurait, sans cela, de quoi surprendre... Les pages de Gourmont sur *Le sens topographique des fourmis* (*Prom. Phil.*, 1re série) et le chapitre de Fabre intitulé *Les fourmis rousses* (*Souv. Ent.* 2e série), que compare M. Cornetz, ne se rencontrent pas quant à leur point de départ et ne sont pas opposables, il me semble, dans leur conclusion. L'hypothèse de Gourmont, à savoir que, pour les fourmis, le *monde doit être plan*, ne choque aucune des constatations et déductions du grand naturaliste. Bien plus, je la jugerai, plutôt, d'ordre fabrien.

En outre, on ne voit pas comment M. Cornetz rattache l'observation de Gourmont au problème de l'instinct tel que Fabre l'a posé de la première à la dernière page de son œuvre, et tel que Gourmont le pose au chapitre XIX de *Physique de l'Amour*, ouvrage tout nourri de Fabre,

encore que l'idée que Gourmont a de l'instinct, *cristallisation partielle de l'intelligence*, soit, en effet, aux antipodes de celle de Fabre.

Aux antipodes.... mais ajoutons vite que cette idée de Gourmont, ce libre esprit proclame que la *contemplation du monde des insectes fait surgir contre elle une objection énorme*, objection (dit-il) *que M. Fabre a formulée dix fois avec une ingéniosité nouvelle au cours de ses merveilleux récits.* Cette objection Gourmont la résume, sans essayer d'en donner le moindre commencement de réfutation... parce qu'il l'a considérée comme irréfutable...

Cependant, l'auteur des *Souvenirs* ne pèse pas lourd dans la balance de M. Cornetz. — « C'est en prose un grand poète lyrique », affirme le myrmécologue (et l'on voit vite ce que cette accusation de poésie et de lyrisme sous-entend). Il nous amuse, il nous charme, « mais nous fait-il comprendre quelque chose, et en particulier pour l'instinct ? » Non Fabre n'explique rien de rien. Quant à la philosophie fabrienne, qu'a-t-elle à voir avec la science ? — « Il ne faut pas entendre parler d'évolution. Le magnifique monde nouveau d'idées et de point de vue constitué par les diverses théories de l'évolution lui est resté pour toujours fermé. »

Ce n'est pas tout, « et en ce qui concerne la précision des descriptions, le Commandant Ferton, un observateur remarquable, lui est « très supérieur », — juge sans rien dire M. Cornetz du haut ou du fond de ses fourmilières.

(Mon père était un homme dans le genre de Napoléon... mais plus fort ! — disait le bohème Cabaner).

M. Cornetz ne partage pas l'avis de Darwin, lequel, dès l'éclosion du futur ermite de Sérignan, l'appela, dans l'*Origine des Espèces*, — et Darwin était le contraire d'un bénisseur, — « cet observateur *inimitable* ».

Ni le sentiment de Gourmont, pas un bénisseur non plus, lequel, page 109 de *Physique de l'Amour*, déclare, en parlant des observateurs des mœurs animales dont il moque la manie anthropocentrique : « *Un seul observateur m'a paru digne de foi en ces matières, c'est J. H. Fabre*, l'homme qui depuis Réaumur a pénétré le plus avant dans l'intimité des insectes, et dont l'œuvre est véritablement créatrice, peut-être sans qu'il s'en soit douté, de la psychologie générale des animaux. »

Un seul observateur ! — Qu'est-ce que Gourmont fait donc de cet officier supérieur, je veux dire « très supérieur » à J.-H. Fabre, en ce qui concerne la précision des descriptions ? — Il est vrai qu'en 1901-1903, date de *Physique de l'Amour*, le dit officier n'était pas encore promu.

Reste la réédition d'un bateau qu'on pouvait croire coulé. Celui qui consiste à traiter d'*anthropocentriste* le savant qui a purgé de l'anthropocentrisme, dont elle était infestée, l'histoire des insectes et, dans une large mesure, celle des animaux supérieurs.

Reste l'affirmation que Fabre considère *les actes psychiques des insectes comme immuables!!*

Où donc M. Bouvier, professeur au Muséum, que M. Cornetz, cite comme affirmateur de cette affirmation, a-t-il lu les *Souvenirs Entomologiques?*

L'article de votre distingué collaborateur me surprend d'autant plus qu'en des ouvrages qu'il me fit l'honneur de m'envoyer j'avais cru saisir l'influence de la méthode fabrienne, méthode à laquelle il est d'ailleurs impossible qu'un naturaliste, fût-il myrmécologue, ne soit pas soumis. A moins, il est vrai, que la très supérieure méthode du commandant Ferton...

Veuillez agréer, etc.

MARCEL COULON.

§

Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt.

Dimanche 13 août. — « La publication complète du *Journal des Goncourt* comprendrait 25 volumes », affirme *Excelsior* ; et le signataire de l'article, M. René Barjean, ajoute :

Si le « Journal » était édité, trois cents familles risqueraient d'être compromises, et ce serait, pour l'éditeur, trois cents procès en perspective.

25 volumes, — pas un de plus ; 300 procès, — pas un de moins. Voilà de belles précisions...

Dans *L'Homme libre*, un « Huron » répond au « dialogue entre Ponce-Pilate et M. Léon Bérard » publié le 12 août, par M. Eugène Lauthier. Le Huron est nettement hostile à la publication et même à la communication du *Journal des Goncourt*. Voici ses principales raisons :

On publie tous les jours des feuilles de chantage dont la cynique imagination vaut la docilité de cet auditeur naïf qu'était Edmond de Goncourt... Je ne vois pas pourquoi la Bibliothèque Nationale communiquerait le manuscrit... Je n'admets pas que l'Etat donne un exemple et un encouragement aux feuilles de chantage...

Par contre, M. Georges Ponsot (*Ere nouvelle*) voudrait bien lire le *Journal des Goncourt*, parce que, dit-il, « quand on devient vieux, on est curieux... »

M. Emile Henriot (*Paris-Midi*) estime que cette question n'est pas du ressort du ministre non plus que de l'Académie Goncourt.

Edmond de Goncourt voulait que son « Journal » fût publié. Qu'on le publie donc. C'est au seul public qu'il appartiendra de dire si la chose en valait la peine, c'est le lecteur qui jugera.

Mardi 15 août. — De l'ensemble des renseignements recueillis par l'*Intransigeant* au Ministère de l'Instruction publique, il résulte que

ce serait à la rentrée d'octobre que le ministère donnerait à la Bibliothèque Nationale l'autorisation de communiquer le manuscrit inédit.

Mercredi 16 août. — M. Georges Ponsot ? Ce nom rappelle quelque chose à M. André Billy (*L'Œuvre*).

Quoi ? je me le demanderais sans doute encore si le bruit qui se fait de nouveau autour du *Journal inédit* d'Edmond de Goncourt ne m'avait persuadé de rouvrir l'étrange *Journal des Goncour's* (attention à l's, s'il vous plaît !) et si à l'index, page 103, mes yeux n'étaient tombés sur le nom de Georges Ponsot, indiqué comme étant celui d'un des audacieux qui ont eu le front de « plagier »,— le mot y est ! — le mystérieux *Journal*. Plagié où ? Plagié quand ? Plagié comment ? J'ai eu beau relire mot à mot et du commencement à la fin le *Journal*, je n'ai pas pu le découvrir.

Et voilà un mystère de plus dans une affaire qui en comporte déjà tant : le mystère Ponsot-Goncourt !

Mais l'*Intransigeant* ne permet pas au débat de s'égarer. « Et la correspondance des Goncourt ? » demande-t-il.

Que les polémiques engagées autour de la non-publication du Journal inédit ne fassent pas oublier qu'il y a aussi une correspondance des Goncourt qui se trouve en souffrance de communication à la Bibliothèque Nationale. Ce sont les lettres reçues par les Goncourt depuis 1851, au total trente gros volumes. Dira-t-on aussi qu'ils contiennent des passages licencieux?

Sur l'un des cartons dans lesquels cette correspondance fut apportée au département des manuscrits, en 1896, on peut lire cette note de la main d'Edmond de Goncourt :

« Les correspondances des littérateurs et des artistes de mon temps, du jour où mon frère et moi avons commencé à faire de la littérature jusqu'au jour de ma mort, je les lègue au Département des Manuscrits, à la Bibliothèque Nationale, pour être mis à la disposition du public 20 ans après ma mort et en même temps que sera communiqué le manuscrit complet du « Journal des Goncourt ».

Voilà qui paraît pourtant assez catégorique...

Rappelons que la note ci-dessus, de la main d'Edmond de Goncourt, a été publiée par le *Mercure de France*, le 1er août 1921 et par *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux* (Tome XLVII, 1903).

Dimanche 20 août. — Plusieurs journaux et périodiques ayant annoncé que la Bibliothèque Nationale distribuait des numéros aux solliciteurs qui venaient s'inscrire pour la communication éventuelle du « Journal » en octobre, un rédacteur du *Figaro*, M. James de Coquet, va réclamer un de ces numéros à M. Camille Couderc, conservateur des Manuscrits. Or, ces numéros n'existent pas. D'où ce dialogue:

LE RÉDACTEUR DU « FIGARO ». — Je vous le demande en grâce, Monsieur, quand viendra mon tour ?

M. COUDERC. — Jamais, que je sache.

LE RÉDACTEUR DU « FIGARO ». — Mais...

M. COUDERC. —... Jamais, j'en fais le serment sur ces feuillets lourds de

pensée qui nous entourent, jamais il n'a été question de communiquer à qui que ce soit le *Journal des Goncourt*, et vous êtes le premier — que vos craintes soient apaisées — à me demander à le voir. En 1919, M. Lafferre, alors ministre de l'Instruction publique, prit un arrêté reculant jusqu'en 1925 la communication de ce précieux document.

Il n'y a depuis ni loi, ni décret, ni arrêté, ni jugement, ni sentence qui soit venu me donner des instructions contraires. Tout ce qu'on a dit à ce sujet est faux, tout ce qu'on a écrit est erroné.

§

Toujours le cas de M. N. Jorga.

Paris, le 1er septembre 1922.

Monsieur le Directeur,

Comme M. Jorga ne répondra plus aux lettres de MM. Montandon et Paltanea, publiées dans le *Mercure de France* du 1er sept., permettez-moi de compléter la traduction des textes cités par M. M. afin que l'on puisse comprendre leur vrai sens.

Dans l'article *La guerre mondiale et la Roumanie* du 27 juillet 1914, après les trois premières lignes citées, les... sont mis par M.M. à la place du texte suivant :

Pourquoi la Hongrie de Berchtold et Tisza, traînant derrière elle les loques autrichiennes, a attaqué la Serbie ? Pour écraser une idée nationale. Pourquoi l'Allemagne déclare la guerre à la Russie ? Pour démontrer que la « race allemande » est supérieure à la « race slave » et donc qu'elle a le droit d'asservir toute l'Europe à son commerce envahisseur.... Cette guerre ignoble, etc.

Je me demande comment M. M. peut employer cet article comme preuve de la « gallophobie » de M. J. L'article *Arguments à éliminer* du 10 août 1914 est écrit contre ceux qui craignaient un danger résultant de l'alliance de la Roumanie avec la Russie. Voilà le texte :

Je n'ai pas conseillé que la Roumanie entre tout de suite dans la guerre. Toute chose a son heure. Cette heure pour l'idéal roumain n'est pas celle d'aujourd'hui. Probablement elle ne sera ni celle de demain, mais qui vivra verra Seul celui qui sait juger avec la sagesse et le sentiment de responsabilités nécessaires sera écouté. Pourtant, il y a des journaux qui font la guerre à la Russie.. Par conséquent, il y a deux facteurs d'erreur — volontaire ou non— qu'il faut éliminer : l'autocratie russe et le panslavisme.

Le texte du 31 juillet cité par M. M. n'a rien d'antifrançais. M. J. enseigne, entre mille autres faits, que l'unité nationale est le secret de la puissance allemande, mais que celle-ci « use et *abuse* de sa force »

Voilà le texte intégral de l'article *Pas à cause de cela* du 7 septembre 1914:

Les étudiants de Bucarest ont fait un meeting pour la France ; ils ont parlé chaleureusement, comme pour leur âge. Ils ont crié que nous désirons la victoire du noble pays qui représente en Occident la latinité, *parce que sans lui*

nous n'aurions pas existé. Nous applaudissons. Entre nous et les Français il y a des liaisons de race, de cœur, de reconnaissance politique et culturale. Et, s'il peut être permis de les oublier au moment où les avant-gardes françaises victorieuses passeraient le Rhin pour marcher sur Berlin, nous *ne pouvons pas les oublier aujourd'hui* quand les armées refoulées de la France luttent pour l'honneur et pour la vie, quand le même esprit de sacrifice anime tous ceux parmi lesquels nous avons tant de professeurs vénérés, tant de collègues aimés, tant de vieux amis, dont les images nous reviennent dans les pensées des jours et dans les songes de nuit. Et c'est notre fierté de ne pas être intimidés par la victoire, de ne pas nous mettre à la suite du char du vainqueur. Il n'y a eu aucune victoire contre la justice pour laquelle notre nation — qui a elle-même tant de douleurs — n'ait versé des larmes chaudes et sincères. Mais de cela jusqu'à affirmer que notre Etat existe, parce que *d'autres* l'ont voulu, il y a une grande distance, qu'il ne faut pas franchir. Mes chers étudiants, nous existons parce que nous l'avons voulu nous-mêmes. Et, même s'il arrive que la France sorte vaincue ou diminuée de la guerre, nous la pleurerions fraternellement ; nous aurions désiré pouvoir lui aider. Mais même dans ce cas-là, *nous existerons.*

Dans le même numéro de la *Nation roumaine*, avant l'article cité, M. J. publiait une *Déclaration* dont la fin est :

Si notre armée est préparée, que le Roi fasse le signe (de passer les montagnes contre les Allemands). Mais s'il n'y a ni la moindre possibilité d'accomplir le devoir pour lequel ont lutté tant de générations, il faut que l'on nous le dise. Dans ce cas, toute la nation va se préparer, avec le cœur meurtri, pour un jugement terrible contre ceux qui nous auront fait, par leur incapacité et par leur paresse, plus de mal que tous nos ennemis ethniques ensemble.

Je crois qu'il est inutile d'ajouter des commentaires. Pourtant, il est bon de dire que les volumes *Opinions sincères* et *Une lutte littéraire* ont été publiés longtemps avant les articles enthousiastes que M. M. consacrait à M. J. dans le *Mercure*. Il suffit de se rappeler que M. M. écrivait que la mode des « frantzousismes » a été très mauvaise pour la littérature roumaine et que M. J. faisait très bien de la combattre.

En second lieu, il est évident que M. M. n'est pas du tout informé de ce qui se passe en Roumanie depuis 1914. En effet, il écrit que le journal *Universul* était subventionné par la Légation allemande de Bucarest. Or, *Universul* a été dirigé par le grand patriote *général Crainicianu* et était, *officiellement*, la tribune des propagandistes de la guerre contre l'Allemagne et surtout des Roumains de Transylvanie comme le R. P. Lucaci, le poète Goga, etc. C'est à cette époque (20 sept. 1915-août 1916) et sur la demande de M. Crainicianu que M. J. a écrit à l'*Universul*.

Je vous prie, etc.

P. SERGESCO.

Nous avons reçu, d'autre part, de M. Marcel Montandon, trop tard

pour être incorporé, comme il le désirait, dans sa dernière lettre, le complément de textes suivant :

« Le ton de M. Jorga en 1903, dans sa revue *Le Semeur* :

Nous avons un Etat... au vernis étranger, français... (p. 311).

La langue française... la moins appropriée à la poésie intime, sincère, pure, de toutes les langues qui soient au monde (p. 418).

Se consacrer à la langue allemande, la seule langue qui soit scientifiquement indispensable (p. 650).

Notre mère Danube (le nom du fleuve est féminin en allemand *die Donau* et en roumain *Dunarea*) qu'on a l'habitude à Paris, où les sexes peuvent se confondre, d'appeler le père Danube (p. 828).

En 1904, à propos du récit d'un voyageur français en Allemagne, un « *délicat* » écrivain français écœuré des grossièretés qu'il y rencontre :

Mais l'un des Allemands... se mit à chanter. Le Français est touché et modifie son opinion : ces vainqueurs n'ont donc pas rien que la force brutale, mais autre chose encore... Qui sait ? peut-être... une supériorité (p. 273).

En 1905, au sujet de M. Bellessort... de Paris :

...et cela doit nous être une sévère leçon dans nos rapports, trop faciles jusqu'ici, avec les étrangers et surtout ceux de là-bas, de chez M. Bellessort (p. 702)... Moi aussi j'ai eu un culte pour l'esprit français... et j'ai vu que c'était mal. Puis j'ai connu les richesses de la littérature allemande... Je me sens bien et sûr où je suis, et je ne peux plus changer (p. 903).

Etc., etc. »

§

A propos de la mort du Dr Huot. — Nous avons donné dans notre numéro du 1er avril dernier une nécrologie du Dr Huot, l'auteur des remarquables articles sur l'*Ame nègre* parus l'année dernière dans le *Mercure*. Nous croyons intéressant de publier la lettre suivante parue dans *l'Opinion* de Saïgon le 28 juin.

Hanoi, le 26 janvier 1922.

Monsieur l'Inspecteur général,

Je crois de mon devoir, dans l'intérêt supérieur du service, de vous mettre au courant de ma situation, qui vient de m'apparaître, ces jours derniers, dans toute sa gravité. Depuis cinq mois, je souffrais de très violentes douleurs gastro-intestinales constantes, que j'attribuais à du parasitisme intestinal. Ma tournée d'inspection en Cochinchine et au Cambodge, extrêmement fatigante, amena encore une aggravation de cet état. Enfin, le mois dernier, de l'ictère, accompagné de tous les troubles qui l'escortent habituellement, vint encore compléter la situation et, récemment, je me décidai à me faire radioscoper. Je suis, en réalité, atteint de rétrécissement presque complet de l'intestin; d'autre part, mon état de cachexie s'aggravant de jour en jour ne me laisse aucune illusion sur le terme rapproché de l'échéance. Je considère que c'est une affaire de quelques semaines. Je ne veux pas désérter mon poste en un moment aussi critique et continuerai à assurer mon service jusqu'à l'épuisement complet de mes forces.

Je crois devoir vous demander, dans ces circonstances, de me chercher un successeur qui pourrait être mis immédiatement en route, dès réception du câblogramme le demandant.

Je tiens essentiellement, d'autre part, à ce que, jusqu'au dernier moment, ma famille n'ait pas connaissance de mon état.

Veuillez agréer, Monsieur l'Inspecteur général, la nouvelle expression de mes sentiments respectueusement et profondément dévoués.

Signé : Dr HUOT.

§

Les vers d'Henry Becque. — Peut-être arrivera-t-on à établir la bibliographie complète de Becque poète. Pour l'instant, il convient d'ajouter aux indications contenues dans nos échos du 15 août et du 1er septembre les renseignements publiés par M. Léon Treich à *l'Eclair* et par le Masque de Verre à *Comœdia*.

Tout d'abord trois sonnets de plus : le premier se trouve dans *la Navette*, un acte créé au Gymnase en 1878 (*le Mari qui surveille*...) ; le second inséré dans *l'Almanach des Muses* de novembre 1911 (*Adieu, c'est le seul mot qu'il me reste à te dire*...) ; le troisième dédié à Suzanne Reichenberg et que M. Treich reproduira incessamment. D'autre part un poème de 112 vers (28 quatrains) paru en 1884, sous le titre *le Frisson, fantaisie rimée*.

Enfin ne retrouvera-t-on pas quelques-unes de ces féroces épigrammes semblables à celle que l'auteur des Corbeaux écrivit sur l'auteur des *Trophées* :

> Monsieur de Hérédia est un homme qui compte :
> Il a fait deux ou trois sonnets de plus qu'Oronte.

§

Le cours du mark depuis huit ans. — Aujourd'hui que le mark vaut à peu près la trois centième partie de sa valeur de 1914, on peut, grâce à un récent ouvrage allemand (*Deutschland und die Wirtschaftliche Lage, l'Allemagne et la situation économique*) retracer les différentes phases de sa dégringolade depuis le début de la guerre jusqu'à aujourd'hui, sur les différentes places : suisse, hollandaise et scandinaves étudiées par l'auteur.

Le mark conserva sa valeur intégrale, 100 o/o, jusqu'en février 1915 ; il baisse alors de 1 o/o dans le Nord et de 10 o/o à Zurich et Amsterdam. En mars, il tombe encore de 2 o/o, à 88 en Suisse. La bataille de Gorlice-Tarnow lui fait gagner deux points ; il remonte à 90 o/o de sa valeur. Mais, à partir du 10 octobre, la courbe descend assez fort, s'arrêtant provisoirement à 75 o/o chez les Scandinave et à 78 o/o en Suisse et en Hollande, pendant le premier semestre de 1916.

Du jour de la déclaration de guerre à la Roumanie (août 1916) au 11 novembre 1917 (demande de paix par les Russes), le mark descend

partout ; il n'atteint plus que 40 o/o de sa valeur à Stockholm et 55 o/o à Amsterdam. A partir des offres de paix de l'Allemagne à l'Entente (12 décembre 1916) et de la guerre sous-marine au 15 mars 1917, il remonte jusqu'à 68 o/o. Mais, à partir de la déclaration de guerre de l'Amérique (6 avril 1917), jusqu'au jour du vote de la résolution de paix par le Reichstag, il a descendu lentement, puis plus vite, jusqu'au 11 novembre (demande de paix de la Russie). En décembre, il remonte de 40 à 70 à Stockholm, de 55 à 80 en Hollande ; c'est là son apogée. Désormais, la dégringolade est constante jusqu'à la conférence de Spa (juillet 1920). La demande d'armistice du 5 octobre 1918 ne l'améliore qu'un peu ; il remonte alors de 53 à 60 o/o.

Du 10 janvier 1920 à février 1921, il n'a plus que 5 o/o de sa valeur (Spa, 5 juillet 1920). En novembre 1921, il vaut trois fois moins, et l'année 1922 le voit passer au deux cent cinquantième à peine de sa valeur-or, au centième de sa valeur en francs-papiers (20 août).

Au 31 août enfin, la Commission des Réparations, dans son communiqué officiel, évaluait la chute du mark à 3 millièmes de sa valeur or.

§

Le Vitrex. — Nous avons reçu la lettre suivante se référant à l'article de M. R. Humery sur la *Linguistique industrielle* :

Monsieur,

Il se trouve que dans le numéro du 1er juillet 1922, le *Mercure* (page 88) fait au Vitrex l'honneur de le citer parmi une multitude d'autres produits industriels. Pour la plupart d'entre eux la citation de leur nom ne préjuge pas de leur valeur ; pour ledit Vitrex, au contraire, l'auteur de l'article tente de le définir. Nous ne lui faisons aucun grief, étant sorti du domaine de la linguistique d'avoir erré ; mais c'est d'une façon si parfaitement inexacte qu'il a défini le produit que, loin de lui constituer une réclame (que nous n'avions d'ailleurs pas sollicitée), il lui fait une sévère et nuisible critique.

Le Vitrex n'est pas du papier translucide ; c'est un fin tissu d'acier revêtu d'acétate de cellulose parfaitement transparent.

Nous pensons ne pas trop présumer de la courtoisie habituelle au *Mercure* et de son souci bien connu de la vérité en lui demandant de rectifier une erreur dont la diffusion par lui peut nous causer un réel préjudice.

Veuillez agréer, etc.

L'administrateur délégué de la Société Anonyme LE VITREX.

§

Nouvelles de Russie. — Nous avons signalé dans différents numéros du *Mercure* (1er février, 16 mars et 1er avril 1919 ; 15 mai 1920, etc.) que bien des personnalités qualifiées — depuis l'impératrice douairière de Russie, jusqu'à M. Lasies, qui fut chargé d'une mission dans ce pays — doutent encore de la mort de Nicolas II.

Et voici que M. Mermeix nous apprend (*Gaulois* du 25 août) qu'à

son tour « le grand-duc Cyrille vient de faire connaître qu'il n'était pas certain que le tzar Nicolas fût mort. Son incertitude tient à la diversité des récits que l'on a faits de la fin du malheureux Empereur ».

En effet, le dernier en date de ces récits a été fait à l'anarchiste français Mauricius Vandamme par un nommé Schébienoff, qui prétend avoir été « commandant en chef des troupes du Sud-Est et gouverneur militaire d'Ekaterinbourg » : or, ce récit présente encore une version nouvelle du drame qui se serait déroulé en juillet 1918, non plus dans la maison Ipatieff, mais dans la clairière d'une forêt. Et cette fois il n'y a plus qu'une victime, le Tzar...

M. Mermeix se demande quelle préoccupation, quelle peur fait parler tous ces « assassins » à qui personne, pour l'instant, ne demande compte de leur crime. Il conclut par ce seul mot : Enigme...

Disons simplement : Nouvelles de Russie. — L. DX.

§

Concours d'Art de la VIIIe Olympiade. — A l'occasion de la célébration de la VIIIe Olympiade, qui aura lieu à Paris en 1924, les organisateurs des Jeux Olympiques ont résolu d'associer aux exercices athlétiques les manifestations de l'art et de la pensée. Aucune formule, pensent-ils, n'est plus efficace pour donner à la jeunesse un développement sain, complet et harmonieux. Aussi, le Congrès des Arts, des Lettres et des Sports, convoqué à Paris, en juin 1906, par le Comité International Olympique, avait-il décidé de développer dans ce sens l'œuvre du Congrès de 1894, qui rétablissait les Jeux Olympiques, et d'ouvrir, lors de leur célébration, des concours artistiques et littéraires. Pourquoi, en effet, ne pas suivre, au moins partiellement, les traditions de la Grèce antique qui vit naître tant de chefs-d'œuvre à l'occasion de ses célèbres Jeux Olympiques ? Comme l'a dit le baron Pierre de Coubertin, « les Jeux Olympiques de 1924 devront montrer l'accession de la littérature et de l'art à l'olympisme, parachevant ainsi la tradition antique ».

Le Comité exécutif français, désireux de donner aux concours d'art un éclat tout particulier, a établi des concours *internationaux* au nombre de cinq : *a*) Architecture ; — *b*) Littérature ; — *c*) Musique ; — *d*) Peinture ; — *e*) Sculpture.

De même que dans l'antiquité les artistes et les poètes recevaient, comme les athlètes, le rameau d'olivier, symbole de la victoire, les lauréats des concours d'art de la VIIIe Olympiade recevront, de la main du chef de l'Etat, la même médaille que les vainqueurs des jeux athlétiques.

Trois prix seront affectés à chacun des cinq concours : 1er prix : médaille olympique de vermeil ; 2e prix : médaille olympique d'argent ; 3e prix : médaille olympique de bronze.

Toutes informations utiles sur les dates d'inscription, la composition des jurys, etc., seront données ultérieurement. Il suffit d'indiquer aujourd'hui qu'entière liberté sera laissée aux concurrents, aussi bien pour le choix du sujet que pour la forme ou la dimension de l'œuvre, à laquelle il n'est imposé d'autre condition que d'*être inédite et directement inspirée par l'idée sportive.*

On n'attend plus qu'un Pindare!...

§

Le Centenaire d'Erckmann. — Nous nous sommes trop avancés lorsque nous avons écrit (*Mercure* du 1er septembre) que l'anniversaire d'Erckmann — 21 mai — serait commémoré sans faute le 10 septembre.

Une note publiée par le *Temps* le 7 septembre a annoncé le renvoi des fêtes à une date postérieure ; « des dissentiments se sont élevés entre la municipalité phalsbourgeoise et le comité... »

§

Encore un plagiat ? — Dans un roman récemment paru sous ce joli titre : *Les amants de Rosine, femme honnête,* par Mme Marie Laparcerie, on lit, tome II, page 122 :

Il en vint à réciter le sonnet célèbre de Baudelaire :

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant.

N'y a-t-il pas un vers presque semblable — au temps du verbe près — dans Paul Verlaine :

J'ai fait souvent ce rêve étrange et pénétrant.

(*Mon Rêve familier. Poèmes saturniens.*)

Mais où donc se trouve le célèbre sonnet de Baudelaire ? — L. DX.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLVIII

CLVIII N° 582. — 15 SEPTEMBRE



ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18........ 6 50
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18........ 6 50
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18........ 7 »
Les Médailles d'Argile. Volume in-18........ 7 »
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18........ 6 50
La Sandale ailée. Volume in-18........ 6 50
Le Miroir des Heures. Volume in-18........ 7 »
1914-1916, *Poésies*. Volume petit in-18........ 3 »
Vestigia Flammæ, *Poésies*. Volume in-16........ 7 »

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18........ 7 »
La Double Maîtresse. Volume in-18........ 7 50
Les Amants singuliers. Volume in-18........ 6 50
Le Bon Plaisir. Volume in-18........ 6 50
Le Mariage de Minuit. Volume in-18........ 7 »
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18.... 6 50
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18........ 6 50
Le Passé Vivant, *roman moderne*. Volume in-18........ 7 »
La Peur de l'Amour. Volume in-18........ 7 »
Couleur du Temps. Volume in-18........ 7 »
La Flambée. Volume in-18........ 7 »
L'Amphisbène, *roman moderne*. Volume in-18........ 7 »
Le Plateau de Laque. Volume in-18........ 6 50
Romaine Mirmault. Volume in-18........ 7 »
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18........ 6 50
Histoires incertaines. Volume in-16........ 6 50
La Pécheresse, *Histoire d'amour*. Volume in-16........ 7 »

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Volume in-18........ 6 50
Sujets et Paysages. Volume in-18........ 6 50
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18........ 1 50
Portraits et Souvenirs. Volume in 18........ 7 »
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16........ 5 »

THÉATRE

Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18........ 6 50

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JEAN DE GOURMONT

Henri de Régnier et son œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16.... 1 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18........................ 6 50
Les chevaux de Diomède. Volume in-18........................ 6 50
D'un Pays lointain. Volume in-18........................ 6 50
Le Songe d'une Femme. Volume in-18........................ 6 50
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18........................ 7 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. D'ESPAGNAT. Volume in-18...... 7 »
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes**. Vol in-18.......... 6 50
Sixtine. Volume in-18........................ 7 »
Histoires magiques. Volume in-18........................ 6 50

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes. Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. VALLOTTON. 2 volumes in-18. Chaque volume................ 7 »
La Culture des Idées. Volume in-18........................ 6 50
Le Chemin de velours. Volume in-18........................ 6 50
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie*. Volume in-18.... 6 50
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie* (IIe série). Vol. in-18 6 50
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie* (IIIe série). Vol. in-18 6 50
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie*. Volume in-18.. 7 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps. Vol. in-18 7 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18........................ 6 50
Esthétique de la Langue française. Volume in-18........ 6 50
Le Problème du Style. Volume in-18........................ 6 50
Promenades Littéraires. Volume in-18........................ 6 50
Promenades Littéraires, IIe série. Volume in-18............ 6 50
Promenades Littéraires, IIIe série. Volume in-18............ 6 50
Promenades Littéraires, IVe série. Volume in-18............ 7 »
Promenades Littéraires, V^e série. Volume in-18............ 6 50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16... 1 50
Pendant l'Orage. Préface de JEAN DE GOURMONT. Volume petit in-18. 3 »
Pendant la Guerre. Volume in-16........................ 6 50
Lettres à l'Amazone. Volume in-16........................ 7 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16........................ 6 »
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de MARCEL COULON.. Volume in-8........................ 10 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Vol. in-18.. 7 »
Promenades Philosophiques. Volume in-18........................ 6 50
Promenades Philosophiques, IIe série. Volume in-18........ 6 50
Promenades Philosophiques, IIIe série. Volume in-18........ 7 »

POÉSIE

Divertissement, poèmes en vers. Volume in-18................ 6 50

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18........................ 7 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16... 1 50

LES ÉDITIONS G. GRÈS & Cie
21, rue Hautefeuille, 21. PARIS-VIe

PIERRE RIVES

LA BATAILLE VERTE

Contes et Légendes des Plus Jolis Pays de France

Les plus rares qualités de Conteur affirment définitivement, dans cet Ouvrage, la sensibilité exquise et la maîtrise de l'Auteur de " Les Deux Pirogues "

Un volume in-16.................................... **7 fr.**

Comte A. de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

TRIBULAT BONHOMET

Nouvelle édition

Un volume in-16.................................... **6 fr.**

Du même auteur :

Nouveaux Contes cruels et Propos d'au-delà (in-16). **6 fr.**

Chez les Passants (in-16).................... **6 fr.**

Axel.................................... *Sous presse*

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-18...... 7 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-18.. 7 »

La plus belle histoire du monde, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-18.. 7 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Volume in-18.. 6 50

Kim, roman, traduit par LOUIS FABULET et CH. FOUNTAINE WALKER. Vol in-18.. 7 »

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Volume in-18.. 6 50

Stalky et Cie, roman, traduit par PAUL BETTELHEIM et RODOLPHE THOMAS. Vol. in-18.................... 6 50

Sur le Mur de la Ville, traduit par LOUIS FABULET, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling par ANDRÉ CHEVRILLON. Vol. in-18.................... 7 »

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Volume in-18.. 7 »

Le Retour d'Imray, traduit par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN JACKSON. Vol. in-18..... 6 50

Le Chat Maltais, traduit par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18................ 6 50

Actions et Réactions, Trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN JACKSON. Vol. in-18... 6 50

« Capitaines Courageux », Traduit par LOUIS FABULET et CHARLES FOUNTAINE-WALKER. Vol. in-16.. 7 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE ÉMILE VERHAEREN

POÉSIE

Poèmes (*Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la Route*). Volume in-18 .... 7 »

Poèmes, nouvelle série (*Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs.* (Volume in-18 .... 6 50

Poèmes, IIIe série (*Les Villages illusoires. Les Apparus dans mes Chemins. Les Vignes de ma Muraille*). Volume in-18 .... 6 50

Les Forces tumultueuses. Volume in-18 .... 6 50

Les Villes tentaculaires, précédées des **Campagnes hallucinées.** Volume in-18 .... 6 »

La Multiple Splendeur. Volume in-18 .... 6 »

Les Visages de la Vie (*Les Visages de la Vie. Les Douze Mois*). Volume in-18 .... 6 »

Les Heures du soir précédées des **Heures claires** et des **Heures d'après-midi.** Volume in-18 .... 7 »

Les Rythmes souverains. Volume in-18 .... 6 »

Les Blés mouvants. Volume in-18 .... 6 »

Les Ailes rouges de la Guerre. Volume in-18 .... 6 50

Choix de Poèmes, avec une Préface d'ALBERT HEUMANN, une Bibliographie et un portrait. Volume in-18 .... 7 »

Les Flammes Hautes. Volume in-18 .... 6 »

Toute la Flandre. I. : *Les Tendresses premières. La Guirlande des Dunes.* Volume in-16 6

Toute la Flandre. II. : *Les Héros. Les Villes à pignons.* Volume in-16 .... »

Toute la Flandre. III. : *Les Plaines.* Volume in-16 .... »

THÉATRE

Deux Drames (*Le Cloître. Philippe II*). Volume in-18 .... 6 50

Hélène de Sparte. Les Aubes. Volume in-16 .... 6 50

A LA MÊME LIBRAIRIE :

GEORGES BUISSERET

L'Evolution idéologique d'Emile Verhaeren ...llection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un ...graphe. Volume in-16 .... 1 50

ANDRÉ-M. DE PONCHEVILL...

Verhaeren en Hainaut. Volume in-32 .... 4 »

STEFAN ZWEIG

Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre, ...uit de l'allemand sur le manuscrit inédit par PAUL MORISSE e... HENRI CHERVET, avec 2 portraits d'Emile Verhaeren. Volume in-... .... 5 75

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M Claude, 6, rue Vivienne.

Ét. de Me G. **AMAT**, avoué à Bernay (Eure), à vendre sur surenchère du sixième, en l'audience des Vacations du Tribunal Civil de Bernay, du samedi 2 septembre 1922, à 8 heures et demie du matin, **UN GRAND IMMEUBLE** à usage d'**ÉTABLISSEMENT INDUSTRIEL** **(DISTILLERIE)** sis à **BROGLIE (EURE)** comprenant : mach. à vapeur avec gr. cheminée, 2 chaudières, matériel servant à exploit. d'un fonds de distillateur. Prairies attenantes. Contenance : 4 hect. 46 ares 67 cent. **M. à Pr. : 123.085 fr.** S'adr. à Me AMAT, avoué poursuivant, MMes Rivière, Decormeille et Renoult, avoués présents à la vente.

Vente le 2 septembre 1922, à 2 h. Et. de Me Gaschignard, not. à Héric (Loire-Infre) **PROPRIETE AGRICOLE DE BEAULIEU,** comm. de **HERIC** Conten. : 17 hect. 24 ares environ. **M. à Pr. : 86.900 fr.** S'adr. à Mes Gaschignard, not. à Héric, PLAIGNAUD et de Forges, avoués à Paris, et Vitry, notaire à Boulogne-sur-Seine.

LIBRAIRIE DE FRANCE. F. SANT'ANDRÉA, L. MARCEROU & Cie

99, Boulevard Raspail, 99 (6e)

25 ANS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

TABLEAU DE LA VIE LITTÉRAIRE DE 1895 A 1920

Publié sous la direction de

M. EUGÈNE MONTFORT

Avec la collaboration de

MM.
Paul AESCHIMANN
A. de BERSAUCOURT
Jules BERTAUT
Claude BERTON
André BILLY
Pierre BILLOTEY
Philoxène BISSON
Henriette CHARASSON
du CHESNIER du CHESNE
Léon DEFFOUX
Louis DUMONT-WILDEN
José GERMAIN
Emile HENRIOT

MM.
Tristan KLINGSOR
Maurice LE BLOND
Georges LE CARDONNEL
Pierre LEGUAY
Pierre LIÈVRE
Pierre MAC ORLAN
Henri MARTINEAU
Edmond PILON
Maxime REVON
Nicolas SANT'ANDREA
Ernest TISSERAND
Robert de TRAZ

DOCUMENTATION ICONOGRAPHIQUE CURIEUSE

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS PAR DES ARTISTES. — PORTRAITS-CHARGES. — AUTOGRAPHES, ETC.

Cet ouvrage, *Vingt-cinq Ans de Littérature Française*, vise une époque littéraire dont la critique n'était encore que fragmentaire, alors que, sur les périodes précédentes, sur le naturalisme, sur le symbolisme, une foule de livres de toutes sortes, de quoi remplir une bibliothèque considérable, avaient déjà été écrits. Ce sera donc la première fois qu'un travail d'ensemble ordonné et méthodique appor-

tera sur cette période aux amateurs si nombreux de notre littérature les renseignements qu'il leur était difficile jusqu'à présent de réunir

Il ne s'agit pas ici d'une critique aride et froide, mais bien de faire revivre dans l'imagination du lecteur tout un quart de siècle de vie littéraire avec ses efforts, ses luttes, son énorme labeur. A côté de l'appréciation des œuvres, on trouvera la physionomie des auteurs, et l'on sera mêlé à l'atmosphère dans laquelle ils ont vécu. Si des fascicules très complets examinent le développement de la poésie, du roman, du théâtre, de la critique, de la philosophie, de 1895 à 1920, des études voisines dépeignent les divers milieux fréquentés par les gens de lettres. C'est ainsi que les cafés littéraires, où ils se retrouvaient, sont dépeints d'une façon pittoresque, de même que les différents salons qu'ils fréquentaient. Des pages documentées sur l'Académie française et l'Académie Goncourt, des portraits de types curieux, d'originaux de la littérature complètent la partie documentaire de l'ouvrage, avec des à-côtés, bibliophilie, évolution de l'édition et de la librairie, notes sur les procès littéraires, qui intéresseront certainement le public. N'oublions pas le chapitre des écoles et des chapelles, celui de la littérature féminine, et faisons observer encore que c'est dans ce tableau qu'on rencontrera, pour la première fois sans doute, une étude sérieuse sur la littérature française à l'étranger, et qu'au cours d'une étude complète sur les écrivains morts du fait de la guerre on trouvera, évalué, le dommage subi par la France entre 1914 et 1918.

Si les amateurs de littérature et les curieux rencontrent dans l'ouvrage que nous soumettons au public de quoi les intéresser, il sera précieux aussi aux travailleurs et aux chercheurs, car nous nous efforcerons de réunir un ensemble de documents biographiques, bibliographiques et iconographiques qu'on ne saurait rencontrer ailleurs. Nous avons l'ambition de leur donner un livre qui leur devienne indispensable.

Nous avons confié la direction des *Vingt-cinq ans de Littérature Française* à M. Eugène Montfort, qui connaît bien l'époque observée dans ce livre. Si M. Eugène Montfort est réputé comme romancier, c'est aussi un critique qui suit depuis longtemps de près toutes les manifestations littéraires. Directeur d'une revue très vivante et très indépendante, *Les Marges*, il a été mêlé à toutes les luttes intellectuelles de ce dernier quart de siècle. Il s'est entouré d'écrivains de talent connaissant comme lui fort bien le sujet traité et, pour la plupart, ayant vu de leurs yeux tout ce qu'ils décrivent. Il ne s'agit donc pas ici d'un travail de seconde main, mais d'une déposition de témoins.

L'illustration ne sera pas un des moindres attraits de *Vingt-cinq Ans de Littérature Française*. A côté de nombreux portraits peu connus, d'autographes, nous nous sommes préoccupés de reproduire tous les documents iconographiques importants disséminés dans de nombreuses publications dont plusieurs ont d'ailleurs cessé de paraître. Les caricaturistes et les humoristes nous ont fourni un apport particulièrement précieux.

Nous nous croyons donc autorisés à dire que la conception de *Vingt cinq Ans de Littérature Française* est nouvelle et qu'aucun ouvrage analogue n'a encore paru sur le même sujet.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18........................ 6 50
Les chevaux de Diomède. Volume in-18.................... 6 50
D'un Pays lointain. Volume in-18........................ 6 50
Le Songe d'une Femme. Volume in-18..................... 6 50
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18.................. 7 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18...... 7 »
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Vol in-18.......... 6 50
Sixtine. Volume in-18.. 7 »
Histoires magiques. Volume in-18......................... 6 50

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes. Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume............ 7 »
La Culture des Idées. Volume in-18........................ 6 50
Le Chemin de velours. Volume in-18...................... 6 50
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18.... 6 50
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie* (IIe série). Vol. in-18 6 50
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie* (IIIe série). Vol. in-18 6 50
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18.. 7 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps. Vol. in-18 7 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18.......................... 6 50
Esthétique de la Langue française. Volume in-18........ 6 50
Le Problème du Style. Volume in-18........................ 6 50
Promenades Littéraires. Volume in-18...................... 6 50
Promenades Littéraires, IIe série. Volume in-18............ 6 50
Promenades Littéraires, IIIe série. Volume in-18........... 6 50
Promenades Littéraires, IVe série. Volume in-18............ 7 »
Promenades Littéraires, Ve série. Volume in-18............. 6 50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16... 1 50
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18. 3 »
Pendant la Guerre. Volume in-16............................ 6 50
Lettres à l'Amazone. Volume in-16.......................... 7 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16........................... 6 »
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de Marcel Coulon.. Volume in-8.. 10 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Vol. in-18.. 7 »
Promenades Philosophiques. Volume in-18................. 6 50
Promenades Philosophiques, IIe série. Volume in-18........ 6 50
Promenades Philosophiques, IIIe série. Volume in-18....... 7 »

POÉSIE

Divertissement, poèmes en vers. Volume in-18................ 6 50

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18........................ 7 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16... 1 50